CORRESPONDANCE

DU

R. P. LACORDAIRE

ET DE

MADAME SWETCHINE

PUBLIÉE

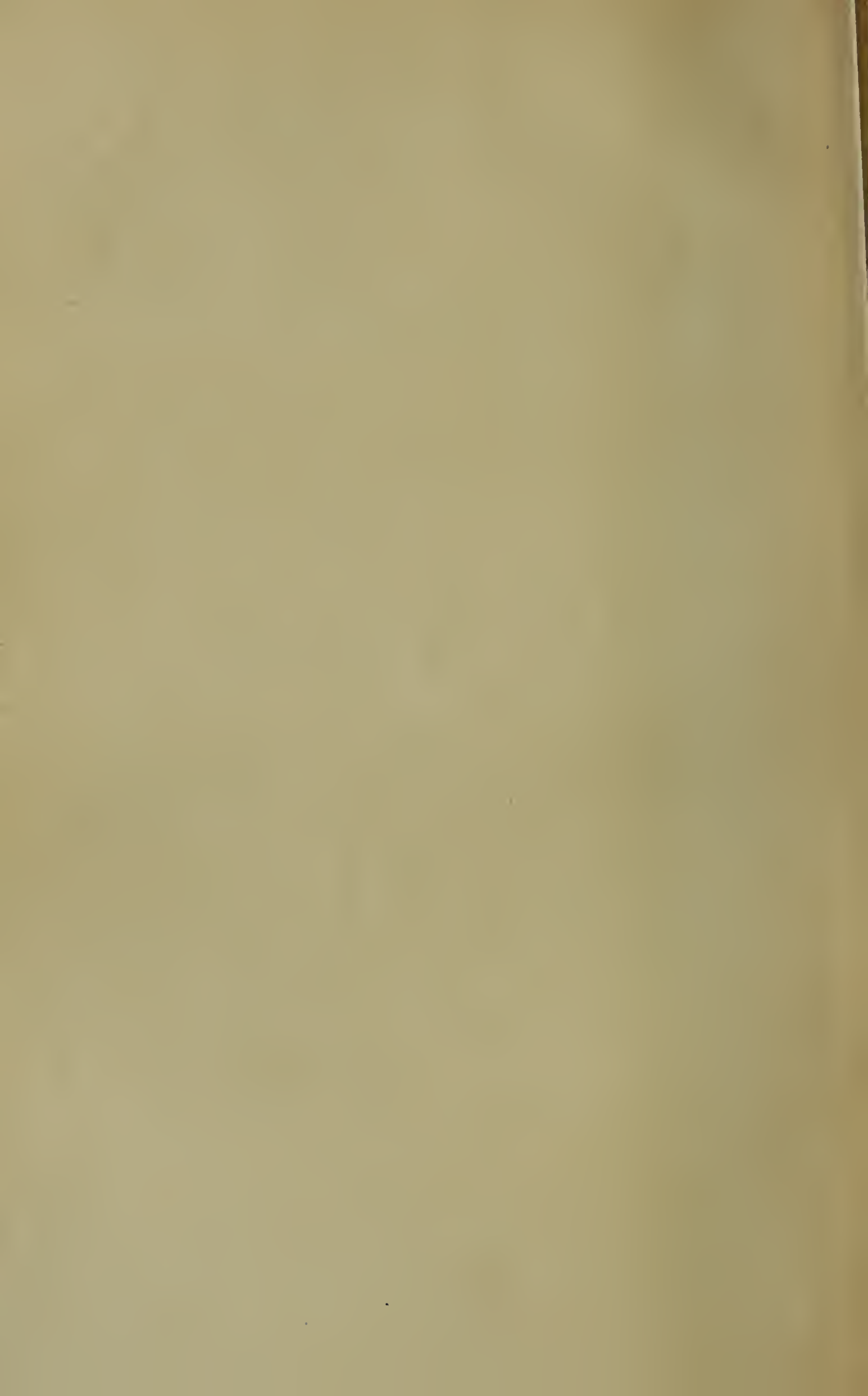
PAR LE COMTE DE FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ONZIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie





CORRESPONDANCE

DU

R. P. LACORDAIRE

ET DE

MADAME SWETCHINE

(édition peut-être corrigée, en tout cas, augmentée d'un appendice) pp. 565-575

ŒUVRES DU COMTE DE FALLOUX

Augustin Cochin. 4e édition. 1 vol. in-12 avec beau portrait gravé . . . . 3 fr. 50

Études et Souvenirs. 2e édition. 1 vol in-12 . 3 fr. 50

— *Le même*, 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

L'Évêque d'Orléans. 2e édition. 1 vol. in-12 . 2 fr. 50

Madame Swetchine. Sa vie et ses œuvres, 16e édition. 2 vol. in-12, portrait . . . . . . 8 fr. »

Lettres de Mme Swetchine. 5e édit. 3 forts vol. in-12 . . . . 12 fr. »

— *Le même*, 3 vol. in-8°. . . . . 22 fr. 50

Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine. 11e édition. 1 vol. in-12 . . 4 fr. »

— *Le même*, 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Mémoires d'un Royaliste. 4e édit., 2 vol. in-8° 16 fr. »

EMILE COLIN. — Imprimerie de Lagny.

CORRESPONDANCE

DU

R. P. LACORDAIRE

ET DE

MADAME SWETCHINE

PUBLIÉE

PAR LE COMTE DE FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ONZIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

—

1899

CORRESPONDANCE

DU

R. P. LACORDAIRE

ET DE

MADAME SWETCHINE

L'ABBÉ LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Paris, 13 décembre 1833.

Madame,

J'ai l'honneur de vous envoyer une copie de ma ouvelle déclaration, puisque vous avez la bonté de ι désirer. Au moment où se termine une affaire si rave, je sens le vif besoin de vous remercier de tous ·s conseils si bons et si affectueux que vous m'avez onnés, quoique je n'y eusse aucun titre. J'en conserverai le souvenir aussi longtemps que ma vie. Voilà ne portion de ma carrière achevée ; j'entre dans une ituation toute nouvelle, où sans doute les agitations xtérieures et les chances de toute nature ne manque-

ront pas, puisque c'est notre sort, mais j'ai gagné à ceci une connaissance de mes devoirs plus étendue et une paix qui ne pourra plus se perdre, parce qu'elle est celle de Dieu. Vous m'êtes apparue entre ces deux portions si différentes de ma vie, comme apparaît l'ange du Seigneur à une âme qui flotte entre la vie et la mort, entre la terre et le ciel. Puis une fois dans le ciel on ne se quitte plus.

Je vais continuer comme nous en sommes convenus, les chapitres uniquement relatifs à la philosophie, et je mettrai une note au bas du cahier que vous avez, afin que s'il arrivait un accident on ne crût pas que j'eusse continué cet ouvrage dans les mêmes intentions qu'auparavant [1].

Je suis avec respect, Madame, votre très humble serviteur,

H. LACORDAIRE.

Paris, 13 décembre 1833.

Monseigneur,

Depuis un mois, que le bref du Souverain Pontife à M. l'Évêque de Rennes, en date du 5 octobre dernier, est connu en France, je n'ai pas cru nécessaire de donner à l'Église une nouvelle preuve de ma soumission entière et filiale à la lettre encyclique de Sa

[1] *Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais.*

Sainteté. Outre la déclaration que j'avais signée à cet égard le 10 septembre de l'année précédente, j'étais venu peu de temps après, vous le savez, Monseigneur, me remettre en vos mains et reprendre dans votre diocèse des fonctions ecclésiastiques, afin que mes actes rendissent à ma sincérité un témoignage plus fort que tous les soupçons. Dieu m'est témoin que ce n'est pas la seule chose que j'aie faite, depuis deux ans, pour la paix de l'Église et pour la tranquillité de ma conscience. Nul plus que moi n'a souffert dans son esprit et dans ses plus chères affections pour arriver à ce but. J'ai rompu des liens qui m'étaient sacrés ; j'ai ajouté aux chagrins d'un homme qui, malgré son talent et sa gloire, n'avait plus guère ici-bas de consolation que la fidélité de l'amitié ; j'ai mis l'Église au-dessus de tout dans mon cœur, et je croyais avoir mis la parole qu'elle avait reçue de moi au-dessus de toute atteinte.

Mais, après de mûres réflexions, comprenant qu'une partie de ces choses n'est connue que de Dieu et de moi, que le reste n'est connu que d'un petit nombre d'hommes ; persuadé qu'on ne saurait jamais trop faire pour l'Église à qui nous devons la vie et la vérité, ni pour la paix, la gloire, l'exaltation et l'amour du Saint-Siège, je me suis résolu de leur donner une nouvelle marque de mon obéissance et de ma foi.

En conséquence, et conformément au bref de Sa Sainteté, en date du 5 octobre dernier, je m'engage à suivre uniquement et absolument la doctrine exposée

dans sa lettre encyclique du 15 août 1832, et à ne rien écrire ou approuver qui ne soit conforme à cette doctrine ; heureux d'avoir cette occasion de mettre aux pieds du Saint-Père l'hommage de ma vénération profonde et du souvenir infini que je garde de son accueil plein de bonté ; heureux, aussi, Monseigneur, de lui transmettre par vous cet acte filial, par vous en qui j'ai trouvé depuis neuf ans un cœur si bon, que les vicissitudes n'ont point changé, si ce n'est qu'il est devenu aussi grand qu'il était bon.

Je suis avec respect, etc.



ANNÉE 1834

Paris, 5 juin 1834.

Madame,

Je puis enfin vous donner quelques bonnes nouvelles. Le succès moral de mon livre ou de notre livre est plus heureux que je n'aurais osé l'espérer. Saint-Sulpice l'approuve tout à fait, et M. l'abbé Carrière, leur plus fort théologien, a déclaré qu'il n'y trouvait à reprendre qu'une phrase incidente, celle où je compare le Pape et Notre-Seigneur dans leur influence sur l'Église, comparaison qui lui paraît théologiquement excessive, et cela est vrai. D'un autre côté, M. Picot, après avoir annoncé l'ouvrage avec bienveillance et avoir dit qu'il se vendait au bureau de son journal [1], en a parlé avant-hier dans son recueil avec un éloge sincère, et a promis un second article non moins favorable.

D'autres personnes prévenues contre moi se sont aussi expliquées dans le même sens. D'anciens amis de M. de La Mennais, MM. de Scorbiac, de Salinis, Caire, sont venus me voir et m'ont assuré qu'ils étaient pleinement de mon avis, et que je n'avais fait que

[1] *L'Ami de la Religion.*

développer une pensée qui était la leur depuis longtemps. Il n'y a pas jusqu'à un jésuite, qui donne une retraite à nos enfants, qui ne soit enchanté. Cela me cause d'autant plus de joie, qu'on ne fait aucune objection contre la manière dont j'ai exposé l'enseignement de la philosophie dans l'Église, et qu'ainsi Descartes, dont j'ai attaqué le *doute méthodique*, n'est pas défendu sur ce point. Personne non plus n'a trouvé que j'eusse manqué de convenance dans mon langage envers M. de La Mennais. Tout va donc très bien, et il est juste que je vous en remercie; car, c'est tout à fait sous votre influence que j'ai écrit et publié. On ne croyait pas à Saint-Sulpice que je fusse capable d'écrire avec tant de modération ; mais on ne savait pas le bon génie qui m'inspirait. J'ai reçu déjà quelques lettres de félicitation, entre autres une de Mme Barat, supérieure générale du Sacré-Cœur et très liée avec le Pape.

Je vais me trouver libre pour six semaines. Demain a lieu la première communion de nos enfants, et dimanche 15 juin, M. de Bastard emmène son fils à la campagne pour ne le ramener qu'au 1er août [1]. J'ai songé à mettre ce temps à profit. Montalembert va se rendre à Francfort du 18 au 20 juin. Je veux aller l'y surprendre, faire de là une excursion à Cologne, sur le Rhin, pour voir la fameuse cathédrale et les bords vantés du fleuve ; puis je reviendrai passer quelques jours dans ma famille. Je suis bien aise de voir

[1] Le comte de Bastard avait confié son fils à l'abbé Lacordaire qui avait cet enfant chez lui et dirigeait son éducation.

Charles [1]; il y a du progrès dans son âme, et je ne doute pas que ma conversation lui fasse quelque bien. Je serai de retour vers le 15 juillet, et j'espère, Madame, vous retrouver à Paris. Combien je serai heureux de vous revoir! Vous m'avez fait un bien infini. Il est si dur de lutter contre les préventions injustes, et si doux de rencontrer des âmes qui voient le fond de notre cœur! Voilà dix-huit mois laborieusement remplis; j'entrevois enfin la victoire, et avec elle un désir immense de ne pas paraître sur la scène, et de laisser le temps mûrir l'œuvre de la Providence. Je voudrais me cacher cinq à six ans, amasser des matériaux et prouver que je ne suis pas un animal de bruit.

Adieu, Madame; si vous avez la bonté de me donner de vos nouvelles, ce que vous enverrez à la rue Neuve-Saint-Étienne [2] me parviendra sûrement.

Je suis, avec le plus respectueux attachement, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

P. S. — Je n'ai pas vu M. l'Archevêque depuis la publication et la remise de ma brochure.

Francfort, 26 juin 1834.

Madame,

J'ai eu le bonheur de recevoir avant mon départ votre bonne lettre. Elle m'a fait un bien grand plaisir

[1] M. de Montalembert.

[2] C'est dans cette rue que se trouvait le monastère de la Visitation dont l'abbé Lacordaire était le chapelain.

et a augmenté par cela même mon chagrin de partir sans vous voir. Il y avait peut-être de l'égoïsme de ma part dans ce sentiment; je venais d'être attaqué violemment par M. d'Eckstein, dans la *France catholique*, et je sentais que vous me manquiez tout à fait. Combien j'ai regretté vos conseils ! J'ai fait en chemin une réponse qui a dû être insérée dans l'*Univers religieux*, et que j'ai recommandé qu'on vous envoyât. J'y ai mis le plus de simplicité et le plus de sincérité que j'ai pu ; mais je crains d'avoir mal trouvé la mesure, tant que vous ne m'aurez pas rassuré.

Avant de continuer ce sujet, je veux vous dire la joie que j'ai eue d'apprendre que les eaux vous faisaient du bien, et que le voyage ne vous avait pas incommodée. Je voudrais être à Paris le 1er juillet; je n'y serai malheureusement qu'entre le 15 et le 20. Montalembert, que j'attends ici depuis cinq à six jours, et qui devrait y être, n'arrive pas. Je pars ce soir pour Marbourg [1], où je crois être sûr de le rencontrer. Il n'y aurait pas eu de temps perdu si je n'avais pas voulu le surprendre et lui laisser, par conséquent, ignorer mon arrivée. Mais j'aime mieux m'ennuyer un peu et lui causer plus de plaisir ; car je crois qu'il y a plus de plaisir dans ce qui est imprévu. Je ne me suis arrêté, en venant, qu'à Mayence. L'évêque de cette ville, Mgr Humann [2], pour qui j'avais une lettre

[1] Petite ville de Hesse où sainte Elisabeth se retira après la mort du duc Louis de Thuringe, son mari.

[2] Oncle du ministre des finances après 1830

de l'abbé Martin de Noirlieu[1], m'a reçu avec une bonté la plus touchante du monde. Il m'a retenu à dîner et m'a promené dans sa voiture avec une amabilité parfaite. Nous avons beaucoup parlé des affaires de l'Église de France. Les *Paroles d'un Croyant* ont essuyé en Allemagne une réprobation des catholiques plus unanime encore qu'en France. Mgr Humann a été ravi d'apprendre de moi l'histoire précise des dernières années, et de savoir que la conduite du Saint-Siège envers nous avait été tout ce qu'elle pouvait être. C'est un témoignage que je rends, toutes les fois que l'occasion s'en présente, parce que c'est la vérité d'abord, et ensuite parce que beaucoup de personnes sont persuadées que l'Église ne s'est pas conduite comme elle le devait. Il est étonnant combien, à un certain degré, la foi est rare. Le monde déborde sur nous dans les détails, comme une mer qui est forcée de respecter ses rivages, mais qui avance çà et là pourtant par mille anses détournées. L'article de M. d'Eckstein, dans la *France catholique*, est vraiment déplorable sous ce rapport. Je vois se former une ligue entre lui et M. Ballanche, pour servir des idées plus ou moins chrétiennes, mais en même temps pour mettre à part de l'Église d'autres idées dont ils se réservent l'indépendance. Déjà ce parti dispose de la *France catholique*, de la *Dominicale* et peut-être la *Revue européenne* ne leur échappera pas[2]. Dans son

[1] Curé de la paroisse Saint-Louis d'Antin.

[2] En ce point, l'abbé Lacordaire se trompait : la *Revue européenne* qui, sous la direction de M. Cazalès, continuait le premier *Correspondant*, est restée pleinement irréprochable dans sa doctrine.

article contre moi, M. d'Eckstein semble avoir tracé le plan de la guerre : il m'accuse d'*abjurer complètement la raison humaine, toute idée indépendante,* et de rompre violemment *le lien de la science et de la foi.*

Le développement de cette tactique est la plus curieuse chose du monde. Oh ! que faire ? Mgr Humann m'a conseillé de me mettre à la tête d'une entreprise périodique qui soutiendrait les vrais principes. Ce ne serait pas un journal, mais une œuvre mensuelle. Il m'a dit que l'absence de tout organe connu et estimé de l'Église de France était une chose très malheureuse ; que l'Allemagne, en particulier, avait besoin d'être encouragée par la France et que l'*Avenir* y avait fait beaucoup de bien, malgré ses exagérations. J'ai rêvé un moment la fusion de l'*Univers religieux* et de l'*Ami de la religion*, les seuls qui soutiennent franchement la vraie doctrine, quoiqu'avec des nuances diverses. J'aurai l'*Univers religieux* quand je voudrai, et aujourd'hui l'*Ami de la religion* est tout à fait bien pour moi. D'un autre côté, je suis effrayé de consacrer ma vie à ce travail décousu, quoique certainement bien utile. Je flotte dans des pensées contradictoires. J'ai été on ne peut mieux accueilli à Francfort par Mme Schlegel, la veuve de Frédéric Schlegel. J'ai vu plusieurs personnes qui m'ont prouvé que j'étais déjà un peu connu en Allemagne. Elles m'ont toutes félicité de ma conduite dans ces dernières affaires. On a très peu d'estime pour cette fameuse *Œuvre des études allemandes*, et on ne se

fait pas faute d'en rire[1]. N'est-il pas ridicule, en effet, d'aller chercher la vérité et presque le salut dans des universités allemandes où les philosophes catholiques eux-mêmes ne s'entendent pas, tels que Goërres, Schelling, Baader ?

Cette manie d'école et de philosophie est due encore à la source que vous savez [2]. On s'est imaginé qu'il fallait une philosophie pour sauver le monde. Je suis bien aise d'être venu dans ce pays pour me désabuser encore davantage de toutes ces puérilités. J'achèverai ma tournée en visitant Bonn et Cologne, où je verrai un autre centre de foi.

Je serais bien heureux si vous m'écriviez à votre retour à Paris, où j'adresse cette lettre. J'aurais bien voulu ne pas quitter Paris dans ce moment : mais Montalembert l'a emporté, et je crois que c'était la volonté de Dieu. Si vous avez la bonté de m'écrire, écrivez-moi à Francfort, poste restante ; la lettre m'arrivera partout où je serai. Adieu, Madame, je ne vous répète pas combien j'ai besoin de vous et combien je suis reconnaissant. J'ai tant besoin de guide !

Je m'aperçois que j'ai rangé plus haut Schelling parmi les philosophes catholiques. C'est une erreur que vous aurez réparée plus vite que moi.

Je suis avec respect, Madame, votre très humble et très reconnaissant serviteur.

[1] Il s'agissait d'attirer en Allemagne les jeunes écrivains catholiques de France pour s'y tremper dans l'érudition et dans la philosophie germaniques, en vue de mieux défendre la foi catholique.

[2] L'école lamennaisienne.

Mayence, 7 juillet 1834.

Madame,

Je ne puis pas ne pas vous écrire encore une fois avant mon retour à Paris, qui aura lieu du 18 au 22 de ce mois sans faute. J'ai rejoint Montalembert à Marbourg. Il y a eu dans cette entrevue une grande tristesse secrète, car j'ai senti que nos intelligences ne se rejoindraient que tard, et dans un tel éloignement que cette perspective ne donne pas de joie [1]. Si j'avais pu regagner cette âme à la vérité, rien ne me troublerait dans ma position ; les attaques dont je suis déjà l'objet ne feraient que nourrir ma foi et ma religion. Mais se voir, s'aimer, se parler avec confiance, et ne pas s'entendre quand il s'agit de pensées et d'intérêts qui doivent remplir la vie ! C'est une sorte de supplice mystérieux dont je n'avais pas l'idée. Enfin, que la volonté de Dieu soit faite !

Vous devez être à Paris depuis le 1er juillet et y avoir trouvé une lettre de moi. J'espère que votre santé est améliorée et que vous éprouverez moins souvent de ces cruelles indispositions. J'attends avec impatience le moment de vous revoir. Vous me faites sentir combien la dévotion à l'ange gardien est une douce chose, et que Dieu a bien fait de le laisser toujours à côté de nous.

[1] Cette affectueuse inquiétude fut promptement et admirablement consolée, tout le monde le sait ; mais je dois rappeler, au sujet de M. le baron d'Eckstein, qui intervient souvent ici comme adversaire, qu'il fut aussi, lui-même, bientôt réconcilié avec l'abbé Lacordaire et lui demeura inaltérablement fidèle.

M. d'Eckstein a répondu à ma lettre par un grand article, fort injurieux, à ce qu'on me dit, mais que je n'ai pas encore reçu. Je n'y répondrai pas. Cette polémique personnelle ne peut mener à rien, et ma position est définitivement et fortement caractérisée par ma lettre, dont je ne regrette pas la vivacité à cause de cela. Avec plus de réflexion, j'eusse été plus modéré; mais il était bon de dire une fois nettement ma pensée. Du reste grondez-moi si j'ai tort. Le parti de M. de La Mennais se dessine de plus en plus clairement, et je suis persuadé qu'il ne tardera pas à être publiquement constitué.

Montalembert a été forcé d'aller à Strasbourg pour y voir quelqu'un qui venait le chercher de Paris. Je vais, en l'attendant, aller à Cologne et en revenir par le bateau à vapeur. Je prierai bien pour vous devant les reliques des trois rois, quoique vous aimassiez mieux que ce fussent celles des bergers. Mais je n'y puis rien.

Mon livre se vend toujours très bien. On m'écrit que le clergé se prononce généralement pour moi, et que l'*Union ecclésiastique*, journal qui a un très grand nombre d'abonnés, en a fait récemment le plus grand éloge. On s'occupe de le traduire en allemand à Francfort, mais je ne suis pas sûr qu'on aille jusqu'au bout.

Adieu, Madame. Oserais-je vous prier de présenter mes hommages respectueux à Mme de Liancourt[1]?

[1] Zénaïde de Rastignac, alors duchesse de Liancourt, aujourd'hui duchesse de la Rochefoucauld.

C'est, je crois, le nom de cette dame qui me trouve naïf et ardent. Un mot de vous me consolerait. Si vous avez la bonté de me l'adresser, vous pouvez me l'envoyer à Mayence, poste restante, jusqu'au 14 juillet. Je ne partirai pour Paris que le 17 ou le 18.

Je suis avec respect et un attachement sincère, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

P.-S. — Je rouvre ma lettre déjà cachetée pour vous dire une chose importante. Le Pape a reçu mon livre ; il a dit à M. l'abbé Thavenet[1] qu'il le lirait avec plaisir et qu'il était content de ma lettre. Il a ajouté à deux reprises qu'il m'écrirait, et enfin il a chargé M. Thavenet de me dire qu'il me donnait sa bénédiction. Je vous dis cela en confidence, car je désire jouir humblement des dons de Dieu.

Paris, 12 août 1834.

Madame,

Je ne pourrai vous voir aujourd'hui qu'entre une et deux heures de l'après-midi, à cause d'un rendez-vous pour le mariage de mon frère que l'on a fixé hier chez moi sans m'en prévenir[2]. Je regrette bien ce dérangement, parce qu'il retarde l'heure de vous voir, et parce qu'il peut ne pas vous être commode. Mais j'espère que vous l'excuserez avec votre bonté ordinaire.

Voici l'époque où j'ai commencé l'année dernière à vous connaître. Aussi je ne puis croire que ce sera

[1] Sulpicien du Canada.

[2] Théodore Lacordaire, son frère aîné, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Liége.

celle où je vous perdrai, et je suis persuadé que la Providence vous conservera à tous ceux pour qui votre présence est un trésor caché. Plaise à Dieu que votre incertitude soit bientôt finie ! Car j'ai éprouvé qu'il n'y a pas de tourment plus cruel, et c'est pourquoi je hâte votre voyage de mes vœux, parce qu'il hâtera le dénoûment de votre retour bien-aimé.

Je suis, avec le plus respectueux attachement, Madame, votre très humble et très dévoué serviteur.

Paris, 23 août 1834.

Madame,

Je ne reçois point de vos nouvelles, quoique vous eussiez eu la bonté de m'en promettre deux ou trois jours après votre arrivée à Baden. Je crains qu'il ne vous soit arrivé quelque malheur en route et que votre santé n'ait beaucoup souffert de l'excessive chaleur. Je me suis cependant rappelé que vous me disiez vous porter toujours mieux dans les temps chauds. Cela m'a un peu tranquillisé.

J'ai vu Mme Caffarelli deux jours après votre départ, et j'ai été bien content d'elle. Elle m'avait promis de me communiquer de vos nouvelles sitôt qu'elle en aurait; il ne paraît pas qu'elle soit plus heureuse que moi. Veuillez, je vous en prie, nous tirer d'inquiétude. C'est bien assez de ne plus vous avoir; nous ne pouvons ignorer où vous êtes, ce que vous faites et ce que vous espérez. Mme Caffarelli m'a dit que votre ambassadeur avait été chargé de transmettre des permissions indéfinies à plusieurs personnes, et que

parlant de vous, il avait exprimé la confiance où il était que vous seriez du nombre. Ce mot m'a rassuré un peu.

Il n'y a rien de nouveau dans ma situation depuis votre départ. Monseigneur est venu avant-hier au couvent et m'a fait un très bon accueil, quoique je ne fusse pas allé le voir le jour de Saint-Hyacinthe. J'étais en mauvaise humeur contre lui à cause des affaires de la Madeleine, et j'ai pris cette petite vengeance comme consolation. Vous voyez que le vieil homme se retrouve encore. Quand sera-t-il détruit? Mais le pauvre état de notre diocèse me saigne le cœur; et quand j'y pense, il me faut un peu de courage pour m'en remettre à la Providence, qui envoie les hommes quand il lui plaît.

Il a paru dans les journaux religieux une lettre de M. l'évêque de Rennes à M. de La Mennais, postérieurement à la dernière Encyclique, pour le conjurer de s'y soumettre, sans faire attention à *l'indignité de celui qui l'en pressait*. La réponse est en deux phrases de politesse et ne touche en rien le fond. Personne n'en sait davantage. Nos évêques continuent de publier l'Encyclique, en l'accompagnant de leur adhésion filiale. Dans six semaines le jeune Bastard me quittera. Il se présente une occasion d'avoir un autre enfant de 16 ans d'une famille riche et chrétienne; on me donnerait 4,000 fr. par an. La proposition ne m'en a pas encore été faite directement. Dois-je accepter? Voici ma position : au 1er octobre, j'aurai pour passer mon année 1,150 fr. Je dois à mon imprimeur 1,000 fr. qui

seront couverts d'abord par une somme de 400 fr. qui m'est due, et ensuite par la vente de mon livre qui se continue. J'ai huit mois pour payer les 1,000 fr. Veuillez me donner là-dessus vos conseils de mère. Une grande consolation, c'est que je suis tranquille maintenant du côté de ma mère et de mon frère aîné : le mariage dont je vous ai parlé va se faire, et le contrat est signé. Ma mère habitera avec eux. Je suis maintenant l'homme le plus libre du monde.

Je ne vous dis pas, Madame, combien vous me manquez. Votre affection si maternelle ne peut être remplacée ; je le sens tous les jours davantage. Vous me l'avez donnée au moment le plus difficile de ma carrière, et grâce à vous, j'ai traversé ce défilé par où je ne repasserai jamais. Ce qui m'avait manqué jusqu'à vous, ce n'était pas tant l'amitié que le conseil. Nul depuis dix ans n'avait dirigé ma vie que moi seul, avec mon esprit encore mal formé, enthousiaste, hardi, aventureux, quelquefois bizarre. Je n'avais point trouvé d'homme à qui je voulusse me confier, non que je manquasse d'ouverture pour mes amis, mais parce que je les asservissais à ma raison. Vous êtes la première qui m'ayez guidé. Vous m'avez pris au moment où mes catastrophes m'avaient averti de la difficulté de la vie et de l'orgueil de mon temps passé. Cela est *inoubliable*. J'espère toujours que Dieu vous rendra à moi, et je le prie bien pour qu'il me fasse cette grâce.

Adieu, Madame, agréez mes hommages et mon respect le plus tendre.

Paris, 13 septembre 1834.

Madame et chère amie,

J'attendais avec impatience votre réponse à la lettre que je vous avais écrite à Baden, presque en même temps que vous m'écriviez à Francfort. Cette bienheureuse réponse est arrivée avant-hier. J'ai couru chez Mme Swistounof pour savoir s'il y avait un courrier. Admirez mon malheur, il était parti de la veille. Néanmoins je vous écris immédiatement pour que ma lettre soit prête à tout hasard, et je suis convenu avec Mme Swistounof de la lui envoyer en dépôt ainsi que toutes les suivantes. Cela fera une correspondance bien irrégulière. Je sens chaque pas que vous faites pour vous éloigner.

J'avais pris provisoirement la résolution de ne pas accepter le jeune homme dont je vous avais parlé, et aucune nouvelle démarche n'a eu lieu dans l'intervalle, en sorte que je n'ai pas même été en nom dans cette affaire. Vos réflexions sont parfaitement justes et l'expérience même que j'ai faite cette année, pour la première fois de ma vie, me convaincrait de leur vérité, à défaut d'un esprit droit pour les saisir en elles-mêmes. L'on n'a aucune prise véritable sur un enfant de seize ans, dont l'éducation est déjà bien ou mal faite. Ce n'est ni un homme ni un enfant, la raison et le sentiment n'y atteignent pas. Aujourd'hui, grâce au mariage de mon frère, j'ai une grande inquiétude de moins; son sort et les derniers jours de ma mère sont assurés et ma liberté est devenue com-

plète, car rien ne gêne plus la liberté du prêtre que les devoirs de la piété filiale. Aujourd'hui je puis être missionnaire, moine, martyr, sans emporter cette idée douloureuse que je manquerai à la vieillesse de ma mère, et qu'elle n'aura personne pour me remplacer. Une nouvelle famille va naître autour d'elle comme les rameaux d'olivier dont parle l'Écriture sainte. Ma belle-sœur est charmante, d'un extérieur agréable, d'un caractère ferme et déjà éprouvé par diverses peines, d'un esprit facile, gai et droit, d'une piété d'ange; Mme la Supérieure m'a répété plusieurs fois qu'elle ne lui connaissait pas un défaut, et il y a huit ans au moins qu'elle la connaît. Le mariage a eu lieu mardi, 9 septembre, à dix heures du matin, dans la chapelle de la Visitation. Le frère de ma belle-sœur a dit la messe, et j'ai fait le petit discours. J'avais été indigné, le samedi précédent, à la mairie, de l'abrutissement et de la sottise de ce qu'on appelle le mariage civil. On ne conçoit pas qu'une nation civilisée puisse supporter le spectacle burlesque de ces cérémonies. Je jouissais à la Visitation, de la majesté de nos cérémonies, de la sainteté du lieu, du recueillement de l'assistance et de la grandeur imprimée à tout, à si peu de frais. Après la messe, j'ai donné un déjeuner aux deux familles, qui m'a coûté je ne sais combien de jours de méditation, où je me suis tellement échiné que je ne suis pas encore tout à fait remis, trois jours après. Mon frère est parti le soir avec sa femme, pour faire une tournée dans notre famille, et ma mère est venue habiter avec moi pen-

dant leur absence qui durera jusqu'à la fin d'octobre.

Je ne saurais vous dire, Madame et chère amie, combien le nom d'ami que vous me donnez m'a rempli le cœur de joie. J'ai senti ma paix et ma reconnaissance envers Dieu doublées. Jamais Dieu ne m'a manqué; mais, depuis mon voyage de Rome, j'éprouve chaque jour qu'il agit sans mesure avec moi. Cela m'effraie, car je suis bien au-dessous de la sainteté où je devrais être, et sauf un grand désintéressement de vue et un grand abandon à sa volonté, il n'y a rien dans ma vie qui soit ce que je voudrais. Je crains de ne pas franchir une certaine limite commune, quoique je me sente poussé plus loin, et que, depuis deux ans, il y ait un progrès considérable dans mon esprit, mais les œuvres ne sont pas au niveau; je n'ai aucune direction, je suis comme le premier navigateur, sans autre étoile qu'un certain élan naturel et comptant sur les flots; j'ignore comment je sortirai de là. C'est à vous, chère amie, de m'aider puisque Dieu vous a donné tant d'empire sur moi et une tendresse si surnaturelle. Saint Jérôme inspirait de fortes pensées chrétiennes à de grandes dames de Rome, et il mêlait leur nom au sien pour toute la postérité. Soyez mon saint Jérôme. Il est vrai qu'ici les rôles sont intervertis; car la force est toujours virile, et la femme est l'image de la faiblesse. Je ne rougirais pas non plus de recourir à vous, si j'avais besoin de le faire pour conserver ma liberté; vos offres amies m'ont paru toutes simples et je n'ai jamais aimé sans avoir de telles pensées. C'est ainsi que je vis depuis un an avec

mon compagnon actuel [1]; je l'ai aidé, il m'aidera ; lequel fera le plus par les circonstances de sa vie, lui et moi nous l'ignorons et ne nous en occupons pas. Mais tout doit être réciproque, et si vos affaires ne s'accommodent pas là-bas, il faut revenir ici, comme sainte Paule à Bethléem après le sac de Rome. Nous prierons, nous travaillerons et Dieu sera avec nous.

On me parle beaucoup depuis quelque temps de la reprise de mes conférences. Je me suis mis à mettre en ordre mes notes de cet hiver, et je suis surpris moi-même de l'ensemble des idées ; j'admire combien le contact de l'intelligence avec le public agrandit l'imagination et toutes les facultés. Ce travail continué ferait une théologie utile surtout dans ce temps-ci. Seul, je serais plus froid et j'avancerais moins vite ; il faut qu'un enthousiasme mène l'homme et le prêtre aussi. La tête sur mes livres, depuis trois mois, je sens que j'acquiers lentement et sans mettre en œuvre. Dites-moi votre pensée à cet égard. Supposé qu'il n'y ait aucun obstacle à la reprise de mes conférences, dois-je les reprendre ? Supposé que je les reprenne, vaut-il mieux les continuer à Stanislas où l'on compte toujours sur moi, qu'à Saint-Jacques ou à Saint-Séverin qui me sont offerts l'un et l'autre ? Enfin, vaut-il mieux donner douze conférences en trois mois, tous les dimanches, que de les donner de quinze jours en quinze jours, du 15 novembre au 15 avril, c'est-à-dire, du dimanche le plus proche du

[1] M. Chéruel, entré plus tard dans l'état ecclésiastique.

15 novembre au dimanche le plus proche du 15 avril ? Ce dernier mode me donne le plus de temps pour la préparation, et il me reste encore sept mois de libres dans l'année pour étudier solitairement. Parlez-moi au long de tout cela, je n'ai plus que deux mois pour me décider.

Connaissez-vous un comte d'Allonville qui a demeuré vingt ans à Saint-Pétersbourg ? Il est venu dernièrement m'amener son fils, et m'a donné à lire des notes intéressantes écrites en 1820 sur *le Pape* de M. de Maistre.

Adieu, Madame et chère amie, donnez-moi souvent de vos nouvelles. Je prie Dieu tous les jours de vous ramener ; l'Empereur vous rendra justice et nous fera heureux.

Je suis, avec le plus tendre respect, tout à vous de cœur.

Paris, 4 octobre 1834.

Madame et chere amie,

Je sors de la retraite ecclésiastique du diocèse, qui vient de se terminer et qui n'avait pas eu lieu depuis cinq ans ; j'y ai été on ne peut mieux accueilli par tous ceux que j'y ai vus. Elle ne m'a pas profité beaucoup sous le rapport spirituel, parce qu'en général je suis peu touché dans ces grandes réunions où la solitude et le silence manquent nécessairement, et où tout est trop vague, trop confus pour exciter aux retours intérieurs. Je n'aime pas ce qui est officiel. Il n'y avait que quarante-cinq chambres occupées jour

et nuit ; on m'avait fait la grâce très aimable de m'en donner une, et je me suis reproché d'en avoir privé un autre qui en eût tiré meilleur parti que moi. Les moins favorisés venaient du dehors aux exercices, ce qui ajoutait au tumulte naturel d'une nombreuse assemblée. M. l'évêque de Nancy, qui était avec nous, me dit en confidence que c'était un *rout* ecclésiastique. M. Mollevaut nous prêchait ; il est toujours naturel et pénétré, mais affaibli par l'âge, et il ne nous a donné qu'un débris de lui-même. Il me plaisait encore, tant il y a de charme à ce qui est vrai. O parole de Dieu, où êtes-vous ? Est-ce que nous ne vous entendrons plus ! Quand j'entends passer son ombre comme un éclair, je suis tout saisi.

Avant d'aller plus loin, Madame et chère amie, je ne puis m'empêcher de songer à vous, de me demander où vous êtes, si déjà Saint-Pétersbourg vous possède ou si la fatigue vous aura arrêtée quelque part. J'ai répondu, il y a trois semaines, à votre bonne lettre de Leipzig ; j'ai envoyé la mienne à Mme Swistounof que j'avais eu l'honneur de voir auparavant. Depuis, je ne vous ai pas écrit, non que je n'eusse le besoin de m'entretenir avec vous, mais parce que je sentais que j'aurais plus de choses à vous dire après la retraite. J'y ai vu à découvert, par un hasard singulier, l'abîme de nos misères ; voici comment.

Un soir, un abbé que je n'avais pas vu depuis longtemps, parce qu'il me semblait un homme de coterie, se trouva côte à côte avec moi et après un quart d'heure assez insignifiant, à propos d'un mot sur

l'affaire de la Madeleine, qui dure toujours, il me prit à part et commença une longue plainte sur le caractère de M. l'Archevêque[1]. C'est lui, disait-il, qui a poussé M. l'abbé Dupanloup, et maintenant il est sur le point de l'abandonner, de le sacrifier. J'écoutais, sans pouvoir comprendre, cette confidence et doutant si c'était un effet de l'amour-propre blessé ou une habileté. Le surlendemain, le même ecclésiastique vint me confier qu'on allait nommer trois vicaires généraux honoraires, et qu'il n'en était pas, quoique on le lui eût promis. J'aperçus dans ces deux conversations un symptôme grave de nos divisions. J'ai remercié Dieu de n'en être que le spectateur et de vivre loin des intrigues. J'ai pris la résolution de ne prendre parti ni pour ni contre, de me retirer plus que jamais dans la solitude, de marcher devant Dieu dans une voie droite et simple. Si j'ai peu de vertus, je veux du moins au jour du jugement pouvoir y apporter la vie d'un prêtre sans ambition.

Le dernier jour de la retraite, je suis allé voir M. l'Archevêque pour lui parler de la reprise de mes conférences vers le 15 novembre et lui demander son autorisation. Il m'a répondu tout de suite qu'il désirait que, pendant le carême, je ne parlasse pas le dimanche, à cause des conférences de Notre-Dame qui doivent être reprises telles qu'elles étaient l'année

[1] Il s'agissait de dissentiments entre M. Beuzelin, curé de la Madeleine et MM. Dupanloup et Pététot, qui faisaient alors, dans la chapelle de l'Assomption, un catéchisme très remarqué et connu sous le nom d'Académie de Saint-Hyacinthe.

dernière, mais que je fisse choix d'un autre jour à cette époque-là. J'y ai consenti tout de suite. Je ne suis pas jaloux du talent, a-t-il ajouté sur-le-champ, mais je crois qu'il vaut mieux éviter des comparaisons rivales. Avant de donner son adhésion définitive, il m'a demandé quelques jours de réflexions. Dans le cours de l'entretien, il m'a remis un *avertissement* imprimé de M. l'évêque de Strasbourg sur l'enseignement de M. Bautain; c'est une sorte de dénonciation contre cet enseignement, faite à toute l'Église. J'ai lu cet écrit qui renferme six questions adressées par le prélat à M. Bautain et les réponses de celui-ci ; d'où il résulte que, selon lui, on ne peut avoir aucune certitude naturelle de l'existence de Dieu, de la révélation mosaïque et chrétienne par le raisonnement, mais que la foi seule nous rend certains de ces choses. C'est la destruction de l'ordre rationnel sur lequel s'appuie le christianisme et une nouvelle erreur très grave par conséquent sur les rapports de la raison et de la foi, la même où M. de La Mennais a erré d'une autre façon[1]. Nous sommes bien malheureux. Voilà encore un homme d'esprit qui engage une querelle où il succombera nécessairement si j'entends bien toutefois sa doctrine comme il me semble. Cela m'a donné un grand chagrin et une grande crainte de moi-même : qui peut répondre de soi après de tels exemples?

[1] M. Lacordaire ne tarda pas à voir M. l'abbé Bautain, qui résidait alors à Strasbourg, à s'entendre avec lui, et M. l'abbé Bautain, peu après, portait avec une entière soumission ses manuscrits à Rome.

Ainsi la destinée de l'Église est à jamais la même : toujours des erreurs, des sectes, des hérésies, des schismes. La volonté de Dieu soit faite !

Aussitôt que j'aurai reçu la réponse définitive de M. l'Archevêque au sujet de mes conférences, je vous l'écrirai. Il ne me paraît pas douteux qu'il consentira.

Voici une bien autre histoire : M. de Genoude, rédacteur de la *Gazette de France*, a perdu sa femme et il vient d'être fait sous-diacre par Monseigneur, se réservant, à ce qu'on dit, de recevoir le sacerdoce au retour d'Henry V. Or, M. l'évêque de Nancy ne me prend-il pas à part, l'autre jour, pour me proposer sérieusement d'écrire dans la *Gazette de France*, dont M. de Genoude continue à être rédacteur et se propose de faire une petite sainte ! Je n'ai pas accepté, comme vous le pensez bien, et cela m'a fait le pendant d'une autre proposition qu'on me faisait dernièrement, celle d'écrire dans la *Mode*.

J'ai ma mère avec moi depuis le 11 septembre ; elle me quittera à la fin d'octobre, lors du retour de mon frère et de ma belle-sœur, avec qui elle demeurera dans la même rue que j'habite moi-même. Je prendrai alors avec moi M. Chéruel, le jeune homme dont je vous ai déjà parlé, et qui est tout à fait mon ami. Je serai ainsi dans une solitude bien douce, et si vous revenez au printemps, il ne me manquera plus rien.

Je ne doute pas que vous ne m'ayez écrit après votre arrivée à Saint-Pétersbourg, et que vous ne receviez bientôt la première lettre que je vous y ai

adressée. Écrivez-moi, je vous en prie, le plus que vous pourrez.

J'ai reçu de bonnes lettres de Montalembert depuis deux mois. Il m'a déclaré formellement qu'il ne voulait plus se mêler des querelles de l'Église avec M. de La Mennais, et qu'il était devenu plus modéré là-dessus que je ne pensais. Il doit partir prochainement pour Jérusalem, sauf une circonstance qui le ferait revenir passer l'hiver à Paris. M. de Coux, notre ancien collaborateur, qui a été nommé à une chaire de l'Université catholique de Malines, a fait sa soumission publique aux deux Encycliques.

J'ai reçu de Rome une lettre où l'on m'annonce que le Saint-Père a témoigné sa satisfaction de mon ouvrage et que les cardinaux, auxquels j'avais envoyé des exemplaires, en ont été contents, sauf le cardinal Micara qui aurait dit que c'était la plus vaste immoralité possible. C'est un des amis de M. de La Mennais avec le P. Ventura et le P. Olivieri ; ces trois hommes-là lui ont fait bien du mal. Il vient de paraître un ouvrage excellent de M. Riambourg sous ce titre : *Du rationalisme ou de la tradition* [1]. Je vous en parlerai.

Adieu, Madame, mille tendres respects.

Paris, 14 octobre 1834.

Je n'ai jamais mieux senti que maintenant, Madame et chère amie, quel grand malheur est pour moi votre

[1] M. Riambourg, président à la Cour royale de Dijon, démissionnaire par refus de serment en 1830.

absence. Vous allez juger si j'aurais besoin de vos conseils. Vous savez par ma lettre des premiers jours d'octobre que j'avais vu Monseigneur, à la fin de la retraite ecclésiastique, pour l'entretenir de la reprise de mes conférences. Il m'avait demandé du temps. J'y suis retourné vendredi soir. Dès que je l'eus mis sur ce sujet, il manifesta de grandes craintes qui se réduisaient toutes à la division des esprits, causée par les conférences. Je répondis que la division des esprits ou plutôt l'opposition d'un certain nombre d'esprits était inévitable toutes les fois qu'on entreprenait quelque chose. Il ne sortit pas de cette idée. Comme j'avais fait mon sacrifice d'avance, j'étais dans le plus grand calme et je parlai avec une sorte d'indifférence, quoiqu'en disant toutes mes raisons. J'essayai de lui montrer quel péril courait la religion à ces obstacles que l'on apportait aux meilleures œuvres ; il me parla du temps, qui était malheureux et « où il fallait éviter de donner du mouvement aux esprits toujours prêts à s'entrechoquer. » Enfin, il termina par me dire que, du reste, j'étais libre, qu'il ne m'ôtait pas la parole, qu'il ne prétendait pas me l'ôter, qu'il ne le pouvait pas, que je visse si les inconvénients ne surpassaient pas les avantages, que je consultasse des personnes éclairées, et qu'il se contentait, pour lui, de me dire franchement sa pensée.

Je m'en allai bien résolu à ne pas monter en chaire, et les deux ou trois amis que je consultai pensèrent comme moi. Mais depuis trois jours, la réflexion les a fait changer de sentiment, et voici qu'ils me disent :

Si vous aviez un ordre, vous devriez vous taire et laisser la responsabilité de votre silence à qui de droit. Mais vous n'avez pas d'ordre, on ne vous en donnera pas, on ne veut pas vous en donner. Tant qu'on est libre, il faut profiter des moindres ouvertures et aller en avant. Si vous cessez cette année, c'est à jamais ; vous donnez contre vous une force que vous ne soulèverez plus. Au contraire, si vous reprenez vos discours, votre situation morale étant meilleure que l'année dernière, vous avez déjà moins d'ennemis ; par un hasard providentiel, de nouveaux grands vicaires viennent d'être nommés, MM. Carbon, Carrière, Affre, James, tous jeunes, pouvant aller vous entendre, au lieu que l'an dernier il n'y avait que des vieillards. Demandez expressément à M. l'Archevêque d'en envoyer officiellement quelques-uns, vous mettez par là au pied du mur la calomnie. Enfin il est une considération surnaturelle qui tranche toute difficulté : vous avez la conscience du bien que vous opérez dans un moment où vous seul pouvez l'opérer de cette manière ; vous êtes donc tenu de le faire, à moins que l'autorité ne vous interdise expressément de vous en mêler.

Ces raisons sont fortes. Ce qui m'arrête encore, c'est la crainte de me trouver en présence d'un faisceau d'adversaires et d'imputations que je ne pourrai rompre. Mais cette crainte est tout humaine. Si j'y cède, n'est-ce pas plutôt faiblesse que prudence ? C'est à Dieu de me protéger ; c'est lui qui est responsable de moi, et je ne puis rien désirer de mieux que de

succomber, en faisant son œuvre, sous les coups des gens injustes. Il est certain que si je réussis cette année à confondre mes adversaires, à obtenir l'appui des grands vicaires récemment nommés, mon œuvre est solidement établie. Il est certain aussi, dans le cas contraire, que mon assiette morale se trouble de nouveau, et que l'on fera revivre les soupçons et les craintes. Faut-il être prudent, sauf à être faible ? Faut-il se confier à la Providence, sauf à être brisé ? Voilà la question. Et cette question ne peut pas être remise ; il faut qu'elle se décide. Si la prudence conservait le *statu quo*, elle me paraîtrait préférable, mais elle détruit l'espérance des années qui suivront ; elle me cloue dans mon cabinet et me réduit à écrire, aujourd'hui qu'il y a tant de livres et si peu de parole.

Une chose m'encourage à reprendre, c'est qu'humainement j'aimerais mieux ma tranquillité. Aucun orgueil ne me pousse à reparaître devant mon auditoire ; je ne sens en moi qu'une grande compassion pour cette jeunesse avide de doctrines religieuses, et qui ne retrouvera pas même debout cette petite académie de l'Assomption. J'ai su de diverses parts qu'il y avait eu plus de bien réel que je ne croyais à Stanislas, et je ne puis me résoudre à abandonner tant d'âmes auxquelles nul ne donne leur pain. *Coarctor,* je suis resserré, comme disait l'apôtre, entre de grandes extrémités. Il est certain que votre avis m'aurait décidé, et je ne l'ai pas. Quelquefois j'ai peur que Dieu ne m'abandonne et qu'il n'y ait dans tout cela

un piège où je vais m'enfoncer. Je ne sais qui consulter, à qui demander la volonté de Dieu. Et l'avenir ! l'avenir ! Si Dieu ne nous secourt, c'en est fait de l'Église de Paris. Une armée de persécuteurs ne l'aurait pas réduite à l'état où elle est, où elle va.

Si je reprends mes conférences, ce sera du dimanche 16 novembre au 1er dimanche de carême. Je m'arrêterai là à cause des conférences de Notre-Dame.

Adieu, écrivez-moi tout de suite et priez pour moi.

Ceci est ma troisième lettre adressée à Saint-Pétersbourg.

Paris, 8 décembre 1834

Madame, il est probable qu'au moment où je vous écris, votre sort sera fixé comme l'est le mien, et que la Providence, après nous avoir séparés, va nous réunir pour toujours, autant que sur la terre on peut dire toujours. Je vous avais écrit une longue lettre au milieu de novembre, mais comme j'ai su qu'aucun courrier ne partait, je l'ai retirée. Il me faut donc remonter jusqu'au 14 octobre, jour de ma dernière lettre, après vous avoir remerciée de celles que vous m'avez écrites, à la date du 22 octobre et du 14 novembre.

Vous m'avez laissé dans une grande perplexité, cherchant la volonté de Dieu et combattu par des pensées bien diverses. Afin d'éclaircir ma situation le plus qu'il m'était possible, je priai M. de Bastard de m'introduire auprès de M. Guizot qui me reçut fort bien et qui m'affirma que jamais le gouvernement

n'avait conçu d'ombrage des conférences de Stanislas, et que lui en particulier les voyait avec le plus grand plaisir. Ce témoignage m'avait affermi dans la pensée d'aller en avant qui était bien celle qui prédominait, par la raison que là où est le bien, il faut y aller, à moins que la route ne soit réellement barrée. Je commençais à agir dans ce sens, lorsque j'appris de M. Buquet, que M. Rauzan [1], sortant de voir M. l'Archevêque, avait dit que la volonté expresse de celui-ci était que je ne reprisse pas mes conférences et qu'il m'avait défendu de le faire. Je compris que M. l'Archevêque n'avait pas voulu me dire à moi qu'il m'ôtait la parole, mais qu'il agirait indirectement pour me l'ôter. Mon parti fut pris tout de suite, et j'écrivis une longue lettre à M. l'Archevêque pour le prier de m'exprimer définitivement et clairement sa volonté ; c'était le 31 octobre. La lettre avait des endroits vifs et d'un homme à qui il fallait dire en face oui ou non. Je ne vous en envoie pas une copie parce que ce serait trop long.

Huit jours après, je reçus la réponse de M. l'Archevêque, datée du 5 novembre ; elle était amicale, mais il me déclarait : « qu'après de longues et sérieuses réflexions, persuadé qu'il pouvait y avoir plus d'un inconvénient à ce que mes conférences fussent reprises et continuées, à moins que je ne les eusse soumises à une rédaction qui pût elle-même soutenir un examen préalable, il ne saurait à cette condition con-

[1] Supérieur des Missions de France.

sentir à ce que je les recommençasse, ni se résoudre à me donner la mission canonique. » Cela était décisif. Quoique préparé à ce coup, je vous avoue, Madame, que j'en fus vivement affecté. La parole me semblait ravie pour toujours dans le seul genre qui me fût propre, et ravie sans connaissance de cause, par un homme qui ne m'alléguait aucun motif, et qui ne pouvait, en effet, m'en alléguer aucun. Après plusieurs jours d'amertume, je pris le dessus et je répondis à M. l'Archevêque, le 18 novembre, une lettre courte où je lui annonçais la publication de ma conférence et la résolution de les écrire toutes, puisque c'était là la seule ressource qui fût laissée à mon ministère. En effet, je me mis tout de suite à l'œuvre avec ardeur.

Voilà que quelques jours après, M. Dumont, professeur d'histoire au collège Saint-Louis, passe chez moi et m'annonce qu'il a vu M. l'abbé Dupanloup, lequel lui a dit que j'avais mal entendu la pensée de M. l'Archevêque, que son intention n'était pas que j'écrivisse et récitasse mot à mot mes conférences, mais seulement de connaître mes plans d'avance, afin de pouvoir suivre la marche de mon enseignement. Là-dessus, fort étonné et ennuyé, je fais un paquet de toutes mes analyses, une liste de tous les sujets que je me propose de traiter, et je les envoie à Monseigneur avec une lettre fort soumise où je m'engage à lui communiquer, tous les jeudis, le plan particulier de chaque conférence du dimanche suivant. Je montre ma lettre, avant de l'envoyer, à

M. Dupanloup, qui vient me voir et qui ne dit mot à l'endroit où j'énonce que c'est sur l'autorité de ce qu'il a dit que je me permets cette démarche. Au bout de dix jours, nouvelle lettre de M. l'Archevêque, qui s'en réfère à sa lettre du 5 novembre, n'étant pas rassuré complètement, dit-il, par le plan que je lui propose, et n'ayant chargé personne de me faire cette ouverture. Il m'annonce, du reste, que M. Affre, l'un de ses vicaires généraux, est autorisé à m'entretenir. En effet, M. Affre vient me voir sans me trouver ; je vais chez lui, et là il cherche à adoucir autant que possible la mesure prise à mon égard, et me demande ce qu'il doit dire à Monseigneur de ma part. « Vous pouvez lui dire, ai-je répondu, qu'à ne considérer que moi, je suis content de ne plus faire mes conférences, qu'il y aura pour moi plus de profit, plus de tranquillité, plus d'honneur à les écrire ; que je regrette de ne plus les faire à cause de la jeunesse qui en avait besoin, et à cause de l'Église de France elle-même, où s'accréditera le bruit déjà répandu que nul ne peut y avoir quelque talent sans être persécuté. M. l'Archevêque avait en moi un moyen simple et honorable de démentir ces fâcheuses impressions, il me sacrifie sans connaissance de cause ; mais quoique je trouve de la faiblesse dans sa conduite, je ne conserve rien d'amer contre lui. » M. Affre désirait que je témoignasse quelque regret d'avoir écrit avec vivacité ; je ne voulus pas y consentir et il n'insista pas.

Voilà, Madame, comment cette affaire s'est terminée. Je suis aujourd'hui on ne peut plus calme et heu

reux et je m'abandonne tout à fait à la Providence, qui jusqu'ici ne m'a pas manqué et a su mieux que moi ce qui m'était bon. Sous le rapport spirituel, cette résignation m'était utile devant Dieu ; peut-être avais-je jugé M. de La Mennais avec trop de sévérité et Dieu a-t-il voulu me faire sentir par ma propre expérience combien la soumission, quand elle nous intéresse directement, est une chose difficile. Sous le rapport humain, la persécution est toujours profitable à ceux qui la supportent dignement. Peut-être n'eussé-je pu parvenir à m'asseoir, par mes conférences parlées ; peut-être me fût-il toujours échappé quelques phrases sujettes à de mauvaises interprétations, au lieu qu'en écrivant, tout le monde appréciera ma doctrine et je n'en serai pas moins utile à l'Église.

Ma première conférence est déjà terminée. J'ai fait marché avec mon libraire, tant pour mon premier ouvrage que pour celui-ci. Je lui ai vendu pour 1,500 fr. le reste de l'édition du premier ; quant aux conférences, il s'est chargé de les imprimer sur beau papier, et de tous les autres frais, à condition de me donner 1,500 fr., pour la première édition de 1,200 exemplaires, et 1,000 fr. pour toutes les éditions subséquentes à 1,000 exemplaires.

Vous n'êtes pas encore au bout de tout ce qu'il y a de neuf dans ma position. Ma mère, qui habitait provisoirement avec moi depuis deux mois, et qui devait rejoindre mon frère et ma belle-sœur, a préféré définitivement demeurer avec moi. M. Chéruel, mon ami, qui était mon commensal depuis un an, a été obligé

de me quitter pour loger dans une maison à laquelle il est associé dans une œuvre d'enseignement. Me voici donc seul avec ma mère comme il y a quatre ans ; il semble que la Providence ait voulu me replacer dans la situation où j'étais avant 1830. Je ne saurais vous exprimer combien je suis calme ; il ne me manque plus que votre retour, et grâce à Dieu, je crois qu'il approche. Si la parole m'est toujours refusée, je continuerai à écrire mes conférences ; elles formeraient en ce cas quatre volumes, qui contiendraient toute la suite de la doctrine chrétienne dans ses sommités. Voilà de la besogne pour longtemps.

J'ai vu M. Swetchine, j'entends dire que vous ne passerez pas l'hiver à Saint-Pétersbourg. Oh ! si vous pouviez être ici dans le mois de janvier ! J'ai bien senti l'absence de l'empereur Nicolas, je le suivais dans toutes ses courses, et j'ai été bien heureux quand j'ai su qu'il allait à vous. Si vous revenez, écrivez-moi par la poste ce seul mot : Je reviens

Vous êtes bien bonne de me faire des amis jusqu'en Russie. Puissiez-vous n'en avoir plus jamais l'occasion ! Adieu, Madame, agréez mon respect filial et toutes mes espérances de vous revoir.



ANNÉE 1835

Paris, 30 mars 1835.

Madame et chère amie.

Lorsqu'hier vous m'avez offert de venir demeurer près de vous, je crains de ne vous avoir pas témoigné assez combien j'en étais heureux et touché. Je n'hésiterais pas dès aujourd'hui si je ne craignais de blesser ma mère. Il est vrai qu'elle ne resterait pas seule, puisqu'elle aurait mon frère et ma belle-sœur, mais comme je me suis séparé d'elle une fois pour habiter avec M. de La Mennais, elle pourrait voir là un manque d'égards. Voilà ma pensée bien claire, comme je regrettais de ne pas vous l'avoir dite.

Adieu, Madame, à bientôt, et veuillez agréer l'expression de mon tendre et respectueux attachement.

Paris, 4 avril 1835.

Madame,

Ne pouvant aller vous voir aujourd'hui, je vous envoie la petite brochure dont je vous ai parlé et quelques prospectus, relatifs au rétablissement des Chartreux en Lorraine. Je fais aussi demander de vos nouvelles et vous engage toujours à voir le docteur

Récamier le plus tôt possible. Vous vous devez à l'Église, à toutes les personnes qui vous aiment, et à moi qui vous regarde comme mon ange gardien. Si les anges gardiens se tuent, qu'est-ce que deviendront les gardés ?

Adieu, Madame, à demain, entre le dîner et la lecture et mille respectueux compliments.

Dieppe, 17 juillet 1835.

Madame,

C'est bien tard déjà que dix jours pour vous donner de mes nouvelles et pour m'informer des vôtres. J'attendais que notre petite caravane fût casée dans le désert. Grâce à Dieu, notre tente est bien dressée, et on peut y songer en repos aux amis qu'on a laissés dans le monde. Nous nous levons tard comme des paresseux. Entre huit et neuf heures du matin nous sommes à la mer, qui est la plus aimable personne qu'on puisse voir, même quand elle est en colère. Les bains me font un bien infini ; tout mon être se raffermit et s'assouplit ; je mange comme un ogre, et j'ai aux mains et au visage de petits boutons qui enchantent le médecin. Il me mettra dans son prochain écrit sur les bains de mer, parce que je suis le premier à qui il voit une éruption aux mains ; jugez si je suis fier et si ma bonne étoile me suit partout.

Avant-hier, M. Laborie est tombé dans ma chambre, et hier soir M. Ballanche, qui m'a témoigné le grand désir que Mme Récamier avait de me voir. Nous y allons ce soir; j'y trouverai M. de Châteaubriand

auquel M. Laborie doit aussi me présenter. Mais toutes ces grandeurs ne me font pas oublier le plaisir de votre entretien, que j'ai perdu pour un temps. Êtes-vous un peu bien du moins ? M. Chéruel, qui m'a écrit, n'avait pu vous voir et me donner de vos nouvelles. Si vous ne pouvez m'écrire un mot, écrivez-moi, je vous en prie, par lui.

J'avais quitté Paris fort incertain de ce que je ferais. Une lettre très aimable de Mme Vilain XIV me tire de mon indécision, et je poursuis mon projet d'avoir quelques étudiants, mais pas plus de trois. J'ai pensé à écrire un mot à M. l'Archevêque pour lui donner respectueusement de mes nouvelles, je ne sais si je ferais bien ou mal.

Adieu, Madame, veuillez agréer l'hommage de mon respectueux et filial attachement.

Dieppe, 27 juillet 1835.

Madame

J'attendais de vos nouvelles avec une grande impatience, et je suis affligé de voir que votre santé est toujours dans ce triste état. Malgré la gloire de Dieppe, je vois arriver joyeusement le retour. C'est du 8 au 10 du mois prochain que je vous reverrai. A mon départ, comme vous l'a dit M. Chéruel, j'étais dans une grande indécision au sujet de ma situation nouvelle, parce que je ne recevais rien de M. Vilain XIV, et que rien ne m'effraie plus que d'agir sans quelque chose qui me prévienne et qui ne soit pas de moi. C'est la lettre de Mme Vilain XIV qui m'a fixé. Mais il

y a encore plusieurs points à régler sur la mesure et l'étendue de notre petit établissement. Je suis fort tranquille et occupé de mes affaires, tout juste assez pour n'être pas fataliste.

M. de Châteaubriand et tout ce monde-ci m'ont fait beaucoup d'accueil. Il nous a lu l'autre jour des fragments de ses Mémoires ; c'était le moment des Cent-Jours. Son style est toujours le même, il est le roi de l'expression. Mais nous ne l'avons plus, depuis avant-hier qu'il nous a quittés, non sans emporter de moi la promesse d'un petit discours à Marie-Thérèse pour cet hiver [1]. Je mène une vie de gladiateur contre ces petits discours, et je suis heureux d'avoir échappé hier à l'apôtre saint Jacques, qui est le patron de ma paroisse actuelle. La vie que je mène est un peu profane ; mais elle me fait sentir davantage le besoin de m'occuper de Dieu et de vivre de lui. L'absence est une pierre de touche pour les vrais attachements. Elle me fait sentir aussi que j'aime un peu Paris, qui n'a été si longtemps pour moi qu'un amas de pierres, et qui a aujourd'hui une âme faite de deux ou trois âmes que j'y aime.

Je connaissais le projet d'Ecole normale dont vous me parlez. Si nous avons jamais une université de femmes par-dessus l'autre, ce sera la fin du genre humain. L'auteur est une pauvre jeune personne d'une imagination ardente qui m'écrit et me poursuit, et

[1] Maison fondée par Mme de Châteaubriand pour les prêtres infirmes.

dont je ne sais comment faire pour régler les démarches sans lui causer de la peine.

Adieu, Madame, j'aspire au moment de revoir votre *inquisition ;* c'est la plus douce qui ait jamais existé et je ne désire qu'une chose, c'est qu'elle devienne plus entière et plus maîtresse de jour en jour. Je vous prie de vous charger de mes respects pour M. Swetchine et d'agréer mon filial attachement.

Aisey-le-Duc, 20 août 1835.

Madame.

Dieu vient de rappeler mon frère à lui, il y a trois jours. Nous l'aimions tous beaucoup, quoiqu'il fût né d'une autre mère et qu'étant beaucoup plus âgé que nous, notre enfance n'eût pas été mêlée à la sienne. Il était venu au monde en 1789, avait perdu de bonne heure sa mère et en 1806 notre père commun. Il avait hérité d'eux d'une quarantaine de mille francs avec lesquels il vivait à la campagne, toujours malade, d'un asthme violent qui lui laissait peu de moments de repos et qui datait de ses premières années. Son esprit était cultivé, et il avait un goût si parfait pour les choses d'art, que nous l'appelions communément dans notre famille l'artiste. L'horticulture était devenue son étude favorite ; nul jardin ne produisait des légumes et des fruits aussi remarquables, et n'avait une ordonnance ni une propreté aussi exquise que le sien. C'était une tradition de mon père auquel il ressemblait de visage plus qu'aucun de nous, ayant seul eu de lui avec plusieurs autres traits, des yeux bleus

et perçants malgré leur douceur. La chasse était son autre passion favorite. Pendant vingt-sept ans, depuis la mort de mon père, il avait habité successivement la maison de son oncle et de son cousin maternels, lorsqu'il résolut de se bâtir à Aisey-le-Duc, non loin du lieu de sa naissance et de la nôtre, une petite maison pour y achever sa vie. Il avait choisi ce lieu de préférence parce qu'un de nos cousins, du côté de mon père, venait de s'y retirer et d'y orner sa maison de grands jardins. Mon frère avait acheté quelques champs au bord d'un bois, sur le penchant d'un coteau, et élevé plus bas une jolie maisonnette ; un carré de jardin, une cour dans des proportions humbles, mais pleines de goût, complétaient son habitation d'où la vue tombait tout proche sur la vallée de la Seine. Il venait d'en prendre possession depuis moins de deux mois ; le rêve de sa vie entière était accompli ; il était chez lui, tout était à lui, tout venait de lui : vingt-neuf ans il avait tardé parce qu'il ne croyait pas assez à sa vie pour bâtir : enfin, il s'était fié à elle après tant d'années, et à peine s'était-il couché et levé vingt fois dans sa maison, qu'il s'y coucha pour ne plus s'y relever.

J'arrivai près de lui le 14 au soir. Le 16, vers les quatre heures, il reprit des forces et de la gaieté, il conta des histoires. Le 17, au matin, on me proposa d'aller à Châtillon avec plusieurs de mes parents, parce que le mieux continuait ; je n'acceptai pas. A midi et demi, je fus le voir, il continuait d'être mieux et il me proposa de dîner avec lui. On mit la table au

bord de son lit ; il mangea un œuf frais sans goût ; les médecins arrivèrent et je le quittai pour quelques instants. En rentrant, je le trouvai assoupi ; je pris les *Lettres persanes* que je n'avais pas lues depuis ma sortie du collège, et j'en lus une centaine de pages, admirant la pauvreté qu'il y avait dans tant d'esprit, et combien le mouvement seul des âges révélait vite la faiblesse de pensées des hommes les plus supérieurs. Tout à coup mon frère, en se réveillant, se trouve mal ; il se remet un peu, mais le pouls diminue, le froid se met aux mains, le sommeil l'entraîne malgré lui, il se relève sur son séant tout seul, regarde, parle encore, répond, replace sa tête sur l'oreiller et expire doucement, sans agonie. Il y avait eu un épanchement de sang dans la poitrine.

Le lendemain, j'allai le voir sur son lit de mort : jamais je n'ai vu de visage plus serein, de lèvres mortes plus animées et plus bienveillantes ; entre les paupières à demi-closes, on entrevoyait quelque chose qu'on eût pris pour un regard, tant ses yeux bleus et vifs étaient restés dans leur état naturel.

Adieu, Madame, priez Dieu pour que je n'estime que lui, et conservez-moi le seul vrai bien qui soit en ce monde après son amour, l'attachement d'un cœur comme le vôtre.

MADAME SWETCHINE A L'ABBÉ LACORDAIRE

Paris, 26 août 1835.

Mon ami, votre lettre m'a profondément touchée. Vos paroles ont quelque chose d'intérieur, d'intime qui va jusqu'au fond de l'âme. Les moindres détails, racontés par vous, font l'illusion des objets mêmes et on sent toutes vos impressions. Que ne suis-je là pour partager celles qui vous affligent! seul privilège dont j'aurais poursuivi la possession. La tristesse qui assombrit vos pensées est toute transparente; à travers elle on voit que vos douloureux regrets ne ternissent point la sérénité habituelle et vivante de votre âme, ce rayon de Dieu qui ne doit jamais la quitter. Votre frère a vu ses derniers moments consolés par votre présence; vos yeux noirs et ses yeux bleus également perçants se sont rencontrés, et bien des choses sont comprises dans un regard. Ce que vous me dites de l'existence qu'il s'était faite me le fait connaître comme si je l'avais connu; sur ce petit nombre de traits on recomposerait presque un passé. Le sien a été tout entier de la souffrance supportée sans doute avec courage et douceur, car cela seul laisse place aux goûts si aimables qui ont distrait sa vie.

Retenue par des affaires, je veux croire que vous partagez le besoin que nous avons de nous retrouver, et je vois avec peine que le moment en est encore

éloigné. Dans tous les cas, mon immobilité vous attend.

M. de Melun m'a beaucoup demandé de vos nouvelles. Les sympathies dont vous êtes le lien n'existent pas seulement entre moi et ceux qui vous connaissent, ceux à qui je vous ai fait connaître sont aussi vivement attirés. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre d'un jeune homme de quatorze ans, que je voyais beaucoup à Pétersbourg, et que je ne voyais jamais sans vous mêler à tous nos entretiens; cet aimable enfant, plein d'imagination et de bons sentiments, aspire au bonheur de vous connaître, et sa mère me demandait l'autre jour dans une lettre si M. Lacordaire permettrait à son pauvre garçon de lui écrire. C'est à vous de répondre. Diverses causes ont concouru à donner à l'esprit de ce cher enfant une impulsion peut-être trop vive, un développement trop précoce, et les idées générales, folles ou vraies, lui tournent la tête, comme entre autres, la perfectibilité indéfinie du genre humain; c'est à ce sujet que je lui avais promis de le renvoyer à vous, et si vous le permettez, une consultation vous sera demandée. Adieu, mon ami. Pourquoi me dites-vous toujours madame, et en vedette? N'ai-je donc pas mieux mérité de vous? N'ai-je pas comme Mignard, travaillé à perdre la madame que vous donnez à tout le monde, et les droits de l'inviolable et vraie amitié sont-ils plus contestables que ceux de la célébrité? Quand je vous vois si fort en réserve, j'ose à peine avec vous rester moi-même, et plus d'une fois ce que je perdais d'abandon

vous accusait tacitement. Ne me gâtez plus la simplicité avec laquelle je voudrais toujours aller vers vous; j'y suis ramenée par toute parole que je sens venir de votre cœur ou refoulée sur moi-même, quand vous me le fermez. Ne pourriez-vous pas demander à la personne qui revoit le manuscrit de Mme d'Hautefeuille de le faire remettre chez moi quand il aura été revu ?

L'ABBÉ LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Dijon, 4 septembre 1835.

Madame,

Je suis bien impatient de vous revoir et d'autant plus que je n'ai pas eu ombre de vos nouvelles depuis longtemps, par suite de mes marches et contre-marches. J'ai revu toute ma famille, et cette tournée m'a fait du bien. Plût à Dieu que je pusse m'envoler maintenant vers Paris ! mais il n'y a que le cœur qui aille aussi vite que les hirondelles. Il faut encore que je prenne patience pour un peu de temps, et afin de m'en donner un peu, je viens vous prier de m'écrire, poste restante, à Colmar.

La succession de mon pauvre frère n'est pas encore liquidée, à cause de l'absence du plus jeune d'entre nous qui est en Afrique, et qui, par parenthèse, vient enfin d'être présenté par son colonel pour une place d'officier, ce qui nous a fait grand plaisir. Nous savons

seulement à peu près que mon frère a laissé de 40 à 50,000 francs, ce qui fera pour chacun de nous 10 à 12,000 francs.

Adieu, Madame, excusez la brièveté de cette lettre qui accuse le temps et non mon affection. Je pars demain matin à quatre heures pour Besançon, et vous embrasse avec respect.

Cirey, 15 septembre 1835

J'ai été peu souvent aussi heureux, chère amie, qu'avant-hier soir en arrivant à Colmar et en lisant vos deux lettres du 26 août et du 6 septembre, réunies comme par un secret dessein de la Providence, après un grand mois de séparation où je n'avais pas vu une ligne de vous, où personne ne m'en avait écrit ni parlé, où j'avais été par suite de mes courses rapides dans un complet abandon de l'amitié. J'arrivais impatient de la Suisse ; j'y avais reconduit deux anciens camarades de ma première jeunesse ; j'avais laissé sans regret derrière moi ces montagnes, ces neiges, ces glaces, ces vallées, ces lacs qui, il y a treize ans, avaient enlevé mon cœur et qui venaient de me laisser froid et presque ennuyé, pour cinq ou six jours que je leur avais donnés. Que l'homme change ! Que ses affections se détachent de la nature inanimée quand il a grandi et connu les joies de l'âme ! J'ai senti l'abîme de ces treize ans avec amertume et consolation tout à la fois ; je me voyais dans un nouvel ordre d'idées et d'impressions, et je me penchais tristement vers mon ancien monde, tout en reconnaissant

avec un doux orgueil que j'étais plus haut. J'ai couru à la poste dès que j'ai été sur le pavé de Colmar ; j'y ai trouvé des lettres de vous, de ma mère, de M. Chéruel, de Montalembert, et après les avoir dévorées dans ma chambre, je suis sorti pour jouir en plein air de mon enivrement. J'ai erré autour de Colmar, repassant en moi ces trois à quatre ans écoulés. Il y a trois ans, je passais à Colmar pour me rendre à Munich, agité, torturé, n'ayant plus de route; sentant sur ma tête la destinée d'un autre homme que je ne pouvais pas conjurer, et qui allait me briser, quoi que je fisse. Je courais en Allemagne pour n'être pas là quand la foudre tomberait sur ce Prométhée, non que je l'abandonnasse, mais au contraire pour ne pas le combattre, pour recevoir ma part de la catastrophe avec une paix qui le servît encore. Et après trois ans, j'étais à ce Colmar, tranquille, ayant repris le cours naturel de ma vie, ayant vaincu, par la grâce de Dieu, cette destinée terrible où la mienne était confondue. Et vous m'apparaissiez à l'origine de cette victoire comme la première goutte d'eau qui m'eût rafraîchi l'âme, comme le premier zéphir qui eût essayé de relever doucement ma tête, comme l'ange du Seigneur envoyé à Agar dans le désert de Bersabée pour lui dire d'avoir courage. Comment n'eussé-je pas été heureux de voir brisé par vos lettres ce qui pouvait rester entre nous qui ne le fût pas encore ?

Je suis naturellement très réservé ou très abandonné, naïf ou secret. Généralement j'ai été abandonné et naïf avec vous. Les hésitations que vous

avez pu remarquer ont tenu à ma position précaire, à la crainte de vous être à charge, enfin à l'inégalité de fortune et de condition. Toutes les fois que j'ai été supérieur à un ami, par ces choses ou par d'autres, j'ai toujours fait de très grandes avances, parce que plus il y a de délicatesse dans une âme, plus elle craint le moindre doute. Dieu seul encourage par sa grandeur même, et toutefois il s'est abaissé au-dessous de nous quand il a voulu être aimé par nous ; il s'est anéanti parce que nous étions un peu plus que le néant. Toutes les scènes de la Passion les plus prodigieuses par l'humiliation tendent à nous dire : Venez, vous voyez que je ne suis rien. Lorsque vous étiez en Russie l'année dernière, à cette même époque, mes destinées tenaient à un fil. Si M. l'Archevêque eût tenu bon dans ses refus, et il a tenu bon trois mois et demi, que serais-je devenu ? Le ministère des paroisses m'était impraticable, la parole m'était ôtée ; il est évident que j'étais sans ressources. Or, cela n'a tenu qu'à un fil. Jamais je n'ai été plus proche d'une ruine complète, jamais je n'ai été plus près de l'abîme que la veille du jour où j'en fus tiré. Eh bien, en ce temps-là, un seul mot de vous fut toute ma consolation et mon espérance. Je me disais : si je péris, je me retirerai près d'elle, je porterai à son foyer ce débris ; il rendra peut-être encore assez de chaleur pour échauffer ses jours plus avancés que les miens ; j'écrirai ce que je n'aurai pu dire et mon naufrage, commencé si tôt, donnera à mes pensées quelque charme qui touchera plus d'une âme. Ma réponse néanmoins

fut réservée, vous n'insistâtes pas et j'en fus peiné, il me semblait que c'était à moi d'être réservé et à vous d'être explicite. Quand vous revîntes, tout était changé ; ma mère m'avait confié sa vieillesse ; l'horizon s'était éclairci. Vous revîntes bonne et amie comme par le passé, et moi je vous raconte ceci pour vous expliquer par un exemple combien il y a de crainte lorsqu'il n'y a pas d'égalité dans le sort.

Cirey, 24 septembre 1835.

Je voudrais pouvoir vous dire le bien que m'a fait votre lettre. Il y a dans les choses un point difficile à passer ; c'est le cap de Bonne-Espérance ou le cap des Tempêtes, selon qu'il plaît à Dieu. Désormais je n'aurai plus de crainte avec vous, et je ne veux plus que vous en ayez. Et pour commencer, je brise là, tout de suite, ma réponse, quoiqu'en vous lisant j'aie senti mille flots d'idées monter dans mon cœur, et prêts à se répandre. Mais je suis pressé. Dieu qui m'a conduit ici, m'amène au terme, M. Bautain. Dimanche soir, deux de ses amis, tous deux prêtres, sont arrivés et lui ont écrit que j'étais ici ; lui-même est arrivé hier soir avec M. Ratisbonne. Cette rencontre, à laquelle je n'ai contribué en rien, ne laisse pas d'avoir une certaine gravité, parce qu'elle sera sue et qu'on ne manquera pas d'y voir un rendez-vous profond. ménagé d'avance. Mais le cœur ne m'a pas failli ; c'est la Providence qui a fait cela et je l'accepte. Dans l'origine, je ne me proposais pas de rester à Cirey plus de quatre à cinq jours ; ma malle que j'attendais à Col-

mar et que je n'y ai pas trouvée, a exigé des démarches et une attente qui ont prolongé mon séjour. Je ne sais si je pourrai décidément m'éclaircir avec M. Bautain. Je me suis arrêté à ne lui parler de rien ou à lui poser amiablement par écrit, une série de questions propres à me faire voir à jour sa pensée dernière. La conversation est trop mobile pour saisir une doctrine de fond en comble avec son seul secours. Voilà où j'en suis.

M. Chevandier est à Nancy pour le Conseil général. Il est venu dans ma chambre le soir qui a précédé son départ, et m'a parlé avec une effusion toute cordiale. Son intention est que son fils passe trois ans avec moi. Celui-ci me témoigne aussi toute sorte de confiance et d'amitié, il y a de fortes espérances que nous vivrons bien ensemble et agréablement.

Je quitterai Cirey samedi pour aller coucher à Nancy, d'où je repartirai dimanche soir pour Paris. Ne m'écrivez donc plus et attendez-moi. Si ma conférence avec M. Bautain a lieu, je vous en rendrai compte avant mon départ.

Adieu, chère amie, je suis à vous du fond du cœur.

ANNÉE 1836

Paris, 25 janvier 1836.

Chère amie, je vous ai écrit ce matin que je ne pouvais venir à cause de l'état affreux de ma mère ; je suis en crainte de la perdre à tout moment, et je ne crois pas qu'elle ait plus de quelques jours à vivre. Priez pour elle et pour moi. Je vous enverrai M. Chéruel, s'il le peut, car il n'est pas ici.

Paris, 26 janvier 1836.

Ma mère a été administrée ce matin et a reçu le Viatique, chère amie. Son état est le même : oppression violente, toux continuelle, épanchement à l'intérieur, dilatation extrême du cœur ; mais elle a toute sa tête, quoiqu'elle souffre beaucoup. Nous n'avons pas d'espérance. Je suis effrayé de la manière dont cette année commence et j'ai bien besoin de vous.

Dijon, 24 avril 1836.

Je n'ai pas encore eu le temps de respirer, chère amie, et je ne vous écris qu'un mot pour vous donner de mes nouvelles et m'informer des vôtres. Les affaires de la succession de mon frère m'ont occupé jusqu'à présent, tant à Aisey qu'ici, et ce n'est que tout à

l'heure que je viens de les terminer avec un grand sentiment de fierté, car nous avions passé cinq heures avec notre notaire sans pouvoir venir à bout des chiffres. J'ai donc fait des chiffres magnifiquement et presque aucune visite. Il est vrai qu'elles sont peu nombreuses ; j'avais quitté Dijon de bonne heure et le temps a éclairci les rangs déjà peu pressés. J'éprouve ici, en retrouvant les lieux où j'ai passé seize ans de ma première jeunesse, un grand sentiment de mélancolie et de religion. Dijon est une charmante ville, au pied de collines assez élevées, entre une multitude d'arbres qui l'entourent et d'où s'élèvent ses jolies flèches, bien diminuées aujourd'hui, mais encore assez nombreuses pour lui donner une physionomie. Les rues sont propres, larges, silencieuses, semées d'herbe çà et là. J'aime ce repos, j'entrevois Rome. Où ne me suis-je pas promené ici ? où n'ai-je pas respiré ? Où n'ai-je pas eu mille impressions d'orgueil, de joie, de sombre tristesse ? Là est le collège où j'ai passé sept ans de ma vie ; là, la grande salle où j'ai été couronné tant de fois en un seul jour ; là, l'église où ma mère allait tous les jours, et où je me suis confessé pour la première fois. O temps si changés ! Et si peu de monde autour de vous ! Et un autre horizon qui a rétréci l'ancien ! Le temps me manque ; j'étais bien en train de vous peindre ce que je sens, mais il faut aller dîner chez une vieille amie de ma mère.

Adieu, je pars jeudi soir, je vous aime bien. Mes hommages au général Swetchine.

Chazoux, près Mâcon, 2 mai 1836.

J'avais beaucoup cherché en moi, chère amie, quelle pouvait être la cause de la tristesse que vous m'aviez montrée au moment de mon départ. J'avais fini par croire qu'un mot que je ne me rappelais pas ou quelque autre légère circonstance vous avait affectée, et quoiqu'il me fût très douloureux de vous avoir laissée sur cette impression, je pensais qu'au moins elle serait très passagère. Je vois par votre lettre du 27 avril, que j'ai trouvée en arrivant hier soir ici, que j'ai mal apprécié la situation de votre âme à mon égard. Franchement il m'est impossible, encore aujourd'hui, de comprendre votre pensée. Nous avons vécu six semaines ensemble dans la confiance la plus douce, moi vous ouvrant mon cœur à chaque occasion avec naïveté. Je me suis montré à vous tel que je suis dans l'ordinaire de la vie, sans prétention, sans contrainte, aimant à être enfant, peu tendre dans l'expression de mes sentiments, parce que je ne serais jamais tendre qu'avec de la passion, mais affectueux avec le naturel. J'ai vu aussi de votre part tout ce qu'on peut attendre d'une amitié vraie, d'un cœur bon et généreux, d'un esprit élevé, d'une foi et d'une piété parfaites, et d'une hospitalité rare donnée par toutes ces vertus. Ne me connaissez-vous pas assez pour savoir qu'il y a bien des choses que je sens et que je n'exprime pas suffisamment ? Je n'ai jamais été moins

en train d'une résolution que celle-ci [1] ; j'ai quitté Paris sans avidité de voir des spectacles qui me sont connus, persuadé que l'ennui ne me serait pas épargné, sachant que j'abandonnais les chances assez naturelles de voir ma carrière se fixer, que je ne trouverais point d'amis là-bas, que je souffrirais de ne pas m'ouvrir et de ne pas aimer, mais entraîné là par une suite presque fatale de circonstances, et sentant que j'avais besoin de ce séjour pour achever de régler mon âme envers Dieu. J'étais troublé aussi par la douleur d'abandonner tous ces jeunes gens dont plusieurs m'ont témoigné tant de confiance et d'attachement ; je regrettais ce troupeau naissant que mes dispositions intérieures me permettaient de cultiver avec plus de fruit. Enfin je m'éloignais de vous et d'un autre ami qui, depuis trois ou quatre ans, avait tous les secrets et tous les sentiments de mon âme.

Je pars le 4 pour Lyon, par le bateau à vapeur. J'y séjournerai très peu, ainsi qu'à Avignon et à Aix ; néanmoins, je ne serai pas à Marseille et ne m'embarquerai pas avant le 10 mai, ce qui me fait espérer de me réunir à M. Lacroix [2]. Écrivez-moi de suite à Marseille, poste restante, et donnez-moi des nouvelles de votre santé dont vous ne me parlez pas.

Adieu, tout à vous de cœur et à jamais.

[1] L'abbé Lacordaire, après avoir parlé durant deux ans à Notre-Dame avec le plus grand succès, venait de prendre soudainement le parti de se retirer à Rome pour y fortifier ses études.

[2] L'abbé Lacroix, *clerc national* à Rome.

Marseille, 10 mai 1836.

Il est huit heures du matin, et je pars dans deux heures par le paquebot à vapeur le *Sully*. Le temps est beau et j'emporte avec moi votre lettre du 5 mai qui m'a bien rafraîchi le cœur et qui me fait partir avec plus de joie et plus de regrets ; ou plutôt, les regrets n'ont pas augmenté, parce que je n'ai pas douté un instant de votre profonde et sincère affection ; mais j'aime toujours à en recevoir de nouvelles preuves.

Mon voyage de Mâcon ici a été rapide. Je ne me suis pas arrêté à Lyon ; à Avignon un seul jour, sans voir personne; à Aix, deux jours pendant lesquels j'ai logé à l'archevêché, chez ce bon archevêque qui m'a comblé d'amitié[1]. Je l'ai accompagné à une cérémonie et à un sermon, au sortir duquel une députation de trente à quarante jeunes gens de l'école de droit est venue au palais pour me demander un discours. J'ai eu mille peines à me tirer de leurs griffes, en leur promettant le premier Avent que je prêcherai en province. Je suis toujours mal habitué à ces démonstrations publiques, faute de pouvoir trouver cette parole agréable et demi-solennelle qui est nécessaire dans ces circonstances. Je suis toujours trop froid, peut-être par sincérité.. Je ressens aussi de la peine de ne pouvoir monter en chaire au premier désir d'un seul homme ; il semble que la parole divine ne devrait

[1] M. Bernet, né à Saint-Flour en 1770, évêque de la Rochelle en 1827 ; archevêque d'Aix en 1835 ; mort cardinal en 1846.

jamais être refusée et que je suis trop politique dans ma conduite. C'est hier à dix heures que je suis arrivé à Marseille. Je n'ai vu que Mgr d'Icosie [1], son oncle étant malade, et Mme Emérigon, chez qui je loge, femme excellente qui nous avait comblés de bontés il y a quatre ans.

Je n'ai pas reçu la lettre que j'attendais de Chéruel. Faites-moi le plaisir de lui écrire un mot pour lui annoncer mon départ par le *Sully* et par un beau temps. S'il m'a écrit, sa lettre sera dirigée sur Rome. Je vous recommande toujours ce bien cher ami. Si quelquefois vous pouvez joindre vos lettres, ce serait une économie pour moi, comme aussi je pourrais vous écrire dans un seul paquet adressé tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Mon voyage me coûtera environ 400 francs. Il me restera en espèces 400 autres francs et une lettre de crédit de 2,000 francs sur MM. Torlonia. Ces 2,000 francs sont pris sur mon patrimoine, qui, tout réglé, est monté à 16,000 francs.

Adieu, chère amie, priez toujours bien Dieu pour moi dans votre bonne chapelle ; je le prierai pour vous à Saint-Pierre de Rome et partout. Que Dieu vous conserve et nous fasse nous revoir.

Sienne, 18 mai 1836.

Voilà un mois, chère amie, que je vous ai quittée, et je touche au terme de ce voyage sans pouvoir

[1] M. de Mazenod, né à Aix en 1782 ; évêque d'Icosie en 1832, de Marseille en 1837, mort en 1860.

m'empêcher de vous écrire encore une fois, quoique j'aie bien peu de temps pour voir Sienne. J'avais prié Chéruel, par une lettre datée de Gênes, de vous dire combien j'avais souffert sur le bateau à vapeur et la résolution que j'avais prise de n'y pas remonter. Selon cette lettre, je devais passer à Florence, et n'arriver que le 24 ; mais le désir d'y être pour la Pentecôte m'a fait sacrifier cette ville que je connais déjà, et aller tout droit de Pise à Rome par Sienne. J'y serai le 21 au soir, dans quatre jours. De Gênes ici, mon voyage a été on ne peut plus agréable, par un temps magnifique, seul dans une petite calèche découverte, que j'ai louée pas trop cher et qui me fait faire dix et quinze lieues par jour. Je trouve l'Italie bien moins belle qu'autrefois, mais toujours belle. Je viens de voir la cathédrale de Sienne, qui est magnifique, surtout une chambre attenante, où la vie d'Énéas Piccolomini, depuis Pie II, a été peinte par Raphaël, et la chaire, qui est un marbre octogone, élevée sur des colonnes avec des bas-reliefs d'une grande beauté et une ampleur tout à fait superbe. Je l'ai transportée par la pensée à Notre-Dame. Ces choses-là ne sont pas indifférentes à l'éloquence, il s'en faut. J'ai appris en chemin un mot de Cicéron qui m'a fait plaisir : *Non est magnus orator sine multitudine audiente.*

Je me porte très bien ; j'aspire au repos du travail. Je me caserai le plus vite possible en arrivant. Une chose qui m'a fait plaisir dans mon échec de mer, c'est que je suis presque sûr de trouver M. l'abbé Lacroix à Rome, au lieu que je serais arrivé avant

lui. La Providence arrange tout pour le mieux, et en général j'aime beaucoup à trouver des raisons qui me la manifestent en quelque chose.

Avez-vous su qu'on avait envoyé de Toulouse à l'*Ami de la Religion* une vingtaine de propositions avec des censures contre moi? Elles n'ont pas été insérées, et *l'Ami de la Religion* m'a défendu. Rien n'est plus tranquillisant contre tout cela que de respirer l'air de la Toscane et de se confier à Dieu. Plût à lui que vous vinssiez à Rome pendant mon séjour. Écrivez-moi du moins bien vite et donnez-moi des nouvelles de votre santé. Tout à vous du fond du cœur.

Rome, 25 mai 1836.

Vous avez reçu ma lettre de Sienne, qui vous annonçait mon arrivée à Rome pour la veille de la Pentecôte ; j'y suis en effet arrivé ce jour-là, chère amie, vers les trois heures de l'après-midi. Après avoir pris un logement provisoire dans un hôtel près de la douane, je suis allé à Saint-Pierre pour y prier. En revenant, je me suis assuré que M. Lacroix n'était pas encore de retour et j'ai cherché l'abbé de Falloux, qui demeure au collège des Nobles, près de l'église Saint-Ignace. Il m'a reçu avec beaucoup d'empressement et de cordialité. Nous avons parlé de mon logement définitif et de la question de savoir s'il valait mieux se loger dans une maison particulière ou dans un couvent. Plusieurs difficultés se sont présentées à l'égard de ce dernier parti : l'appréhension de prendre une couleur, l'ennui de rentrer de très bonne heure

le soir, surtout en hiver, l'inconvénient d'être mal servi ; aucun avantage réel ne balance ces incommodités, parce qu'un couvent, en cas pareil, n'est absolument qu'un hôtel, et quant aux bibliothèques, rien n'est si facile que de se procurer des livres. J'ai donc pris le troisième jour un appartement dans une maison très connue et fort estimée, où logent des ecclésiastiques et tenue par un Français qui s'appelle M. Bouisse ou à peu près. Un grand cabinet de travail, une chambre à coucher avec alcôve, un arrière cabinet précédé d'une grande antichambre qui sert de passage commun, tout cela au premier, voilà mon appartement. Je me suis arrangé pour prendre mes repas chez moi, afin d'éviter tout contact qui ne me conviendrait pas ou qui me gênerait. J'en suis quitte pour vingt-huit écus romains par mois, à peu près deux mille francs par an. C'est un peu cher, mais il n'y faut pas regarder quand il s'agit d'être convenablement en pays étranger pour plusieurs années.

J'attends que mes habits soient arrangés à la romaine pour commencer mes visites, ce qui aura lieu demain ou après-demain.

Je dirai ma messe au *Gesù*, qui est très proche, et puisque je dois avoir des rapports avec les *padroni,* il vaut mieux dire ma messe chez eux et ne pas former d'autres liaisons sans pleine connaissance de cause.

J'ai été assez triste les premiers moments. Une des choses qui m'ont toujours le plus accablé est d'arriver dans une ville étrangère où vous n'avez ni feu ni lieu, et où il faut organiser sa vie sous tous les rapports.

Je confie cette lettre à une personne sûre qui va jusqu'à Lyon. En général, je vous écrirai par des occasions, afin d'être plus libre dans l'expression de ma pensée. J'en aurai encore ces jours-ci. Adieu, chère amie, je vous aime bien. Mes compliments et hommages au général et à M. de Melun.

Écrivez-moi : *Via di S. Nicolo ai Cæsarini, n.* 56, *presso il Gesù.*

Rome, 21 juin 1836.

Depuis mon arrivée à Rome, chère amie, j'attends chaque jour avec anxiété de vos nouvelles et chaque jour je suis trompé bien amèrement. Je vous ai écrit de Marseille le 10 mai, de Sienne le 18, de Rome le 25, et aujourd'hui encore pas un mot de vous, pas un seul, ni de personne au monde. Je suis dans une désolation d'esprit très grande et je forme mille suppositions pour m'expliquer votre silence, que mes lettres ne vous sont point parvenues, qu'on a arrêté les vôtres, que vous les avez confiées à des occasions infidèles ou en retard, enfin, que sais-je ? Car je ne puis croire que vous ne m'ayez pas écrit du tout. Vous savez quel besoin on a de paroles amies quand on est seul et si loin. J'ai fait hier soir, seul, la promenade la plus triste du monde, en songeant à vous, ne sachant s'il fallait attendre encore ou vous écrire de nouveau. Ce matin en disant la messe j'ai pris le parti de vous rendre aussi ingrate que possible et c'est pourquoi je vous écris.

Sans votre silence, je serais bien content de mon séjour ici. Tout le monde m'y a fait un accueil parfait,

le cardinal vicaire[1], le cardinal secrétaire d'État[2], les pères jésuites, les Français qui sont ici, et, enfin, pardessus tout, le Saint-Père. Il m'a accordé une audience le 6 juin dernier. Lorsque je suis entré dans son cabinet, il a ouvert ses deux bras, en disant d'un air tout joyeux : *Ah ! l'abbate Lacordaire !* et pendant que je baisais ses pieds, il m'a pris la tête dans ses mains, me la pressant avec affection et me disant tout de suite après : « Je sais que l'Église catholique a fait « en lui une grande acquisition. » Je n'ai pas besoin, chère amie, de vous demander excuse pour vous conter tout cela naïvement. Le Pape a ajouté : « Je me « souviens d'une belle chambre : l'abbé de La Mennais « était là, puis le comte de Montalembert, puis l'abbé « Lacordaire et ici le cardinal de Rohan, » et il désignait du doigt la place que chacun avait occupée. Je lui remis ensuite deux ouvrages dont j'étais chargé pour lui ; il a lu les lettres tout haut, a regardé les livres, m'en a dit quelques mots, puis m'a donné sa bénédiction de cette manière : « Je lui donne ma « bénédiction et je prie Dieu de le confirmer dans la « défense qu'il a entreprise de la cause catholique. » Et comme j'étais à la porte, il a encore étendu avec bonté sa main vers moi, en me disant : « *Addio.* »

Mais le principal fruit que je retire de mon voyage est la position parfaite où je suis avec les pères jésuites. Ils m'ont accablé de témoignages d'affec-

[1] Cardinal Zurla.

[2] Cardinal Lambruschini.

tion, m'ont apporté eux-mêmes les livres dont j'avais besoin, non contents de mettre leur bibliothèque à ma disposition. Le père Rozaven est venu me voir[1]; le père général[2], après qu'on m'eut fait célébrer la messe dans la chambre où saint Ignace habitait et où il est mort, m'a fait servir du chocolat dans son appartement, et a causé avec moi de la manière la plus amicale. Je puis dire que chaque jour je reçois d'eux quelque marque d'estime et d'attachement, et tout récemment, à propos des attaques dont j'ai été l'objet en France de la part de quelques ecclésiastiques de Lyon qui ont répandu une censure des Conférences, le père Rozaven s'est exprimé hautement contre ces poursuites, et il m'a appris que le Pape en avait été très mécontent.

Je vous prie, chère et bonne amie, de ne confier tous ces détails à personne. On craint ici la publicité, et il importe qu'on prenne confiance en moi, qu'on ne croie pas que je m'empresse de faire parade de tout ce qu'on dit et fait pour moi.

[1] Le prince Augustin Galitzin a réédité un livre du père Rozaven, intitulé : *De la réunion de l'Église russe avec l'Église catholique*. Cette nouvelle édition est précédée d'une lettre de M. l'Évêque d'Orléans qui s'exprime ainsi sur le père Rozaven : « C'était un homme excellent, la bonté même, et un très saint prêtre : c'était aussi un puissant esprit, et, pour ma part, j'oserais dire que depuis Bossuet, l'Église de France n'a pas possédé un théologien plus consommé. Sa gloire, qui aurait pu être éclatante devant les hommes, s'est perdue, ou plutôt elle a recueilli ses rayons dans la sainte humilité d'une vie toute cachée en Dieu. Le bien qu'il a fait ne peut se mesurer. »

[2] Le père Roothan.

Mes études sont commencées. Je suis très content de la maison où je suis, qui est tranquille et où je suis bien servi. Il est heureux que je ne sois pas entré dans un couvent, d'abord parce que je n'aurais pas eu les mêmes rapports avec les Pères, et ensuite parce que j'eusse été très mal à mon aise, sans profit aucun pour mon édification et pour celle des autres. Si je vous avais ici avec une ou deux autres personnes, je serais on ne peut plus heureux. Je n'ai aucune intimité. L'ambassadeur, qui est un peu sec de sa nature, m'a invité deux fois à dîner[1]. La princesse Borghèse m'a fait des avances pour venir chez elle et j'y vais de temps en temps. Cette famille est jeune et nombreuse et me paraît aimable.

L'*Ami de la Religion* du 7 et du 9 juin contenait deux lettres en réponse à la censure de Lyon qui ne souffriront pas de réplique. Il m'a été facile de reconnaître M. Affre qui se conduit envers moi d'une manière bien généreuse. Je suis sans trouble aucun de ces attaques, et je suis même bien aise qu'elles aient eu lieu, à cause de la réponse, et parce que l'autorité se prononce ici et à Paris, surtout à Paris. Adieu, croyez que je ne puis être heureux sans votre amitié et ne vous lassez pas de m'en donner des preuves.

P.-S. — Si vous voyez M. Récamier, veuillez aussi me rappeler à son souvenir et lui dire combien je le remercie de m'avoir mis en rapport avec les pères jésuites. Adieu.

[1] Le comte de Latour-Maubourg.

Rome, 2 juillet 1836.

Nous avons été bien malheureux tous les deux, chère amie. Il y a une demi-heure que j'ai reçu de vous les premières lignes qui me soient parvenues depuis deux mois moins huit jours; et vous, de votre côté, vous vous plaigniez de n'avoir rien reçu de moi, tandis que je vous ai écrit de Marseille le 10 mai, de Sienne le 18, de Rome le 25, et de Rome encore le 21 juin dernier. Il s'est écoulé, il est vrai, un grand intervalle entre ces deux dernières lettres, parce que j'attendais chaque jour de vos nouvelles avec impatience et douleur. J'étais dans un abattement d'autant plus grand que je ne recevais rien aussi de M. Chéruel. Ainsi, depuis deux mois, je suis sans lettre d'âme qui vive.

Je crois inutile, chère amie, de vous répéter tout ce que contient ma dernière lettre du 21 juin, mon audience favorable du Pape, l'accueil qu'on m'a fait partout, ma bonne situation avec les pères jésuites, mes travaux commencés. Vous êtes déjà au courant de tout cela. J'ajoute que la princesse Borghèse, M. le vicomte de Mortemart[1] et toute cette famille me comblent de bontés. Ils m'ont invité très instamment à aller les voir à Frascati, où ils passent l'été. J'ai vu M. le maréchal de Bourmont, dont j'ai été très content. C'est un homme d'une grande simplicité et un excellent chrétien.

[1] Gendre de la princesse Borghèse.

Je suis heureux de vous savoir à Vichy, parce que cela me prouve que votre santé a été assez bonne pour soutenir la route, et j'espère beaucoup de ces eaux pour votre entier rétablissement. Si vous saviez quelle est ma joie d'avoir de vos nouvelles! Aussi, je ne prends pas le temps d'écrire, je griffonne. Ces deux mois ont été bien cruels. Je faisais mille suppositions dans mon esprit. On est toujours si prompt à donner aux choses une triste couleur! Mais convenez qu'il y a eu dans ce silence réciproque, quoique certainement rompu de part et d'autre, une étrange fatalité. Enfin voilà qui est éclairci. Dieu en soit loué!

J'ai vu toutes les fêtes de la Saint-Pierre, la messe solennelle, l'illumination *della cupola*, *la girandola*. Rien n'est beau comme l'hostie et le calice portés au Pape sur son trône, mais je ne puis rien décrire aujourd'hui. Je vous adresse cette lettre à Vichy sans savoir si elle vous y trouvera encore, et, tout bien pesé, je crois mieux de l'envoyer à Paris. Adieu, chère amie, ne vous défiez jamais de mon cœur et croyez que je vous aime comme un fils.

Rome, 25 juillet 1836

Grâce à Dieu, chère amie, nous arrivons enfin au règne de l'*intelligible*, il était grand temps. J'ai reçu vos deux lettres du 25 juin et du 12 juillet, auxquelles il ne manque que de me parler de votre santé. Il est impossible que les eaux de Vichy n'aient pas produit sur vous quelque effet, je l'espère favorable, mais je n'en sais rien à cause de votre silence sur ce point.

C'est la seule chose qui manque à ma satisfaction, sous le rapport de vos lettres, car votre présence me manquera toujours, et je ne puis m'empêcher de sentir par ce côté que je suis en exil. Peut-être est-ce un bien, puisque sans cela mon séjour ici eût été trop doux, et qu'il est bon que devant Dieu ce séjour soit un sacrifice. J'avais rencontré sur le bateau à vapeur un jeune homme qui m'avait plu et qui m'avait montré de l'affection ; il me rejoignit à Rome, mais, après une quinzaine de jours au plus, il est parti pour Ravenne, sans espoir qu'il repasse ici pour retourner en France. J'ai trop eu la faiblesse d'aimer et Dieu m'en punit par l'isolement, où il veut m'habituer à n'aimer que lui. Que j'aurai de peine ! Vous me faites entendre qu'il y a dans mes actes isolés un désaccord qui fait qu'il n'est pas facile de saisir le résultat général : il est vrai qu'il me faut du temps pour tracer une ligne droite, et j'admire moi-même comment avec quelque chose de si subit, la Providence permet cependant que ma conduite se suive et que certaines gens me croient très habile et très fin. Je ne me crois pas habile, car il m'a toujours été impossible de prendre une résolution ou de faire une chose qui n'était pas conforme à mes convictions les plus profondes. Je remarque seulement dans le progrès de mes convictions, une marche lente et laborieuse qui souvent les fait arriver au point où elles doivent être pour que je puisse poser tel acte important ou nécessaire. C'est cette coïncidence qui m'étonne et qui me révèle le plus l'action de Dieu sur l'esprit de l'homme,

dans ses rapports avec la destinée qu'il lui a plu de lui préparer. Ainsi beaucoup de gens croient que j'ai fait un acte très habile en me liant ici avec les pères jésuites. Eh bien! il y a peu de temps peut-être, cet acte m'eût été absolument impossible, vu l'état de mon intelligence. Le changement de cet état s'est combiné avec ma position présente au point qu'il a fallu. Avec tout ce qu'il y avait en moi de faux, d'incomplet, d'outré, de mauvais et même de bon, il y avait de quoi perdre dix mille hommes; la bonté divine me sauve, je ne sais pourquoi. J'ai trente-quatre ans, et il est vrai de dire que mon éducation n'est achevée sous aucun rapport. Je sens une foule de pensées qui attendent de nouvelles lumières, semblables à ces ouvrages interrompus qui offrent aux yeux des ruines trompeuses. Né dans un siècle troublé jusqu'au fond par l'erreur, j'avais reçu de Dieu une grâce abondante dont j'ai ressenti, dès l'enfance la plus tendre, des mouvements ineffables; mais le siècle prévalut contre ce don d'en haut, et toutes ses illusions me devinrent personnelles à un degré que je ne puis dire, comme si la nature, jalouse de la grâce, avait voulu la surpasser. Quand la grâce vainquit contre toute apparence, il y a douze ans, elle me jeta au séminaire sans avoir pris le temps de me désabuser de mille fausses notions, de mille sentiments sans rapport avec le christianisme, et je me trouvai tout ensemble vivant du siècle et vivant de la foi, homme de deux mondes avec le même enthousiasme pour l'un et pour l'autre, mélange incompréhensible d'une

nature aussi forte que la grâce et d'une grâce aussi forte que la nature. Nulle main savante et pieuse ne prit ma main; les uns me condamnèrent, les autres eurent pitié; mais celui de qui les dons sont sans repentance ne s'est pas découragé, et il achève péniblement son œuvre.

J'ai commencé, pour la première fois de ma vie, à prendre des notes selon votre conseil, soit sur mes lectures, soit sur mes propres idées, et comme celles des années précédentes sont en grande partie dans le canevas de mes conférences que je conserve, vous voyez que l'univers et moi nous ne perdrons rien. L'écriture, du reste, me délasse de la lecture et réciproquement. Mes journées se passent dans une grande uniformité. A six heures moins un quart je me lève; à sept, le saint sacrifice; de huit à onze, travail; à onze heures, le déjeuner; après le déjeuner, lecture de journaux ou de revues, méridienne, temps perdu; de trois à huit heures, travail, sauf quand je sors, le soir, vers six heures, pour faire une promenade; à huit heures du soir, le dîner ou le souper; entre dix et onze, le coucher. Cette uniformité est interrompue par quelques rares visites que je reçois. Ce pays-ci est admirable pour voir des gens de tous les coins du monde et pour se mettre par eux au courant de tout. Il nous est arrivé avant-hier l'évêque de la Nouvelle-Orléans, qui est venu me voir; j'avais récemment à côté de moi le père abbé de la Trappe de Bellefontaine[1]

[1] Le père Fulgence.

et aujourd'hui un jeune abbé, baron Redeschi, du Tyrol, qui est un homme très intéressant. Mais rien ne console de n'avoir pas ses amis. J'ai vu aussi un de mes anciens condisciples au séminaire, M. l'abbé de la Treiche, qui habite depuis six ans les montagnes de l'Apennin, d'abord près de Spolète, et ensuite près d'Assise; c'est un homme d'une grande portée d'esprit, qui a déjà des manuscrits dont il m'a communiqué quelques-uns, où j'ai trouvé une grande foi et une grande profondeur. Tout se prépare aux quatre coins du monde; Dieu a ses élus et ses trompettes qui attendent, et pendant qu'en France tant d'illustres esprits font tristement naufrage, d'autres viennent qui seront peut-être plus heureux, parce qu'ils arrivent plus tard dans le règne de la vérité. Vous vous souvenez de ce que je vous disais un jour : il n'y a pas assez d'*humus* dans les ruines, à la première génération, pour qu'il y croisse de grands arbres.

Je vous prie à votre retour, de présenter mes compliments respectueux au général. Quant à vous, Madame, je ne vous dis rien vu la petite place.

Rome, 30 août 1836.

Point de nouvelles de vous, chère amie, cependant je vous ai écrit le 2 et le 25 juillet. Rien. Ce silence m'afflige et m'inquiète. Le choléra nous menace ici, il règne à Ancône, d'où nous viennent des bruits sinistres et aucune lettre, la correspondance étant interrompue depuis les deux derniers courriers. A

Naples, on ne reçoit plus ceux qui viennent de notre côté, il n'y a de libre que la route de Florence et de Civita-Vecchia. Je suis résolu à ne pas bouger d'ici, et je n'ai pas plus peur qu'en arrivant à Paris le 2 avril 1832, au plus fort du choléra. Mais, comme il faut toujours se tenir prêt, j'ai fait, pour mettre mes affaires en ordre, un testament olographe que je vous envoie en vous priant de le lire, puis de le mettre sous enveloppe et de le garder chez vous ou de l'envoyer à M. Lehon, selon que vous l'aimerez mieux.

Il n'y a rien de nouveau, sinon que mon frère aîné a, depuis le 22 juillet, un petit garçon fort bien portant, et que mon frère Léon a fait en Bourgogne un excellent mariage avec la fille du fils d'un ancien conseiller à la Cour impériale de Dijon et membre du conseil des Cinq-Cents. Ces deux événements m'ont fait grand plaisir.

Je me porte parfaitement bien. Au commencement d'août, j'ai eu des crampes d'estomac pendant quelques jours, il n'en reste plus trace.

Savez-vous si M. l'Archevêque a reçu une lettre que je lui ai adressée et s'il en est mécontent? C'était à propos de sa position ici.

Adieu, chère amie; écrivez-moi et expliquez-moi ce triste silence dont je souffre beaucoup.

Rome, 3 septembre 1836.

Hélas! faut-il que nous soyons si malheureux! Imaginez que j'étais au désespoir de n'avoir reçu aucune réponse à mes lettres du 2 et du 25 juillet. Je n'ai pas

cependant le cœur de vous gronder ; mais il me semble que vous auriez dû m'écrire aussitôt que vous avez su qu'un paquet s'était perdu. Je suis comme vous fâché de cette perte, d'autant plus que ma lettre du 25 juillet était tout à fait confidentielle sur l'état de mon âme. Si le diable la trouve, il en fera son profit.

Ce que vous me dites de M. l'Archevêque, chère amie, me fait grand plaisir. J'ai reçu de lui une lettre on ne peut plus aimable et cordiale, par le dernier courrier. Voici une de ses phrases : « J'espère que vos censeurs se le tiendront pour dit, et qu'ils vous laisseront en repos. Vous ne pouvez douter du bonheur que j'éprouve à vous savoir content ; jouissez de ce calme et revenez-nous préparé à continuer la belle lutte où vous avez déjà montré tant de zèle et de talent. »

J'aurais voulu apprendre quelque amélioration dans votre santé et je voudrais vous donner la mienne. Les chaleurs n'ont pas encore passé, à mon grand déplaisir, mais nous touchons au terme.

Adieu, chère amie, excusez la brièveté si loin de mon cœur, la poste est menaçante. A un autre jour. Je vous ai écrit jeudi en vous envoyant mon testament, quoique je me porte très bien. Je ne réponds pas à tout ce qu'il y a de bon et de tendre dans votre lettre, sinon que je vous aime plus que vous ne croyez.

Rome, 8 septembre 1836.

Vous voyez un homme, chère amie, qui revient d'un pèlerinage à Genazzano, au delà de Palestrine,

où l'on vénère une image de la sainte Vierge que la tradition dit avoir été transportée miraculeusement d'une église de Scutari, à une époque où les Turcs s'emparèrent de ces contrées. J'y suis allé avec l'abbé Lacroix, qui veut rester un certain temps au beau milieu des Apennins. Nous avons logé dans le couvent des Augustins, attenant à l'église où se trouve l'image sainte, et on nous a fait l'accueil le plus aimable. Nous avons soupé au réfectoire avec ces bons pères. C'est un spectacle toujours attendrissant que celui de la vie religieuse ; cette grande maison commune, ce silence, les vieillards qui ont un air si grave, si vénérable, si admirablement transformé par une longue vie intérieure, les novices qui présentent sur leurs fronts tout le charme de la jeunesse, embellie par le sacrifice qu'ils en font à Dieu, le repas dont les mets simples sont assaisonnés par la lecture de quelque livre édifiant, tout cela m'a toujours infiniment touché. Avant et après ce petit pèlerinage qui n'a duré que deux jours, j'ai vu à Rome même la plus belle chose du monde, un concours immense de peuple pendant neuf jours à Sainte-Marie-Majeure, pour gagner l'indulgence du Jubilé, à l'occasion du choléra. Une multitude incroyable de processions, des chapitres, des paroisses, des couvents, des congrégations d'hommes et de femmes de toute nature, des collèges, des académies se rendaient à la basilique par tous les chemins. Vous les rencontriez inopinément au coin d'une rue, et à peine aviez-vous passé qu'une autre se montrait à vous débouchant par un

autre point. En approchant de l'église, la foule s'augmentait devant vous et autour de vous, et l'Esquilin vous apparaissait comme une armée confuse avec ses mille bannières. Ce peuple est étonnant pour sa foi! Pourquoi ne viendriez-vous pas le voir encore? Pourquoi n'ajouteriez-vous pas à tous mes souvenirs de Rome celui d'y avoir joui de votre amitié, ou plutôt de votre présence, car votre amitié me suit partout? « Si elle n'est sur le chemin de personne, » elle est à coup sûr toujours sur mon chemin. J'aime, j'en suis certain, j'aime et profondément; et néanmoins, il est vrai qu'il y a en moi quelque chose que je ne puis pas nommer, qui cause de la peine à ceux que j'aime. Ce n'est pas de l'âpreté, je suis doux; ce n'est pas de la froideur, je suis passionné; c'est quelque chose d'entier qui est trop oui ou trop non, une certaine difficulté de découvrir ce dont le cœur d'un ami a besoin, une habitude du silence qui me suit quelquefois sans que je m'en doute. Combien j'ai de la peine à parler! Avec ma mère, qui s'était accoutumée à moi, et qui se contentait d'une grande douceur de mœurs dans mes rapports avec elle, il m'arrivait souvent de rester sans rien dire. Hier j'ai fait de grands efforts pour égayer un jeune ecclésiastique assez gravement malade dans notre maison, et qui me priait de lui raconter quelque chose pour l'amuser; il m'a été impossible de parler seul. Les femmes ont cela d'admirable, c'est qu'elles peuvent parler tant qu'elles veulent, comme elles veulent, avec l'expression qu'elles veulent; leur cœur est une source

qui coule naturellement. Le cœur de l'homme, le mien surtout, est comme ces volcans dont la lave ne sort que par intervalles, après une secousse. L'homme entend peu de chose au culte : voyez quelle différence entre la piété des hommes et celle des femmes ! Un homme aurait-il fait votre chapelle ? Il faut donc nous pardonner beaucoup. Ma mère m'a dit en mourant que je lui avais rendu la vie heureuse ; je lui ai toujours plu avant tous mes frères, et pourtant je n'ai jamais été tendre dans l'expression avec elle. Notre éducation même avait été ainsi ; ma mère nous avait aimés d'un dévouement de chaque jour, grand et sans partage, mais où l'action parlait plus que la bouche. Ayez donc un peu compassion de ma nature sauvage ; je voudrais la changer, car je sens plus que jamais mes défauts, à mesure que le christianisme pénètre dans mon âme ; malheureusement on désire plus qu'on ne fait. Que la confiance avec laquelle je vous ai toujours parlé de moi vous soit une preuve sans cesse renaissante de mon affection. Ma vie, dans ses plus petits détails, vous appartient tout entière, et vous ne me verrez jamais vous en rien ôter. Les nouveaux amis sont peu de mon goût : je sens encore quelquefois qu'une âme qui passe me plaît, et qu'autrefois je l'aurais aimée : je ne vais guère plus loin : le temps est venu d'aimer Dieu uniquement, et de vivre avec les destinées que sa bonté a unies aux nôtres dans le chemin passé.

Je suis bien sensible au souvenir des personnes que vous me nommez, particulièrement de M. de Melun.

J'ai écrit, il y a déjà longtemps, une petite lettre à ce bon M. Laborie, pour le remercier de son constant intérêt pour moi. Mais je vous assure, chère amie, que je ne m'occupe guère de mon avenir, non par dédain, mais parce que je pense qu'en pareille chose ce que Dieu veut ne manque pas, pourvu qu'on le laisse faire.

Adieu, donnez-moi bientôt de vos nouvelles, et de particulières de votre santé dont vous me parlez trop peu. Quitterez-vous bientôt les ruines de Versailles? comme dit M. de Châteaubriand, et avez-vous lu son Milton? Je n'en entends rien dire. Les ruines de Rome vous saluent, et moi je vous aime trop pour vous faire des compliments.

Rome, 11 octobre 1836.

Je suis revenu il y a huit jours, chère amie, d'un petit pèlerinage à Subiaco, où j'ai dit la messe dans la grotte même où se cacha longtemps saint Benoît, et où j'ai couché dans le couvent de Sainte-Scholastique, car aujourd'hui encore les deux monastères subsistent à un quart de lieue l'un de l'autre. Tivoli m'a paru sec et ennuyeux, et en général tous les environs de Rome me plaisent peu; l'ensemble est magnifique, les détails sont maigres, nus, arides. J'excepte la plaine romaine qui me ravit toujours par son immensité, son encadrement de montagnes, la variété infinie de ses petites collines volcaniques et par ses ruines jetées çà et là. L'autre jour, en me promenant au hasard, j'ai rencontré le Tibre, près d'une fontaine appelée

l'*Acqua-Acetosa;* c'était la première fois que je le voyais libre et solitaire dans la campagne, et j'en ai joui comme d'un ami qu'on trouverait tout à coup dans un désert. Je me propose de faire une grande promenade à cheval tout au travers de cette plaine; vous ne sauriez croire combien j'aime à découvrir et à m'approprier une étendue de terrain inconnue, en la fouillant dans tous ses replis. Il y a en moi de l'arabe bien certainement. Aussitôt mon retour de Subiaco, je suis allé voir le père Rozaven, et je lui ai lu la partie de votre lettre du 19 septembre qui le regarde; il m'en a paru très touché et nous avons parlé de vous, mais non pour la première fois, je vous assure. Il m'a raconté votre conversion et comme vous étiez à Saint-Pétersbourg une colonne de l'Église grecque. Je suis heureux que vous soyez devenue une colonne latine. Vous pouvez donc être assurée que le père Rozaven vous conserve, malgré le cours des années, un souvenir très présent. Je suis toujours à l'égard des jésuites dans la même bonne position et très content du père Villefort, l'un d'eux, que j'ai choisi dès le commencement pour mon confesseur. C'est un ancien élève de l'École polytechnique, aussi bon que modeste. Je vous félicite bien, chère amie, d'en avoir obtenu un tel que vous le désiriez; il n'y a rien de si rare qu'un homme qui possède vraiment l'esprit de Jésus-Christ et qui sache vous y faire participer dans la mesure de vos forces et de votre vocation. Les religieux, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, étaient bien nécessaires, les prêtres

séculiers étant trop détournés souvent de la vie intérieure et divine par leurs occupations extérieures, et aussi par l'influence du siècle, qui pénètre l'âme facilement sans qu'on s'en doute, lorsqu'on vit avec lui. Je m'unirai donc bien volontiers avec joie à vous pour remercier Dieu de ce bienfait qu'il vous a accordé, et afin de choisir un beau jour, je vous désigne le 1er novembre, jour de la Toussaint, à huit heures et demie précises. Je regrette seulement la distance qui vous séparera de votre guide lorsque vous serez retournée à Paris ; quatre lieues sont bien longues dans votre état de santé, en hiver, et les lettres ne suppléent pas la présence, il s'en faut. Le bien que vous me dites de Versailles me ravit, car je l'aime aussi beaucoup pour les mêmes raisons d'art, de solitude et de promenades que vous, et je ne connais pas de ville mieux appropriée à mon caractère. La proximité de Paris et la facilité des communications ajoutent encore un grand prix au séjour de Versailles, qui est comme un magnifique faubourg de la grande ville, mais un faubourg de princes, d'artistes, de solitaires, de fortunes abaissées sans être détruites. J'estime aussi beaucoup les vallées qui sont çà et là tout autour, et cette belle couronne de forêts

Vous désirez savoir comment je travaille. Je lis assidûment les Dogmes théologiques du père Pétau, ouvrage très estimé qui résume toute la théologie des Pères de l'Église et qui tient lieu d'une masse effrayante de lectures. J'y trouve des choses précieuses et surtout la preuve que Dieu m'a donné quelque perspica-

cité théologique, car il m'arrive souvent de tomber sur des points de vue dont j'avais eu antérieurement l'instinct, et dont je m'étais servi sans les avoir vérifiés scientifiquement. C'est à peine si j'ai eu à modifier quelques-unes de mes idées par suite de cette lecture; mais j'en ai acquis plusieurs qui me manquaient, surtout par rapport au mystère de la Sainte Trinité, dont j'achevais le traité naguère. Je lis aussi un ouvrage sur les antiquités ecclésiastiques, où je vois toute la suite et tous les changements de la discipline, chose dont on ne nous parle jamais en France et qui est importante pour connaître l'Église et ses origines. Tout en lisant je réfléchis, je prends des notes, mon jugement et mon imagination se fortifient, en même temps que l'action de la solitude tasse en quelque sorte tout mon être antérieur. Ces cinq ou six mois m'ont déjà profité beaucoup, et je suis persuadé qu'à la fin de cette retraite de deux ans, je serai bien moins mauvais que je n'étais. Je dis retraite, car c'en est une véritable. Je ne suis mêlé à rien, je vois excessivement peu de monde, d'autant moins que les étrangers manquent à cause du choléra. J'ai cependant fait l'autre jour connaissance avec Mgr Capaccini, qui est substitut de la secrétairerie d'État et l'un des hommes les plus importants ici ; il m'a fait un accueil parfait et s'est chargé de remettre au Saint-Père un exemplaire de *Sainte Élisabeth* par M. de Montalembert. L'avez-vous lu *Sainte Élisabeth ?* C'est un beau et pieux livre. Il faut le lire. Montalembert est en bon chemin et sera un serviteur de Dieu. Les gens que

j'aime le mieux ici, sont le chargé d'affaires belge et sa famille [1], qui m'ont fait mille avances et qui sont d'excellentes gens. Ils ont loué une petite maison de campagne près de la porte Salara, où je puis aller quand je veux.

Vous aurez su probablement que M. de La Mennais prépare une relation de notre voyage à Rome en 1832. Montalembert n'a pu obtenir qu'il se désistât de ce projet. C'est une affaire grave et je vous prie de m'envoyer ce livre aussitôt qu'il aura paru, de le lire vous-même tout de suite et de me dire ce qu'il y aura à faire. Montalembert pense qu'il faudra nous séparer de ce compte-rendu par un désaveu public. Envoyez-moi aussi le factum dont je suis menacé s'il voit le jour. Il faut bien que vous soyez mon homme d'affaires puisque M. Chéruel me manque tout à coup. Ainsi, voilà qui est entendu, ne vous déplaise. Je ne sais si Montalembert s'approche de Rome. Il a quitté Bruxelles à la mi-septembre pour se rendre à Mérode, non loin du Rhin ; je n'ai pas de nouvelles depuis et je crains que le choléra ne l'arrête. Ce n'est plus rien à Ancône, mais on dit sérieusement que la Pouille et Naples sont attaquées. Je n'ai pas non plus de nouvelles de MM. Chevandier et Cabat, mes compagnons de voyage de Dieppe, que j'attendais pour le commencement de ce mois.

Adieu, chère amie, écrivez-moi bientôt et parlez-moi de votre santé, si ce mal d'yeux continue, si vous

[1] M. Blondel van Culenbrœk.

ressentez un bon effet des bains de Vichy, quand vous quittez Versailles, enfin toute votre vie. La mienne est à vous pour jamais, vous le savez.

MADAME SWETCHINE A L'ABBÉ LACORDAIRE

Paris, 31 octobre 1836.

Mon cher ami, vous me donnerez vos bonnes pensées demain matin, et moi, dès ce soir, je vous donne sans choix toutes les miennes ; j'anticipe sur ma reconnaissance et vous bénis, en attendant que vous me bénissiez d'une manière bien autrement efficace et précieuse. J'avais déjà quitté Versailles quand j'ai eu votre réponse ; j'ai vite écrit à M. Chauvel. Ce n'est pas, comme vous pensez bien, la première fois que votre nom était prononcé. J'ai été heureuse de prendre le rôle fort doux d'entremetteuse d'amitié, comme parle Platon. Cher ami, j'ai pour vous dans le cœur tout ce qu'il faut de tendresse pour être maladroite, mais à celle-là s'en adjoint une autre, mesurée, prudente, presque habile, et qui m'inspire seule hors du véritable abandon qui est pour peu d'amis. Je ne vous ai rien dit de la nouvelle menace de M. de La Mennais, parce que j'espérais toujours que nous y échapperions ; il n'en est pas ainsi : rien ne peut l'arrêter, la publication de son livre est prochaine, et les engagements qu'il a pris à cet égard avec son libraire le forcent à resserrer son cadre, auquel il aurait désiré donner encore plus d'extension. Il en a lu quelque

chose à M. d'Eckstein qui y a retrouvé la même verve, la même audace, la même énergie que dans les *Paroles d'un Croyant*. Toutes les idées, toutes les bases y sont attaquées ouvertement et remises en question. Mais, au talent près, que peut-il dire qui n'ait été dit, et dans sa bouche le mal ne se limite-t-il pas lui-même ? Je ne sais si je m'abuse, mais j'espère encore dans ma douleur que cette tempête passera sur nos têtes sans faire trop de ravage. Le mouvement de M. de Montalembert m'a bien touchée ; cette initiative, promptement et librement prise, comptera devant Dieu, mais devant les hommes je pense que, dans cette circonstance, tout ce qui ne serait pas absolument nécessaire, serait nuisible ; c'est surtout en pensant à vous que je m'en suis convaincue. Soyez tranquille, on veille pour vous. Vous aurez l'ouvrage dès qu'il aura paru et tout ce que j'en pourrai savoir avant son apparition ; j'ai déjà recueilli quelques voix sur l'attitude qu'il vous conviendrait de prendre, mais c'est surtout l'avis du patron que je veux vous transmettre, et je dois causer longuement avec lui sur ce sujet. Le mal produit par M. de La Mennais s'adresse surtout aux vacillants et aux faibles ; il n'a ébranlé personne, mais il a éteint peut-être plus d'un lumignon qui luisait encore et achevé de briser les roseaux. Je viens d'avoir un long entretien avec M. Sainte-Beuve qui est bien en deçà des espérances que nous avait données son livre [1] ; le vide de la place

[1] *Volupté*, publié en 1834.

de M. de La Mennais au milieu des hautes intelligences croyantes lui a ôté son appui. Dans les choses de Dieu, faire dépendre sa foi et ses pensées de celles d'un homme, c'est l'idolâtrie, moins son excuse. Ma vie, depuis six semaines, est la plus décousue. J'aurais prolongé Versailles pour voir ma sœur, si elle ou moi n'avions pas toujours été sur la grande route ; depuis, tout l'arriéré vient m'écraser, je suis habituellement empêchée ou interrompue. Je vous dis cela cher ami, pour que vous ne concluiez pas des premiers temps de notre correspondance contre l'exactitude, l'intime et fréquent échange que je lui promets ; il lui arrivera ce qui arrive aux choses vraies et fortes en elles-mêmes, c'est de grandir et de se développer par la durée. Mais cette durée aura un terme plus rapproché peut-être qu'il ne nous avait été permis de l'espérer. Mettez à profit, sans en rien perdre, ce temps d'utile et précieuse solitude ; plus tard vous aurez mieux, et malgré cela, je suis bien sûre qu'il vous arrivera de le regretter. Vos études me paraissent excellentes ; n'y aurait-il pas quelques livres qui vous fussent utiles ? Dites-moi toujours ce que vous voulez, ce que vous voulez le jour même, sans vous préoccuper si vous le voudrez le lendemain. J'aime bien être votre homme d'affaires, cela n'exclut rien ; tous les caractères se retrouvent dans la vraie affection ; c'est la multiplicité dans l'unité, comme disent mes Allemands. Je suis troublée dans ce moment pour ce pauvre Armand de Melun qui vient de tomber malade, du même mal qui l'a mis en si grand danger

l'hiver dernier. Il est seul ici, sans famille, et n'a qu'une amie de sa mère et moi pour le soigner. Nous nous relayons. Adieu, mon bien cher ami à bientôt.

L'ABBÉ LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Rome, 15 novembre 1836.

J'ai donc offert pour vous, chère amie, le saint sacrifice, sur le tombeau de saint Ignace, au *Gesù,* le jour de la Toussaint ; je lui ai demandé de vous conserver longtemps à son Église et à moi, et d'achever l'œuvre de votre sanctification. Que de degrés divers dans l'action de Dieu sur les âmes, et avec quel respect profond ne les traite-t-il pas dans le temps et dans les moyens qu'il emploie ! Mon voyage a été une source de grandes grâces intérieures pour moi, bien que je n'y réponde pas autant que je le devrais. Quoi qu'il arrive, et quel que soit le sort que Dieu me réserve désormais, je suis sûr d'y apporter une maturité nouvelle. Vous me marquez quelque chose qui semble indiquer que la durée de mon séjour ici serait abrégée; dites-moi ce que c'est, si vous le pouvez ou quand vous le pourrez. Dans tous les cas, il me paraîtrait nécessaire d'obtenir un congé au moins jusqu'à la Pentecôte prochaine, afin que mon séjour eût été d'une année, et que j'eusse le temps d'achever diverses choses commencées. Du reste, je ne me préoccupe nullement de cet avenir prochain ou éloigné ; je m'en fie à votre amour éclairé, à la sagesse de M. l'Arche-

vêque, à la Providence que j'ai toujours trouvée très bonne quand je me suis abandonné à elle.

Le même jour où je recevais votre lettre du 31 octobre, j'ai appris par les journaux la publication du livre de M. de La Mennais, sous le titre d'*Affaires de Rome*. Personne que je sache ne l'a encore reçu ici ; je l'attends avec une lettre de vous à cet égard. Je crois que la meilleure et la plus sûre voie pour me le faire parvenir serait de l'envoyer par la poste ; car, je n'ai pas encore ouï parler de l'ouvrage de M. Cousin, que vous avez bien voulu me donner. Lorsque je vous ai parlé de quelque chose à faire, au sujet de cette malheureuse publication de M. de La Mennais, je ne songeais pas à une réfutation en règle, mais à un désaveu simple des appréciations qui y seront contenues, signé de Montalembert et de moi. Nous avons été témoins de tout ; pouvons-nous donner le poids de notre silence à un historique mensonger ou du moins présenté sous un jour qui rendra odieux le Saint-Siège ? Considérez bien que le livre n'est pas purement spéculatif, qu'il doit contenir des faits que nous connaissons, des faits où nous avons été personnellement mêlés. Est-il possible que nous les laissions présenter au public sous de fausses couleurs sans réclamer ? Voilà la question. Supposez que cette réclamation doive avoir lieu, quelle sera sa forme ? Une simple note signée dans les journaux catholiques ou bien une lettre, et à qui adressée ? C'est une seconde question. J'ajoute qu'il m'est venu à l'esprit d'écrire aux jeunes gens des conférences de Notre-Dame une

lettre où, sans dire un mot de M. de La Mennais et de son livre, je leur parlerais de Rome spirituelle, j'expliquerais sa conduite, sa situation, sa force, et tâcherais de prévenir le refroidissement que les attaques de M. de La Mennais pourront produire à l'égard du Saint-Siége dans beaucoup d'esprits. Il y a des choses neuves, curieuses et belles à dire. Il me faut sur ces deux points une réponse courrier par courrier. Je sais bien que vous m'aurez déjà écrit là-dessus ; mais je veux avoir votre dernier mot avant l'arrivée de Montalembert, qui sera ici le 10 décembre prochain. Je dois vous dire qu'en voyant, il y a un mois environ, Mgr Capaccini, homme très influent et considérable, qui occupe la seconde place à la secrétairerie d'État, je lui ai laissé entrevoir mon intention de désavouer l'écrit de M. de La Mennais, que le cardinal Lambruschini en a été instruit et enchanté, et que probablement la chose est allée jusqu'au Pape. Je suis libre, car je n'ai pris aucun engagement, mais enfin c'est encore une considération. Voyez tout cela, chère et bonne amie, non-seulement dans votre cœur de mère, mais dans votre foi et votre piété. Songez que nous devons rendre témoignage à Dieu, gloire à la vérité, et que si jamais il y a une occasion de sacrifier la timidité personnelle devant le public, c'est lorsque la pierre où Jésus-Christ a bâti son Église est attaquée et qu'on peut la défendre. Ne sommes-nous pas dans cette affaire les témoins que Dieu s'est choisis ? N'est-ce pas pour remplir cette mission qu'il a daigné ouvrir nos yeux et nous séparer d'une catastrophe où nous

devions perdre notre foi, notre honneur et notre salut ? Pouvons-nous laisser aller à l'histoire, couverte d'un grand nom, une injure contre le Siége apostolique, lorsque nous pouvons la faire retomber sur son auteur ? Je sais bien les avantages mondains du silence en cette occasion, mais je ne sais pas aussi bien si se taire ne serait pas une prévarication. Enfin, vous avez lu le livre et je ne l'ai pas lu ; vous connaissez l'impression qu'il a produite et je l'ignore. Parlez donc et décidez. J'attends une lettre de vous par le courrier du 17 ; j'y répondrai sur-le-champ. Je voudrais que ma décision fût prise avant le 10 décembre ; je compte sur votre activité.

Une lettre de Chéruel m'a apporté des explications de son silence et des preuves de sa constante amitié. Puisque vous ne rougissez pas de cumuler les fonctions d'homme d'affaires avec celles de mère et d'amie je vous prie, à la première occasion où vous le verrez, de lui remettre 50 francs que je lui dois pour divers petits paiements dont je l'ai chargé. Je vous demanderai encore pareille somme dans trois ou quatre mois, et à la première occasion, je vous ferai rentrer le tout. Je vous serai obligé aussi de faire tirer de ma commode, un jour ou deux, les tapisseries qui y sont renfermées, afin de les exposer à l'air et de voir si les vers ne les ont point endommagées cet été. J'espère que voilà bien débuter.

MADAME SWETCHINE A L'ABBÉ LACORDAIRE

Paris, 26 novembre 1836.

Mon cher ami, je reçois à l'instant votre lettre du 15 novembre ; je commence par y répondre en courant, me promettant d'y revenir par le courrier de mardi. Le jour même où a paru le volume de M. de La Mennais, que je vous ai envoyé par la poste, je vous ai rendu compte de ma consultation. Sa solution vous renvoyait devant les autorités locales, seules juges, selon le patron, de l'opportunité d'une démarche dont l'intention est si droite, si dévouée et si généreuse ; elle a dû recevoir pleine et entière sanction, d'après ce que je vois dans votre lettre d'aujourd'hui, et au moyen du conseil que je vous ai transmis de suivre en tout l'impulsion qui vous serait donnée sur les lieux ; je pense qu'il y a bien des chances pour que vous ayez passé outre. Si, au contraire, vous n'aviez encore rien décidé, je vous demande de surseoir jusqu'au premier courrier, me laissant ainsi le temps de consulter dans l'intervalle M. l'Archevêque ; je serais charmée aussi d'avoir l'avis de M. l'Internonce. Si quelque inconvénient majeur se liait à l'initiative que votre dévouement se dispose à prendre, tous deux seraient admirablement bien placés pour le reconnaître ; de leur point de vue, les considérations négatives ont seules de la force. ils se renferment nécessairement dans un cercle étroit et n'ont pas l'immense horizon de Rome; la *ville*, quand c'est

Paris, absorbe trop le *monde*. Une fois la chose décidée, vous irez vite en besogne, il n'y a pas à craindre que vous arriviez trop tard. Du reste, ce n'est pas que la tempête soulevée par ce déplorable volume ait amené une grande et générale perturbation dans les intelligences ; celles qui en ont souffert avaient sans doute mille manières de périr, et les antécédents de M. de La Mennais, son attitude actuelle, l'étonnante faculté de soutenir successivement, du ton le plus dogmatique et le plus tranchant, deux ou trois certitudes absolument contraires, sont bien déjà un puissant antidote à son livre. Sa première partie est tout ce que nous avions déjà vu, et qui, tout attaquable qu'aurait été son injuste amertume, aurait pu rappeler le Dante dans son respect pour les choses au milieu de ses calomnies contre les hommes ; jusque-là M. de La Mennais se conservait encore tel que nous l'avions connu, mais les pages qui précèdent et qui suivent l'épilogue le montrent sous un jour bien autrement odieux, et si j'osais, j'avouerais y voir l'hypocrisie telle que peut la créer la haine. Il n'y a qu'un ange et qu'un prêtre qui puissent tomber si bas. Satan lui-même n'aurait pas mieux inventé que de mettre le Souverain Pontife sous la fatalité de ses propres actes, et ne laisser à son infaillibilité que le privilège de ne pouvoir redresser son erreur. J'ai relu avec un grand soin les pièces dites justificatives dont il s'appuie : relativement à lui, je ne les ai trouvées qu'accusatrices ; toutes ces encycliques expriment seulement l'ordre, les devoirs, les vertus que la Sagesse

increéée est venue apporter dans le monde, et pas une approbation dont la tyrannie puisse se prévaloir [1]. C'est un père qui rappelle à ses enfants qu'à Dieu seul appartient de faire cesser les maux qui pèsent sur eux, et que le ciel mérite bien la patience et la soumission exercée sur la terre ; on y sent également la douleur et même la contrainte, et je ne sais comment qualifier le crime d'abuser d'un impérieux et si difficile silence.

Adieu, mon ami, mon cher enfant, je répondrai mardi aux autres articles de votre lettre et jusque-là ma joie sera de la relire, de vous en remercier et de louer Dieu avant tout de ce qu'elle contient.

L'ABBÉ LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Rome, 25 novembre 1836.

Vous verrez, chère amie, par la lettre ci-jointe que je vous prie de lire, de cacheter et d'envoyer à son adresse, que j'ai suivi vos bons conseils et ceux de M. l'Archevêque. J'en sens une grande paix, et j'attends avec soumission parfaite la manifestation de la volonté de Dieu sur moi. Mgr Capaccini s'est engagé à

[1] Les pièces justificatives dont parle ici Mme Swetchine sont : Un bref du pape Grégoire XVI aux évêques de Pologne. — La lettre encyclique du pape Grégoire XVI, commençant par ces mots : *Mirari vos arbitramur*. Lettre du même Pape à l'Archevêque de Toulouse. — Lettre à M. l'Évêque de Rennes. — Lettre à M. de La Mennais lui-même ; — enfin, une dernière lettre encyclique datée du 7 juillet 1834.

me donner une réponse à la lettre que je lui ai écrite pour être présentée au Saint-Père. Je ne pouvais choisir mieux mon intermédiaire. Il voit presque chaque jour le Souverain Pontife et a une influence considérable sur les affaires. C'est d'ailleurs, de tous les personnages importants, celui que je connais le mieux, à cause de ses relations fréquentes et anciennes avec le chargé d'affaires belge, que je vois fort souvent et très familièrement. Si le Saint-Père trouve bon que j'écrive, ne pensez-vous pas qu'une lettre à mes jeunes gens de Notre-Dame sur le Saint-Siège, est la forme la plus simple à suivre, celle qui a le plus d'à-propos, et qui n'exige qu'un travail d'une étendue modérée ? En moins de deux mois j'aurais fini, et la lettre paraîtrait au milieu du carême, tout juste pendant les conférences. Donnez-moi hypothétiquement votre avis là-dessus.

Je n'ai pas reçu l'exemplaire que vous m'avez adressé, parce que tous ont été arrêtés à la poste ; mais le P. Rozaven m'a prêté le sien pour huit jours. Cette lecture m'a causé une impression de tristesse incroyable ; je ne m'attendais pas à trouver ce mépris sourd et continu du malheur de l'Église, cette habileté implacable qui dépouille l'Épouse divine de tous ses restes de gloire pour la montrer à tout l'univers, nue, pauvre, souillée de plaies et toute crucifiée comme son Maître. Il y a là un triomphe sur la misère, et sur quelle misère ! qui fait frissonner d'un bout à l'autre ; ensuite une cessation de foi si sensible à chaque phrase et un souvenir si présent de ce que fut

la foi dans ce cœur, que l'âme en est consternée et ne se relève pas du jugement qui a été prononcé en haut pour produire un tel effet. Voilà la première fois depuis dix-huit cents ans qu'un homme, par suite d'une désobéissance à l'Église, a passé de la foi à l'incrédulité, et ce spectacle, tout terrible qu'il soit, est l'heureuse et merveilleuse annonce que désormais, il n'y a plus de place entre les deux extrémités de l'erreur et de la vérité, et que toutes les illusions intermédiaires se sont évanouies. M. de La Mennais n'a pas même essayé de se tenir un moment assis sur la route; il a passé de l'orient à l'occident d'un seul trait, sans même traverser le milieu, comme quelques théologiens pensent qne les esprits purs vont d'un lieu à un autre sans avoir besoin de passer par l'espace qui les sépare. Je suis encore plus effrayé de l'avenir que du présent. Si l'Église de Dieu avait été outragée dans sa gloire humaine ou dans sa gloire divine, au temps du moyen âge ou au temps des martyrs, ce ne serait rien pour ainsi parler; mais elle a été outragée au temps où la compassion même peut entrer dans le cœur de ses ennemis! Il s'est trouvé parmi ses ennemis tel qui lui a jeté un lambeau de vêtement pour se couvrir un peu. Et un de ses fils, un de ses fils de prédilection, un homme qu'elle avait comblé de gloire, une âme sortie de ses entrailles, un chrétien lui a ôté ce pauvre lambeau qui couvrait à demi sa nudité! Je vous dis ce que j'éprouve. Je suis sans fiel toujours et j'ai perdu l'irritation que j'avais contre ce pauvre homme, à cause

du mal que j'ai souffert à son sujet; je suis calme pour lui comme pour l'homme le plus inconnu, mais plutôt que d'avoir fait cela, ce qu'il a fait, j'aimerais mieux être Cham ! Ma lettre à Mgr Capaccini était envoyée avant d'avoir lu le livre; si je l'avais lu, je n'aurais pas eu le courage de parler de lui si honorablement.

Adieu, chère amie, priez pour moi. Dites-moi quelque chose de votre santé, vous l'oubliez toujours. Nous avons le choléra à Naples depuis deux mois, mais ici tout va bien. Adieu encore et mille tendresses.

Rome, 29 novembre 1836.

Je n'ai qu'une minute, chère amie, je sors de chez le cardinal Lambruschini et la poste presse. Le Saint-Père a été bien satisfait de ma lettre et il a dit : « Je le reconnais bien là. » Mais il pense qu'il vaut mieux le laisser tout à fait en dehors, qu'il n'exige rien de moi, et que ce que je ferai doit être un mouvement tout spontané de ma foi. Je n'aurai donc pas à lui écrire ni à faire aucun acte officiel ; il agrée seulement que je défende le Saint-Siège selon mon bon plaisir et par l'entraînement de mon cœur. On s'est donc arrêté au projet d'une lettre sur le Saint-Siège, adressée aux jeunes gens des conférences de Notre-Dame. Elle sera achevée le 31 janvier. Vous aurez le manuscrit le 15 février; vous, mon homme d'affaires, vous aurez soin qu'elle paraisse au plus tard le 15 mars, avant Pâques. Veuillez, chère amie, donner

connaissance de ces décisions à mon bon Archevêque. Je crois qu'il vaut mieux ne pas parler de ce projet avant son exécution. Adieu, chère bonne amie, je suis heureux de pouvoir défendre le Saint-Siège sans. pour ainsi dire, parler de l'abbé de La Mennais. Priez pour moi.

Rome, 15 décembre 1836.

Je reçois à l'instant, chère et bonne amie, votre pieuse lettre du 2 de ce mois et j'avais reçu celle du 26 novembre, j'ai trouvé dans toutes les deux, mais particulièrement dans la dernière, une expression si tendre de votre affection et une vigilance si attentive sur moi, que j'en ai été attendri jusqu'aux larmes. Hélas ! plût au Ciel que j'eusse pu ne pas interrompre un seul jour la paix profonde qui remplissait si bien mon âme de Dieu ! mais, vous savez par mes lettres du 26 et du 29 novembre les démarches que j'ai faites et l'issue qu'elles ont eue. Enfin mon travail est achevé d'hier. C'est tout simplement une lettre sur le Saint-Siège en quatre-vingts ou cent pages in-octavo, sans adresse à personne, parce que j'avais déjà renoncé à l'idée un peu trop fière des jeunes gens de Notre-Dame. Ce n'est pas une polémique, mais un chant, où néanmoins la réponse se trouve, je crois, à tout; un épanchement pour la vérité et un témoignage aussi simple que modeste. Vous en jugerez. Les Jésuites sincèrement consultés, avaient été affirmatifs et tous ceux, quoiqu'en petit nombre, qui savent la chose, en sont contents, comme de la circonstance la plus natu-

relle pour moi d'exprimer mes sentiments, et presque providentielle par la rencontre de mon séjour ici avec cette déplorable publication. Dans trois jours, Mgr Capaccini aura mon manuscrit, et vous sentez bien qu'il le mettra sous les yeux du Pape, quoique sans me le dire et sans que je puisse m'en prévaloir autrement que pour ma conscience. S'il me dit d'aller en avant, je puis croire que j'obéis directement au Saint-Père, et que je suis pour ainsi dire le défenseur agréé du Saint-Siège, cruellement outragé. Tout cela est pour vous et uniquement pour vous. J'aurais horreur de me vanter de cela près de qui que ce soit. Enfin, dans huit ou dix jours au plus tard, mon manuscrit partira sous le couvert de l'ambassade, par le premier bateau à vapeur de Civita-Vecchia. On vous le portera et vous en donnerez un reçu pour la décharge de la personne que ce soin regardera. Après l'avoir lu, vous le communiquerez à M. l'Archevêque. S'il doit paraître, ce que vous jugerez par le dernier mot de Mgr Capaccini et par votre impression unie à celle de mon Évêque, vous le livrerez à la presse, laissant Dieu disposer de moi par les hommes et leurs jugements. Je ne crois pas que j'aie pu suivre une voie plus soumise, et, à vous dire vrai, je crois que Dieu récompensera ce faible dévouement comme il a déjà récompensé mes efforts pour le servir, à l'époque où il a fallu si cruellement me séparer d'un homme dont la destinée devient de plus en plus tragique.

Une fois l'impression de ce travail décidée, M. Chéruel la confiera à M. Bailly en le priant de lui donner

le même format qu'à mes *Considérations* de 1834, et le même caractère, mais un papier meilleur, une typographie plus soignée. Vous verrez pour la correction des épreuves, si vous aimez mieux vous en charger ou laisser tous ces soins matériels à M. Chéruel. Comme je suis loin, je vous confie mon enfant; soignez-le bien. Le manuscrit partant le 22 ou le 25 décembre et arrivé dans les premiers jours de janvier, pourrait, ce me semble, paraître du 15 au 20.

Dans trois ou quatre jours, tout sera terminé de mon côté; ce sera votre affaire. J'attends Montalembert, qui arrive le 23, et qui a écrit au Saint-Père une lettre admirable dont celui-ci a été profondément touché. En général, on est ici pénétré de la conduite de tous les anciens amis de l'abbé de La Mennais et la gloire en rejaillit sur tout notre clergé français. Le pli est pris à Rome et les vieilles rancunes viendront y mourir comme l'écume des flots. Mon voyage, sous ce rapport, aura encore été un bien. Communiquez tout cela à mon bon Évêque; dites-lui que je ne lui écris pas, parce que je n'en finirais plus et que je crains toujours de lui adresser des lettres directement par la poste.

Adieu, chère amie, je ne vous remercie pas de vos soins, de vos inquiétudes, de votre amour. Mon cœur en surabonde de joie et de réciprocité, et ne peut que se taire. Je vous écrirai pour vous annoncer le départ positif du manuscrit.

Rome, 21 décembre 1836.

Enfin, chère amie, tout est terminé de la manière la plus heureuse et voici mon manuscrit. Il n'y a plus à hésiter, comme vous allez le voir par l'extrait suivant d'une lettre du chargé d'affaires de Belgique : « Mon cher Monsieur Lacordaire, j'ai l'honneur de vous remettre ci-joint le manuscrit que vous avez communiqué à la secrétairerie d'État, et le cardinal Lambruschini et Mgr Capaccini sont on ne peut plus satisfaits de la manière dont vous avez traité cette question délicate. Ce qui surtout a fait plaisir, c'est la démonstration à la fois claire, ingénieuse et logique que la guerre n'est plus qu'entre le *rationalisme* et le *catholicisme*, etc. » Enfin, chère amie, ces messieurs n'ont trouvé qu'une ligne et demie dans tout l'écrit qui leur ait paru, quoique vraie, mériter d'être retranchée si je le jugeais à propos. Il faut donc imprimer tout de suite et remercier Dieu de la faveur qu'il m'a faite de pouvoir, dans une occasion douloureuse, défendre le Saint-Siège à sa satisfaction. Le but de mon voyage est rempli de ce côté au delà de toutes mes espérances, et j'en suis pénétré de gratitude envers la Providence, toujours si incroyablement bonne pour moi. Un homme assez considérable de ce pays, M. Mazio, neveu du cardinal défunt de ce nom, m'a fait proposer de traduire mon écrit en italien pour être inséré dans les *Annales religieuses de Rome,* recueil périodique fort estimé, qui paraît tous

les deux mois. Je dois dîner ce soir avec lui pour en causer. C'est encore une circonstance heureuse.

J'avais d'abord pensé à un caractère d'imprimerie pas plus gros que celui de ma brochure de 1834, mais j'ai réfléchi qu'il valait mieux faire quelques frais de plus et donner au public quelque chose de meilleure apparence. C'est l'usage pour de courts écrits de les imprimer en caractères assez gros, comme les lettres sur l'inquisition de M. de Maistre. Veillez donc à cela, chère bonne amie, et ayez soin de ce pauvre orphelin dont vous êtes en vérité un peu la mère par tous vos bons conseils.

Je ne vous en dis pas davantage parce que je vous écris par le courrier de demain pour vous annoncer l'envoi de ce manuscrit par un bateau à vapeur qui part de Civita-Vecchia le vendredi 23 décembre. Adieu, mille tendresses.

P.-S. — Après mûre délibération, nous nous abstenons de la traduction italienne ci-dessus marquée.

Rome, 21 décembre 1836.

Ma lettre du 15, chère amie, vous annonçait l'achèvement du travail dont j'étais occupé et son prochain envoi à Paris. Il part en effet vendredi prochain 23, par un bateau à vapeur, sous le couvert de l'ambassade et à l'adresse particulière de Mme de Lurde, quai Voltaire. C'est la mère de notre premier secrétaire qui a eu l'extrême bonté de me ménager toutes ces facilités. Si le temps est bon, vous aurez le manuscrit avant cette lettre, et c'est pourquoi j'y ai joint un billet qui

vous apprend toute la satisfaction qu'on a eue de ce travail, et qui vous presse de le livrer au public sans aucun retard. Il est inutile, par conséquent, de m'étendre davantage là-dessus. Je dois revenir sur mes pas pour vous dire toutes les consolations dont j'ai été accablé depuis un mois. Le Saint-Père a reçu en audience intime Mgr de Bardstown, quelques jours après que je lui eusse fait parvenir l'admirable lettre de M. de Montalembert. Cette lettre était sur le bureau du Pape, qui la fit lire tout haut à Mgr Flaget en l'accompagnant de ses remarques les plus flatteuses et de mouvements de joie tout paternels. Il mit ensuite la conversation sur moi avec des éloges on ne peut plus tendres, disant qu'il me connaissait, que j'avais déjà rendu des services au Saint-Siège et que j'en rendrais encore, qu'on avait cherché à me nuire dans son esprit à l'occasion des conférences de Notre-Dame, mais qu'il savait tout le bien qu'elles avaient fait et qu'il comptait sur moi pour la défense de la Religion.

M. Flaget est venu lui-même me raconter ces détails et il les raconte à qui veut l'entendre. Je vous les redis en vous priant instamment, chère amie, de n'en point parler pour éviter le bavardage des journaux. J'ai donc ici pleine victoire, grâce à Dieu ! et vous verrez par mon écrit même, combien mes idées se sont d'ailleurs éclaircies et fixées sur des points d'une grande importance. Je sens bien que j'arrive à la virilité et que tous les restes de la jeunesse et du siècle, qui se heurtaient en moi avec la vérité, s'éteignent chaque jour. Je comprends aussi qu'il est

presque inévitable que la nomination aux quatre évêchés vacants laisse une place vide au chœur de Notre-Dame et que M. l'Archevêque se souviendra de moi à cette occasion. Je serais donc, en ce cas, rappelé après Pâques et destiné à remonter l'année suivante dans la chaire que j'ai quittée, avec toute la force morale que j'aurais tirée de mon séjour ici. Tout cela est beau. J'avoue pourtant, chère amie, que j'éprouve en songeant à tout cela, de grandes perplexités. Je sais le bien que je puis faire à Paris sous la protection de M. l'Archevêque, et je puis presque dire sous la bienveillance du Souverain Pontife. Je connais aussi la force de l'opinion qui me soutient au dehors, et enfin ce que j'ai reçu de Dieu pour supporter avec patience et courage les contradictions. Un secret effroi néanmoins se fait jour dans mon âme. Puis-je me dissimuler que j'aurai toujours dans la chaire quelque chose qui déplaira à une foule de gens et qui sera l'objet d'attaques d'autant plus passionnées qu'elles peuvent être consciencieuses ? Est-il sage de rester toujours sous les yeux du public et des fidèles comme un problème ? Peut-on acquérir une autorité vraie, l'autorité nécessaire au prêtre, lorsque des gens de bien se demandent si vous êtes ou non orthodoxe ? Et ne vaudrait-il pas mieux vivre dans la retraite, écrire et se taire ? Nous manquons d'un ouvrage qui expose toute la suite de la doctrine catholique d'une manière conforme aux pensées de ce temps, c'est-à-dire, capable par de certaines analogies de faire impression sur les âmes telles qu'elles sont. J'ose

dire que j'ai reçu de Dieu la grâce d'entendre ce siècle que j'ai tant aimé, et de donner à la vérité une couleur qui aille à un assez grand nombre d'esprits. En cinq ou six années, j'aurais achevé cet ouvrage et donné à ma réputation une base solide; rien ne m'empêcherait alors de remonter dans la chaire, et de donner ma vie à toutes les œuvres qui se présenteraient. J'aurais quarante ans, c'est encore peu pour le prêtre. Quant à la fortune, je crois bien qu'alors je trouverais à me mettre quelque part pour y vivre, et j'ai de quoi subsister d'ici là pendant dix années au moins. Je ne resterais pas à Rome, où j'ai achevé ma tâche largement, et où l'on pourrait soupçonner d'ambition mon séjour prolongé; j'irais me cacher dans quelque couvent du nord de l'Italie, près de Florence ou de Milan : voilà les idées qui me partagent et auxquelles il faudra peut-être prochainement une solution. Pensez-y devant Dieu. Il ne faut pas considérer les sacrifices de tous genres, mais uniquement le plus grand bien possible dans le présent et l'avenir.

Montalembert arrive demain et logera dans la même maison que moi. J'ai revu la princesse Wolkonski dont l'arrivée est toute récente, elle m'a donné de votre santé des nouvelles assez peu favorables. Pourquoi ne m'en parlez-vous jamais? Dites-m'en quelque chose la prochaine fois.

Adieu, chère amie, écrivez-moi tout de suite pour m'accuser réception du manuscrit et pour m'en dire votre pensée de mère et d'amie. Je serai bien heureux si vous êtes contente de moi.

ANNÉE 1837

Rome, 3 janvier 1837.

Vous avez, chère amie, mes lettres du 15 et du 21 décembre, vous annonçant toutes les deux le départ de mon manuscrit. Il serait déjà dans vos mains si le bateau à vapeur, au lieu de partir le 23, n'avait été retardé jusqu'au 30 et cela fort heureusement, car le temps qui était affreux est devenu magnifique. Je ne doute pas, que le 6 ou le 7, vous n'ayez mes cahiers avec la preuve de l'entière approbation d'ici. J'ai reçu depuis votre lettre du 20 et par le courrier suivant, celle de M. l'Archevêque. Je vois qu'il a été très effrayé du titre que, pendant trois jours, j'ai eu l'idée de donner à cette brochure, non par ambition, mais pour qu'elle eût plus d'à-propos. C'est une affaire terminée, comme vous savez. Vous verrez aussi que le gallicanisme est laissé tout à fait de côté. Rien ne s'oppose donc à la publication immédiate, et ma parole est tellement donnée ici par la suite des faits, qu'il est impossible qu'elle n'obtienne pas de résultat. Je ne puis consentir non plus à ce que l'on retranche ce qui déplaira sans que j'en sois prévenu, et il n'est pas possible qu'on entame une correspondance à ce sujet. Je demande donc de votre amitié que la publi-

cation ait son cours sans aucun retard; je regarde cela comme réglé, j'aurais un mortel chagrin qu'il n'en fût pas ainsi.

Pardonnez-moi, chère amie, si tout ce qui précède est tellement inexorable. Je veux vous ouvrir mon cœur. Vous savez déjà par une lettre précédente les anxiétés où je suis pour une décision définitive qui éloigne ou rapproche mon retour. La lettre de M. l'Archevêque m'a révélé la profondeur de l'abîme où j'irais me jeter. Il s'y montre si craintif, si partagé, qu'il m'est impossible de retourner au milieu d'une foule d'ennemis pour y être si mal soutenu. C'est recommencer sans fruit toutes les questions peut-être avec des chances moins favorables, c'est m'exposer au travail des Danaïdes, et la conscience ne saurait exiger de moi que je fasse un tel sacrifice. Je dois beaucoup à M. l'Archevêque, mais pas assez pour lui livrer ma carrière, pieds et poings liés. Il a eu des moments sublimes pour moi; mais c'est un fardeau sous lequel il ploie sans le vouloir, et que l'avenir peut rendre encore plus lourd. Notre clergé est divisé; l'un veut l'ancienne Église de France avec ses maximes et ses méthodes; l'autre croit que la France est dans un état irrémédiablement nouveau. Je suis l'homme non encore reconnu, mais l'homme possible de cette seconde fraction; on le sent, et des haines de détail, prises dans des souvenirs, s'unissent aux haines profondes des partis. On veut ma perte, je le sais bien. Et moi je ne veux pas leur porter ma tête. Je les ai vaincus là-bas par la grâce ineffable de Dieu, je viens

de les vaincre ici. Il faut que je m'éloigne de l'un et de l'autre pays pour laisser reposer ma victoire; il faut que je vieillisse, que le temps coule, que j'écrive un ouvrage solide, que je devienne meilleur. Ces dix premières années de sacerdoce ont été trop promptes et trop agitées, je me dois une longue solitude. Creusez ces motifs et je crois, chère et bonne amie, que vous les trouverez toujours plus solides. Je ne dis rien encore à personne. Je vais m'occuper de chercher un asile au delà du Pô, et j'y serai après Pâques pour cinq ou six années, et davantage si Dieu le veut. Le travail d'écrire quelque chose qui me plaît, qui sera utile et dont j'ai tous les matériaux dans mon cœur, me rendra supportables les peines de l'exil. La plus grande de toutes sera d'être éloigné de vous. Je voyais approcher avec joie le moment de vous revoir; les ordres de la Providence m'ôtent cette consolation, ce bonheur. Pourvu que votre amitié ne s'éteigne pas, ne se refroidisse pas par l'absence, je serai encore heureux. Je travaillerai sous votre souvenir. Je songerai qu'au milieu de tant d'obstacles, de si implacables adversaires, j'ai une amie fidèle qui connaît mon cœur et qui lui rend justice. Je n'entendrai plus que votre voix; je laisserai loin de moi le triste bruit des jalousies. Faisons ensemble à Dieu le sacrifice de ne pas nous voir de si longtemps. Si votre cœur ne vous fait pas illusion, il reconnaîtra que Dieu a eu ses raisons de me tirer de Paris, et que ce serait une folie de s'y replonger si vite. Dans une autre lettre je vous parlerai de mon mobilier qu'il vaut

mieux vendre que laisser là sans emploi; il me faut si peu, et j'espère qu'avec le temps il me faudra moins encore.

Adieu, priez pour moi, et croyez que tout ceci n'est pas l'œuvre d'un moment de déplaisir mais déjà mûri. Adieu.

Rome, 5 janvier 1837

Depuis deux jours, chère amie, j'ai pris conseil et je viens d'écrire à M. l'Archevêque une lettre que peut-être il vous montrera. Je le laisse libre de jeter mon manuscrit au feu, mais non d'y faire des retranchements et des changements ou d'en ajourner la publication. Mgr Capaccini m'a dit : « Je vais voir le Pape, il saura que si la brochure ne paraît pas, ce sera par suite de votre obéissance à votre Évêque, et vous aurez accompli de tous les côtés votre devoir tout entier. La responsabilité appartiendra tout entière à M. l'Archevêque, et vous n'aurez qu'un mérite de plus. » Je suis donc tout à fait libre et désintéressé désormais dans cette affaire; qu'on fasse ce qu'on voudra. J'ai ouvert mon cœur à M. l'Archevêque avec fermeté et sensibilité, il aura senti que parce qu'un homme est parfaitement débonnaire, il y a néanmoins des bornes où la nature digne se retrouve.

Adieu, chère amie, je n'ai que le temps de me féliciter avec vous de voir cette affaire complétement terminée pour moi. Je suis peiné des inquiétudes qu'elle va vous causer encore. Pourquoi m'aimez-vous ? vous savez bien qu'on n'aime jamais sans chagrin. Adieu.

MADAME SWETCHINE A L'ABBÉ LACORDAIRE

Paris, 19 janvier 1837.

Mon cher ami, voilà plusieurs jours que j'aurais dû vous écrire, mais depuis la menace d'un grand malheur jusqu'à ma santé tout y a mis obstacle. Écoutant mon impatience et pressentant la vôtre, chaque moment de retard était une souffrance: mais comme je n'ai pas cessé au milieu des plus douloureuses préoccupations de penser à vous et d'agir, ma raison, plus d'une fois, m'a présenté comme utile de vous épargner le conflit pénible aussi de tant de mouvements divers, de sentiments et de pensées qui se croisaient en moi. J'étais frappée dans tout ce qui pouvait vous atteindre; la vivacité de vos impressions s'ajoutait à la mienne, je sentais le coup, puis le contre-coup et me voyais ainsi doublée dans mes larmes et mes froissements. L'avant-dernière de vos lettres n'avait point été propre à me calmer, je puis dire même qu'à elle seule, elle m'a plus remuée que le reste; car je suis convaincue plus que jamais, qu'on ne pourra rien contre vous, si la prudence et la rectitude président à vos déterminations. Dans cette circonstance comme dans plusieurs autres, j'ai vu, mon bien cher ami, qu'il ne fallait avec vous que surseoir, et que bien peu d'heures suffisaient pour séparer les velléités impétueuses et violentes, de la décision la plus réfléchie et la plus sage. Il n'y a jamais à trembler que pour l'intervalle, mais vous avez mérité jusqu'ici qu'une fois pour toutes, Dieu s'y mît. J'arrive donc à

votre lettre qui, avec des restrictions justes et convenables, met votre manuscrit à la disposition pleine et entière de M. l'Archevêque; cela seul répondait à tout et prévenait tout, et à la distance où vous étiez, ce parti vertueux et honorable devenait l'unique. J'en avais jugé tout à fait de même, après M. Affre qui, dans les remaniements qui lui paraissaient désirables, sentait bien qu'aucune main étrangère ne pouvait s'y hasarder. Pour reprendre les choses de plus haut, voilà donc, mon bien cher ami, comment elles se sont passées. A l'arrivée de votre manuscrit, je le lus avec délices, croyant vous entendre, mais aussi avec tremblement et cette espèce de perturbation intérieure qui porterait à se récuser, lors même qu'on s'inspirerait quelque confiance, ce qui certes n'existait point ici. J'ai trouvé dans cet écrit des morceaux admirables, d'une beauté hors ligne et d'un charme qui n'est qu'à vous. Le point de vue où vous vous êtes placé est le mien; ma séparation complète de ce monde dont je suis entièrement découragée, ne me laisse vraiment accessible qu'aux intérêts de l'Église où toute ma vie s'est réfugiée. Je pense que nous lui devons tout et qu'elle ne nous doit que la joie d'elle-même, c'est-à-dire le plus grand bien spirituel de tous. Sa politique développée par vous me paraît celle du Père commun de tous les fidèles, pris dans tous les partis comme dans toutes les nations, et quant au fond, mon adhésion est aussi complète que mon admiration est vive pour une foule de passages. Mais ce juste et sincère hommage ne m'em-

pêche pas, mon cher ami, de trouver que des portions de votre ouvrage auraient demandé à être retravaillées, que vous avez laissé subsister quelques inégalités faciles à faire disparaître; plusieurs idées m'y ont paru hasardées et manquer de cette précision rigoureuse, de la rectitude absolue qu'on attend toujours du sacerdoce, taches légères, travail facile, qui n'aurait demandé que votre présence pour amener votre persuasion et vous faire perfectionner votre œuvre. Sous l'impression vague d'une première et rapide lecture, je me hâtai d'y associer M. Chéruel dont le jugement s'éloigna peu du mien. Après un long entretien, les deux personnes de ce monde qui aiment le plus votre gloire, arrêtèrent de prendre conseil de M. Affre, de tous vos conseils à vous-même le plus dévoué et le plus fidèle. M. Chéruel alla le chercher, je causai à fond avec M. Affre de votre position actuelle, de votre avenir, et le trouvai également occupé de l'un et de l'autre. M. Affre emporta le manuscrit; j'insistai pour qu'il le lût avant de le communiquer à M. l'Archevêque, et dès le lendemain je demandai une audience à Monseigneur. C'est là où il me développa les objections qui lui étaient suggérées contre la publication de cet écrit, objections qui vous seront exposées et adressées directement. Il m'a paru frappé du peu de nécessité qu'il y avait pour vous d'entrer dans la lice, de l'inopportunité, de l'inconvénient même de mettre aux prises avec la malveillance des imperfections attaquables; d'exciter peut-être de nouvelles clameurs en courant le risque de

remettre en question ce qui n'y est plus : votre tranquillité actuelle et l'utilité dont vous pouvez être dans l'avenir. Je lui répondis, tout comme si votre pensée s'était exprimée déjà, que, malgré le prix que l'approbation de Rome devait vous faire mettre à cette publication, votre soumission y renoncerait sans combat; qu'il est bien évident que si vous aviez voulu suivre votre seul et propre sens, vous auriez adressé votre manuscrit à votre libraire, au lieu de le faire passer par vos amis à l'autorité compétente. Je lui dis enfin tout ce que votre lettre lui a dit encore bien mieux et de manière à le satisfaire pleinement. J'ai su par M. Affre en dernier lieu, que les bornes mises à votre débonnaireté ne l'avaient choqué en rien, qu'il avait été très content des sentiments que vous lui exprimiez et touché de les retrouver en toutes circonstances. J'ai lieu de croire que M. l'Archevêque a donné à votre écrit toute l'attention possible, qu'il en a traité l'examen avec une véritable gravité; il se l'est fait lire plus d'une fois, a pris des notes et rédigé une réponse. Je sais qu'il l'a lue à M. Affre, et le conseil du lundi intervenant, il l'a communiquée, je crois, à ses membres assemblés. Quant au manuscrit, il n'est sorti de mes mains que pour passer dans celles de M. Affre le mercredi, et le vendredi il m'a été renvoyé cacheté par M. Affre, avec une lettre qui reproduit à peu près les mêmes objections, en appuyant sur la difficulté « d'oser des changements quelconques sans le consentement de l'auteur. » Du reste, à cette occasion-là, j'ai pu m'as-

surer de ce que M. Affre persistait à être pour vous; il vous porte le dévouement le plus affectueux et se prévaut de tout, pour remettre en lumière et vos droits et les chances qui pourraient leur devenir favorables. Son bon intérêt, à cet égard-là, rencontre des dispositions tout analogues dans M. de Quélen qui, sans se prononcer positivement, laisse très intelligiblement interpréter son silence. L'effet de ses promesses muettes ne peut tarder; de tous ceux qui savent, personne ne doute qu'un des premiers canonicats ne vous soit assuré. Celui de M. Le Tourneur sera vacant dans trois ou quatre mois, on le croit donné; mais le grand âge de beaucoup de chanoines n'éclaircira que trop tôt les rangs et votre jeune tête, mon bien cher ami, ne tardera pas à compter au milieu de leurs blanches et vénérables têtes. Vous n'êtes point ambitieux, et vous ne pensez pas que je pusse désirer que vous le fussiez; mais il vous faut une position, comme il faut au navire son lest. Il faut que vous soyez sans souci, il faut même que vous échappiez à cette solitude qui vous séduit et qui vous priverait des secours plus nécessaires encore à la force qu'à la faiblesse. Mais nous reparlerons de cela et plus d'une fois; en attendant, sachez que je ne vous quitte que pour vous revenir au plus tôt, et que j'ai mille détails à vous communiquer encore.

Adieu, vous savez que je n'ai d'autre famille que celle de ma sœur, jugez de ma douleur de la savoir menacée de perdre son mari!

Paris, 21 janvier 1837.

Je reviens à vous, mon cher ami, et comme il m'arrive sans cesse, sans vous avoir quitté; vous avez été particulièrement depuis quelque temps ma pensée fixe, mêlée à beaucoup d'autres très douloureuses et se détachant d'elles par une impression pleine d'espoir. N'essayez plus de me faire trembler par votre *inexorabilité*, le temps et la grâce marchent plus vite pour vous que pour les autres hommes, et l'affection désintéressée est toujours sûre d'être écoutée. Encore hier soir avant un dernier sacrifice, j'ai relu votre manuscrit, du moins en partie. Les beautés qui m'avaient frappée à chaque fois m'ont paru encore plus remarquablement belles, et je vois les pages de cet écrit passer comme un livre à la postérité. Quelle magnifique application vous faites de la douleur de Priam[1] ? Jamais rien n'a été si heureux. Et « ce cœur

[1] Voici le passage auquel Mme Swetchine fait allusion :

.... « Tel a été l'esprit du bref adressé par le Souverain Pontife aux évêques polonais, et à supposer même, ce que je ne crois pas, que, dans l'espérance d'apaiser un prince irrité contre une portion de son troupeau, le pasteur eût excédé par les expressions, je ne me persuaderai jamais que Priam fit une action indigne de la majesté d'un roi et des entrailles d'un père, quand il prit la main d'Achille en lui adressant ces sublimes paroles : « Juge de la grandeur de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils. »

On verra dans la suite de cette correspondance le cours et l'aplanissement des difficultés auxquelles cet ouvrage donna lieu. Il parut sous forme de brochure et sous le titre de *Lettre sur le Saint-Siège*, dans l'année 1838, au sujet de la captivité de Mgr Drost Wischering, archevêque de Cologne.

de l'homme qui, ne pouvant changer, éternise sur cette terre sa profonde misère ! » et cet admirable tableau du pouvoir spirituel, de ses conditions et de ses effets ! Cent autres vues et développements m'ont paru également neufs et ingénieux, j'y reviens sans cesse par cet assentiment intérieur qui s'approprie tout ce qui lui est révélé. Je crois vous avoir dit, qu'avant de sortir de mes mains, votre manuscrit n'avait été montré qu'à M. Chéruel ; je le remis le lendemain de ce jour à M. Affre qui le garda quarante-huit heures. Depuis, non seulement je ne l'ai communiqué à personne, mais je ne suis convenue de son existence qu'avec Mme de Pastoret, dont la discrétion m'est connue, et qui m'avait vue dans une perplexité dont je n'ai pu lui dissimuler le motif. Vous pouvez donc être certain que, sans exception aucune, je me suis gardée de communiquer votre écrit ; que personne ne peut dire avec vérité l'avoir aperçu entre mes mains, et que le seul temps dont je ne puisse répondre est celui où, d'après vos instructions mêmes, j'ai dû le confier. Mon intention, mon bien cher ami, et j'ajoute ma consolation, avait été de le garder, car c'est encore quelque chose que de veiller sur son trésor, mais m'étant assurée que M. l'Archevêque préférait qu'il lui fût remis, et son privilège m'apparaissant d'autant plus imprescriptible que vous lui aviez donné droit de vie et de mort sur votre écrit, je suis entrée, comme vous, avec vous, dans la voie du sacrifice en le lui envoyant ce matin. M. Affre ne vous aura pas écrit directement, mais il s'est bien montré

votre ami dans cette circonstance, votre ami d'estime. de dévouement et d'attrait, car tout en partageant certains jugements, tout en cédant sur quelques points et sous l'impression des changements qu'il aurait désirés dans cet écrit. je l'ai vu convaincu qu'encore dans cet état, il n'aurait pas manqué d'avoir un excellent effet sur une portion considérable du public jeune et avide de votre parole. Nul doute que l'un des deux camps n'eût été ravi; mais il s'agit de se présenter à l'autre, armé de toutes pièces, et c'est la malveillance toujours aux aguets qu'il s'agit, non pas de conjurer, c'est impossible, mais de contenir en ne lui laissant aucune prise. L'évêque de Caryste menace toujours de ses deux volumes. L'abbé Martin de Noirlieu m'a demandé de vous annoncer qu'une attaque nouvelle contre vous paraîtrait dans quinze jours ou trois semaines. Il a insisté et j'obéis, mais c'est avec répugnance que je vous transmets ces avertissements que je juge très inutiles. Il ne faut laisser mettre entre l'idée et soi que Dieu et la conscience. Il faut élever cette idée au plus haut degré de rectitude possible pour l'amour de la vérité, sans un regard donné aux attaques de l'aversion toujours féconde. Mon pauvre, cher et aimable ami, comment se peut-il que vous excitiez quelqu'un de ces mouvements dans un cœur, je ne dis pas de chrétien, mais d'homme? La contradiction a été prédite et, à la hauteur où vous êtes placé, c'est une des prophéties qui s'appliquent davantage. La lettre de vous qui menace d'un long éloignement est sans cesse l'objet de mes méditations.

Pensez-y devant Dieu ! me dites-vous ; je ne fais autre chose. Et jusqu'ici pourtant vos convictions du moment n'ont rien eu pour moi de contagieux. Loin de reculer, pour ma part, devant un grand sacrifice, il eût été un appât, presque un piége, les natures comme la mienne étant très disposées à croire qu'elles décident bien toutes les fois qu'elles décident contre elles. De plus, Dieu me fait la grâce de préférer à tout la privation intérieure, le dépouillement absolu. De toute façon je suis donc hors de cause, mais c'est, mon cher et bien cher ami, avec l'espoir d'y voir plus clair, une raison de plus pour oser vous soumettre avec confiance toute ma pensée. Oui, je crois que la solitude peut vous être bonne, utile, peut-être nécessaire ; la solitude avec tout son cortège de calme, de liberté, de possession de vous-même, mais non l'isolement, qui avec toutes les barrières ferait disparaître tous les appuis, qui vous ferait perdre l'habitude précieuse du contact des hommes, précieuse pour ceux qui sont destinés à vivre avec eux, pour eux, et qui ôterait à votre imagination, avec tous les avertissements de la raison sévère, tous ceux de la sympathie. Dans tous les états, à toutes les régions, la parole divine : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » trouve son application. Votre adorable humilité sait qu'elle peut trouver des maîtres : mais quand irrévocablement vous serez devenu maître à votre tour, l'âge et l'expérience s'ajoutant aux dons les plus rares, alors encore, mon cher ami, il ne vous sera pas bon de rester isolé. Quoi que vous

fassiez, il vous faudra des disciples soumis à votre influence immédiate, confiés à vous par l'autorité suprême, ou bien toute une famille de frères et à leur tête un père commun à tous. Ai-je bien compris ce — j'espère qu'avec le temps il me faudra moins encore ? — Au désir ardent de votre perfection, ne se joint en moi aucune forme particulière que je voulusse lui donner. « Servez Dieu et faites ce que vous voulez. » Monde, solitude, prédication, parole écrite, dignités dans l'Église, renoncement entier, tout me semble convenable et offrir d'heureuses chances; tout, hors cette retraite où, séparé de tout, je verrais le plus grand des dangers, dans l'impossibilité où vous seriez encore de vous affranchir de vous-même. Mon ami, me pardonnez-vous? Il faut que la véritable amitié soit bien incorruptible pour résister ainsi en moi à la séduction de votre volonté. Adieu, mon bien cher ami, je suis mieux de santé, mais toujours sous le poids des accablantes nouvelles de Munich. Priez pour nous, et obtenez que tous nous nous retrouvions un jour dans le sein de notre bon Dieu. Je vous écrirai bientôt.

L'ABBÉ LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Rome, 17 janvier 1837.

Enfin, chère amie, après six semaines d'hésitations et d'anxiétés, où j'ai beaucoup souffert de votre absence, mon parti est pris. Je suis résolu à ne pas

retourner de longtemps en France, à ne pas remonter dans la chaire de Notre-Dame et à n'accepter quoi que ce soit qui pourrait m'être offert. Quant à la question secondaire, mais néanmoins importante, du lieu de mon séjour, je me suis déterminé à demeurer à Rome, où la Providence m'a conduit, et d'où je ne pourrais sortir qu'en me privant de secours de diverses natures qui me sont utiles. Je songe à me retirer au couvent des Passionnistes sur le mont Cœlius, retraite aussi pieuse que charmante. Avant Pâques, tout sera terminé. Enfin, pour que mes études prennent quelque chose de plus positif, je commencerai l'ouvrage dont je rassemble les matériaux dans ma tête depuis dix ans, et dont mes Conférences n'étaient qu'un commencement de réalisation. Ce travail m'occupera fructueusement, je l'espère, pour l'Église, et répandra sur toute mon existence présente un grand charme consolateur. J'ai écrit à M. l'Archevêque de Paris, le 14 de ce mois, pour lui faire part de mes résolutions, je l'ai fait respectueusement, mais avec une grande franchise et une certaine fierté. Votre œil ami et profond comprendra sans peine tous les dangers que j'évite par la nouvelle situation que je prends. Il est donc inutile de vous en parler. Il n'y a que deux choses sur lesquelles je ne puis me taire : la peine que j'éprouve de me séparer de vous pour de si longues années et la joie immense avec laquelle je me sens arraché au malheur d'être un jour la victime ou la créature d'un homme dont je reconnais les bonnes qualités privées,

plusieurs procédés remarquables envers moi, mais dont certains côtés de caractère pesaient sur mon cœur en le partageant cruellement.

Je voyais l'autre jour M. Flaget, l'évêque américain de Bardstown : quelle autre race d'hommes, et comme on sent Jésus-Christ vivant dans leurs entrailles, au lieu de ces misérables subtilités humaines qui font d'une carrière un long tissu de faiblesses vaniteuses !

Une grâce, chère amie, que je vous demande vivement, c'est de m'aimer toujours et de ne pas vous fatiguer des orages de mon âme et de ma vie. Au travers de tout, vous verrez reluire dans l'une et dans l'autre une foi véritable, un amour ardent de l'Église et une amitié inaltérable pour vous. Élevez-vous jusqu'à vous-même, laissez de côté mon avancement personnel, et comprenez que si j'ai jamais un nom, il faut qu'il soit pur de tout contact profane et mondain. Au fond reculé de votre conscience, vous savez bien ce qu'est le monde dont nous parlons, et l'océan qui sépare mon cœur si simple d'avec le sien. C'en est donc fait. Pourvu que votre amitié me demeure, je suis content. Elle sera ma consolation dans les difficultés de ma carrière, ou plutôt qu'est-ce qui est difficile quand on ne veut que servir Dieu sans regard sur soi ? Mais on a toujours besoin d'un cœur ami, et Notre-Seigneur lui-même avait saint Jean. Adieu ; je ne vous écrirai qu'après avoir reçu une réponse à cette lettre, quoi que puissent contenir les réponses aux précédentes.

MADAME SWETCHINE A L'ABBÉ LACORDAIRE

Paris, 29 janvier 1837.

Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre du 17; je l'ai reçue hier trop tard pour y répondre, et c'est mon premier soin aujourd'hui. Je suis pressée d'imprimer une fixité nouvelle à ce que vous remettiez presque en question, et je veux aller plus vite que vous-même encore pour dissiper vos ombrages. Je vois, mon cher enfant, que vous ne me connaissez pas encore telle que je suis; vous pouvez contrister mon cœur en vous engageant dans des voies toujours périlleuses, vous pouvez m'inquiéter par la précipitation et peut-être l'irréflexion de vos premiers mouvements, mais je ne vous inféoderai jamais à personne, et tant que vous resterez fidèle et dévoué à l'Église, vous ne pouvez ni briser nos liens ni altérer mon amitié; rien faire enfin qui empêche que je vous reste intimement et irrévocablement unie. Des torts, même des fautes, ne me sépareraient pas de vous. A mesure que l'on marche vers Dieu, on se confie moins dans la sagesse et l'utilité de ses vues propres et personnelles, on respecte davantage la volonté sur laquelle pour son bien on avait voulu agir; et quand elle aurait été mal inspirée, on s'en remet à Dieu, soit pour la redresser, soit pour en tirer un enseignement. Je ne puis douter que votre âme, si impétueuse, si élevée, si pure et si simple, ne soit l'objet d'une prédilection divine; la Providence peut la soumettre à des épreuves sévères, mais l'abandonner, jamais!

Mon bonheur eût été de vous approuver toujours, mais ma tendresse n'en a pas besoin, et peut-être même les violentes secousses auxquelles vous la soumettez, renouvellent-elles avec plus de force une première adoption. Comme Rachel, j'ai pu quelquefois vous nommer l'enfant de ma douleur, et vous savez que souffrir ne décourage pas les pauvres mères.

Vous avez pu croire aussi que l'ascendant que vous me laissiez exercer sur vous pouvait me rendre plus précieux nos rapports; rien ne serait moins vrai, mon cher ami. Si j'ai quelquefois accepté cette influence, c'est sans confiance en moi-même et uniquement pour qu'un autre ne la prît pas. Je me faisais votre *lest* et je vous tenais par le pan de votre habit pour ralentir des mouvements trop rapides ou trop brusques. Peut-être sont-ce là des attributions dont il vous eût été utile d'investir quelqu'un à Rome qui aurait réuni les deux conditions que je remplissais si complétement, d'abord de n'être pas vous, ni par la nature du caractère et des antécédents, ni par l'âge; et la seconde, plus essentielle encore, de vous aimer plus que vous ne savez vous aimer vous-même. Je me dis quelquefois que j'aurais dû prévoir les effets de votre isolement dans un milieu nouveau, l'effet des contacts possibles et en calculer les conséquences. On ne s'avise jamais de tout, mais ces retours deviennent inutiles; je cède d'autant plus à la demande que vous me faites de ne pas combattre votre résolution, qu'il est plus que probable qu'elle est exprimée dans votre lettre du 14 d'une manière trop péremptoire et trop

précise pour tenter une explication officieuse. Tant que je l'ai pu, j'ai adouci, pallié, j'ai resserré vos liens avec M. l'Archevêque, c'était mon rôle. Aujourd'hui j'ai celui de vous regarder faire, de vous suivre avec la plus tendre sollicitude dans votre nouvelle voie, et relativement aux autres, de ne cesser de leur rappeler qu'avant tout il faut que vous restiez parfaitement sincère, d'accord avec vous-même, et qu'à moi, n'importe avant tout de vous voir travailler et vivre pour l'Église et de rester votre amie. M. l'Archevêque ne m'a rien fait dire, je m'entendrai avec M. Chéruel pour vos meubles, j'ai commencé par brûler votre testament.

Je voudrais bien que la place vacante à Saint-Louis des Français vous fût donnée ; un logement et 1,400 francs réduiraient beaucoup le sacrifice que vous faites en vivant de votre patrimoine. De plus, c'est une position qui a l'avantage de vous fixer. Je retombe toujours, comme vous le voyez, dans une théorie de servitude, et je convoite une pauvre petite haie en remplacement du mur que vous venez d'escalader. En tout cas, il n'y a pas le plus petit mérite à vous contredire, vous faites disparaître tout danger de vous affliger ou de vous déplaire, et avec vous la conscience peut parler aussi haut que le cœur. Vous avez mis trop d'énergie dans l'action pour n'être pas tenu, mon cher ami, à plus de prudence que jamais dans vos paroles sur M. de Quélen ; songez que rien n'efface le passé, et ces témoignages d'affection et d'intérêt, rappelés par vous-même d'une manière si

touchante, vous ont fait prendre à tout jamais l'engagement de n'exprimer par vos paroles que la gratitude et l'éloge. Tant que vous le pouvez, empêchez le bruit, les propos, croyez qu'ils ne sont jamais sans inconvénient, même pour celui que le monde absout. Adieu, mon cher ami, bénissez-moi et laissez-moi vous bénir.

L'ABBÉ LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Rome, 10 février 1837.

Chère et fidèle amie, j'ai reçu, le 2 février, de M. l'Archevêque de Paris une lettre fort gracieuse dans les termes, et une note qui contenait les motifs apparents de son opposition à la publication de mon manuscrit, avec liberté de présenter ou non cette note à Sa Sainteté. J'ai sur-le-champ envoyé les deux pièces à Mgr Capaccini, qui les a mises sous les yeux du Saint-Père le dimanche 5 février, et enfin Sa Sainteté m'a donné une audience particulière, hier 9, où elle m'a traité avec une bonté infinie, jusqu'à me faire asseoir, et elle m'a témoigné sa satisfaction de la conduite que j'avais tenue dans toute cette affaire. J'écris aujourd'hui à M. l'Archevêque une lettre finale, simple, courte, qui se réfère à ma lettre du 14 janvier.

Maintenant que tout cela est fait, et lorsque je ne jette pas la vue du côté de mes amis, je vous avoue

que je ressens une joie intérieure profonde. La perspective de Paris était si pleine d'incertitudes et d'amertumes, que je me regarde tout étonné de m'être assuré la paix, la sécurité, le loisir, enfin un travail utile et agréable. Entre M. l'Archevêque et moi, il y avait des dissentiments trop vrais pour ne pas se manifester un jour comme ils viennent de le faire. Me voici libre de mes ennemis, de mes succès eux-mêmes et pouvant travailler lentement à la gloire de l'Église, sans craindre de me casser le cou chaque jour. Ah ! si l'on savait combien j'aime la douceur de l'obscurité, on me haïrait moins. Dieu, qui a toujours été si bon pour moi, m'a donné au fond du cœur la possibilité de deux vies absolument contraires, celle du grand jour et celle de l'intérieur. Je suis soldat ou curé de campagne avec la même facilité, et la vie douce, naïve, me recherche toujours plus que l'autre. Je vous assure, chère amie, que je n'ai pas cru vous perdre par suite de ces dernières résolutions, ni craint de vous blesser. Vous avez fait pour moi ce que vous deviez au point où vous étiez placée. Il est certain que la prudence la plus naturelle exigeait que je me maintinsse dans les bonnes grâces de M. l'Archevêque. Mais M. de Quélen représente l'ancienne Église de France, et il n'a jamais aspiré qu'à la rétablir avec ses anciennes traditions. Voilà le fond de sa vie et de ses espérances. Comment accepterait-il un homme qui croit à beaucoup de nouveautés ? Pensez-vous que si j'étais ambitieux, je ne sache pas depuis longtemps ce que j'aurais à faire ? Eh ! mon Dieu, je n'aurais que

deux mots à dire, mais je ne les dirai jamais. Je renonce en ce moment à mes amis, à ma patrie, à ma vocation même, à mes goûts, à mes souvenirs. pourquoi ? pour sauver ma conscience, pour ne pas me vendre à des idées que je crois funestes. Qu'est-ce qui a blessé M. l'Archevêque dans mon écrit ? Est-il un enfant qui ne le verrait ? Que je me fusse conformé aux idées de M. l'Archevêque et j'aurais pu, je le sais, parvenir à tout ; au lieu de cela, je serai abreuvé de dégoûts, à moitié banni, incertain de ma vie et de ma réputation jusqu'au tombeau. Entre ces deux alternatives vous aimiez mieux la première, vous espériez qu'avec le temps et les événements, je donnerais assez de gages pour obtenir confiance ; avec un autre caractère que le mien, cela eût été possible en effet. Mais étant ce que je suis, il vaut mieux me poser seul à la face de tous, recevant au corps les flèches de la haine, vivant et mourant comme je pourrai. Ce sort me plaît, parce qu'il est de mon devoir de l'accepter, et aussi parce qu'il m'est impossible de ne pas préférer, voluptueusement parlant, la sincérité à tout. Ma force est dans le vrai aussi bien que mon devoir, aussi bien que mon orgueil et mon plaisir. M. l'Archevêque a cru me dominer par le besoin que j'avais de lui et par le côté docile de mon être : il aurait fallu pour cela me respecter davantage et connaître davantage le prix des hommes.

Adieu donc, chère amie, je vous aime et vous félicite d'avoir un fils si mauvais que moi

Rome, 13 mars 1837.

Je vous écris un mot par une occasion, chère amie, afin de vous témoigner la peine que je ressens des afflictions que Dieu vient de vous envoyer par la mort de ce pauvre prince Gagarin. C'est un des moments où j'ai le plus regretté mon éloignement de vous. De loin, on ne peut rien pour consoler ses amis. La plume est trop froide et trop brève. Je suis sûr que ma présence vous aurait fait du bien, et je crains, au contraire, que mes lettres n'aient ajouté à vos tourments. C'est bien contre ma volonté. Je vous ai dit les choses comme je les ai senties, et je crois qu'entre amis, il n'y a pas d'autre moyen de maintenir une douce confiance, même quand on dit des choses qui attristent. Si je pouvais causer avec vous, j'éclaircirais bien vite tous ces nuages. Mais je suis honteux de vous parler encore de moi pendant que je veux ne parler que de vous-même. J'ai vu M. Ballanti, à qui j'ai demandé tous les détails possibles sur la situation de Madame votre sœur, afin de savoir la grandeur de vos inquiétudes. Mais c'est avec vous-même surtout que j'ai été. J'attends avec impatience votre prochaine lettre, car rien n'est venu depuis longtemps qu'un billet contenant un extrait de ce bon M. Laborie. Chéruel aura dû vous dire, de ma part, combien je suis heureux de ma nouvelle situation : une grande tranquillité et la certitude d'avoir pris le meilleur parti, surtout depuis que le succès des conférences de M. de Ravignan rend ma présence peu nécessaire à Paris.

Je lis beaucoup et je roule déjà dans ma tête le plan de mon livre. Je me mettrai à l'œuvre prochainement. Mes idées s'éclaircissent et je crois devenir un peu meilleur.

Adieu, chère amie, mes respects au général, et a vous, tout ce qu'il y a de plus capable au monde de vous faire plaisir et d'adoucir vos peines.

A bientôt.

Rome, 28 mars 1837.

J'ai vu M. Guéranger[1], chère amie, et sa présence a été pour moi un grand secours et une grande consolation. Votre lettre m'a fait aussi beaucoup de bien, et je rends grâce à cette sollicitude persévérante qui vous fait prévoir toutes les chances de sécurité pour moi. Soyez assurée que bien que nous ne soyons pas au même point de vue, je n'en rends pas moins une éclatante justice au fond de mon cœur à toutes vos pensées. Mais, tout est réellement changé. La Providence a tout disposé pour m'arracher de Paris, j'accepte humblement et tendrement ses voies. Je vais commencer d'écrire, priez Dieu pour qu'il m'éclaire. Le Cardinal-Vicaire a aussi témoigné le désir que je donne des conférences à Saint-Louis, et l'hiver prochain, pendant les six dimanches de Carême, je donnerai en effet des discours aux jeunes gens français et étrangers qui sont à Rome. Voilà tout mon plan de vie pour des années dont le terme m'est inconnu.

[1] L'abbé Guéranger, depuis bénédictin et abbé de Solesmes.

Adieu, chère amie, portez vos pensées vers le penchant où je suis et vous y trouverez, je crois, de la sagesse et des marques de l'intervention d'une sagesse plus haute que la mienne. Adieu, mille tendresses.

MADAME SWETCHINE A L'ABBÉ LACORDAIRE

Paris, 18 avril 1837

Mon cher ami, il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, mais ma lettre par M. Guéranger n'a tardé que pour couper l'intervalle ; j'ai été depuis accablée de soins et d'affaires, sans compter ma santé qui me fait vivre de lacunes. Après tant d'oscillations, nous voilà rentrés dans les rapports assis comme sur de nouveaux fondements, et dans la pleine possession d'une confiance d'autant plus assurée, qu'elle a surmonté tous les dangers d'une lutte difficile. C'est la vérité, mon cher ami, qui a sauvé notre amitié ; si la vérité en nous avait méconnu un de ses droits, si par quelque ménagement faux et mal calculé nous avions renoncé à notre franc parler, la gêne, la contrainte, le refroidissement peut-être seraient entre nous, au lieu de l'abandon et de cette affection qui, pour ma part du moins, reste si tendre. Nous nous sommes dit tout ce que nous pouvions nous dire ; peut-être ne nous sommes-nous pas toujours bien compris, mais la foi sait écarter les nuages ou prendre son parti sur les obscurités. Je crois qu'au fond de votre

âme, vous avez vraiment de l'affection pour moi; vous savez que je vous aime profondément et que rien ne pourra jamais me séparer de vous. Avec cela, on est bien fort contre les dissidences, les inquiétudes et les chagrins qui viennent de l'affection même. Vous n'êtes pas plus libre par la nature de votre caractère, que je n'aurais voulu moi-même vous laisser libre, avant une véritable puissance sur votre âme. C'est mon instinct pour moi et c'eût été toujours mon inspiration pour vous. Aucun sens propre, aucune vue personnelle, aucune idée exclusivement arrêtée sur votre voie, sur votre perfection ne m'ont dominée jamais; si bien qu'en regrettant tout ce que j'ai perdu, cette séparation indéfinie, éternelle, peut affliger mon cœur sans rien déranger dans mon esprit. Pourvu que vous soyez à Dieu, à son Église, le « faites ce que vous voulez » s'échappe de mon cœur avec une impétuosité qui vous garantit ma sincérité. Ce n'est pas à vos jugements, à vos prévisions que j'ai besoin de donner un acquiescement complet, comme je n'ai nul besoin de vous voir confiant dans la rectitude des miens. Nous nous touchons, nous nous tenons par des pensées et des impressions bien autrement vivantes, et les parties de nous-mêmes qui se *débranchent*, n'empêchent pas qu'une seule et même sève soit notre vie. Mon cher enfant, mon cher ami, respectez ce lien, ne le brisez jamais. On ne sait pas, dans la jeunesse, les ravages et les tristesses des amitiés rompues. Lors même qu'elles ne le sont pas tout à fait par notre faute, c'est

un poids bien pénible, et la conscience est placée si près du cœur, que tout ce qui afflige celui-ci la trouble. Je ferai ce que vous voudrez, je ne prendrai jamais l'initiative pour parler de vous à M. l'Archevêque, je n'entretiendrai jamais son espoir de votre retour, je ne vous en parlerai plus jamais à vous même; seulement, une dernière fois, laissez-moi vous rappeler que vous aviez donné pleins pouvoirs sur votre manuscrit à M. l'Archevêque; or, on renonce, dans ce cas, au droit de s'offenser d'une détermination prise. Sans cette condition, il n'y aurait plus d'arbitre absolu, et l'appel à la volonté d'un autre serait un piège tendu. Ce n'est pas à dire que l'arbitre ne puisse se tromper; mais alors si le regret subsiste, il n'en est pas de même du droit de récrimination, et puis, tout n'est-il pas dans l'intention ? A mesure que le cœur se tourne à Dieu, ne dit-on pas davantage comme lui, que dans ce monde d'erreurs, de calamités et de fautes, la volonté seule peut être coupable ? Votre position après tout, est restée très bonne; tant que la position que vous vous êtes faite vous conviendra, je n'y vois pas une chance contraire; dans le cas où le temps et les circonstances viendraient à dégager cette volonté latente, à venir, qui pour nous-mêmes, souvent, est la grande inconnue, vous retrouveriez ici les mêmes dispositions toujours bienveillantes et affectueuses. J'en ai promesse et certitude; il vous a toujours aimé, et le moindre retour vers lui vous en donnerait d'irréfutables témoignages. Laissons couler le temps, laissons Dieu écrire sur cette page effacée,

vrai *palimpseste* où l'on pourra, à son choix, faire revivre l'un des deux textes. J'ai été entendre M. de Ravignan, la dernière fois qu'il a parlé, et je l'ai fort admiré; son discours m'a paru d'une belle et régulière ordonnance, sa langue riche et nouvelle par l'ascendant même des idées qu'il passe en revue; ses mouvements sont libres et vrais; il se place à une grande hauteur, à celle d'où descend l'autorité. Un peu d'imitation d'une manière qui ne serait pas naturellement la sienne se fait sentir, et l'on cesse d'être maître là où l'on imite. Mais c'est encore là un hommage qu'il vous rend, et un bien touchant témoignage, selon moi, de son amour et de son zèle pour la vérité, qui lui fait prendre pour leur assurer le succès qui importe tant à ceux qui aiment, tous les moyens qu'il croit efficaces et puissants, dussent-ils contraindre sa nature et moins flatter son amour-propre. C'est une vraie grâce de Dieu que l'apparition d'un orateur chrétien; mais en se faisant une si belle place, le père de Ravignan l'ôte-t-il à quelqu'un? N'y a-t-il pas espace pour deux et, malgré les suffrages qu'il obtient, n'y a-t-il pas une foule de besoins qui ne sont pas satisfaits, une foule d'attentes encore trompées? Une des plus désolantes choses de ce monde est l'étroitesse des blâmes et des admirations absolues. « L'envieuse pauvreté d'un exclusif amour » s'applique à tout, et M. Sainte-Beuve se trouvait parler vrai, même pour les prédicateurs. Cher ami, ce ne sont pas vos amis que vous retrouverez seulement, c'est encore votre public; quand il viendrait à

se disperser, vous le reconstruiriez bientôt avec des éléments nouveaux ; personne ne vous manquera, ne manquez à personne, à ceux qui sont bien plus exilés que vous. A part quelques ennemis plus absurdes, plus extravagants encore que fougueux, toutes les impressions qui ne vous sont pas admirativement dévouées vous sont encore favorables; les préventions sont effacées, et combien de gens qui n'attendent que de vous voir pour vous aimer ! M. Chauvel est de ce nombre; il jouissait de penser que par moi il se rapprocherait de vous; et déjà, pour l'exécution d'une bonne et grande idée, il vous regardait comme un instrument puissant. Vous avez dérangé tous ses rêves, pauvre cher méchant ami ! et pourtant je vous le pardonne et je vous aime comme quelqu'un qui n'a rien à pardonner. Pourriez-vous m'expliquer l'inconcevable silence de M. Guéranger ? Il devait m'écrire de la route, m'envoyer un écrit de Marseille, et jusqu'ici je n'ai pas eu un mot de lui, pas plus de Rome que de Florence. Dites-lui, je vous prie, qu'il abuse étrangement de ma confiance et de mon amitié, et qu'il faudrait que je valusse plus ou moins que je ne vaux pour prendre de si mauvais procédés en patience. Rappelez-moi au souvenir de M. l'abbé Lacroix. Je sais combien il a été votre fidèle ami dans toutes ces circonstances, je le sais par ses lettres ici ; j'en ai été bien touchée et vous me feriez plaisir de lui dire combien cela m'attache à lui. La mort de mon beau-frère est un malheur qui commence pour ma malheureuse sœur, et par conséquent pour moi, une suite de

chagrins et d'inquiétudes. Nous sommes trop loin pour entrer dans des détails à ce sujet, vous les auriez eus tous si nous avions été ensemble. Ah! que vous avez raison de penser que votre présence m'eût fait du bien!

Adieu, mon ami, mon mari vous dit mille choses.

L'ABBÉ LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Rome, 4 mai 1837.

Je suis au moment, chère amie, d'entrer en retraite ce soir à quatre heures à Saint-Eusèbe, petite maison avec église près de Sainte-Marie-Majeure. Elle appartient aux Jésuites qui l'ont consacrée à ces pieux exercices. J'y resterai jusqu'à la veille de la Pentecôte. Depuis bientôt dix ans que je suis revêtu du sacerdoce, je n'ai encore fait que deux retraites, l'une en 1828, l'autre en 1834, et sans en retirer grand fruit. Aujourd'hui mon âme est dans un tout autre état qu'à ces deux époques et bien plus en mesure de profiter de la solitude. Je n'ai jamais vécu dans une paix intérieure plus profonde, dans un plus sensible désintéressement de moi-même. Ma position à Saint-Louis, que j'habite depuis deux mois et demi, n'est pas néanmoins fixée encore; les mauvais temps ont empêché le vieux supérieur, qui a donné sa démission, de se retirer. De plus, notre ambassadeur est très gravement malade; on désespère à peu près de ses jours. Cet événement, s'il arrive, retardera encore la conclusion de cette

affaire. Je regretterai M. de Latour-Maubourg qui était un homme froid au premier abord, mais bon, et qui me témoignait un intérêt tout particulier.

M. Guéranger vous avait écrit avant la réception de votre lettre du 18 avril. Ses affaires vont à souhait. Les Jésuites qu'on devait se flatter tout au plus de n'avoir pas pour adversaires, se sont montrés de très chauds amis et poussent au succès avec vigueur. J'en suis charmé pour les Bénédictins et aussi pour eux ; car rien n'est pénible comme les défauts que l'on rencontre dans ceux que l'on estime, et surtout dans les serviteurs de la vérité; cette conduite des Jésuites est du reste très habile. Après tout, ils ne peuvent pas se flatter d'avoir en France le monopole des œuvres religieuses ou monastiques, il vaut mieux pour eux se faire des amis de ceux qui doivent un jour participer à l'influence que donnent la vertu et le dévouement. Tout va donc au mieux. La présence de l'abbé Guéranger a été aussi pour moi une véritable consolation; nous nous entendons à merveille sur toutes choses : théologie, philosophie, politique, présent et avenir; il est si rare aujourd'hui de trouver un chrétien où la foi domine le reste ! Il paraît que M. de Genoude a acheté tous nos journaux religieux sans exception. Il faut laisser tout ce monde-là patauger dans les rapsodies gallicanes ; les événements, quels qu'ils soient, en feront bonne justice.

Votre lettre est pleine de votre bonne et vieille tendresse que j'aime tant. Vous et notre bonne jeunesse, voilà ce qui me fait regretter Paris, quoiqu'avec la

ferme résolution de ne m'en pas rapprocher. J'aurais beaucoup à vous dire sur vos observations au sujet de M. l'Archevêque, qui, d'ailleurs, représente avec M. de Genoude, des ruines trop manifestes pour que désormais je songe à laisser mon nom à côté du leur, en quelque manière que ce soit. M. l'Archevêque a achevé de se révéler à moi tout entier dans cette affaire. N'en parlons donc plus. Si je suis appelé à faire du bien en France, Dieu saura m'y ramener par des voies plus fortes que les passions des hommes; et en m'abandonnant sans mesure à sa providence, j'agis tout à la fois en chrétien et en homme habitué à trouver la direction divine miséricordieuse à son égard.

Hélas! quand nous reverrons-nous? J'étais à Gênes, il y a un an, le jour de l'Ascension; je m'éloignais de vous avec la pensée de vous revenir, et maintenant la Providence qui ne manifeste que peu à peu ses intentions pour ne pas nous en accabler, me ferme toute issue probable vers vous. Je suis moins près de la France que l'année dernière, et peut-être en serai-je encore plus loin dans un an. Chaque jour « je quitte le long espoir et les vastes pensées. » Mais je ne quitterai jamais l'affection qui m'unit à vous et je la garderai comme une patrie vénérée. Adieu.

Frascati, 4 juillet 1837.

J'ai tant de choses à vous dire de diverses natures, que je ne sais, chère amie, par où commencer. J'étais à Gensano, joli village au bord du lac de Némi, lorsque j'ai reçu votre bien bonne lettre du 12 juin. C'était

mon Vichy à moi. Je vois avec plaisir que le vôtre vous a fait grand bien cette année. Combien je serais heureux de vous savoir entièrement rétablie ! Après un mois de séjour à Gensano, dans la compagnie de MM. Cabat et Chevandier, je suis venu passer quelques jours à Frascati chez la princesse Borghèse. Là, je relis vos lettres et je songe que j'ai bien des choses en arrière. En remontant à la mi-mai; je trouve une lettre de M. l'abbé Haffringue, de Boulogne-sur-Mer, que j'ai vu ici à Rome, et qui, ayant causé de moi avec M. l'Archevêque, à son retour, m'écrit qu'il l'a vu dans de très bonnes dispositions, et qu'il est même autorisé à me parler d'un canonicat que M. l'Archevêque aurait l'intention de me donner, si je lui adressais une lettre explicative du malentendu de cet hiver. J'ai répondu très sincèrement et très catégoriquement que mon retour à Paris me paraissait trop plein de dangers, et la protection qu'on m'y donnerait trop peu solide. Une lettre de M. Affre, du 23 mai, qui ne m'a été remise qu'il y a peu de jours, contient les mêmes insinuations. Je viens d'y répondre d'une manière beaucoup plus douce, mais qui laisse subsister la même position en son entier. D'un autre côté, M. de Lurde, notre chargé d'affaires actuel, m'a récemment demandé si je voulais cette chapellenie de Saint-Louis, actuellement vacante, et qu'il était prêt à me la donner. Mais après de mûres réflexions sur l'incertitude de ma vie future et sur le peu de valeur de cette place, j'ai cru devoir refuser. Le logement à Saint-Louis m'est conservé de la meilleure grâce du

monde. Cette détermination vous révèle quelque chose de nouveau dans la manière dont j'envisage ma position actuelle. En effet, des instances que j'ai reçues de plusieurs grandes villes de France, entre autres de Metz, m'ont fait concevoir la pensée que peut-être, au lieu de m'enfermer à Rome pour dix ans, et d'y travailler à un livre écrit tout entier dans le froid du cabinet, il serait possible de faire un bien considérable par des conférences suivies, données dans les grandes villes de province. La France est grande, les besoins sont immenses ; pourquoi renoncer à tout parce que Paris m'est fermé ? Ailleurs je n'aurais plus les journaux ni cette coterie persécutrice qui a son siège dans la capitale. Il y aurait moins de fracas et plus d'effet solide. Néanmoins, je n'ai pris encore aucune résolution. Le Cardinal-Vicaire lui-même, tout récemment, m'a témoigné le désir que je fasse des conférences aux étrangers cet hiver. C'est une chose inévitable, si je suis à Rome pendant le carême prochain. Que pensez-vous de tout cela ? J'ai besoin de lumières dans l'incertitude profonde où je suis.

La différence qu'il y a entre vous et moi, chère amie, sur la légitimité, est probablement peu de chose. Je regarde, ainsi que vous, l'hérédité comme un principe important, respectable ; mais la légitimité, telle qu'on l'a faite depuis Louis XIV et Louis XVIII, me paraît entachée de cette malheureuse idolâtrie royale qui a perdu la maison de Bourbon. Aujourd'hui encore, par un aveuglement qui me

paraît un signe d'endurcissement, la cause du légitimisme et celle du gallicanisme sont abominablement unies, et j'ai su, sur les projets de M. de Genoude, des choses dont la folie égale l'impiété. Croiriez-vous que pas un journal religieux n'a voulu annoncer, même à tant la ligne, l'ouvrage de M. Guéranger sur les origines romaines ? Je suis bien convaincu qu'au fond. vous et moi nous sommes d'accord. Mais vous vivez dans une société qui vous oblige d'amortir votre pensée si vive et si lumineuse; moi, prêtre de Jésus-Christ, je veux bien être modeste et modéré, mais non m'associer, à quelque degré que ce soit, à un parti, quoique ces illusions soient respectables en beaucoup de gens. Je croyais vous avoir dit que j'avais reçu l'ouvrage de M. Cousin en même temps que les *Affaires de Rome*. J'ai lu avec un grand intérêt la préface où il y a de bonnes choses mêlées à l'éclectisme de l'auteur.

M***, qui me dit vous connaître, m'a écrit un bonjour à propos de rien. Si vous le voyez, faites-lui en bien mes remerciements. Soyez assez bonne pour dire à M. Chéruel que j'ai reçu une lettre où un pauvre homme nommé G... me prie de continuer à sa femme, quand il sera mort, une petite aumône que je lui faisais. Je prie M. Chéruel d'aller le voir de ma part et de lui dire que M. Récamier s'est chargé de me remplacer près de lui.

Adieu, chère amie, écrivez-moi promptement et donnez-moi de bons conseils. Car soyez sûre que ma confiance et mon affection sont toujours les mêmes.

MADAME SWETCHINE A L'ABBÉ LACORDAIRE

Paris, 27 juillet 1837.

C'est ici, mon cher ami, qu'est venue me trouver votre lettre du 4. J'y suis arrivée très souffrante d'un gros rhume, et, à peine ai-je été mieux, que mon mari m'a donné une alerte brusque et vive; la force de sa constitution a bientôt repris le dessus, il est très bien, et moi rentrée dans les privilèges très justement acquis par ma consciencieuse cure de Vichy. Cher ami, ne vous en effarouchez pas, je suis très contente de votre dernière lettre, et je vous assure que je ne demande guère davantage que la modération, la tranquillité d'esprit et d'expression, la douce confiance qui y règne d'un bout à l'autre. Je ne veux ni ne prétends vous amener à aucun point donné, et quoi que vous en ayez pu croire et surtout dire, je ne respecte pas seulement votre indépendance, mais je l'aime. Je n'en conteste aucun droit; mais, à la vérité, je crois que les droits ne s'attachent qu'au fond des questions, que la convenance règle d'une manière absolue les formes, et c'est à elles que j'ai trouvé quelquefois à reprendre. Les mêmes choses pouvaient être dites et faites autrement, et quand j'y ajoute la précipitation que je vous ai reprochée, j'ai parcouru tout le cercle de mes récriminations passées et présentes. Cher ami, qu'importe que l'on gronde, que l'on grogne et même que l'on gémisse, quand d'ailleurs, on reste si tendrement, si inviolablement attaché? Et ne croyez pas que je donne trop d'importance

à tous ces malentendus, ces tracas qui sont déjà rentrés dans la nuit des temps. L'avenir est à vous aussi libre, aussi favorable que s'il avait été précédé de table rase. J'approuve tout à fait que vous n'ayez pas accepté la proposition de M. de Lurde. En la considérant purement comme affaire, je la trouvais mauvaise, parce qu'elle vous fixait dans une position mesquine, presque inférieure, sans aucune perspective; le logement à Saint-Louis n'est qu'une chose utile et commode, qui ne vous oblige qu'aux démonstrations auxquelles, dans tous les cas, vous ne vous refuseriez pas, et qui vous laisse par conséquent vos coudées tout à fait franches. Je croyais déjà vous avoir dit combien j'étais heureuse de ces conférences à Saint-Louis qui vous avaient été demandées par le Cardinal-Vicaire. Vous y attirerez peu d'Italiens à cause de la langue; d'ailleurs ceux-là, comme prédication, ont le nécessaire; mais les étrangers s'y porteront en foule; c'est sur les pauvres septentrionaux qui affluent à Rome que vous exercerez votre influence, et mon vœu le plus ardent pour mon pays est bien que le plus grand nombre possible de ses enfants tombent dans vos filets. Faire du bien partout et toujours vous sera donné pour consolation, mais ce n'est pas d'une manière si transitoire, si limitée, si incomplète que vous êtes appelé à agir. Paris est votre vrai centre; c'est là, quoi que vous en disiez, que vous serez toujours le plus goûté, le mieux compris, le mieux répondu, ce qui vous importe avant tout. Je suis convaincue que, hors de votre volonté, Paris ne

vous sera fermé que cette année à cause des engagements pris avec M. de Ravignan; 1839 vous réintégrerait dans tous vos droits. Observez, cher ami, que sans entreprendre rien sur vos déterminations, je me contente seulement de vous exposer la vraie position des choses. Les ouvertures qui vous ont été faites de Boulogne-sur-Mer, et celles de M. Affre, vous ont initié à des dispositions que le temps respectera sans doute, et qui jusqu'ici n'ont pas éprouvé la moindre altération. M. l'Archevêque vient de s'absenter entre ses confirmations et l'Assomption qui le rappellera à Paris. Je l'ai vu avant son départ. La première chose qu'il ait faite a été de demander de vos nouvelles de l'accent le plus tendre et presque timide, comme toute interrogation qui redoute la réponse. On sent très bien que si la dignité épiscopale attendait en lui quelque démarche explicative, son cœur doux et déjà réconcilié est bien en avant, comme paix, de tous ces préliminaires. Mais laissons ce terrain-là à Dieu qui seul peut vous y ramener ! Entre Rome et Paris, je vois comme vous un terme moyen qui est la France, et j'approuve beaucoup votre idée d'écouter les propositions qui vous sont faites. Metz ou toute autre grande ville vous offrirait l'occasion de faire grand bien, et il y aurait déjà à ce parti-là l'avantage d'entretenir vos forces, de présenter un but déterminé à votre zèle et à vos méditations. Je crois tout à fait qu'il y a des intelligences et peut-être les plus fortes, qui ne sont pas faites pour les études solitaires, des âmes sympathiques qui ne sont si puissantes sur les autres que

parce qu'elles ont besoin d'être réactionnées vivement elles-mêmes. Je pense, mon cher ami, qu'en suivant cette idée, la prudence n'y met qu'une seule condition; c'est pour vous d'être appelé positivement, directement, personnellement par l'Évêque; en dehors de cette union étroite, intime avec l'épiscopat, il n'y a pas, pour un prêtre, de véritable puissance; il n'y a que cette homogénéité, cette identité qui soit imposante et qui décourage suffisamment la malveillance. Si vous pouviez être demandé par l'Archevêque de Bordeaux[1], il me semble que j'y aurais grande confiance. Dans l'affaire de M. Bautain, il a montré, à ce qu'il me semble, beaucoup d'impartialité, d'esprit de conciliation, au point qu'on n'est pas fâché de se rassurer sur son trop d'indulgence par le choix qu'avait fait de lui M. l'évêque de Nancy. Bordeaux, après Paris, est peut-être la ville qui mettrait le plus en valeur et en lumière votre admirable talent; elle renferme une foule de gens à convertir, ce qui est partout, mais d'une nature plus *convertissable* qu'en d'autres points. Cher ami, je connais et j'estime M*** quoique je le voie très peu, rien ne me sera plus facile que de lui transmettre vos politesses; mais puisqu'il vous a écrit, ce que j'ignorais tout à fait, votre politesse à vous, vous oblige à lui répondre et je vous conjure de le faire. Pourquoi donc se donner un tort à plaisir et se faire d'une personne bien disposée un adversaire froissé et mécontent? Envoyez-

[1] Le cardinal Donnet.

moi une petite lettre pour lui. Ne me trouvez ni trop absolue dans mon exigence ni trop impertinente; c'est sur les choses minimes que j'ose insister ainsi, parce qu'il est bien évident que vous ne pouvez pas avoir une bonne raison de résistance pour ce qui n'engage à rien. Dites-moi donc ce que devient l'abbé Guéranger? Je le perds une demi-douzaine de fois l'an, et ce n'est jamais sans désir de le retrouver.

L'ABBÉ LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Rome, 8 août 1837.

J'espère que cette fois, chère amie, vous ne vous plaindrez pas de mon obéissance. Voici une lettre pour M*** on ne peut plus aimable. Je suis tout à fait de votre avis que je ne dois aller nulle part que sur la demande expresse de l'Évêque. Aussi, vous saurez, pour votre édification, que le Vicaire général de M. de Metz [1], qui était à Rome il y a un mois, m'a expressément invité à venir à Metz et à loger à l'évêché. Néanmoins, j'ai écrit à Metz au dit Vicaire général pour avoir une réponse formelle et authentique. Le curé de Saint-Bonaventure de Lyon m'a écrit pour me presser de venir dans son église; j'ai refusé parce que l'Archevêque n'était pour rien dans cette demande. J'ai Aix à ma disposition. Enfin, l'Archevêque de Bordeaux

[1] M. Chalandon, depuis archevêque d'Aix

vient de m'envoyer son mandement et m'a offert, dans le temps, de me prendre près de lui.

Je ne vous dis pas, puisque vous le savez, que M. Guéranger est abbé perpétuel de Solesmes, ayant anneau, crosse et mître, et chef de la congrégation des Bénédictins de France, affiliée au Mont-Cassin. C'est un résultat merveilleux et qui doit nous porter à aimer de plus en plus l'Église romaine, si divinement habile à démêler ses vrais enfants. Je vais quitter Rome bientôt, après un voyage et un séjour qui ont été véritablement fructueux, car Montalembert et moi, nous avons certainement préparé les voies à l'abbé de Solesmes. Nous sommes aujourd'hui plus que réconciliés avec le Saint-Siège. Je quitterai Rome le 15 septembre prochain, afin de passer les Alpes avant les neiges, mais ceci est encore un secret. J'irai par Milan et Bâle.

Je vous prie de présenter mes félicitations à M. Swetchine sur son rétablissement. Pour vous, je ne vous dis rien, sinon que je vous aime.

Rome, 21 août 1837.

Nous voilà, chère amie, en plein choléra. Après trois semaines d'incertitude, il s'est manifestement déclaré au commencement de la semaine dernière. Il y a eu hier un assez grand nombre de cas foudroyants : la princesse Massimo est morte ; M. Sigalon, peintre français fort distingué, a été enlevé les jours précédents. Néanmoins, le nombre des morts est moins

considérable chaque jour ; et dès que la chaleur diminuera, ce qui ne peut tarder, ce sera probablement le signal de la décroissance du mal. Pour ma part, je ne me suis jamais mieux porté. J'avais eu au commencement de juillet un grand dégoût de la nourriture, qui a disparu depuis longtemps et jamais je ne me suis senti mieux. L'Abbé de Solesmes a eu un peu de fièvre qui est passée. Il attend toujours son bref dont la rédaction avance, et il a envoyé devant lui le père Brandès, son compagnon de voyage [1]. Il me propose de partir avec lui ; mais quoique j'eusse fixé mon départ au 15 septembre, je crois devoir attendre que le choléra ait atteint au moins sa plus haute période et soit en décroissance. Il ne me paraît pas convenable de s'en aller devant le mal, d'autant plus qu'il y a ici dans bien des gens une étrange lâcheté. L'abbé Guéranger doit partir parce qu'il a des devoirs à remplir ; moi qui n'en ai point, il me paraît mieux de rester. Un mois de plus ou de moins ne trouble en rien mes projets ; j'en serai quitte pour trouver un peu plus ou un peu moins de neige dans les Alpes. Cependant, si le mal diminuait notablement d'ici à quinze jours, il est probable que je partirais avec l'abbé de Solesmes. Vous serez avertie de tous les changements que subiront mes résolutions dans des circonstances où il est impossible de ne pas suivre le mouvement imprévu des accidents. Priez pour moi. Le peuple est calme et plein de foi ; nous n'avons pas à craindre les scènes

[1] Depuis recteur du collège au monastère d'Einsielden.

de Sicile. J'ai passé de nouveau huit jours chez la princesse Borghèse, où j'ai été comblé de bontés. Adieu, adieu, chère amie, du courage.

Rome, 16 septembre 1837.

Je suis tout confus, chère amie, des louanges que vous me donnez. Mon ignorance de la langue italienne ne m'a pas permis de me rendre utile aux gens du pays ; et, sauf M. Sigalon que j'ai assisté à la mort, les Français et les Belges n'ont pas été atteints. J'avais écrit au Cardinal-Vicaire pour qu'il disposât de moi, et il m'avait attaché comme auxiliaire à notre paroisse de Saint-Louis ; mais à peine avons-nous eu dans ce centre de la ville quelques cas de choléra. Le voilà qui diminue sensiblement partout, et mon pauvre héroïsme, comme vous dites, se réduira à bien peu de chose. L'abbé de Solesmes a été sérieusement frappé et en danger pendant vingt-quatre heures ; il se dispose à partir jeudi prochain, c'est-à-dire dans quatre ou cinq jours, par un bateau marchand qui est en partance au port de *Ripa-Grande* sur le Tibre. Car il faut que vous sachiez, pauvre chère amie, que toutes les routes sont fermées depuis un mois, que rien ne passe sinon la correspondance portée par des courriers à cheval. Toutes les villes et jusqu'aux bourgs et villages sont armés ; on vous menace du fusil aux portes et on ne vous jette pas même un morceau de pain, fût-ce pour dix piastres. L'idée de la contagion a tourné la tête à ce pays ; et je

ne sais pas encore, malgré la diminution considérable du choléra et sa cessation prochaine, quand il nous sera permis de monter dans une voiture. Ma santé s'est admirablement soutenue moyennant un calme d'esprit non interrompu.

Ce n'est pas que je n'aie eu bien des choses graves à peser dans ces derniers temps. Ma situation présente touche à un dénoûment. Je suis engagé avec Metz pour tout l'hiver après une lettre des plus honorables, écrite au nom de M. l'Évêque de Metz. M. l'Archevêque de Bordeaux vient également de m'écrire en termes aussi aimables que possible et j'ai été contraint de le refuser pour cette fois. Malgré toutes ces avances, qui me présagent pour mon ministère futur une plus grande liberté et une plus grande sécurité, j'ai cru devoir, avant de remettre les pieds en France, écrire une lettre simple et respectueuse à M. l'Archevêque de Paris. Ce séjour de Rome, si utile sous tant de rapports, m'a mis bien des années sur la tête en dix-huit mois. J'en sors meilleur, plus détaché et aussi sans regrets.

Je ne puis vous dire encore l'époque de mon départ, vu l'état des routes. Dès qu'elles seront ouvertes, je partirai, mais quand le seront-elles? Dans tous les cas, au 15 octobre, je suis résolu de n'être plus ici et j'aurai le plaisir d'une aventure, si je n'ai pas celui d'une bonne voiture.

J'irai tout droit à Metz, soit que j'entre en France par le Simplon ou par la route de Vérone et du Tyrol. Je serai attiré à Trente par les souvenirs du Concile et

aussi par une femme fort remarquable qui a les stigmates et dont on parle beaucoup [1].

Adieu, chère amie, écrivez-moi toujours ici parce que, dans le cas de mon départ, vos lettres me suivraient.

P.-S. — J'ai fait dernièrement un discours à la Chambre des Députés, dans ma tête, contre toute l'aristocratie européenne. Il a fort réussi.

Milan, 12 octobre 1837.

Chère amie, nous sommes arrivés avant-hier à Milan, l'abbé de Solesmes et moi, bien portants, après quinze jours de voyage en voiturin et à travers des fumigations innombrables jusqu'aux bords du Pô, où nous avons enfin trouvé la liberté. Nous partons demain matin pour Lausanne, par le Simplon, ensuite pour Besançon et de là à Villersexel [2]. Je me rendrai de là directement à Metz. M. Guéranger vous porte un petit souvenir de Rome, que je vous envoie, et que je vous prie d'agréer avec bonté.

Le Saint-Père m'a reçu à mon départ de la manière la plus affectueuse et m'a donné avec un crucifix plusieurs grandes médailles d'argent frappées sous son règne.

Adieu, je revois la France avec grande joie.

[1] Marie de Mörle.

[2] Terre en Franche-Comté du marquis de Grammont, grand-père de Mme de Montalembert. L'abbé Lacordaire y passa quelques jours, prêcha dans l'église du village, et y donna lecture de sa *Lettre sur le Saint-Siège* encore inédite.

Dijon, 8 novembre 1837.

Le mariage d'un de mes proches parents, M. Dugiet, m'a amené à Dijon pour quelques jours, et c'est là, chère bonne amie, que je reçois de vous une seconde lettre depuis mon entrée en France, tandis que je ne vous ai pas encore donné signe de vie. A vrai dire, je comptais d'abord sur l'abbé de Solesmes pour vous parler de moi, et ensuite je voulais asseoir tout à fait ma pensée sur les choses dont je désirais vous entretenir.

Je n'ai pas encore reçu la lettre de M. l'Archevêque, elle a dû être renvoyée sur-le-champ de Rome à Metz.

Toute mon ambition est de créer en France un enseignement qui y manque. Toute église cathédrale devrait avoir une chaire comme celle que j'indique. C'est un besoin d'une époque où la jeunesse n'apprend nulle part sa religion et a néanmoins un désir immense de la connaître. Je m'estimerai heureux si je consume ma vie à cette création que j'ai déjà bien avancée, puisqu'après dix ans de sacerdoce, il n'y a presque pas de ville épiscopale où il ne dépende de moi d'être appelé à un enseignement que M. Frayssinous avait borné à Paris, et dont même il ne possédait pas la véritable idée. Peu m'importe ce que je deviendrai, du reste ; la Providence me donnera du pain dans la mesure qu'il lui conviendra. Mais je ne sacrifierai pas à un établissement de convenance humaine une œuvre nécessaire, qui s'est peu à peu

formée malgré mille obstacles et pour laquelle Dieu a bien voulu se servir de moi comme d'un instrument.

J'apprends avec peine, chère amie, que vous êtes souffrante. Je crains que l'hiver ne vous maintienne dans cette disposition. Donnez-moi vite de vos nouvelles. J'ai reçu de tout le clergé que j'ai vu depuis mon entrée en France l'accueil le plus cordial et le plus flatteur. Il ne me manque que de vous revoir, mais cela est impossible. Il faut que tout soit décidé avant que je mette les pieds à Paris.

Adieu, chère bonne amie, priez pour moi. Mes respects au général.

Metz, 4 décembre 1837.

C'est hier, chère amie, que j'ai parlé pour la première fois dans la cathédrale de Metz, en présence d'un nombreux auditoire. Nous avions une enceinte réservée pour les hommes qui était grande et remplie. Monseigneur n'a pu y assister à cause de ses infirmités et de son grand âge. Ses grands vicaires ont été contents, quoique le discours fût un peu abstrait, surtout pour une première fois. J'ai été accueilli à Metz et dans les quatre diocèses que j'ai traversés, avec une cordialité qui m'a surpris et qui m'a prouvé que mon voyage de Rome n'avait pas été sans fruit, même pour la France. Je suis donc fort content et je pense que tout ira bien jusqu'à la fin.

J'ai lu dans les journaux que l'empereur de Russie ordonnait à tous ses sujets de quitter la France.

N'êtes-vous pas à l'abri de ce nouveau coup ? Rassurez-moi là-dessus. Cet homme perd tellement l'esprit à force de vouloir être despote, que rien n'est incroyable de sa part.

Une autre fois, chère amie, je vous écrirai plus au long. Pardonnez-moi aujourd'hui de ne vous dire que le strict nécessaire. Adieu, adieu.

Metz, 18 décembre 1837.

Chère bonne amie, je viens de voir M. de Falloux qui m'apportait de vos nouvelles et par une coïncidence heureuse, au moment où il entrait dans ma chambre, un paquet venant de Rome m'apportait la lettre de M. l'Archevêque, très bonne et très cordiale. Je vais publier mon manuscrit dont l'impression doit être achevée en ce moment. J'y ai joint une courte préface et j'ai retranché ces trois ou quatre pages relatives à M. de La Mennais, qui aujourd'hui seraient intempestives. L'affaire de Cologne et les préventions que j'ai rencontrées dans plusieurs esprits distingués, contre le Saint-Siège, m'ont déterminé à cette publication.

M. de Falloux m'a donné des nouvelles de votre santé, meilleures que dans votre dernière lettre. Il m'a dit vous avoir écrit sur la conférence d'hier ; c'est pourquoi je ne vous en dis rien, sinon que tout marche sur des roulettes, et qu'il n'y a, parmi les laïques et le clergé, pas ombre d'opposition. Jamais je n'ai été plus tranquille et plus heureux.

J'ai reçu la lettre imprimée de M. Bautain et une lettre de lui en réponse à celle où je le félicitais. L'affaire n'est pas plus avancée ; M. de Trévern [1] veut à toute force qu'il soit hérétique malgré lui. Ce pauvre vieillard finira tristement une carrière d'homme d'esprit.

Adieu, chère amie, priez pour moi. Tout à vous de cœur.

[1] Évêque de Strasbourg.



ANNÉE 1838

Metz, 5 janvier 1833.

Je suis comblé ici, chère amie, de consolations inattendues. Le terrain s'affermit sous mes pieds avec une promptitude et une solidité sans pareilles. Il me semble être arrivé à un point d'émancipation, de propriété de moi-même, d'action sur les autres tel que je n'osais pas l'espérer avant dix années. Si je pouvais vous communiquer mes impressions, vous développer toute la suite de mes sentiments et de mes pensées, je crois que nous serions bien près d'être complètement d'accord. Dans tous les cas, soyez persuadée qu'il n'y a chez moi ni défiance ni quoi que ce soit qui ait changé. J'ai vu que l'heure était venue d'un acte décisif, je l'ai fait ; voilà tout.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre sinon que je suis entré en correspondance avec M. Bautain, qui me paraît dans de très bonnes dispositions. Nous devons nous voir après le dimanche de la Sexagésime, c'est-à-dire à la mi-février. J'ai un oncle à Strasbourg, que j'irai voir et qui vient de m'écrire pour me prier de la part de l'Évêque de venir à Strasbourg. Je reviendrai de là à Metz par Nancy, où je

passerai quelques jours chez M. Guerrier de Dumast.

L'abbé Guéranger m'écrit qu'il y a chez vous 300 fr. à ma disposition. Je vous prie de les remettre à M. Chéruel qui doit couvrir diverses dépenses pour moi. Si la somme n'était pas entière, donnez-lui ce que vous avez pour le moment ; car je pense que cela est pris sur notre petite association de Solesmes.

Adieu, chère bonne amie, je vous envoie mille vœux de bonne année et elle sera en effet bien heureuse pour moi puisque je vous y reverrai. M. Chevandier a voulu à toute force me préparer une chambre dans l'appartement qu'il vient de louer. Je n'ai pu le refuser tant il y a mis d'instances ; mais nous ne serons pas très loin l'un de l'autre. Adieu

Metz, 29 janvier 1838.

Je devrais être en ce moment sur la route de Strasbourg, chère et bonne amie, c'était mon projet. Une lettre de M. Chéruel m'a appris qu'on répandait le bruit que le clergé de Metz avait supplié l'Évêque de me retirer la parole et que je serais contraint prochainement de partir. Cette nouvelle m'a fait prendre la résolution de ne pas quitter jusqu'à Pâques, et j'en suis à présent ravi. Mes forces ont augmenté beaucoup par l'exercice. Jamais ma voix n'a été plus forte et plus sonore. J'irai jusqu'à Pâques sans l'ombre de fatigue réelle, et cela étant, il valait mieux ne pas couper en deux ma mission.

Depuis ma dernière lettre, j'ai eu à subir les attaques

des protestants et des républicans. Ceux-ci, qui étaient d'abord très bien disposés, ont été blessés de quelques passages de ma *Lettre sur le Saint-Siège*, et ils ont publié contre moi, dans un des derniers numéros du *Courrier de la Moselle*, un énorme article en dix colonnes. Ils sont toutefois forcés de reconnaître que ma parole est fort libérale, ce qui les embarrasse beaucoup pour l'accorder avec mon écrit. Ils partent de là pour faire des suppositions inimaginables et les plus divertissantes du monde. Me voilà donc brouillé avec les républicains, justement par le même écrit que les légitimistes n'ont pas voulu annoncer dans leurs journaux[1], et je parierais cent contre un que le ministère et le juste-milieu ne sont pas contents de leur côté, de sorte que j'ai le bonheur incomparable de n'avoir pour moi aucun parti.

Les protestants, que j'ai attaqués dans une conférence qui a peut être réussi plus que toutes les autres, et à laquelle assistait M de Falloux, n'ont pas manqué de relever le gant. Ils ont publié deux brochures et un article dans le *Courrier de la Moselle* sans compter un nouvel écrit contre les indulgences que j'attends de jour en jour. Et enfin aujourd'hui même, si l'on ne m'a pas trompé, une brochure républicaine doit fondre sur ma pauvre tête. J'ai pris le parti de ne répondre à rien de tout cela, ni en chaire, ni par écrit, parce que cela n'en vaut pas la peine, que la ville

[1] La *Quotidienne* publia, peu après la date de cette lettre, un article très sympathique du vicomte de la Bouillerie, aujourd'hui évêque de Carcassonne.

entière est pour moi et qu'hier nommément jamais je n'ai eu un auditoire aussi nombreux.

Vos conseils, chère amie, sont excellents. Je n'ai nulle envie, je vous assure, de me brouiller avec Paris. On y fait bien des efforts à présent pour me détruire. Il y a des gens qui ont une peur horrible de m'y revoir, ils ne savent guère que j'ai justement la même pensée. M. de Falloux a dû vous parler au long de ma situation et de mes projets ; je l'ai bien tendrement et cordialement embrassé. C'est chez vous que je l'ai connu, et en le revoyant je me suis senti une tendresse de frère pour lui. Il me semblait vous revoir, revoir votre appartement, vos meubles, vos tableaux. Oh ! qu'il est doux de retrouver des images de ce qu'on aime et qui est entré avant dans notre cœur ! Remerciez bien cet excellent jeune homme de la lettre qu'il a insérée en ma faveur dans l'*Univers*. Je lui en écrirais, si je ne trouvais pas qu'il est meilleur de ne pas remercier des éloges qu'on reçoit.

L'*Austrasie,* revue de Metz, avait donné quelque essai d'analyse de mes conférences. Je n'en ai pas été content, et cela n'ira pas plus loin. Les rédacteurs se sont rangés à mon avis et m'ont montré une grande bienveillance. Adieu, chère amie, mille tendresses.

Donnez-moi des nouvelles de votre santé.

Metz, 13 février 1838.

Aussitôt que j'eus reçu votre lettre du 30 janvier, chère amie, j'écrivis à M. l'abbé Bautain, et le 4 février, dimanche soir, je partis pour Strasbourg, où je suis

resté deux jours francs. J'ai vu M. Bautain. Je l'ai trouvé constant sur l'impossibilité de terminer l'affaire à Strasbourg, vu qu'il ne peut logiquement et théologiquement faire un acte de foi sur les propositions d'un seul évêque. Il s'est déterminé à partir immédiatement pour Rome, et en preuve de sa sincérité, il a suspendu l'impression d'un ouvrage considérable de philosophie, qui était déjà commencée, et il l'emporte à Rome pour le soumettre à la révision. Cette circonstance, ce me semble, donne à son voyage une tournure nouvelle; il fait précisément ce que M. l'abbé de*** regarde dans sa lettre comme le droit de tout catholique. Je suis convaincu qu'il acceptera tout ce que Rome fera et voudra. Me mettant à sa place, je n'aurais pas hésité non plus à partir pour Rome, ce qui est toujours d'ailleurs d'un bon exemple, et c'est sans doute une chose merveilleuse de voir comment Dieu fait incliner la France vers ce siège suprême dans toutes les affaires qui se présentent.

Je me suis déjà occupé de votre protégé du 51e de ligne et je compte le voir ces jours-ci. Je pourrai, dans tous les cas, le mettre en relation avec les pères Jésuites qui s'occupent beaucoup ici de réunir les soldats et sous-officiers qui ont conservé la foi.

Pour moi, chère amie, mon œuvre s'avance de la manière la plus satisfaisante, et je rends grâce à Dieu chaque jour de la marche que j'ai prise. Les consolations surabondent dans mon cœur. Je vais néanmoins chaque jour au-devant du moment où je vous reverrai. Voilà bientôt deux ans que je vous ai quittée. C'est

être trop longtemps sans se voir, et j'espère que désormais les séparations seront abrégées, puisque nous ne pouvons encore atteindre le moment où il n'y en aura plus.

Adieu, chère amie, priez Dieu pour moi et pour le voyageur de Rome. C'est un peu notre œuvre maintenant.

Metz, 22 mars 1838.

Mille remerciements, chère amie, du manuscrit que vous m'avez envoyé. Bien que j'y eusse trouvé, si je l'avais voulu, une occasion séduisante pour mon amour-propre, j'ai été tourné naturellement d'un autre côté, vers le souvenir de l'excellent jeune homme qui en est l'auteur. J'ai regretté davantage après l'avoir lu, que l'Église en eût subi la perte, car je ne doute pas qu'il ne l'eût bien utilement servie. Remerciez-le de ma part, je vous en prie, du plaisir qu'il m'a fait, et surtout du mouvement de cœur qu'il veut bien conserver pour moi malgré le cours des années et l'absence. Il est un de ceux que je me réjouis de retrouver après deux longues années; car voici mon exil qui s'achève. Immédiatement après Pâques, le 19 avril, je partirai pour Liége et Bruxelles, où je ne resterai pas longtemps, et par conséquent je serai à Paris du 1er au 10 mai. Ma carrière s'achève ici mieux encore qu'elle ne s'est commencée. J'ai eu un mal de gorge qui m'a forcé de suspendre mes conférences un dimanche, mais pas davantage. Depuis mes dernières

lettres, car je vous ai écrit et je ne sais plus trop les dates, il est vrai, j'ai reçu des demandes de plusieurs évêques, de ceux de Liége, de Grenoble, d'Aix. Grenoble n'a pas pu s'accommoder du long temps qu'il me faut. J'ai refusé Liége, Lyon, Marseille, jusqu'à nouvel ordre. On s'arrangeait de moi à Strasbourg, lorsque mon voyage et celui de l'abbé Bautain ont engagé l'Évêque à suspendre l'effet de sa bonne volonté. Bref, je ne me suis engagé qu'à Aix et Bordeaux. Vous voyez par là, chère amie, que je me suis déterminé à continuer ma vie de province. Les réflexions m'avaient conduit là et c'était chose faite, lorsque j'ai su que M. de Ravignan était retenu à Notre-Dame jusqu'en 1840 inclusivement. J'avais donc bien rencontré. Du reste, j'ai beaucoup à causer avec vous sur l'avenir. Une lettre, si longue qu'elle fût, ne pourrait vous dire tout ce à quoi je pense. Il vaut mieux attendre l'inappréciable parole, le coin du feu et les longues heures.

Vous ne me dites rien de votre santé, comment allez-vous? Irez-vous cette année à Vichy? M***, comme vous le dites, est un peu absolue. C'est dans son caractère un trait qui m'a fait peine, car j'aime par-dessus tout les âmes qui prennent l'empire sans le vouloir...

J'ai reçu une lettre excellente du P. Roothaan, général des Jésuites, auquel j'avais recommandé M. Bautain. Il se montre très satisfait de lui, et croit que tout ira bien.

Adieu, chère amie, mille tendresses éternelles.

Abbaye de Solesmes, 25 juin 1838.

C'est grand dommage, chère et bonne amie, que vous ne puissiez venir nous voir ici, car c'est un bien bel endroit, où il ne manque que vous. Je m'y trouve parfaitement heureux et content. J'ai déjà dévoré, en huit jours, je ne sais combien de gros livres sur notre affaire et j'y suis toujours plus confirmé [1]. Chose singulière ! il est venu me voir un ecclésiastique, homme de bien tout à fait, pour me conseiller de faire ce dont je m'occupe. La même chose m'était déjà arrivée à Metz. La seule considération qui m'effraie quelquefois, c'est de me trouver trop imparfait. Je reconnais en moi de bonnes choses et surtout un véritable profit depuis quatorze ans que je suis entré au service de Dieu. Il me semble que je suis désintéressé, sobre, point trop orgueilleux, bien plus détaché du monde et du bruit que jamais, bien plus capable de mourir à moi-même, porté vers Dieu par l'intelligence et par le cœur, facilement ému des choses divines ; et cependant ma vie me paraît si ordinaire au fond ! Enfin, Dieu disposera de moi selon sa volonté. Je me rassure parce que je n'ai jamais rien fait avec plus de calme et de maturité. Vous ne sauriez croire, chère amie, combien je suis tranquille et patient. Le temps ne me presse pas, ce qui n'est pas l'ordinaire chez moi. L'abbé de Solesmes me croit tout à fait propre à cette

[1] Le rétablissement en France de l'ordre de Saint-Dominique.

bonne œuvre, il m'y encourage beaucoup. Son affaire à lui n'est pas encore terminée.

J'ai reçu une lettre de ce bon Hercule de Serres. C'est une âme ravissante et qui me fait regretter l'éloignement d'un pays où l'on en trouve de telles. Je lui réponds aujourd'hui. Le 18 juillet, je vous reverrai ainsi que lui. Priez pour moi et écrivez-moi, parlez-moi de votre santé, qui n'est pas aussi bonne qu'à mon arrivée de Metz. Dites-moi si vous êtes mieux ou toujours de même. Aimez-moi.

Florence, 10 août 1838.

Je ne sais, chère bonne amie, ce que Dieu me réserve à Rome, mais il est certain que je n'y suis jamais allé plus vite. J'espère que c'est quelque chose de mieux que le diable qui m'y pousse. Je suis arrivé ici ce matin venant de Livourne et, le croiriez-vous ? je suis venu de Gênes à Livourne par le bateau à vapeur sans presque sentir aucun mal, tant la mer était belle, et sans pourtant avoir le courage de poursuivre jusqu'à Civita-Vecchia. Demain soir, je vais à Rome par *il corriere*, et j'y serai lundi dans la journée, le 13 août. Sur les onze jours qui nous séparent, je n'en ai passé que deux dans mon lit, une nuit à Lyon et une autre à Turin. Il est vrai que la nuit est le meilleur temps pour voyager dans cette horrible poussière; je n'en ai jamais vu autant que de Turin à Alexandrie, c'était presque une avalanche.

Je suis logé ici dans le même hôtel, où, il y a plus de six ans, je logeais avec l'abbé de La Mennais. Savez-

vous, chère amie, que, quoi qu'on en dise, je suis bien meilleur que dans ce temps-là! Plus j'avance vers Rome, plus je suis tranquille et content. Je crois vraiment accomplir la volonté de Dieu, et je suis pénétré de reconnaissance pour tout le bien qu'il m'a fait pendant mon voyage en France; car il faut maintenant que je parle de mes voyages en France! La réussite de Metz, le bon effet de ma *Lettre sur le Saint-Siège,* le bon accueil que j'ai reçu partout, l'éclaircissement de ma situation à Paris, tout cela ce sont de grands bienfaits, sans optimisme. C'est une bonne campagne. Mais vous êtes possédée du démon du mieux; vous n'êtes jamais satisfaite. Savez vous encore, chère amie, que j'ai d'horribles reproches à vous faire? Premièrement vous n'avez pas assez de confiance en moi, vous me jugez trop mobile, vous ne voulez pas que la suite des événements me commande, qu'aujourd'hui je revienne en France, que demain j'en parte, qu'aujourd'hui j'adore la province et que demain elle me fasse peur. Vous êtes logique, chère amie, et l'abbé Bautain dit que la logique est une effroyable cause d'égarement. Je vous cite mes autorités. Secondement, vous ne me dites pas assez les choses telles que vous les connaissez; vous me traitez en enfant qui a besoin d'ignorer beaucoup. Sans doute, il est bon d'épargner à ses amis certaines connaissances qui ne peuvent qu'affliger sans aider la conduite: mais ce sont des cas rares et j'ai toujours peur avec vous de ne pas savoir bien ce que vous savez. Je ne l'impute qu'à votre amitié profonde qui

veut me ménager; toutefois j'en souffre parce que je n'ai pas la juste mesure des choses que j'ai intérêt de connaître. Heureusement que je vais être moine et vous débarrasser de moi... Je le dis peut-être plus sérieusement qu'il ne paraît, car sans doute vous devez souffrir de beaucoup de choses à cause de moi. Plusieurs personnes doivent vous en vouloir de l'attachement que vous me portez. J'y ai souvent pensé. Comprenez bien que toute ma vie est dévouée à l'incertitude où vous l'avez vue, je ne me fais pas illusion. La paix serait le prix de sacrifices que je ne ferai jamais, et des questions immenses sont en jeu au travers du petit tracas qui me regarde. Si vous voulez donc continuer de m'aimer, il faut vous résigner au spectacle de mes inquiètes destinées. Mais quelles qu'elles soient, elles n'emporteront jamais dans leur cours la pensée et l'affection qui vont vers vous. Écrivez-moi poste restante à Rome. Dès les premiers jours, je vous écrirai.

Frascati, 22 août 1838.

Il y a aujourd'hui huit jours, chère bonne amie, que je suis arrivé à Rome, entre neuf et dix heures du matin, au moment où le canon tirait pour annoncer le couronnement de l'image de la sainte Vierge par le Pape à Sainte-Marie-Majeure. Quelques heures après, sans avoir vu personne, sans avoir même laissé mon passeport à la porte parce que je suis entré à pied, j'ai gagné Frascati et j'ai été rencontré en route par la

princèse Borghèse, qui revenait de la *Funsione*[1]. Il faut vous dire qu'à Foligno, où j'avais été amené par le courrier de Florence, j'ai manqué le courrier de Bologne qui était plein, et j'ai été obligé de prendre un voiturin pour achever la route. Cette circonstance m'a valu le plaisir de retrouver à Marni le jeune Cabat, qui m'a accompagné à Rome. Ce cher ami m'a ravi par les progrès intérieurs qu'il a faits dans la religion. Le surlendemain de mon arrivée à Frascati, j'ai écrit au cardinal Lambruschini pour lui demander une audience, ne voulant rien faire sans m'appuyer au centre même. Hier, Mgr Capaccini m'a répondu que le cardinal était allé à son abbaye de Poggio-Mirteto, qu'il avait reçu ma lettre avant son départ, et qu'il me recevrait samedi, dimanche ou tel jour à mon choix. Le billet de Mgr Capaccini était conçu dans les termes les plus aimables. Je viens de lui répondre et samedi prochain je verrai, lui et le cardinal, après quoi, selon leurs conseils, je ferai mes ouvertures à la Minerve[2]. Voilà, chère amie, où nous en sommes. Pour moi, je suis plus calme et plus ferme que jamais. Mon plan s'est beaucoup mûri dans ma tête. Priez beaucoup pour moi.

Je ne vous écris que ce mot aujourd'hui pour que vous ne soyez pas inquiète d'un silence trop prolongé. J'aime mieux vous dire seulement un mot que de vous laisser dans l'anxiété de votre cœur maternel. Si vous voyez Hercule de Serres, donnez-lui de mes

[1] Cérémonie religieuse.

[2] Couvent des Dominicains, à Rome.

nouvelles; il est au courant de mon dessein. Je lui ai écrit de Florence. Êtes-vous toujours contente de lui ?

Adieu, chère bonne amie, je ne saurais assez vous recommander de me dire le plus crûment possible toute votre pensée. Pour moi, avec mes amis, je suis dur comme du bronze. Vous êtes trop bonne.

Rome, 27 août 1838.

Vous avez donc bien prié pour moi, chère bonne amie, car jamais bataille n'a été plus complètement gagnée que celle-ci. Je vous écrivais de Frascati que j'avais une audience du cardinal secrétaire d'État pour le 25. Je suis arrivé dès le matin à Rome et je suis entré d'abord chez Mgr Capaccini. Après que je lui eus exposé mon dessein, dont je crois qu'il était instruit par ailleurs, il me dit que cela ne souffrirait aucune difficulté. Nous causâmes longtemps et avec une grande confiance de sa part. Il me dit que le cardinal allait à la chapelle de Saint-Louis, et que je ferais mieux de remettre à le voir le mardi suivant, qui est demain, lorsque j'aurais terminé du côté de la Minerve. Je compris que le cardinal savait tout et qu'ils étaient d'accord sur la réponse.

J'allai immédiatement à la Minerve, chez le P. Lamarche. Il m'accueillit, en vérité, comme un envoyé du ciel et me donna rendez-vous pour le lendemain soir, 26, avec le Père général. Le général actuel se nomme Ancaroni. Il vient d'être élu pour six ans, et c'est un homme qui ne songe qu'à la réforme de son

ordre. Je ne puis vous dire, chère amie, quelle délicieuse conversation j'ai eue avec ce bon et saint vieillard. Il me semblait entendre saint Siméon disant le *Nunc dimittis*. Bref, on nous donne Sainte-Sabine pour y faire seuls notre noviciat, et on envoie ailleurs les novices qui s'y trouvent. Nous ne serons là que des Français. Le noviciat sera d'une année, après quoi la colonie retournera en France, moi étant provincial ou vicaire général de l'ordre, avec carte blanche. Nous pourrons fonder des collèges pour l'éducation de la jeunesse, avec exemption de l'office public pour les pères occupés dans les collèges, et nous aurons ainsi trois sortes de maisons : les noviciats, les maisons professes, les collèges, unissant par là la vie des clercs réguliers à celle des ordres monastiques, ce qui est une grande nouveauté, mais nécessaire et qu'on nous concède. Cela seul assure notre vie et son utilité pratique. Enfin, j'ai obtenu sans contestation au delà de tout ce que je pouvais désirer, avec une bonne grâce, une joie, un sentiment qui me ravissaient. Joignez à cela que tous ceux que j'ai déjà vus, Mgr Capaccini, Mgr Acton, le cardinal Odescalchi, m'ont fait un accueil incroyable et qui m'a prouvé que la confiance est arrivée à sa plénitude. Mgr Capaccini m'a présenté à un auditeur de la légation de Vienne, lequel m'a dit qu'il avait entendu plusieurs fois M. de Metternich faire mon éloge. J'ai remarqué partout un accroissement de bienveillance.

Les Jésuites se conduisent admirablement. J'ai dit la messe dans leur église avant toute autre et le

général m'a offert le chocolat chez lui, où nous avons eu une grande conversation, qui m'a prouvé qu'il nous traiterait en amis. Le P. Rozaven a votre lettre.

Donc, chère amie, dès que j'aurai eu mon audience du Pape et achevé mes visites, je repars pour la France. J'y passerai l'hiver à chercher cinq jeunes gens de foi et de courage, capables de se donner réciproquement les uns aux autres avec un dévouement sans bornes et une humilité véritable. C'est là le grand et dernier point. Après Pâques qui est le 31 mars, nous reviendrons à Rome et il est probable qu'au commencement de mai 1839 nous ferons à Sainte-Sabine notre entrée solennelle. Je ne sais pas encore comment je réglerai mon séjour en France. Écrivez-moi à Dijon poste restante. Vos lettres ne me trouveraient plus ici. Avant huit ou dix jours, je n'y serai plus. J'ai eu bien du bonheur de m'être ouvert en mai 1837, sur mon projet; cela a donné à tout ceci un grand air de maturité.

Je vous prie, chère amie, de faire insérer tout de suite dans l'*Univers* l'article suivant. Je donne la même commission à Montalembert, mais vous arriverez plus tôt que lui :

« M. l'abbé Lacordaire est en ce moment à Rome. Il s'y occupe du rétablissement de l'ordre de Saint-Dominique en France, pensée qui était déjà depuis longtemps la sienne. On nous écrit qu'il n'a rencontré aucune difficulté, ni de la part du gouvernement pontifical, ni de la part des Dominicains, mais au

contraire une faveur universelle. M. Lacordaire se propose de revenir incessamment en France pour y réunir quelques hommes d'une foi profonde et généreuse, et retourner avec eux à Rome, où ils feront une année de noviciat dans le couvent de Sainte-Sabine, au mont Aventin, qui est mis exclusivement à leur disposition. »

La publicité ne pouvant plus être évitée, il vaut mieux prendre les devants; c'est d'ailleurs un premier appel aux âmes qui me mettra en rapport avec celles que la Providence tentera.

Ainsi, chère amie, nous allons donc nous revoir encore. Que Dieu soit béni ! Je commence à avoir peur de tout ce qu'il fait pour moi. Je suis bien heureux. Je vais écrire à M. l'Archevêque, à M. l'Évêque de Meaux, etc. Mes hommages au général.

Rome, 14 septembre 1838.

Demain soir, chère amie, à minuit, je repars pour la France par le courrier de Bologne. Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre depuis la lettre qui vous a annoncé le succès de mon voyage, sinon qu'il s'est de plus en plus confirmé. J'ai vu le Saint-Père, qui m'a reçu avec la plus cordiale bonté, le reste du temps je l'ai passé à Frascati, sauf ces derniers jours. J'ai eu le bonheur encore de rendre à l'abbaye de Solesmes un service signalé qui a changé sa position, par un entretien avec le cardinal Lambruschini et par un mémoire que j'ai présenté au cardinal Sala sur son invitation, Ce mémoire a réussi, comme je l'ai su hier par le

général des Jésuites, qui m'a répété plusieurs fois : Vous êtes venu bien à point pour cette affaire. Je m'en vais donc aussi content et tranquille qu'il est possible à un homme sur la terre, et heureux de la pensée de vous revoir en si peu de temps.

J'ai été bien étonné, chère amie, que cette phrase vous ait fait de la peine, car je l'ai écrite exprès pour donner à cet endroit un tel caractère d'exagération que vous n'en fussiez pas émue[1]. Voyez ce que c'est que le malheureux art d'écrire ! Je sais trop bien la force et le dévouement de votre cœur pour avoir jamais eu la pensée qui résulterait de ma phrase prise sérieusement. Il faut que ma plume soit quelquefois malheureuse et fort différente de ma parole ; il me semble qu'elle blesse sans intention. La seule chose réelle de tout ce que je vous disais, est la peine que j'ai ressentie d'avoir quelquefois troublé vos rapports d'amitié ; mais je ne doute pas le moins du monde que vous ne preniez votre parti sur ces injustices et ces susceptibilités. C'est à moi d'en souffrir plus que vous. Je n'ai pas bien dit cela clairement, c'est ma faute. Vous autres, femmes, vous avez un art de dire qui est admirable, qui est fin, délicat, enveloppé, ouvert quand il le faut et à charmer tout l'univers. Il faut nous pardonner notre esprit grossier, qui va tout droit, même quand il va de travers.

Mais de quoi est-ce que je vous parle ? Vos réflexions sur ma vocation sont excellentes. Je vous assure que

[1] Je vais être moine et vous débarrasser de moi... (Page 161.)

jamais en pareille matière, le respect humain ne m'a fait avancer ou reculer. Les désagréments de Paris n'ont été pour rien dans mes résolutions; car je n'avais pas encore autant aimé Paris, autant senti le bien que j'y pouvais faire, ni recueilli là de pareils témoignages d'estime et de confiance. Ma force m'apparaissait plus grande que jamais. C'était précisément le sentiment que j'en avais qui me faisait hésiter à accomplir le sacrifice que Dieu me demandait intérieurement. Ma carrière, me disais-je, est faite, mon action assurée; pourquoi recommencer sur nouveaux frais? Sans doute aussi les tracasseries me frappaient comme motif de détermination, mais très faiblement. Je les appelais à mon secours pour aider la grâce de Dieu, pour vaincre ma lâcheté. Je n'ai eu, Dieu le sait, dans cette affaire, qu'un seul combat, celui de la faiblesse en présence d'un grand dévouement. J'étais heureux, content, sans soucis, et j'allais me jeter sur les épaules, non pas tant une vie dure, une robe de laine, que ce fardeau pesant d'une famille à élever et à nourrir. Moi sans besoin j'allais me trouver des enfants qui me demanderaient du pain. L'égoïsme me disait: Reste; Jésus-Christ me disait: Lorsque la gloire et la tranquillité me furent proposées, j'ai choisi la vie et la mort de la croix. Voilà toute mon âme dans ces derniers mois. Aujourd'hui j'ai terrassé l'ennemi; je ne sens plus l'ombre de la lâcheté humaine, et c'est ce qui m'assure du succès encore plus que les facilités que j'ai trouvées. Quand je suis entré au Séminaire, il y a quatorze ans, j'ai éprouvé

absolument les mêmes mouvements : d'abord une lutte où je me faisais les mêmes discours, puis, ma décision prise, une fermeté, une certitude que nul déboire n'a troublées un seul instant, ni une seule fois. A ces deux grandes époques de ma vie, j'ai sacrifié un état fait à un état incertain, un état dont j'étais content à un autre qui m'effrayait. Quant au séjour d'Italie dont vous me parlez, chère amie, je ne l'ai jamais vu que comme un pis aller, un asile, un hôpital, en cas que Dieu vînt à permettre ma ruine complète, ce morceau de pain que la bonté divine laisse au riche qui a tout perdu.

Genève, 29 septembre 1838.

Me voici aux portes de la France, chère amie, et je ne puis m'empêcher de vous dire tout le plaisir que j'en ressens. Encore quelques jours et je vous reverrai ; moi qui n'espérais pas vous revoir avant une année, je vais passer l'hiver à Paris. A Bologne, j'ai dit la messe sur le corps de saint Dominique, et j'ai été parfaitement accueilli de nos pères, ainsi qu'à Turin où j'ai vu Silvio Pellico, excellent homme fort simple et dont j'ai été bien content. Je revois Genève après dix ans. C'était en 1828, au mois de juillet, que j'y suis venu. Je roule dans mon esprit tout ce qui s'est passé depuis, et on peut à peine croire à son identité tant les années changent la situation de l'homme ! Si vous m'aviez vu alors, j'étais prêtre depuis un an, caché dans un couvent de Visitandines, près du jardin des Plantes, sans ami, sans soutien,

seul avec ma mère, cherchant péniblement ma route et ne sachant à quoi Dieu m'appelait. Je ne serais pas capable aujourd'hui de la vie abandonnée que je menais alors, et je m'étonne d'avoir pu la supporter. Que je me trouve changé tout en étant si radicalement le même!

Je n'ai pas répondu à toute votre bonne lettre que j'ai reçue à Rome où je n'en ai reçu que trois; mais je l'ai tout entière dans le cœur. Je suis bien sûr d'en avoir une autre de vous à Dijon. C'est là que je vais commencer à revivre; car depuis deux mois je suis comme le pauvre Juif errant, je vais si vite que mes plus chers ne peuvent m'atteindre. J'ai bien çà et là quelques petites jouissances d'amour-propre. Ce matin à Carrouge, imaginez Carrouge! le commandant militaire qui visait mon passeport m'a fait de tendres compliments, et tirant de sa poche l'*Univers religieux*, m'a dit: Il est là souvent question de vous. A Chambéry, la maîtresse d'auberge m'a dit que j'étais un grand prédicateur. A Pont-de-Beauvoisin, au mois d'août, toute la douane m'a regardé. Et cependant je vous reviens modeste, quoique j'aie de plus un superbe diplôme en parchemin, signé du général des Frères prêcheurs, qui m'appelle un homme *clarissime*. Et après cela, vous me traitez comme un petit garçon qui ne sait pas ce qu'il fait et presque pas ce qu'il dit. Le beau-frère de mon frère aîné, l'abbé Églée, pro-secrétaire de l'Archevêché de Paris, est comme cela, il m'aime de tout son cœur, et chaque fois qu'il me voit, il ne peut s'empêcher de

hausser les épaules, tant il me trouve bête ! Vous voyez bien, chère amie, qu'en effet le voisinage de la France me trouble l'esprit ; je suis trop heureux pour avoir autre chose en ce moment que la pensée d'être si près de vous.

Demain, je dîne à la cure catholique de Genève, et après-demain, à huit heures du matin, je pars pour Dijon. Écrivez-moi là toujours parce que, bien que je sois incertain du temps que j'y passerai, vos lettres me rejoindront sûrement. Vous devez être bien inquiète sur mon avenir dominicain ; mais quand je vous aurai dit toutes les facilités que j'ai, vous serez charmée.

Adieu, chère bonne amie, je vous arriverai au plus tard avec *tous les Saints,* afin que vous me pardonniez mes échauffourées. Tout à vous. Mes hommages au Général ; parlez-moi de votre santé.

Dijon, 9 octobre 1838.

Votre lettre du 6, chère amie, m'a donné une mortelle envie d'aller sur-le-champ à Paris, vous voir et cependant, je ne le puis. Demain, je quitte Dijon pour aller dans le Châtillonnais visiter quelques membres de ma famille ; huit jours au moins sont nécessaires, et de plus, un mariage, qui aura lieu le 5 novembre prochain, ne me permet pas de partir avant qu'il soit accompli. Cela me rejette jusqu'au 8 ou 10 novembre pour mon retour à Paris. J'en suis désolé parce que j'ai un immense désir de causer avec vous, et que

l'occasion de faire connaissance avec votre neveu me touche tout à fait. Jugez vous-même des liens qui me retiennent.

Les détails que vous me demandez pour tranquilliser votre esprit seraient trop longs, trop imparfaits dans une lettre. Bien que j'aie déjà des données positives, le principe de ma quiétude est dans la certitude absolue que je fais l'œuvre de Dieu, et que par conséquent les hommes et l'argent ne manqueront pas. A Rome même, j'ai trouvé un Français qui s'est offert à moi ; ici, plusieurs ont fait sonder le terrain près de moi ; l'embarras ne sera pas la disette, mais le choix de trois ou quatre hommes au plus pour le noviciat de Rome. Trois avec moi suffisent. Quant à l'argent, j'ai vingt mille francs en caisse, trois mille francs que me donne tous les ans Mme de Vauvineux, et je prépare un *Mémoire sur le rétablissement des Frères prêcheurs*, qui, tout en formant l'opinion publique, aura pour but de fonder une souscription annuelle de 5 francs par personne. Il est impossible que dans les villes de Dijon, Paris, Metz, Bruxelles, je ne trouve pas deux mille souscripteurs, représentant 10,000 fr. par an. A mesure que je prêcherai dans quelque ville, j'y établirai une souscription jusqu'à ce que le temps vienne où, par nos travaux, nos prédications, nos collèges, nos relations et tous les moyens providentiels, nous soyons maîtres du terrain. Une maison de soixante ou quatre-vingt mille francs suffira pour longtemps, et je ne suis pas embarrassé de trouver à emprunter ce capital dont je n'aurai qu'à

servir les intérêts. Déjà ce que fait Mme de Vauvineux. suffira presque pour payer la rente.

Mgr de Meaux vient de m'écrire une lettre charmante et me parle d'une maison aux portes de Meaux qui nous conviendrait. C'est à Meaux que nous nous établirons, afin d'être plus près de Paris, par les bateaux à vapeur, la multitude des voitures, et pouvoir déjà commencer dans la ville notre ministère. Il est assez probable que cet hiver j'irai tous les dimanches prêcher à Meaux. Je serai ainsi à Paris et dans mon nouveau diocèse à la fois. Cette prédication aura pour but de me concilier les habitants de la ville, de m'attacher de plus en plus l'Évêque et enfin de continuer sans danger et avec humilité ma carrière évangélique. *Væ mihi si non evangelizavero.* Néanmoins je n'ai pas encore donné ma parole à Monseigneur, et je sais seulement qu'il le désire.

Je n'ai pas le temps, chère bonne amie, de vous en dire davantage. C'est bien peu assurément pour la faim de tranquillité que vous avez. Mais il faut exercer votre foi que l'amitié rend timide. Et enfin, au pis aller, je serai seul dominicain en France, ce qui ne m'ôtera rien de ma liberté et de mon action. Je joue un jeu sûr, ce qui est toujours avec Dieu la fin de tout.

Non, chère bonne amie, je n'ai pas reçu votre seconde grande lettre, mais seulement un billet du 15 septembre inclus dans un gros paquet. On me renverra de Rome cette chère lettre retardée. Voilà que déjà vous faites des amis à nos dominicains et je puis

vous dire que partout je trouve une grande bienveillance pour ce projet. Il faut attendre mon mémoire. Vous verrez quel beau mémoire ! Nous ne sommes pas si bêtes qu'on croit. Avez-vous vu l'article du *Semeur* sur mon compte ? Voyez comme les protestants eux-mêmes comprennent ce que j'ai gagné à ce dessein.

Écrivez-moi à Aisey-le-Duc, près de Châtillon-sur-Seine, et mille tendresses à votre incrédulité qui est la plus proche de la foi qui soit possible ; si vous vous damnez, il ne s'en faudra pas de beaucoup que vous soyez sauvée.

Aisey-le-Duc, 1er novembre 1838.

Vous êtes bien heureuse, chère amie, que je ne sois pas encore dominicain, car je serais obligé de vous déférer à l'Inquisition. L'Évangile dit : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez et donnez-le « aux pauvres. » Et vous, parce que j'ai dessein de jeter par la fenêtre un peu d'argent, vous m'appelez imprévoyant et même caraïbe. Véritablement, je ne sais pas comment vous pourrez vous dispenser de paraître au prochain *auto-da-fé*. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne pas m'en mêler. Cependant comme le prochain *auto-da-fé* peut tarder beaucoup, puisque le *Constitutionnel* ne s'en est pas alarmé jusqu'à présent, cela me console un peu pour vous. Votre caraïbe vous arrivera jeudi prochain 8 novembre entre dix et onze heures du matin. Si par hasard vous n'étiez pas à Paris, écrivez-moi un mot à l'hôtel du

Bon Lafontaine, rue de Grenelle, où je logerai, et dites-moi où vous êtes, comment on va vous voir et quand vous venez. Je remets là l'examen de tout ce que nous avons à faire, et nous aurons à causer pour longtemps. Le mois que je viens de passer en Bourgogne m'a été très profitable, parce qu'au moyen des lettres que j'ai reçues, j'ai compris la situation où je vais me trouver, et je suis armé jusqu'aux dents contre tout, même contre vous. Mme de Vauvineux, entr'autres, m'a écrit de bien bonnes lettres. Je ne parle pas des vôtres, qui se sont surpassées, du moins par le plaisir qu'elles m'ont fait. Je suis ravi que vous soyez contente de moi. Ah! j'oubliais une lettre de l'Évêque de Meaux, qui me donne sa chaire jusqu'au Carême, époque où elle est retenue. Après y avoir bien réfléchi, j'ai refusé pour ne pas blesser Bordeaux et parce que j'aurai besoin de tout mon temps pour achever mon mémoire auquel j'attache une grande importance. Il n'est guère avancé pour l'exécution, parce que les livres me manquaient, mais achevé dans ma pensée, ce qui est la grande affaire. J'ai encore d'autres raisons de ne pas parler cet hiver. Vous verrez.

Je suis avec respect, Madame, votre très humble et très obéissant

Caraïbe.

ANNEE 1839

Paris, 3 mars 1839.

Voici, chère bonne amie, deux exemplaires de mon *Mémoire*, un pour vous et un autre pour M. Swetchine. Un rendez-vous ce soir m'empêche d'aller moi-même vous porter ce petit orphelin Dominicain, que je recommande à votre amitié.

Milan, 17 mars 1839

C'est hier, chère amie, avec la neige, que nous sommes arrivés à Milan, tous les trois fatigués de quatre nuits consécutives passées en voiture; mais grâce à Dieu, tous les trois en bonne santé et remplis de consolation. De Paris à Milan, le plus beau temps du monde nous a suivis, et le mont Cenis a été le plus aimable à notre égard. Sauf quelques heures de repos à Turin, nous ne nous sommes arrêtés qu'à Lyon. Mgr de Pins nous y a fait un accueil ravissant, nous a invités à dîner; la Société de Saint-Vincent-de-Paul nous a reçus aussi; plusieurs ecclésiastiques sont venus nous voir et nous avons vu clairement que beaucoup de personnes prenaient à notre œuvre un grand intérêt.

Ce qui me réjouit le plus, ce sont mes deux compagnons de voyage. Vous ne vous figurez pas, chère amie, ce que sont ces deux hommes par leur foi, leur piété, leur douceur, leur bonne amitié. Réquédat est un vrai saint. Je ne crois pas qu un homme vieilli dans les pratiques du christianisme puisse avoir des mouvements subits plus profonds. Ce tantôt, nous visitions l'église de Saint-Ambroise et le custode nous fit monter sur les degrés de la chaire, qui date du quatrième siècle, et d'où parlait saint Ambroise quand il avait saint Augustin pour auditeur. Réquédat, qui avait déjà baisé en bas le marbre de la chaire, monte jusqu'au-dessus, baise les pieds du crucifix qui est toujours planté sur les chaires italiennes, puis se met à genoux dans la chaire, au conspect de tout le monde. Hier soir nous avons dîné dans la salle commune en habit de bourgeois, sans avoir encore dit à personne qui nous étions, et néanmoins nous sommes tellement prédestinés à être religieux qu'en remontant chez nous, nous avons entendu cette question et cette réponse : — Qui sont ces messieurs ? — Ce sont trois moines. — Réquédat surtout, a un air de tête incroyablement monastique. J'ai déja connu et aimé quelques jeunes gens parfaitement aimables dans leur sainteté. mais celui-ci surpasse l'imagination. Vous savez. chère amie, que les voyages ne sont pas toujours le moment le plus agréable. même entre gens qui s'aiment ; le nôtre se passe comme si nous étions nés tous les trois dans le même sein. Nous partons le mardi 19, à quatre heures du matin. pour Bologne,

où nous serons le 20 dans la soirée. Par conséquent, c'est le 25 ou le 26 au plus tard que nous serons à Rome. Écrivez-y poste restante, le plus tôt que vous pourrez.

Je n'ai pas besoin, chère bonne amie, de vous recommander tout ce qui me regarde. Votre amitié l'a fait bien avant moi et dans les trois vertus théologales naturelles, ce n'est pas l'affection qui pèche en vous, je ne vous reproche que le manque de foi. Fénelon faisait bon marché de l'espérance, et vous, vous méprisez trop la foi. J'en souffre, sans que mon âme en soit autrement atteinte que par une tristesse dont je suis seul la victime. Je dirai et je sentirai toujours que personne ne m'est plus sincèrement attaché que vous l'êtes. Votre doute même en est une preuve ; vous avez peur pour moi comme une mère a peur pour son fils qui est à l'armée. Une plus grande force m'eût mieux convenu, mais on est trop heureux des faiblesses qui prennent leur source dans l'amitié. Mes chagrins sont ceux d'un enfant gâté. Pardonnez-les moi donc, et tout en ambitionnant le jour où vous serez plus calme sur l'avenir, soyez sûre que cette ambition ne vient pas de l'orgueil, mais du besoin d'être d'accord avec vous en toutes choses.

Adieu, chère bonne amie, priez tous les jours pour nous dans votre pieuse chapelle, pendant cette longue absence. Lorsqu'elle finira, vous serez pour beaucoup dans la joie du retour.

Rome, 29 mars 1839.

Que je vous suis obligé, chère amie, de ce petit mot du 16 ! Je l'ai lu le lendemain de mon arrivée à Rome, et il m'a fait tant de bien ! La consolation que j'éprouve ici n'est pas moindre. Vous ne sauriez croire l'accueil qu'on nous fait et combien nos pères sont aimables et excellentes gens. Je vois pour la première fois de ma vie la fraternité chrétienne, la vraie expression de ressemblance de Jésus-Christ dans des hommes. Nous aurions vécu ensemble depuis cinquante ans qu'ils ne seraient pas plus simples, plus remplis de cordialité ; et de plus la physionomie de ces braves pères est on ne peut mieux d'accord avec leurs paroles. Nous avons dîné hier chez le vieux père Olivieri, commissaire de l'Inquisition qui a pleuré comme un enfant en lisant mon chapitre de saint Thomas, et qui veut nous recevoir une seconde fois à sa table. Le cardinal Pacca, secrétaire de la congrégation de l'Inquisition, a été ravi de notre mémoire et de la manière dont l'Inquisition y est traitée. Tous les Dominicains qui l'ont lu en sont contents et le trouvent d'une exactitude à l'abri de tout reproche. C'est un concert unanime. Ce que vous m'en apprenez d'autre part, chère amie, me console infiniment et me rassure tout à fait, je vois aussi qu'aucun journal ne nous a encore attaqués à ma connaissance, et c'est d'un bon augure. Voici maintenant où nous en sommes pour le fond :

Aucune opposition ne s'est manifestée du côté de l'ambassade de France ni de la secrétairerie d'État.

Le cardinal Sala, préfet de la congrégation des Évêques et des Réguliers, continue à vouloir que le noviciat se fasse hors de Rome, et l'on est convenu que nous le ferions à Viterbe, à une journée de Rome, dans un couvent magnifique qu'y ont nos Dominicains. Nous avons accepté avec joie cette modification, parce que nous serons là beaucoup plus tranquilles, plus éloignés du monde et dans un air meilleur que celui de Rome pour l'été. Je regarde comme un nouveau bienfait de la Providence cette sorte de contrariété apparente, d'autant plus sans conséquence que nous prendrons l'habit à Rome avant de nous rendre à Viterbe et que nous recevrons la bénédiction du souverain Pontife. Un autre résultat de cette détermination du Cardinal sera qu'au lieu de prendre l'habit publiquement dans l'église de la Minerve, comme se le proposait le Général, nous le prendrons dans une chapelle intérieure. Encore ces petites concessions sont-elles purement le fruit de la prudence du Général, car il n'a reçu aucun ordre direct ou indirect.

L'époque de notre prise d'habit n'est pas encore déterminée. On s'occupe de préparer nos habits nouveaux. Toutefois elle ne peut tarder beaucoup. En attendant je distribue des mémoires en bon lieu et nous assistons, mes amis et moi, aux cérémonies de la semaine sainte. Nous sommes presque toujours ensemble, ravis du dedans et du dehors, du couvent de la Minerve et de Rome. Nous avons le plus beau temps du monde et cela depuis notre départ de Paris, sauf deux jours à Milan et une journée à Rome.

Adieu, chère bonne amie. Si vous n'aimez pas les Dominicains, il faut que vous ayez le cœur d'un tigre.

Écrivez-moi désormais à Viterbe, au couvent des Dominicains, car avant que cette lettre vous soit parvenue, nous y serons établis.

A Viterbe comme partout, vous aurez un fils et un ami.

Rome, 6 avril 1839.

C'est mardi prochain, 9 avril, à sept heures du soir, chère amie, que nous recevrons l'habit de Saint-Dominique, des mains du Père Général, dans l'église de la Minerve, à la chapelle de Saint-Dominique. Depuis ma lettre du 29 mars, les choses se sont grandement éclaircies. J'ai vu le cardinal Sala qui m'a reçu très bien et m'a dit expressément que si l'occasion se présentait de nous servir, il y donnerait les mains. Le cardinal Lambruschini m'a accueilli comme à son ordinaire ; il est un peu effrayé de l'état de la France et avait donné au Général, avant notre départ de Paris, le conseil d'attendre, mais notre arrivée a dissipé ce nuage. Le Pape nous a accordé à tous trois une audience très favorable, jeudi dernier. Nous savions par le Père Vaures, pénitencier français, qu'il avait très souvent parlé de notre affaire, toujours avec le plus grand intérêt, et ne témoignant d'autre inquiétude que celle de ne pas nous voir présentement réussir à cause de l'état de la France. C'est aussi ce qu'il nous a dit. Nous lui avons répondu que, dans

tous les cas, avec du temps et de la patience, nous trouverions l'occasion favorable, que les révolutions ne duraient pas toujours et que si une tempête éclatait sur la France, le beau temps reparaîtrait ensuite. Il avait sur sa table notre mémoire et nous l'a montré. J'en ai reçu de grands éloges de plusieurs cardinaux, entr'autres les cardinaux Polidori et Castracane. Le cardinal Orioli [1], ancien ami de ce pauvre abbé de La Mennais, m'a parlé fort ouvertement et m'a raconté plusieurs traits de l'époque de 1824 au sujet de M. de La Mennais. Ce matin, nous avons été voir ensemble le général des Jésuites ; il a été très cordial, et nous a parlé beaucoup de l'union future des Dominicains et des Jésuites, prédite autrefois par une sainte, Marie Escobar, dont la vie, en deux volumes in-folio, est très rare et contient des choses fort curieuses. Nous devons aller dire la messe dans les chambres de saint Ignace avant notre départ pour Viterbe.

Le départ aura lieu le lendemain de notre prise d'habit. Le couvent que nous habiterons s'appelle la *Quercia*, du nom d'une forêt de chênes, où fut trouvée une image de la sainte Vierge qui existe encore [2]. C'est un lieu de pèlerinage. Le couvent renferme trente-cinq religieux, dont neuf ou dix profès-étudiants et seulement deux novices. Il est en bonne odeur à Rome, et

[1] Cordelier conventuel, l'un des théologiens les plus considérables de Rome.

[2] La traduction exacte de *Quercia* est la *Chênaie*, nom de l'habitation où M. de La Mennais avait réuni ses disciples en Bretagne, au plus beau temps de son sacerdoce.

tout le monde nous en a parlé comme d'une maison très sainte, où l'observance est entière. C'est un grand bonheur pour nous. Il y a à Viterbe encore un autre couvent dominicain nommé *Gradi*. C'est pourquoi dans la suscription de vos lettres, ayez soin de mettre : au couvent de la *Quercia*.

Je suis toujours charmé de mes compagnons de voyage. Comme on ajoute un nom de l'ordre à ses prénoms lorsqu'on prend l'habit, j'ai choisi celui de Dominique ; M. l'abbé Boutaud, celui de Vincent Ferrier, et Réquédat, celui de saint Pierre de Vérone.

Voilà, chère amie, tout ce qu'il y a de plus nouveau. Vous remarquerez que le 9 avril, c'est la fête de saint Vincent Ferrier, qui devait avoir lieu le 5, mais qui a été transférée à cause de l'octave pascale. Demain, nous recevrons encore la bénédiction du Pape, qui vient à la Minerve pour la solennité de l'Annonciation.

Adieu, chère amie, priez bien pour que nos cœurs changent avec nos habits ; mais ce ne sera jamais à votre égard. Voici les dernières lignes que je vous adresse sous l'habit du monde ; je souhaite qu'elles vous fassent plaisir et qu'elles vous disent tout ce que je sens et suis pour vous.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 11 avril 1839.

J'ai eu hier, mon très cher ami, votre lettre du 29 mars, qui me dit votre arrivée à Rome et le cordial accueil que vous y avez reçu. Votre lettre de Milan m'avait déjà rassurée sur la partie la plus pénible de votre voyage, mais c'est à son terme que je voulais être, pour prendre terre et me reposer avec vous. C'est, je le crois, sous de très heureux auspices. Tout concourt à augmenter en moi le courage dont vous me reprochez de manquer. Mon cher ami, vous devinez aisément la source de ma peur, elle vient de mon affection pleine de tendresse et de sollicitude. Je vous fais passer avant les autres, je ne puis me résoudre à ne voir en vous qu'un instrument, et il résulte de là, que le bien que vous feriez aux autres ne me consolerait pas de celui que vous ne vous feriez pas à vous-même. Cette plus grande force qui vous conviendrait mieux, c'est la puissance du dévouement et du sacrifice, telle que vous l'éprouvez et qu'elle m'identifierait à vous. Eh bien, non, je me sépare de vous pour vous mieux garder, pour veiller sur vous, pour faire la sentinelle pendant que vous êtes aussi absorbé par l'action, qu'on l'est par le sommeil. Il est bien vrai que la seule impression que je souhaiterais serait celle de la sécurité : et c'est tout simple, mon cher ami, car c'est la seule consolation que vous ne me fassiez pas goûter et l'on sait bien qu'involontairement on com-

plète toujours; c'est vers la lacune, quelque petite qu'elle soit, que se tournent les vœux et les regards. Mais qu'importe qu'ils nous suivent, ceux que nous sommes sûrs de retrouver toujours? Vous le savez et j'espère que vous l'avez senti, vous n'avez pas une meilleure amie que moi, c'est-à-dire une amie plus inviolablement, plus inexprimablement attachée au bien de votre âme, qui la sente plus haut placée, plus riche, plus pure, plus belle; il faut donc me laisser mes allures, dussent-elles même vous déplaire quelquefois. Elles se composent du caractère, de la situation, de mille précédents. L'affection, mon ami, c'est comme la sainteté; Dieu ne veut pas qu'il y en ait deux qui se ressemblent, et agréables ou non, elles valent quelque chose quand on peut les reconnaître de bon aloi. L'influence qui vous fait passer de Sainte-Sabine à Viterbe est le symptôme de dispositions qu'on aimerait à voir modifier; mais dans cette circonstance, leur effet me paraît très favorable. Je préfère infiniment Viterbe à Rome, pour le temps d'arrêt de votre noviciat; je crois que vous y serez plus tranquilles, plus en dehors de contacts qui n'ont guère que des inconvénients, que vous n'y recevrez que de courtes visites et que toutes les conditions désirables d'obscurité et de silence y seront plus aisément obtenues; ce que l'on retranche également à la publicité de la prise d'habit, me semble sans importance; ce qui n'est que d'apparat peut toujours être aisément sacrifié; si on n'arrive pas à vous molester davantage, vous n'aurez pas de trop grandes plaintes à former.

Ce que vous me dites de la fraternité chrétienne de votre nouvelle famille me ravit, me persuade et me devient sensible, comme si je le voyais. L'Italien, quand il est sincère et bon, porte si loin, si haut la bonhomie, la simplicité, la vraie cordialité ! Il y a pour leur cœur quelque chose qui ressemble à leur bon sens exquis, c'est l'accent chrétien, c'est cette physionomie chrétienne que prennent tous leurs mouvements les plus spontanés, comme cette droiture de raison qui fait qu'ils frappent au point juste sans se tromper de l'épaisseur d'un cheveu. Bien des fois dans l'étude de l'esprit italien et des qualités qui constituent spécialement leur caractère, quand il a été cultivé et fécondé par la foi, j'ai cru pouvoir me rendre compte de la volonté providentielle qui a placé au milieu d'eux le siège de l'Église et depuis si longtemps choisi parmi eux ceux qui la gouvernent. Vous voyez d'après cela, mon bien cher ami, qu'avec tout ce qui s'y ajoute, je n'ai nulle peine à aimer les Dominicains, et que mon cœur de tigre est passablement réduit. Ici, mon cher ami, vos affaires vont bien, la préoccupation de la chose publique, qui a été jusqu'à l'anxiété, ôte au bruit qu'aurait fait dans toute autre circonstance votre mémoire ; mais il est étonnant de voir à quel point l'appréciation qu'on en fait est flatteuse et unanime. Jusqu'ici pas un détracteur. On m'a assuré que M. l'Archevêque l'avait trouvé très bien ; l'autre jour, un homme de beaucoup d'esprit et qui est l'ami intime de M. Dupanloup, m'en a parlé avec ravissement. Mme de Pastoret, à qui je n'en avais

pas parlé, cette direction d'idées et de projets sympathisant peu avec elle, vint m'en faire des reproches et me dire que jamais un talent plus vrai, plus vivant, plus remarquable ne s'était révélé à elle. Et ses paroles comptent, car je ne sais pas de goût plus exercé et qui soit meilleur juge ; enfin je n'en finirais pas si seulement je voulais citer les anomalies qui se sont rendues sensibles à cette occasion. Le chiffre des exemplaires vendus pourrait vous faire supposer le contraire, mais ce serait une grande erreur. L'époque de perturbation dans laquelle nous nous trouvons fait que tout ce qui n'est pas la politique du jour, creuse lentement et ne se fait jour que successivement. M. Bonnetty vient de m'envoyer son dernier numéro des *Annales* qui commence par votre mémoire ; article que je n'ai point encore lu. On m'a parlé d'un autre encore, mais tout cela est bien sans être nécessaire. Vous êtes l'homme du monde qui a le moins besoin du secours, toujours un peu charlatan des journaux; la célébrité, la popularité qu'ils ménagent, votre nom à lui seul la possède; et une simple annonce vous est aussi favorable que les éloges qui ont même bien rarement le mérite de faire connaître ce qu'ils louent. J'ai vu ce matin que M. Cabat était entré dans un couvent de Franciscains; la joie que j'en ai eue m'a vite reportée à la vôtre qui doit être si grande et si reconnaissante de ce grain de sénevé devenu, sous vos auspices et si promptement, un grand arbre. Parlez bien de moi à vos pieux compagnons et recommandez-moi à leurs prières. — Qui sont ces messieurs? —

Ce sont trois moines. Je vous ai bien reconnu dans votre joie d'être si bien deviné et j'en ai eu presque autant que vous. On aime tant que le dehors manifeste le dedans! N'oubliez aucun détail de votre prise d'habit et de la bénédiction du Saint-Père, ni rien de ce qui vous regarde, nous en sommes affamés; tout ce qui vient de vous est un trésor qu'on met vite en commun.

Adieu, ne m'oubliez pas.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

La Quercia, 15 avril 1839.

Il y aura demain huit jours, chère amie, que nous avons pris l'habit de Saint-Dominique, et voici le quatrième que nous habitons le couvent de la *Quercia*. Il me serait difficile de vous dire tous les sentiments de joie et d'attendrissement qui m'ont remué dans la soirée du 9 avril. Le souvenir de mon sacerdoce est bien vivant en moi, et je m'en rappelle tout le bonheur; mais ce qui manquait à cette première fête, s'est trouvé ici dans une plénitude tout à fait enivrante; je veux dire l'effusion autour de nous d'une fraternité admirable. Jamais je n'ai reçu de si tendres embrassements. Les Français qui étaient là m'ont également accablé de marques d'amitié, et cette scène a recommencé le lendemain jusqu'à l'heure de midi, où nous sommes montés en voiture pour Viterbe. Nous étions rassasiés sans être las. Le jeudi, à onze heures du matin, nous sommes entrés au couvent dominicain

de *Gradi*, aux portes de Viterbe, et nous y avons dîné avec le provincial de la province de Rome et tous les pères du couvent. Dans la soirée, le provincial nous a conduits à la *Quercia*, qui est environ à une demi-lieue de *Gradi*, et il nous a intimé le commencement de notre noviciat, dans un petit discours, en présence de la communauté. Après quoi, chacun de nous est entré dans sa cellule. Il faisait froid, le vent avait tourné au nord et nous n'avions qu'un habit d'été dans une chambre sans feu ; nous ne connaissions plus personne : tout le prestige, tout le bruit s'était évanoui ; l'amitié nous suivait de loin sans nous presser plus ; nous étions seuls avec Dieu, en présence d'une vie dont la pratique nous était encore inconnue. Le soir nous allâmes à Matines, puis au réfectoire, et enfin nous coucher. Le lendemain, le froid était plus vif encore et nous ne comprenions qu'à demi la suite de nos exercices ; j'eus un moment de faiblesse ; je tournai les yeux vers tout ce que j'avais quitté, cette vie faite, ces avantages certains, des amis tendrement aimés, des journées si pleines de conversations utiles, les foyers chauds, les mille joies d'une vie comblée par Dieu de tant de bonheur extérieur et intérieur ! C'était payer cher l'orgueil d'une forte action que de perdre tout cela pour toujours. Je m'humiliai devant Dieu et lui demandai la force dont j'avais besoin. Dès la fin de la première journée je sentis qu'il m'avait exaucé, et depuis trois jours les consolations ont été croissant dans mon âme, avec la douceur d'une mer qui caresse ses grèves en les couvrant.

Voici la vie que nous menons. A cinq heures et un quart du matin, la cloche nous fait lever. Un quart d'heure après, nous sommes dans un petit chœur intérieur, à la porte du noviciat, où nous psalmodions Primes et entendons la messe en faisant une méditation. Nous disons la nôtre ensuite. Avant midi, on va au chœur de l'église psalmodier Tierce, Sexte, None et chanter une grand'messe dans les jours de grandes fêtes et des principaux saints de notre ordre. A midi, nous dînons; tous les repas sont maigres, sauf une dispense particulière, et tous les vendredis il y a jeûne. Les autres jours nous mangeons un morceau de pain dans la matinée. Mais du 14 septembre à Pâques, le jeûne est continuel, sauf dispense. Après le dîner, nous avons une récréation en commun ou une sieste chez nous comme nous le voulons. Vers trois heures, Vêpres et Complies, les Complies sont chantées. De quatre à huit heures, nous sommes libres; nous pouvons faire une promenade au dehors si cela nous plaît. A huit heures nous psalmodions les Matines et les Laudes; à neuf heures moins un quart, le souper, suivi d'une conversation dans la chambre commune, et le coucher à dix heures. Nous avons en outre, au noviciat une petite chapelle où nous faisons, matin et soir, une courte méditation à l'heure qui nous convient. Les autres exercices se font avec toute la communauté, sauf les pères, exempts du chœur par le genre de leur office. Dans les temps libres, c'est-à-dire, en dehors des exercices communs, nous pouvons nous réunir au salon de

conversation du noviciat pour y étudier ensemble et nous entretenir de choses sérieuses. On est pour nous d'une bonté et d'une libéralité parfaites. Une fois par semaine on psalmodie l'office des morts, et tous les jours les novices récitent un très petit office de la sainte Vierge, en allant d'un lieu à l'autre. Pour les pères, l'office divin ne prend pas plus de deux heures par jour. C'est moins de temps que pour les chanoines.

La maison est composée de profès, dont plusieurs sont espagnols et y reçoivent une généreuse hospitalité; de profès-étudiants au nombre de huit ou neuf; enfin de nous trois et de deux autres novices italiens qui sont fort bien.

La *Quercia* est un couvent magnifique, composé de deux cloîtres carrés, dont l'un est un chef-d'œuvre. d'autres cours de plus petite dimension et d'une église grande, simple et élégante, toute pleine d'*ex-voto*. L'autel principal, au-devant du chœur, renferme l'image miraculeuse de la sainte Vierge et le tronc du chêne où cette image fut trouvée. Il vient assez de monde. De la porte de l'église une magnifique avenue conduit à la porte de Viterbe, qui s'ouvre sur la route de Toscane. C'est par cette porte que j'entrai dans Viterbe en 1836, et jetant les yeux à ma gauche, j'aperçus le portail et le clocher de la *Quercia,* sans en savoir le nom. Les environs sont délicieux. Au midi, tout proche du couvent, s'élève la tête du mont Cimino; au nord, la ville de Montefiascone sur sa colline; à l'orient, les Apennins; à l'occident, les hauteurs abaissées qui descendent jusqu'à la mer et

la laissent voir à qui monte un peu pour la chercher de loin. Entre cet encadrement s'étend une riche vallée dont les riantes plantations reçoivent un nouveau prix des belles forêts qui couvrent les pentes du Cimino. C'est un vrai paradis. Nous y voilà pour un an, tous trois fort satisfaits et sûrs les uns des autres. Vous vous rappelez la belle sainte figure de Réquédat: elle a encore pris un nouveau charme de religion qui fait que je suis heureux, rien qu'en le regardant. C'est un admirable jeune homme, et si je mourais maintenant, je serais sûr par lui du rétablissement des Dominicains en France. Aussitôt après notre profession, il recevra le sacerdoce en vertu d'un privilège accordé aux religieux ; l'Évêque de Viterbe, qui est venu nous voir ainsi que le délégat de la province, lui a offert spontanément de l'ordonner après sa profession. Nous serons donc tous trois prêtres à notre retour en France.

Maintenant, chère amie, c'est à vous de me donner de bonnes et longues nouvelles. Songez que je suis dans une solitude profonde et ignorant de tout. Sauf votre billet du commencement de mars, je n'ai rien reçu encore de vous et de personne, et je vous ai écrit le 18 mars, le 29 mars et le 6 avril. Avez-vous reçu mes lettres? Parlez-moi de Montalembert, et de tous ceux que vous savez que j'aime. Donnez-moi aussi les grandes nouvelles politiques ; cela peut se dire en quelques paroles, et j'ai besoin de ne pas perdre de vue l'état de la France. Je vous crée mon journaliste à cent *Ave Maria* d'appointements par mois.

Aimez-moi toujours, chère amie. Si je vous ai fait quelquefois du chagrin, c'est le moment de me le pardonner, Il n'y a plus rien du vieil homme à votre égard que le souvenir de votre affection et le retour constant de mon cœur. Votre place est marquée à jamais dans ma vie par le moment où vous l'avez prise et par tout le bien que vous y avez semé.

Adieu. La madone de la *Quercia* salue votre madone domestique.

F. Henri-Dominique Lacordaire,

Des Frères prêcheurs.

La Quercia, 14 mai 1839.

Votre lettre du 1er mai, précédée par celle du 11 avril. m'est parvenue, chère amie, le jour de ma naissance, le 12 mai. J'ai remarqué que Dieu me ménageait toujours quelque plaisir vif pour ce jour-là. Vous commencez admirablement votre office de journaliste et je crains seulement de vous avoir trop demandé. N'oubliez pas dans votre prochaine lettre de me parler longuement et sincèrement de votre santé. Pour ce qui est de nous, chère amie, et surtout de moi, il est incroyable de voir au bout d'un mois un état plus florissant. C'est l'histoire des enfants de Babylone dans le palais du roi Nabuchodonosor. Le maigre nous engraisse à vue d'œil ou du moins je ne vois aucune différence dans notre extérieur. Vous jugez combien en France notre régime sera facile et doux, puisque avec ce maigre d'Italie nous allons si bien. Nous nous trouverons dans un vrai paradis terrestre.

Rien de nouveau depuis ma lettre du 17 avril, sinon que je reçois, de temps en temps, des demandes de venir se joindre à nous. Je réponds constamment qu'il faut attendre notre retour en France. L'entrée de Cabat aux Franciscains dont vous me faites compliment est dénuée de l'ombre même de la vérité. S'il avait la vocation religieuse, ou s'il était libre de la suivre, ce serait avec nous qu'il se donnerait à Dieu. Ce sera quelque mauvais plaisant de l'Académie de France qui lui aura joué ce tour [1].

Quand je dis qu'il n'y a rien de nouveau, chère amie, je me trompe. Il y a de nouveau que j'ai écrit à M. l'Archevêque de Paris, le 21 avril dernier, pour lui faire part de tout ce qui était arrivé et pour lui demander en même temps la chaire de Notre-Dame pour l'hiver 1841, à la condition d'y paraître dans mon habit dominicain. Il doit me savoir gré du silence que j'ai gardé cet hiver à Paris, et de l'offre spontanée de ne point reparaître en chaire avec mon nouvel habit que sous ses auspices. S'il accepte, mon but sera rempli, qui est de montrer l'habit religieux à Paris, en plein Notre-Dame, sans qu'aucune puissance légale ait le droit et la force de m'en empêcher, et sans rien craindre non plus du côté du peuple. Le terme que je prends est d'ailleurs assez éloigné pour

[1] M. Cabat étudiait la peinture à l'Académie de France, à Rome. On lui doit un très beau tableau représentant le couvent dominicain de Chalais dans le Dauphiné. Le père Lacordaire donna ce tableau à Mme Swetchine qui à son tour, le légua au collège de Sorèze.

me donner après mon noviciat une très grande marge. Montalembert ne cesse de me prêcher la patience et il est vrai que la patience est très bonne en affaires, mais il faut aussi savoir profiter des circonstances. Je sens bien plus que personne tout ce que le temps, en général, a de favorable pour moi, mais le temps est aussi quelquefois mortel. Et par exemple, si M. l'Archevêque m'accordait de paraître à Notre-Dame en habit dominicain, ne serait-ce pas une folie de négliger cette occasion pour rester six mois ou un an de plus à Rome? Enfin, chère amie, nous allons voir ce qui arrivera. Gardez-moi le secret là-dessus.

L'impression que me produisent vos lettres par leur accent est toujours la même. Elles me réjouissent et me persuadent de toute votre affection.

Soyez assez bonne, chère amie, pour présenter mes hommages respectueux à Mme de Caffarelli, par elle au Général, et mes compliments à M. de Seyve. Je prierai pour la dame dont vous me parlez. Si l'excellent Alfred de Falloux est à Paris, dites-lui que je l'embrasse avec tendresse. Envoyez tout de suite le billet ci-joint chez Debécourt.

Adieu, n'oubliez pas surtout de me parler de votre santé.

La Quercia, 3 juillet 1839.

Mille grâces, chère amie, de vos bonnes lettres du 20 mai et du 15 juin. Je vous félicite tout d'abord d'être à Vichy; vous êtes bien heureuse d'avoir trouvé

des eaux qui vous aillent. Il en est des eaux comme des amis. Rien n'est plus rare. Vous êtes donc là avec un ami et loin de cette foule qui vous accable ordinairement ; à votre place, il y a longtemps que j'en serais mort, malgré toutes les eaux du monde, et un salon est ce qui m'a toujours semblé approcher le plus près du purgatoire. Mais nous voilà en paradis maintenant et je ne sais trop comment vous faites pour y tenir, ce qui ne m'empêche pas de vous en féliciter. J'espère que vous y puiserez un bon hiver et un bon printemps.

L'*Univers,* que je reçois sans difficulté depuis le 1er mai, m'a tenu au courant de vos émeutes et de vos ministres. C'est une curieuse chose que ces trois gouvernements tentés depuis la vraie révolution. Le premier, appuyé sur les armes, a péri par les armes ; le second, appuyé sur l'hérédité du sang, a péri par la parenté ; le troisième, appuyé sur les intérêts industriels et mille petits compromis lâches et sourds, périt par des questions de commerce, de travail et l'alliance d'ambitions trompées. Cela est superbe. Dieu travaille vraiment d'une manière homérique. Je crois qu'à toutes les époques sa providence s'est fait visiblement sentir, mais par des mouvements moins pressés et moins larges qu'aujourd'hui ; on dirait qu'il est devenu impatient. Au travers de tout ce gâchis matérialiste, l'esprit de Dieu fait son chemin en France, j'en ai chaque jour la preuve. Je reçois sans cesse des demandes pour coopérer à notre œuvre ; une association d'artistes se forme à Paris et à Rome sous nos

auspices pour la sanctification de l'art et le prosélytisme chrétien par lui. Un jeune peintre de vingt-trois à vingt-quatre ans est venu me voir l'autre jour. Il était nu-pieds, jambes nues, avec une chemise et une espèce de houppelande sur le corps ; il allait en pèlerinage à Florence pour expier ses péchés, disait-il, et obtenir de Dieu la grâce de la foi qui lui manque encore. C'était un jeune homme d'une belle figure, si modeste, si humble, que tous ceux qui l'ont vu passer dans les corridors le prenaient pour un saint qui venait se joindre à nous. Réquédat reçoit de ses amis de Paris, anciens incrédules et républicains, des lettres qu'on croirait écrites par des religieuses ou des anachorètes avec un positif chrétien inimaginable. Réquédat lui-même est un vrai saint, d'une mortification et d'une dureté à l'égard de lui incroyables. Enfin, chère amie, dans un an nous n'aurons l'embarras que de choisir une quinzaine de novices dans plus de cent prétendants.

J'ai reçu une lettre du nouvel Évêque de Meaux [1], où il me promet pour notre œuvre son diocèse et son appui. L'archevêque d'Aix m'en a écrit une incroyable de tendresse, où il me dit entr'autres choses, que j'ai agi en aussi bon Français qu'en bon prêtre. Un homme de quarante ans qui est venu à pied de Valence nous trouver et qui a vu en passant les Archevêques d'Avignon, d'Aix et l'Évêque de Marseille, nous a dit que tous trois lui avaient parlé avec zèle des Domini-

[1] M. Allou.

cains, ainsi que beaucoup d'autres personnes. Nous n'avons pas admis ce brave homme qui n'avait pas toutes les qualités nécessaires, et d'ailleurs, nous ne voulons faire notre choix qu'après notre noviciat terminé.

Vous savez que Mgr Capaccini est nommé nonce à Paris. Rien de plus heureux ne pouvait nous arriver. Mgr Capaccini m'a toujours servi de tout son pouvoir, et il est dans un ordre d'idées collatéral au nôtre, homme dont la fortune est faite, qui refuse le cardinalat depuis longtemps et qui, par conséquent, sera bien plus libre que qui que ce soit. Je ne conçois cette nomination que parce que le Saint-Père comprend de plus en plus l'importance catholique de la France et de sa presse, et qu'il a besoin là d'un homme sûr, actif, au courant de tout. Hélas! que le terrain sera beau si nous avons un épiscopat!

Adieu, chère amie, que Vichy vous guérisse et nous le mettrons dans le calendrier, et il nous sera un Dieu, comme disaient les anciens. Que ces anciens étaient heureux de pouvoir faire des dieux à leur aise! Nous avons grand'peine, nous, à faire seulement des saints. A propos, je n'ai rien compris à votre affaire avec M. Affre; vous avez quelquefois un style qui tient de l'essence du logogriphe, et je suis le plus pauvre sphinx du monde. Adieu.

La Quercia, 10 août 1839.

Votre petite lettre, en m'annonçant le bon effet des eaux de Vichy pour votre santé, m'a fait sentir par le

plaisir que j'en ai eu combien je vous suis sincèrement attaché. Je vous le montre d'ailleurs sans cesse par la franchise avec laquelle je vous dis tous mes sentiments.

Imaginez que je viens de recevoir une longue et bonne lettre de M***, qui ne voit et ne veut voir dans les Dominicains que des inquisiteurs, des brûleurs d'hommes, et qui ne conçoit pas qu'on cherche à diminuer cette gloire qu'ils ont si bien acquise. Je lui réponds aujourd'hui par une lettre dont je voudrais bien vous envoyer une copie. Je lui dis en substance qu'après avoir étudié la vie de saint Dominique, ses constitutions et l'histoire de son ordre, il m'est évident que saint Dominique fut un homme très doux qui ne songea oncques de sa vie à l'inquisition et ne vit d'autres moyens de sauver l'Église que les moyens apostoliques, c'est-à-dire la pauvreté, la prière, la prédication, la science divine, et que c'est précisément ce point de vue sublime qui l'a fait ce qu'il est. Ses constitutions ne parlent pas d'autre chose. Son ordre à peine né s'est occupé de missions en Europe et en Occident, d'écoles de théologie ; plus tard il a été admirable d'apostolat dans les deux Indes. Ses saints, sauf saint Pierre de Vérone, et l'immense quantité de ses bienheureux connus et non reconnus, sont étrangers à l'inquisition et ne furent que de douces, charitables et pénitentes gens. Dans toute cette histoire, l'inquisition n'a été qu'un coin et un accident, une fonction de ces temps-là que les Dominicains acceptèrent, mais non pas leur vocation, leur principale

affaire, leur caractère officiel et unique. Vous savez que M. de Maistre a dit que tout ce qu'il y avait de dureté dans l'inquisition espagnole venait de l'État; croiriez-vous que ce bon Monsieur soutient le contraire? C'est là, il faut en convenir, un étrange esprit, j'ai voulu tout de suite lui dire franchement ma pensée. Je vous dirai aussi en confidence que j'écris une vie de saint Dominique qui pourra paraître à notre retour. Il est essentiel de rétablir cette figure, et mon mémoire embrassait trop de choses pour être suffisant sous ce rapport. Chaque jour je consacre quelques heures à ce travail dont les principales difficultés sont déjà surmontées. Ce sera ma seconde bataille. Vous voyez que la première a été bien gagnée. Savez-vous que l'*Ami de la Religion* s'est exécuté et en a dit du bien, en termes laconiques mais expressifs, le 13 juillet dernier? Je ne m'y attendais pas.

Je continue à recevoir des lettres où l'on nous demande de venir coopérer à notre œuvre. Hier deux prêtres m'ont écrit sur l'invitation même de leur évêque, à ce qu'ils me disent. Nous n'aurons que l'embarras du choix à notre retour, et vraiment il sera grand, car nous ne voulons pas commencer avec plus de dix ou douze novices : c'est déjà beaucoup pour la seconde génération d'une œuvre. Il ne faut pas que les patriarches soient trop nombreux.

J'ai reçu une réponse de M. l'Archevêque au commencement de juillet, après vous avoir écrit. Il m'appelle comme de coutume son cher Lacordaire, son

ami, son cher ami. Peut-être est-ce la dernière lettre qu'il m'écrira. Si Dieu le rappelle à lui, je le regretterai et le plaindrai, parce qu'il fut bon pour moi par quelques côtés de son cœur et que le spectacle de sa vie m'inspire une tristesse sans amertume.

Vous vous plaignez de Montalembert; cependant, vous êtes encore plus heureuse que moi, voilà trois mois que je ne sais pas où il est.

Adieu, chère amie, demain s'achève notre quatrième mois de noviciat. Priez toujours pour moi le matin dans votre chère chapelle.

La Quercia, 22 septembre 1839.

Vous n'aurez aujourd'hui, chère amie, qu'une demi feuille, quoique j'aie beaucoup de bonnes nouvelles à vous apprendre. Premièrement, le P. Vaures, pénitencier français, très familier du Saint-Père, est venu nous voir ici, et nous a donné des dispositions du Pape en notre faveur, une peinture tout à fait consolante. Sa Sainteté lui a montré des lettres à lui écrites par plusieurs prélats français, au sujet de la nécessité du rétablissement des ordres religieux en France; d'autres ont écrit dans un sens plus timide, mais sans nous attaquer personnellement. Le Pape est résolu à faire pour nous tout ce qu'il pourra; il est sans inquiétude à l'égard du gouvernement. On s'occupe toujours beaucoup de nous à Rome; et la manière dont nous faisons notre noviciat, sans adoucissement et du meilleur cœur, a fait une excellente impression. Les ordres religieux sont remués par notre affaire;

déjà les Carmes et les Mineurs-Conventuels s'occupent de l'idée de rentrer en France. Tout cela nous pousse. Mais de plus on nous offre en Belgique, à Lierre, à trois lieues de Malines, et deux d'Anvers, un couvent superbe avec église, plusieurs cours, des jardins, qui a anciennement appartenu à notre ordre et qu'un Père Claës avait racheté pour nous le garder. Ce bon et excellent P. Claës est mort il y a peu, en laissant le monastère à un sien neveu (prêtre), lequel selon l'ordre exprès de son oncle, consent à nous le donner pour rien, si nous voulons y venir. Nous n'acceptons que conditionnellement, c'est-à-dire si nous n'allons pas en France, et secondairement pour faire là un grand noviciat après que nous aurons conquis, par un premier établissement en France, le droit d'y demeurer comme il nous plaira. En outre, un riche seigneur anglais, M. Lisle Philipps, qui a fait vœu de fonder un couvent dominicain dans ses terres, m'a fait offrir par Montalembert de le fonder en notre faveur. Vous voyez, chère amie, que voilà bien du chemin de fait en six ou sept mois.

Remerciez le bon Alfred de Falloux de son souvenir qui m'est cher, et dites-lui que je lui accorde mille ans d'indulgence pour ses péchés, s'il me vient voir à Viterbe.

J'ai reçu deux excellentes lettres de Chéruel qui paraît fort content ; il va aller en Crimée. C'est une chose singulière que l'amitié, il me semble que je vois la Russie maintenant. Toutes les fois que vous lui écrivez, parlez-lui de moi. A cette distance, les

lettres peuvent s'égarer et les répétitions ne fatiguent point.

Adieu, chère amie, un petit *Te Deum*, je vous prie, pour moi, dans votre chapelle.

La Quercia, 17 novembre 1839.

M. Alfred de Falloux, chère amie, m'avait donné de vos nouvelles et appris votre escapade lorraine. J'ai revu, avec une joie bien vive, cet excellent jeune homme qui m'apparaît de temps en temps par les chemins de ce monde. Vous avez donc vu Bosserville, *Foi et lumière*. Je ne vous pardonne pas de ne m'avoir pas fait une tirade contre ce beau titre, *Foi et lumière!* C'est-à-dire, *Ténèbres et lumières*, ténèbres du côté de Dieu, lumières du côté de la nature, c'est un abominable contre-sens, surtout aujourd'hui où il devient visible que la foi est la lumière principe, sans laquelle aucune autre ne s'allume. C'est là un vieux langage cartésien et gallican, et je ne doute pas qu'à Rome où l'on s'occupe de faire quelque chose pour cette œuvre, on ne soit prodigieusement choqué du titre. Pourquoi ne pas mettre, *Foi et science?* Cela est juste et s'entend. La science et la foi sont deux expressions qui se correspondent parce qu'elles énoncent deux sources de lumières, et en mettant la foi en tête on conserve l'ordre. Je n'ai rien dit de cela à M. Dumast parce qu'il n'était plus temps, mais je regrette cette malheureuse expression, d'autant plus qu'il est très possible de voir naître dans nos principales villes, des académies catholiques à la place de ces académies

surannées qui n'ont plus d'autre objet que d'ennuyer. J'approuve en revanche comme vous, chère bonne amie, les articles de M*** dans l'*Univers,* sauf un certain ton transcendantal de conseil qu'un homme d'autant de mérite ne devrait pas avoir. Mais il faut lui pardonner ce petit défaut. Il a du gigantesque dans le débit, qui correspond au reproche de style que je lui fais. J'ai quelquefois admiré son intrépidité à lire des vers dans un salon de vingt pieds sur trente, comme il les aurait lus dans le Colysée en présence de quatre-vingt mille spectateurs. Cette aptitude est pour moi un prodige.

Avez-vous bien le front d'airain, chère amie, de me demander si la Vie de saint Dominique fera un livre, c'est-à-dire un volume, comme vous l'expliquez! Sachez, Madame, que Platon, sauf les deux traités fort courts encore de la *République* et des *Lois,* n'a écrit que des dialogues de cent à deux cents pages, ce qui ne l'a pas empêché d'aller loin, et que les plus grands auteurs de l'antiquité, sauf les historiens, n'ont pas fait de *volumes.* Mais puisque le volume vous plaît, je veux bien vous apprendre que saint Dominique fera un volume, un gros volume. Toutes les difficultés sont franchies. J'ai mené mon grand patriarche à la quarante-sixième année de sa vie qui n'a été que de cinquante et une, et pourtant je n'en suis qu'au tiers. Mais le reste n'est plus qu'un jeu. Ce travail me plaît beaucoup quoiqu'il soit fort entrecoupé par nos exercices religieux. Mais je m'abandonne à la Providence; je vais selon le temps qu'elle

me donne. La vie est trop longue, chère amie, pour se presser. Le grand malheur de nos écrivains est de faire des livres en poste. Les anciens écrivaient doucement. Ils savaient que la vie d'un homme est une brève révélation, qu'on a toujours trop de temps de conter, lorsqu'elle vaut la peine d'être dite. Tranquille aujourd'hui, ayant la claire perspective de ce que je dois dire un jour, s'il plaît à Dieu, j'attends patiemment l'heure. Je laisse mes cheveux grisonner un peu. Je crains trop Dieu et j'estime trop les hommes pour ne pas laisser ma pensée arriver à sa pleine maturité.

Rien ne nous pressera de partir immédiatement après notre profession, et tout me porte à croire que nous passerons quelques mois à la Minerve. Les choses sont dans le même état. Louis-Philippe a écrit une lettre fort aimable à notre général en réponse à des compliments de bonne année. Il était resté six à sept mois sans répondre, probablement pour voir la tournure que prendrait notre affaire. Ne parlez pas de cette lettre, chère amie, de peur qu'on n'en fasse quelque conte absurde.

Voici un petit service à me rendre. Vous avez à moi un paquet cacheté avec ce titre : *Papiers de famille ;* je vous prie de l'ouvrir et d'y chercher deux liasses de couleur violette, qui contiennent un contrat de vente de ma mère par Me Forey, notaire à Seurre. Vous trouverez jointes à ces contrats deux ou trois lettres de ce notaire. Cela fait, je vous prie de les examiner au point de vue des questions ci-jointes.

Je vous demande pardon, chère amie, de ce petit travail ; mais il n'y a que vous qui puissiez me rendre le service de le faire. Je crois qu'une demi-heure vous suffira. Vous recacheteriez ensuite le paquet.

Adieu, parlez-moi de votre santé. M. de Falloux m'a dit que votre été avait passé assez péniblement. Pour moi, je me porte comme un moine destiné par le diable à mettre le feu aux quatre coins de l'Eglise. Au revoir. Imaginez que j'ai écrit une lettre de compliment à M. Affre sur la coadjutorerie de Strasbourg. J'espère sincèrement qu'il sera dédommagé.

La Quercia, 17 décembre 1839.

Je vous envoie, chère amie, une lettre pour Chéruel qui se loue de plus en plus de l'accueil qu'il reçoit à Saint-Pétersbourg et qu'il attribue en très grande partie aux lettres de recommandation que vous lui avez données. C'est un service dont je suis reconnaissant comme si vous me l'aviez rendu à moi-même. Vous ne sauriez croire combien je jouis de voir ce jeune homme content et de vous le devoir.

Vous avez su, très chère amie, le projet de Mme de Vauvineux. Je lui ai répondu comme vous, que la question première, la *prima primaria,* était le consentement de M. l'Archevêque. Si c'est la volonté de Dieu que nous venions à Paris, tout s'arrangera malgré les apparences contraires. Je suis là-dessus d'un calme parfait ; c'est une très agréable chose de faire les affaires du bon Dieu ; on y goûte un peu les

délices du *fatum* des anciens. Si nous n'allons pas à Paris, nous irons à Saint-Évroult. Savez-vous ce que c'est que Saint-Évroult [1] ? C'est un pays où l'on offre aux Dominicains, s'ils veulent y venir, des pierres, du bois de charpente, des reliques, des tableaux, des châteaux en attendant, et enfin un enthousiasme fabuleux. Nous irons donc à Saint-Évroult si M. l'Évêque de Séez le permet, et si vous n'arrangez pas le destin pour que nous venions à Paris.

Adieu, chère amie, mille souhaits pour l'autre année où celui de vous revoir n'est pas le dernier.

[1] Ancienne abbaye de Normandie, très célèbre au moyen âge et très vantée par l'historien Ordéric Vital.



ANNÉE 1840

La Quercia, 9 janvier 1840.

Mille tendres remerciements, chère amie, de vos recherches dans mes papiers ; elles m'ont pourvu de tous les renseignements dont j'avais besoin. Remerciez aussi pour moi votre premier clerc, auquel je saisis cette occasion d'offrir mes hommages.

L'*Univers* d'aujourd'hui m'a apporté de bien tristes nouvelles sur M. l'Archevêque de Paris ; il est probable qu'à cette heure il a achevé sa carrière si douloureusement terminée après tant de chagrins dont ses jours ont été remplis. Il est difficile d'avoir eu une vie plus traversée avec une meilleure volonté de tromper les écueils. Trop faible pour comprendre le nœud de ce siècle et la marche de la Providence, il l'entrevoyait pourtant quelquefois, et cette apparition n'était pour lui qu'une douleur parce qu'elle ne pouvait pas prendre racine devant lui, et qu'elle ne faisait que lui dire de temps en temps : Peut-être que ta vie est un contre-sens, prends garde. Son cœur était ce qu'il avait de mieux, et pourtant quelques flatteurs occupaient tous les abords par où l'affection aurait pu venir jusqu'à lui ; ayant fait de l'inaction systématique le remède à la tempête, attendant tout de l'avenir, il

a été trompé par l'avenir comme il l'avait été par toute chose. Homme infortuné ! à qui je dois plus que je ne puis dire et dont les fautes mêmes m'ont servi autant que les bienfaits !

Je ne sais ce que M. Affre sera un jour pour moi, mais il m'a écrit une très bonne et très épiscopale lettre au sujet de M. Bautain. J'en ai prévenu celui-ci et j'espère que cette triste querelle se terminera à l'honneur de la religion. Vous savez, chère amie, que je n'adopte point la méthode de M. Bautain, et je le lui ai écrit à lui-même tout dernièrement dans une longue lettre à laquelle il n'a point encore répondu. Mais je crois et à sa bonne foi et à la rectitude de ses idées prises en dehors du cadre systématique où il les a enchaînées. Le vieil Évêque de Strasbourg est évidemment un outré gallican beaucoup moins effrayé de ce qu'il y a de faux chez M. Bautain que de ce qu'il y a de vrai. Au-dessous de lui des passions jalouses se sont accrochées les unes aux autres pour atteindre un homme supérieur à elles. Voilà ce qui me touche dans cette situation. Je vous trouve un peu trop généreuse dans votre Océan devenu un filet d'eau, « pourvu qu'il soit pur. » Chère amie, la plénitude de l'Océan vient de ce qu'il reçoit toutes les eaux qui penchent vers lui. Si on laissait faire les chimistes, l'Océan serait vide avant cent ans. Personne plus que moi n'estime son prix, la pureté de la doctrine, et j'ose dire que chaque jour j'en deviens plus jaloux pour moi-même ; mais la charité dans l'appréciation des doctrines est le contre-poids absolument nécessaire de l'inflexibilité

théologique. Le mouvement du vrai chrétien est de chercher la vérité et non l'erreur dans une doctrine et de faire tous ses efforts pour l'y trouver, tous ses efforts jusqu'au sang, comme on cueille une rose à travers les épines. Celui qui fait bon marché de la pensée d'un homme, d'un homme sincère, d'un homme qui a fait à Dieu des sacrifices visibles, celui-là est un pharisien, la seule race d'hommes qui ait été maudite par Jésus-Christ. Celui qui dit d'un homme travaillant, à ce qu'il croit, pour la gloire de Dieu : Qu'importe un homme ? Est-ce que Dieu a besoin des gens d'esprit ? celui-là est un pharisien ; « il enlève la clef de la science, » dit Jésus-Christ ; « il n'entre pas et empêche les autres d'entrer. » Y a-t-il un Père de l'Église qui n'ait des opinions et même des erreurs ? Jetterons nous leurs écrits par la fenêtre pour que l'Océan de la vérité soit plus pur ? Oh ! que l'homme qui combat pour Dieu est un être sacré, et que, jusqu'au jour d'une condamnation manifeste, il faut porter sa pensée dans des entrailles amies ! Les deux grandes plaies du monde sont le rationalisme intellectuel et le rationalisme social, le premier favorisé par le cartésianisme, le second par le gallicanisme. M. Bautain combat ces deux monstres avec des armes dont je ne me sers pas peut-être, de toutes du moins, mais enfin il les combat ; il est dans la pente de tous les grands esprits catholiques de ce siècle miraculeux où nous vivons, et cela suffit jusqu'à nouvel ordre.

M. de Genoude est arrivé à Rome pour travailler à la résurrection de l'Oratoire. Je n'estime guère M. de

Genoude ; sous de certains rapports, la *Gazette de France* est un malhonnête homme, et M. de Genoude le dernier des gallicans ; mais, s'il réussit, ce sera toujours un clou de plus dans la restauration des ordres religieux. Le sien, s'il doit durer, ne lui ressemblera pas et voilà tout. Adieu, chère amie, écrivez-moi souvent si vous le pouvez. Mille tendresses et respects [1].

A MADAME LA COMTESSE EDLING.

Madame la comtesse,

L'effet que vous a produit la lettre dont vous souhaitez une copie ne m'a point surpris ; la plus ardente passion de ceux qui sont sincèrement hors de l'Église c'est la passion de l'union. L'union est l'ombre trompeuse de l'unité. On croit que pour être un, il suffit de s'embrasser et partout où l'on trouve, où l'on surprend la charité sur la pente glissante de l'abandon, le cœur tressaille et dit : Je savais bien que cela lui était possible. Mais, hélas ! cela ne lui est pas possible. « La charité est patiente, dit saint Paul, elle est bonne, elle croit tout, elle souffre tout, elle espère tout. »

[1] La comtesse Edling était à Paris lorsque cette lettre parvint à Mme Swetchine qui la lui communiqua. La comtesse Edling voulut en prendre une copie et son amie ne se crut pas en droit de le lui accorder, sans l'autorisation du P. Lacordaire lui-même ; celui-ci, en y consentant, voulut cependant donner à la comtesse Edling des explications qu'il consigna dans une lettre directe. Cette seconde lettre fut copiée, à son tour, par Mme Swetchine qui nous l'a conservée et je crois devoir la placer ici.

Mais jamais elle ne trahit sa nature, en trahissant la vérité, pas plus que le Saint-Esprit ne peut à force d'amour se séparer du Fils qui est la lumière et du Père qui est le principe. Quand j'ai dit qu'il fallait chercher la vérité et non l'erreur dans la pensée des hommes, je l'ai dit en ce sens qu'un homme étant catholique de fait et de vouloir, il l'est dans ses écrits jusqu'à la preuve évidente du contraire. Mais je n'ai pas voulu insinuer par là que la charité est au-dessus de la vérité, ou en d'autres termes qu'il faille sacrifier l'unité à l'union ; car l'unité est la seule source de toute union durable, et quiconque la détruit, fût-ce par un baiser, détruit la racine de l'union. Voyez les protestants, qui a plus parlé de l'union ? qui l'a plus souhaitée ? qui y a plus travaillé ? et pourtant ils ont tout divisé. Sacrifier l'unité à l'union, c'est briser l'Apollon du Belvédère pour que chaque morceau ait le plaisir d'être à part, tout en continuant idéalement de faire partie de la statue. Vous me demanderez peut-être, madame la comtesse : Mais qu'est-ce que l'unité ? C'est là la finale à quoi il faut en effet aboutir.

L'unité est ce qui ne se nie soi-même sous aucun rapport. Elle est de trois sortes : unité de substance, unité d'intelligence, unité de volonté. L'unité de substance a lieu lorsqu'un être ne renferme en lui aucun principe de négation ou de destruction ; c'est pourquoi Dieu seul est vraiment un, quant à l'essence, parce que seul il ne renferme dans son être rien qui limite ou nie l'être. L'unité d'intelligence a lieu lorsqu'un esprit ne renferme aucune pensée dont l'une nie

l'autre, c'est-à-dire aucune contradiction. L'unité de volonté a lieu lorsqu'un esprit ne renferme en lui aucun acte d'amour dont l'un nie l'autre. En un mot il y a unité là où il n'existe aucune contradiction. La contradiction est la mort de l'unité ; au contraire, l'union qui n'est que la surface de l'unité, peut momentanément avoir lieu malgré des contradictions, comme on peut se toucher sans se confondre. Mais de même qu'une eau qui boût ne garde pas longtemps une surface tranquille, l'union qui n'a pas pour soi l'unité, n'est qu'une apparence trompeuse et fugitive. Quand deux hommes s'embrassent sans s'aimer ils ne sont jamais plus proches de répandre leur sang. Voilà, madame la comtesse, la raison fondamentale pour laquelle l'Église catholique, qui est la vérité et la charité, procède par exclusion, tandis que toutes les hérésies ou schismes procèdent par voie de réunion. L'Église exclut tout ce qui la contredit, ce qui ne l'empêche pas d'être universelle ; l'hérésie attire même ce qui la contredit, ce qui ne l'empêche pas d'être locale, Ce peu de mots décide de tout. Votre penchant à l'union est un penchant qui vous accuse loin de vous justifier ; vous n'avez qu'une ressource contre Dieu, qui est de lui prouver et de vous prouver à vous-même que l'Église grecque est la seule et véritable Église, hors de laquelle il n'y a point de salut, et que toutes les autres doivent reconnaître pour mère et maîtresse. Mais pouvez-vous arriver là ? Sentez la puissance de la vérité ! Tout ce que pourront dire de mieux les schismatiques au tribunal de Dieu, c'est

qu'ils ont sincèrement désiré l'union de leur Église particulière avec l'Église romaine, et c'est cela même qui les condamne parce qu'ils auront assez vu pour comprendre qu'ils n'étaient pas à eux seuls toute l'Église, et qu'ils n'auront pas assez voulu pour se soumettre à l'Église qui se sent et qui se dit toute l'Église. La prière de vos prêtres grecs, cette prière quotidienne qui vous a tant touchée, où ils demandent à Dieu la réunion des Églises apostoliques, est leur jugement même qu'ils prononcent chaque jour à la face du ciel et de la terre. L'Église véritable ne demande pas la réunion des Églises apostoliques ; elle demande que tout genou fléchisse devant elle, que toute âme s'abaisse devant le vicaire de Dieu qui la gouverne, afin que vienne le jour où il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. Elle seule ose prier ainsi, parce que seule elle a conscience qu'elle est l'épouse de Jésus-Christ. Ah ! madame, que la vérité est simple ! mais le cœur de l'homme est profond, il a des ruses infinies contre Dieu. Il s'arme de la charité contre la vérité ; il oppose l'union à l'unité ; il embrasse, il aime, il pleure, il croit, il est sublime et il n'est pas dans le vrai. Que de vertus perdues au seuil de l'éternité !

Je souhaite sincèrement que ces courtes lignes vous indiquent bien le mouvement du cœur d'où elles sortent. Ma plume a pu tromper ma pensée ; celle-ci est innocente de tout ce qui vous blesserait. Quant à la lettre dont vous souhaitez une copie, rien n'empêche qu'elle vous soit remise. Il suffit qu'elle vous ait

touchée pour que je bénisse Dieu de l'avoir écrite et si celle-ci produisait le même effet, je vous dirais, en empruntant la parole de Celui que vous et moi nous aimons : Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu.

La Quercia, 4 février 1840.

Alfred de Falloux, chère et excellente amie, vous porte des nouvelles qui probablement précéderont l'arrivée de cette lettre.

Vous saurez déjà notre désir de passer trois années à Rome pour y étudier la théologie dominicaine, la lettre que j'ai écrite à notre Maître général et tous les motifs qui m'ont déterminé. Je n'ai qu'à vous envoyer copie de ma lettre au Général. La voici, elle est du 25 janvier dernier.

« Père révérendissime, nous touchons au terme de notre noviciat et nous croyons de notre devoir d'exposer à votre paternité le résultat de nos réflexions pendant ce temps d'épreuve. Nous l'avons consacré à examiner notre vocation, à étudier les constitutions et les usages de l'ordre et à prier Dieu de nous éclairer sur les meilleurs moyens de le rétablir en France.

« Notre vocation nous a paru véritable. En interrogeant notre cœur aussi bien que les circonstances où nous avons revêtu l'habit de saint Dominique, nous n'avons rien trouvé qui pût nous inspirer du doute sur la volonté de Dieu à notre égard. Nous croyons fermement être appelés de lui à l'état religieux dans

l'ordre des Frères prêcheurs, ordre vénérable dont l'amour a grandi en nous à mesure que nous l'avons connu davantage. Toutefois, Père révérendissime, cette vocation, que nous sentons réelle et solide, nous ne la sentons point absolue, c'est-à-dire que nous ne la séparons pas du but pour lequel nous croyons l'avoir reçue de Dieu, qui est de rétablir en France l'ordre des Frères prêcheurs. Nous regarderions comme un crime envers l'Église et envers notre patrie d'abandonner la position que nous occupions précédemment à leur service, pour venir consumer nos années sur un sol où elles ne porteraient aucun fruit. Nous appartenons à la France par notre baptême, par ses malheurs et ses besoins, par notre foi profonde en ses destinées, par notre âme tout entière : nous voulons vivre et mourir ses enfants et ses serviteurs.

« Votre paternité comprend dès lors avec quelle anxiété nous avons réfléchi devant Dieu aux moyens de relever les ruines de saint Dominique dans notre pays. Il nous avait paru d'abord qu'un prompt retour en France était une des conditions nécessaires du succès. L'état où y sont les choses et les esprits nous sollicitait d'user d'un moment que peut-être nous ne retrouverions jamais aussi favorable. Un nombre déjà grand d'ecclésiastiques et de laïques nous pressaient de les admettre au partage de notre vocation ; des ressources matérielles nous étaient offertes avec un empressement que nous craignions de décourager. Mais ces considérations ont dû céder dans notre esprit

à la nécessité d'être nous-mêmes complètement Dominicains avant de travailler à en reproduire et à en perpétuer la famille par un enfantement nouveau. Or, il ne nous suffit pas, pour être complètement Dominicains, de connaître et de pratiquer la discipline de l'ordre ; il nous faut encore être initiés à la science dont il est le dépositaire, et qu'il a reçue du docteur le plus accompli que Dieu ait donné à son Église. La doctrine de saint Thomas d'Aquin est la sève qui, en coulant dans les veines de l'ordre, lui conserve sa puissante originalité. Qui ne l'a point étudiée à fond peut être Dominicain par le cœur ; il ne l'est point par l'intelligence.

« C'est pourquoi, Père révérendissime, nous demandons à votre paternité la grâce de passer trois années à Rome, au centre de l'ordre, pour nous initier à sa tradition scientifique, en même temps que nous achèverons de nous former à ses mœurs. Ce sacrifice de temps nous coûte à cause des âmes qui nous attendent en France ; mais Dieu nous communiquera la force dont nous avons besoin pour l'accomplir, et il répandra sur ceux qui doivent être un jour nos coopérateurs l'esprit de persévérance sans lequel nul *n'est propre au royaume de Dieu.* »

Je n'ai pas encore reçu la réponse du Père général qui est à Naples ; mais elle ne saurait être douteuse, quoique le plan primitif fût de ne nous retenir à Rome que cinq ou six mois. En paraissant perdre du temps nous en gagnons beaucoup en réalité puisque, arrivés en France, il nous aurait fallu ouvrir tout ensemble

un noviciat spirituel et une école de théologie. J'aurais été accablé sous ce fardeau, au lieu que j'amènerai de Rome au moins cinq ou six jeunes gens tout préparés, initiés au sacerdoce, et qui n'auront plus qu'une année de noviciat à faire pour être des Dominicains actifs, m'aider et tenir ma place. Je m'évite aussi par là des embarras temporels immenses, et lorsqu'il sera temps de recourir à la charité publique, nous aurons au moins fait nos preuves et gagné du crédit. Ce n'est pas que la Providence ne nous soit déjà bien favorable sous ce rapport. Réquédat vient d'hériter de sa mère plus de 120,000 francs, il en aura autant de son père et davantage de son grand-père et de sa grand' mère maternels, qui vivent encore et dont il est aujourd'hui l'héritier direct, conjointement avec un frère et une sœur. Les affaires de la succession présente ne sont pas terminées. Réquédat a offert d'abandonner l'usufruit de sa part à son père, si son frère et sa sœur en font autant de leur côté. Nous attendons leur décision.

Une conséquence du parti que je viens de prendre, chère amie, est que nous perdons l'abbé Boutaud. Il a souffert continuellement de l'air de l'Italie et du régime dominicain depuis dix mois, et il luttait avec courage dans l'espoir d'un prompt retour en France. Mon projet a été un coup de foudre pour lui. Il l'a d'abord héroïquement accepté, et c'est de son consentement que j'ai écrit au Maître général, mais j'ai bientôt vu que ses forces étaient épuisées et qu'une lutte douloureuse s'établissait en lui. Je l'ai aidé à s'ouvrir et à se

mettre à l'aise, et finalement il m'a laissé la décision de son sort comme à son père spirituel. Je l'ai engagé à retourner en France, persuadé qu'il ne survivrait pas à trois ans de séjour en Italie. Il part lundi prochain, 10 février, très content de nous, et je suis sûr qu'il nous servira par tout ce qu'il pourra dire. Lorsqu'il se présentera à votre porte, je vous prie de le bien recevoir et de lui laisser emporter tout ce qu'il reconnaîtra pour sien parmi les effets dont vous avez bien voulu accepter la garde.

Voilà où nous en sommes. Je n'ai jamais eu plus de force et de tranquillité. Réquédat est un ami dévoué jusqu'à la mort, une âme admirable ; il me remplacera un jour avec d'immenses avantages. Je ne vous dis rien de Paris. M. Affre paraît tout-puissant, et le Roi furieusement embarrassé de son choix [1]. Je ne me lasse point de vous dire des tendresses et d'en sentir.

La Quercia, 18 février 1840.

J'ai, chère amie, vos deux lettres du 28 janvier et du 4 février, et vous avez celle où je vous annonce ma détermination de passer à Rome trois nouvelles années. Une lettre du Maître général que je viens de recevoir, agrée tous mes plans. Nous n'avons plus qu'à nous occuper de ceux qui doivent venir. Je suis dans la plus grande tranquillité et la plus grande joie où j'aie jamais été, non, chère amie, que votre absence et celle de mes autres amis ne me coûte rien,

[1] C'est-à-dire du choix qu'il avait à faire pour remplacer M. de Quélen.

mais parce que la joie de Jésus-Christ surpasse tout sentiment. J'ai la persuasion d'ailleurs que vous m'approuverez, et l'approbation d'un ami est un témoignage qui remplace à chaque instant dans le cœur, à quelque degré, le bienfait de la présence.

Vous trouverez ci-jointe ma réponse à la comtesse Edling; je ne vous répète point ce que je lui dis, puisque c'est comme si je le disais à vous-même. Je veux seulement vous faire part du résultat de ma conduite envers M. Bautain. M. Bautain, que je vis pour la première fois en 1833 ou 1834, ne m'attira point tout d'abord à lui. Je le revis à Paris en 1835, et en Lorraine la même année. Les atomes crochus ne se rencontrèrent pas davantage. La sympathie intellectuelle, quoique plus forte, était loin cependant d'être complète, étant persuadé que M. Bautain, tout en attaquant le rationalisme cartésien, dans son application à la théologie, avait outrepassé le point juste de la vraie méthode catholique et tenu trop peu de compte du caractère démonstratif qui est dans l'Église, une, sainte, catholique et apostolique. Selon moi, ou plutôt selon la tradition, l'Église mène à Jésus-Christ, dont elle est l'épouse, et Jésus-Christ mène à Dieu qui est son père. Dans la méthode de M. Bautain, Jésus-Christ ou l'Évangile mène tout ensemble à Dieu qui est son père et à l'Église qui est son épouse. C'est presque la situation protestante, sauf qu'on aboutit à l'Église. Malgré tout cela, j'estimais en M. Bautain l'homme sincère, honnête, dévoué, poursuivi par l'envie, et ayant mis au service de la

cause catholique sa science, son talent et sa position. En 1838, étant à Metz, je fus averti qu'on cherchait à le perdre à Rome, ce dernier refuge de ceux qui errent contre la dureté de ceux qui n'errent pas. De mon propre mouvement, par un temps glacial, entre deux conférences, je passai les Vosges, je le vis et je le déterminai à aller à Rome. Il partit, fut bien accueilli, revint enchanté de Rome, ayant assuré sa position de ce côté-là et pris un point d'appui du côté de l'Évêque futur de Strasbourg, qui ne pourrait plus voir en lui un condamné absolu, mais une question pendante. En effet, M. Affre fut nommé par les journaux coadjuteur de Strasbourg, je lui écrivis aussitôt et j'avertis M. Bautain de ne pas douter du caractère conciliateur de M. Affre. C'était le 20 novembre. Un mois après, je lui communiquai la réponse favorable de M. Affre, et je viens enfin d'en recevoir une lettre qui commence ainsi : « Mon cher ami, je vous remercie de l'avis confidentiel que vous m'avez donné par votre dernière lettre. Pendant qu'elle était en chemin, M. de Bonnechose[1] était à Paris auprès de M. Affre pour faire notre paix avec lui, et il a parfaitement réussi. M. Affre a été parfait dans cette affaire, et tout permet d'espérer que les choses s'arrangeront pour le mieux. La générosité dont il fait preuve maintenant lui portera bonheur ; elle lui a déjà gagné nos cœurs. » Je ne vous énumérerai pas, chère amie, les raisons que nous avions de craindre M. Affre. Elles étaient

[1] Depuis, évêque de Carcassonne, archevêque de Rouen et cardinal.

très spécieuses, aussi fortes humainement qu'il était possible.

Voilà donc, chère amie, le résultat de ma conduite. J'ai fait de M. Bautain un ami de Rome et un ami à moi ; j'ai contribué à sa réconciliation avec son futur Évêque, prévenu par là bien des scandales, ouvert la voie à beaucoup de bien, et il ne m'a fallu pour cela d'autre génie qu'un peu de charité. Je veux mourir, chère amie, avec la gloire intérieure de n'avoir jamais mis un grain de sable sur la route d'aucun homme dévoué à l'Église. J'aurais sauvé M. de La Mennais, s'il avait pu l'être, et encore aujourd'hui peut-être, je suis destiné à être son meilleur avocat devant les temps futurs. Si j'ai repoussé constamment M***, c'est parce qu'il a été et qu'il est le persécuteur à outrance de tous les hommes de mérite que j'ai connus. Je me sens porté à un pardon presque envers tout, excepté envers ce crime, et je ne crois pas qu'on puisse en conscience approcher plus près du crime contre le Saint-Esprit que l'Évangile déclare irrémissible en ce monde et en l'autre. Ma colère contre vous est de voir vos entrailles muettes à l'encontre de semblables méfaits ; il vous manque, chère amie, la sainte colère. Dieu n'a pas dit la sainte haine (cela était impossible), mais la sainte, l'adorable colère du juste contre l'envie persécutrice et tous les bas endroits du cœur humain.

Je ne sais pourquoi on a pu dire que je voulais me soustraire à la juridiction épiscopale. C'est une absurdité. Aucun religieux ne peut prêcher et confesser

sans la licence de l'ordinaire, excepté les religieux de son ordre, privilège à quoi je ne pourrais renoncer. Nous serons en France sous ce rapport comme y sont les Jésuites. Je dirai probablement un mot de cela dans une note qui paraîtra sur l'état présent de notre affaire dominicaine.

Ma *Vie de saint Dominique* touche à sa fin. Elle ne sera néanmoins publiée qu'en novembre prochain.

Adieu, chère bonne amie, j'attends de vos nouvelles avec impatience.

P.-S. — Chère amie, mon vœu de pauvreté me permet de vous dire que, lorsque vous coupez votre papier en deux, au lieu de le laisser intact, vos lettres paient double, attendu qu'ici ce n'est pas le poids de la lettre qui détermine le port, mais le nombre de feuilles, si petites qu'elles soient.

La Quercia, 1er mars 1840.

Tous nos plans sont approuvés du Maître général et des principaux de l'Ordre. Le Maître général vient recevoir nos vœux le 12 avril; nous partons le lendemain pour Rome, et du 20 au 30 avril, ceux que nous attendons nous auront rejoints. Déjà l'un d'eux est à Rome, c'est M. l'abbé Jandel, ancien supérieur du petit séminaire du diocèse de Nancy, homme jeune encore, mais solide, plein de talent et de bonne réputation [1]. Il est d'une famille aisée et loin de nous coûter, il nous donnera, du consentement de son père,

[1] Le père Jandel est aujourd'hui à Rome général de l'ordre de Saint-Dominique.

une maison de campagne à une petite lieue de Lune-ville, où l'on peut loger, rien que dans le bâtiment de maître, vingt-cinq à trente religieux. Voilà un pied à terre assuré. Nous ne ferons aucun appel à la charité, même près de nos amis, avant d'avoir mangé nos propres ressources.

Adieu, chère amie, priez pour moi de plus en plus. Je suis tendrement votre fidèle.

La Quercia, 1er avril 1840.

J'ai reçu, chère amie, votre bonne lettre du 16 mars, qui m'a causé beaucoup de consolation par l'approbation que vous donnez à mon séjour à Rome, mais qui m'a fait de la peine par le mauvais état de votre santé, qu'elle m'apprend. J'espère que le beau temps et Vichy vous feront du bien. Ne manquez pas d'aller à Vichy, je vous en prie. Je ne comprends pas du reste que vous puissiez suffire à la vie que vous menez. C'est une obsession à devenir fou, et il faut une singulière nature de patience pour résister à un si grand accablement. Il est bien difficile de rompre de pareilles chaînes. Comme toutes les chaînes du monde, le temps les rive et les alourdit.

Savez-vous l'horreur? Vos lettres affranchies et timbrées du signe de l'affranchissement ont toujours payé 25 baioques au lieu de 8, parce que vous avez oublié de tirer une barre transversale sur l'adresse et que la poste d'ici a besoin qu'on lui crève les yeux pour voir que les lettres sont affranchies. Si pareille chose se renouvelle à Rome, je ferai des plaintes à

notre ambassadeur et au prince Massimo. directeur général des postes romaines.

Parmi ceux qui nous viennent à Rome, vous apprendrez avec plaisir que se trouve M. Piel, artiste distingué, qui connaît bien Montalembert. C'était le plus fort et le plus illustre disciple de M. Buchez, et c'est un protégé actuel de M. Guizot qui va être bien surpris à Londres [1]. L'un des nôtres, M. l'abbé Jandel, prêche en ce moment à Rome à Saint-Louis des Français, avec beaucoup de succès. Si la venue de M. Piel n'est pas publique encore, n'en parlez qu'à Montalembert.

Adieu, chère amie ; le 12 avril, avant midi, je ne serai plus libre. Priez bien pour moi.

Rome, 30 avril 1840.

Je vous envoie par le courrier d'aujourd'hui, chère amie, l'allocution prononcée lundi dernier par le Souverain Pontife dans le consistoire secret ; elle est relative tout entière aux martyrs du Tonquin, dont huit sont de notre ordre. Si l'*Univers* voulait la traduire et la donner à ses lecteurs, ce serait une bonne chose pour nous, parce que cela montrerait l'action que l'ordre de Saint-Dominique conserve encore jusqu'aux extrémités du monde. L'autre pièce que je vous envoie est la relation même du martyre.

J'aurais bien des choses à vous dire, chère amie, mais je ne le puis. C'est aujourd'hui la fête de notre

[1] Où il venait d'être envoyé comme ambassadeur.

sainte Catherine de Sienne, dont nous possédons le corps à la Minerve, et nous avons tout à l'heure une réunion de jeunes artistes français pour installer à Rome la confrérie de saint Jean l'Évangéliste. Je me borne à vous dire que tout va parfaitement et que Dieu nous a envoyé mille consolations et des coopérations sur lesquelles nous ne comptions pas. J'ai prêché le dimanche de Pâques à Saint-Louis des Français, en présence d'un nombreux auditoire. C'est définitivement à Sainte-Sabine que nous allons nous établir à l'arrivée de M. Piel, attendu d'un jour à l'autre.

Adieu, chère amie, pardonnez-moi ce billet si court et ayez la patience d'attendre encore une semaine.

Rome, 13 mai 1840.

Comment n'ai-je pas encore répondu, chère amie, à vos excellentes lettres de la fin du mois de mars ? Il faut vous en prendre à nos vœux du 12 avril, à notre retour à Rome, à des visites sans fin, à tous les soins d'un établissement qui commence. Nous avons donc fait nos vœux le 12 avril avec une grande joie, en présence de presque toutes les nations de l'Europe, réunies à La Quercia par un concours singulier de circonstances. Les religieux du couvent étaient moitié Italiens, moitié Espagnols ; la princesse Marc-Antoine Borghèse [1], venue la nuit à l'improviste avec son mari, représentait l'Angleterre, son mari la France ;

[1] Née Talbot, fille du comte Shrewsbury, morte en odeur de sainteté à la fin de cette même année.

M. Craven, l'Angleterre ; Mme Albert de la Ferronnays [1], la Russie. Il ne manquait que l'Allemagne ; encore Mme de la Ferronnays réclamait-elle son origine allemande. Le délégat apostolique de Viterbe assistait aussi à la cérémonie. Nos vœux ont été prononcés devant une copie de la Madone de la Quercia, que nous avions fait faire par un jeune artiste catholique et qui était magnifiquement encadrée dans un présent de la princesse Borghèse mère [2]. Nous devons porter cette Madone partout avec nous, jusqu'au jour où nous la poserons à demeure dans notre premier couvent français, lequel sera dédié sous le nom de Notre-Dame-de-la-Quercia. Le discours fut prononcé avec beaucoup de grâce et d'onction par un vieux Dominicain d'un nom tout prophétique, le Père Sibilla. Le lendemain, nous étions sur la route de Rome. Des Dominicains et des Français nous attendaient près du Ponte-Molle, et je ne saurais vous dire quel cordial accueil nous reçûmes. Les Français me supplièrent de prêcher le jour de Pâques. J'y avais grande répugnance, comme vous le pensez ; mais dès le lendemain matin, une lettre de l'abbé Lacroix m'y ayant invité au nom de l'ambassadeur, je ne pus refuser. C'était la première fois que je parlais à Rome et dans mon habit dominicain. La foule était considérable à Saint-Louis. Je montrai la valeur logique, morale et sociale de la résurrection : logique, en ce

[1] Alexandrine d'Alopeus, dont le père était mort ministre de Russie, à Berlin.
[2] Née La Rochefoucauld.

que seule elle explique bien le mystère de la mort, qu'aucune autre doctrine n'a pu interpréter ; morale, en ce qu'elle fait naître la vie de la mort par la vertu du sacrifice ; sociale, en ce qu'elle crée le martyre, seule force de la puissance spirituelle contre la force physique et la tyrannie des pouvoirs temporels. Le peu de temps de préparation et la nouveauté du terrain ne m'ont pas permis d'être ce que j'aurais voulu ; toutefois, mon amour-propre n'a point eu trop à souffrir. Mais il s'est élevé aussitôt les mêmes luttes qu'à Paris et à Metz, les uns approuvant, les autres furieux, et pendant près de quinze jours il n'a été question que de cela. Heureusement, j'avais un cardinal dans mon auditoire, quatre évêques, plusieurs prélats, des Jésuites, des Dominicains, il a été impossible d'en rien extraire de répréhensible. Le surlendemain, le cardinal Lambruschini m'a parfaitement reçu, m'a parlé de mon discours sans aucun reproche et d'une manière générale ; il en a été de même de tous ceux que j'ai vus dans les rangs supérieurs. Le cardinal Brignole m'a invité à dîner, ce qu'il n'avait pas fait pendant mes autres séjours à Rome, quoique j'eusse eu l'honneur d'être admis à sa table, lorsqu'il était nonce à Florence en 1831. J'ai senti partout un redoublement d'estime et d'amitié. J'ai été accablé de visites pendant plusieurs jours ; la famille Borghèse m'a comblé chaque jour de marques d'attachement. Le général des Jésuites m'a bien accueilli et m'a rendu ma visite. Enfin il y a peu de jours, j'ai demandé une audience au Saint-Père, qui m'a traité,

comme à l'ordinaire, avec la plus parfaite bonté : il s'était même plaint que j'eusse tant tardé à venir au Vatican. Toutefois, chère amie, il ne faut pas se dissimuler, d'après tout ce que j'ai entendu, que nous avons des ennemis, et sans le Pape qui nous soutient les choses n'iraient pas comme elles vont. C'est lui qui a rendu inutiles toutes les démarches hostiles, tellement vives, à en juger par les effets, qu'on a douté un instant, il y a une année, si nous pourrions prendre l'habit. Maintenant nous avons le pied dans l'étrier : les craintes et les difficultés qui restent ne sont rien en comparaison du passé. Je vois d'ailleurs clairement que Dieu nous protège. Depuis mon enfance, sa protection m'est visible et je me suis habitué à m'abandonner à lui avec une certitude qui ne m'a jamais trompé. J'avance donc avec intrépidité vers le but, quoique quelquefois, par un autre côté de ma nature, j'éprouve de grandes tristesses. Je ne suis pas assez saint pour me réjouir toujours dans les contradictions ; elles me consolent parfois, me plaisent même, mais elles me troublent aussi. Il faut que l'homme s'élève ou s'abaisse sous la main de Dieu comme les flots de la mer, et que les plus fortes trempes sentent leur infirmité.

Nous allons, dans deux jours, nous établir à Sainte-Sabine, lieu plein des plus beaux souvenirs de notre ordre, et dans une situation admirable de paix et de solitude. Nous sommes sept Français quant à présent. M. Piel est arrivé avec Hernshein, nouveau converti de l'École normale dont il était l'un des élèves les

plus distingués. Le jeune peintre qui a fait la copie de la *Madone de la Quercia* s'est aussi donné à nous. Nous n'y pensions pas pour le moment, à cause de sa mère dont il est le fils unique ; mais c'est sa mère elle-même qui l'a tout à coup engagé à suivre sa vocation, le soir même du jour où elle avait entendu mon sermon à Saint-Louis. Pendant deux jours elle ne cessa de lui en parler, devenant chaque fois plus résignée et plus pressante ; j'arrivai le mercredi sans le savoir, et je n'eus que la peine de me baisser pour cueillir cette belle fleur. C'est tout à fait la miniature d'Angelico di Fiesole, une âme incroyablement pure, bonne, simple, et une foi de grand saint. Il s'appelle Besson. Le quatrième est l'abbé Jandel, qui s'est fait beaucoup d'honneur ici ce carême et qui est un homme complet. Nous avons admis un polonais du nom de Tourowski, jeune homme qui a servi comme officier dans la guerre de Pologne, qui est d'une famille très honorable et converti très sincère et très ardent. Nous avons cru que la Pologne devait entrer dans les prémices de la restauration de notre ordre, comme elle y entra autrefois par saint Hyacinthe Odrovansky. Voilà notre petit troupeau. Nous habiterons à Sainte-Sabine un corridor séparé où il y a une chapelle ; le collège français aura son règlement à part et ses exercices. On nous donne un excellent lecteur ou professeur espagnol, lequel aime beaucoup les Français. Les Espagnols nous vont mieux que les Italiens par beaucoup d'endroits, ne fût-ce que par leur manière de compter les heures du jour, qui est

la nôtre. Une fois à Sainte-Sabine, nous ne recevrons plus que le jeudi de huit heures à midi, afin que notre solitude soit respectée. J'ai fini mes visites et je vais m'enfoncer avec joie dans le bonheur de n'en plus faire. La solitude a toujours été ma grande force. Il n'y a rien qui désespère plus l'intrigue et l'inimitié qu'un homme qui vit dans sa chambre.

Je comptais sur M*** pour la fin de l'année, mais il vient de m'écrire que ses parents ne peuvent vivre sans une rente de 300 francs qu'il leur fait. Il est désolé et me demande comment faire, s'il ne pourrait pas écrire chaque année quelques articles dans nos revues, et ce sont là des arrangements impossibles. Nous ne pouvons nous engager à payer une rente, ni d'un autre côté permettre à un Dominicain de se faire un pécule, même pour le plus noble usage. Il me semble que rien ne presse encore. M*** pourrait, en deux ans, gagner le capital qui lui manque pour ses parents. 300 francs en rente viagère ne supposent pas plus de 3 à 4,000 francs. Rien n'empêcherait que, dans l'intervalle, il étudiât la théologie au lieu d'étudier les langues. Dites-moi votre pensée là-dessus.

Je suis ravie, chère amie, de l'approbation que vous donnez à notre prolongation de séjour. Je la crois comme vous une vraie pierre de touche de notre œuvre. Outre tous les avantages généraux de position, j'espère y gagner personnellement beaucoup, tant sous le rapport spirituel que sous celui de la science divine. C'est la dernière occasion que j'aurai d'étudier sérieusement et systématiquement. Après

cela, il faudra jusqu'au bout parler, écrire, agir. Dieu m'a fait cette rare faveur de commencer trois fois ma vie sous des points de vue divers et de plus en plus parfaits. Il est peu d'hommes à qui ce bonheur arrive, qui sachent et puissent s'arrêter dans une voie, et se creuser un nouveau sillon. J'ai beaucoup gagné cette année dans l'ordre de la vie spirituelle, cependant ma nature n'est pas encore vaincue. pas plus que mon intelligence n'est encore complètement formée. Je m'ébahis quelquefois sur la lenteur de ma formation : je m'aperçois sans cesse d'un travail de maturité, mais troublé par une sève qui accuse une jeunesse encore bouillante.

Avez-vous entendu M. Bautain à Saint-Thomas ? Donnez-moi beaucoup de nouvelles sur vous et sur ce qui vous intéresse. Mes amitiés, je vous prie, à ce cher M. de Falloux et à M. de Melun dont j'ai vu le frère. Mille tendresses.

Sainte-Sabine, 8 juillet 1840.

Commençons, chère bonne amie, par remercier Dieu et Vichy du bien qu'ils vous ont fait, l'un comme cause première, l'autre comme cause seconde de votre rétablissement. J'ajoute cela pour vous montrer que je profite en théologie et aussi pour vous ôter le scandale du rapprochement. Je remercie donc Vichy de tout mon cœur après le bon Dieu, d'autant plus que je lui dois une longue et bonne lettre bien impatiemment attendue. Je ne croyais pas à la vengeance, mais à ces je ne sais quoi auxquels on attribue ce dont

on se plaint, lorsqu'on se plaint des gens qu'on aime.

Que votre prudence est toujours bien la même ! Je vous attendais à la nomination de M. Affre pour voir de quel biais vous prendriez la chose. Ce grand coup de la Providence qui détrône de Paris, de Lyon et de Reims une école étroite, qui élève sur le siège de Paris un homme qui avait tout fait trois ou quatre fois pour n'être jamais Évêque, cet avénement de la future Église de France sur les débris impuissants qui avaient voulu ressusciter le gallicanisme et la monarchie de Louis XIV, ces ressorts secrets qui ont produit en six mois une si étonnante conclusion, tout cela vous laisse entre le chaud et le froid. Ah ! si vous saviez tout ce que Dieu a fait dans cette occasion ! Mais puis-je le dire en une page ? Je ne citerai que l'arrivée de M. l'Archevêque d'Aix [1] à Rome au moment où le Pape, obsédé depuis quinze jours, se refusait à prononcer une parole de regret ou d'assentiment. Ce vieil archevêque arrive tout juste avec sa chaleur de jeune homme ; il montre au Pape l'opportunité du choix d'une manière si véhémente, que le Pape lui dit : J'avais entendu dire de vous de grandes choses, j'en vois de plus grandes. Le soir même, le Vatican s'était prononcé, et le 13 de ce mois, M. Affre sera préconisé. Avez-vous remarqué encore que sans l'opposition de M***, qui a arrêté deux mois la nomination à la coadjutorerie de Strasbourg, jamais M. Affre n'eût été archevêque de Paris ? S'il eût été à

[1] Le cardinal Bernet.

Strasbourg à la mort de M. de Quélen, on ne l'eût pas nommé vicaire capitulaire, et le gouvernement eût manqué des moyens de l'apprécier. Savez-vous que Mgr de Versailles [1], l'homme faible qu'on souhaitait pour successeur, savez-vous qu'il a été écarté par la lettre de M. de Quélen qui, avant sa mort, le demandait pour héritier? Sans cette circonstance, il eût infailliblement été nommé. Et l'arrivée au pouvoir de M. Thiers pour écarter avec M. Molé le choix de Mgr de Besançon! Voilà, Madame, de petits échantillons du savoir-faire du bon Dieu. Je comptais bien sur la ruine de ce parti, j'y comptais avec une foi profonde en la miséricorde de Dieu, mais ne l'eussé-je vue qu'à mon dernier jour, je fusse mort heureux, et Dieu me fait la grâce de la voir à l'aurore de ma virilité. Ah! c'est vraiment une commotion électrique que cause la main de Dieu lorsqu'elle touche de près les événements de ce monde.

Ce n'est pas, chère bonne mauvaise amie, que je m'aveugle sur ce que nous devons attendre du nouvel Archevêque. Non, croyez-le, Mgr Affre ne fera pour nous que d'être plus juste; il ne se livrera pas pieds et poings liés à une coterie, il sentira le besoin d'agir et par conséquent de ne pas repousser les hommes de zèle et de talent suscités par la Providence; il ne haïra point son temps à cause de ses misères; il se laissera voir et aborder, il essaiera de remédier à la désunion du clergé de Paris. Mais il est gallican, il

[1] M. Blanquart de Bailleul.

n'aime point les ordres religieux hors de la soumission absolue à l'évêque, c'est-à-dire hors de leur ruine, et peut-être un jour, aurai-je plus à me plaindre de lui que de M. de Quélen. Mais quelque mal qu'il me fasse, il préparera les voies à beaucoup de bonnes choses, et cela suffit pour que je lui pardonne d'avance toutes les peines que j'attends de lui. Je n'ai jamais considéré M. de Quélen par rapport à moi ; car je suis du petit nombre d'hommes qu'il a supportés et même aimés, et s'il ne m'a pas aimé davantage, c'est ma faute. Si j'eusse voulu, nul favori ne m'eût contrebalancé dans son cœur, tant Dieu avait créé en lui de penchant pour moi. Mais je ne le voulais pas. Aujourd'hui, peu m'importe de n'avoir pas un Archevêque à moi ; je suis heureux dans ceux à qui il fera du bien, et quant à moi, la Providence en disposera à son gré. Elle a compensé par des endroits secrets tous les chagrins de ma vie, et je connais trop même la gloire humaine pour souhaiter de répandre moins de larmes.

Maintenant, chère amie, parlons de saint Dominique. Mon manuscrit sera porté à Paris du 1er au 15 août, par l'aimable abbé de la Bouillerie, pour qui je sens de plus en plus de la tendresse et qui m'en montre aussi beaucoup. La question est celle-ci : Votre santé et vos affaires vous permettent-elles de vous charger de veiller à l'impression d'un volume de trois à quatre cents pages, c'est-à-dire d'en corriger soigneusement les épreuves? Ou bien quelqu'un de vos intimes pourrait-il vous aider au besoin sans que vous perdissiez la direction réelle de ce travail? En cas de

réponse affirmative, que j'attends immédiatement, le manuscrit vous sera remis, et je vous communiquerai en détail tout ce qui concerne le libraire, l'imprimeur, le papier, le caractère, la justification, etc. Un artiste distingué et catholique s'occupe en ce moment de faire graver le portrait de saint Dominique, par Fra Angelico di Fiesole et il paraîtra à la première page du livre. J'ai retranché une dissertation sur l'inquisition et plusieurs grands chapitres qui auraient retardé le mouvement de la narration. C'est pourquoi le volume aura près de cent pages de moins que je ne comptais, mais il en reste assez pour un volume honnête.

Adieu et pardon.

Sainte-Sabine, 24 juillet 1840.

M. de la Bouillerie part mardi prochain, chère amie, et ainsi que je vous l'annonçais dans ma lettre du 8, il emporte mon manuscrit. Depuis ma lettre, j'ai réfléchi que deux ou trois phrases du chapitre VI sur la Pologne, ne vous permettraient pas de prendre sur vous la responsabilité de mon livre et je vous conjure même de ne pas vous exposer pour un service qui n'est pas d'absolue nécessité. Il va sans dire, que quelle que soit votre détermination, vous lirez le manuscrit si cela vous plaît, mais avec cette défense expresse d'en rien communiquer à qui que ce soit. Je hais les succès préparés dans un salon, et je veux arriver devant le public tout botté. Voilà qui est entendu.

Le Saint-Père est assez sérieusement malade. Il a

quitté Rome pour l'air de Castel-Gandolfo; mais il ne paraît pas que ce changement ait apporté aucun mieux à sa santé. Au moment où les affaires de Prusse et de Russie et les deux concordats espagnols sont pendants, cette mort entraînerait un conclave agité par les plus grandes passions. Il est visible aujourd'hui qu'entre les deux partis qui divisent l'Europe, le Saint-Siège est appelé à un rôle très grand et très proche; l'Autriche, seule puissance catholique qui reste à Rome du côté de l'absolutisme, emploierait tous ses efforts pour empêcher le Saint-Siège de pencher du côté des trois grandes puissances catholiques constitutionnelles, la France, l'Angleterre et l'Espagne. Je mets l'Angleterre de notre côté parce qu'il est clair qu'avant cinquante ou soixante ans elle sera nôtre. Chose merveilleuse! le destin de l'Europe dépend d'un Pape, de ce Pape dont on tenait si peu de compte au congrès de 1815! Tout est changé, Madame, excepté mon tendre attachement pour vous

Le jeune homme de Bordeaux, dont je vous montrai dans le temps une lettre, part le 14 septembre pour venir vous voir et achever de prendre une décision. Un autre, qui est à Thauris, près de M. Eugène Boré, nous vient en avril prochain.

Je recommande à vos prières mon pauvre ami Réquédat, mon premier compagnon. Il avait beaucoup souffert de la poitrine à la Quercia; trois mois et demi de santé nous avaient fait croire qu'il était sauvé; mais depuis la fin de janvier, il lutte douloureusement contre le mal sans pouvoir le vaincre ni

être vaincu par lui. C'est une nature extrêmement puissante et rien n'annonce encore de quel côté penchera la balance. Il a cependant écrit à sa famille, à laquelle il avait caché sa maladie jusqu'à présent de peur de l'inquiéter. Sans ce malheur nous eussions été trop heureux. Rien ne saurait vous peindre ces bons jeunes gens, ni la vie que nous menons ensemble avec Dieu.

Adieu, chère amie, soignez-vous, allez à la campagne. Quelle folie de vous remettre tout de suite dans vos chaînes! C'est trop de fidélité trop mal récompensée. Pardonnez-moi ce petit jargon du temps de Mlle de Scudéri; il vous prouvera seulement qu'on peut parler comme cela tout en aimant sincèrement les gens, afin, dit Bossuet, *qu'il y ait exemple de tout.* Quand vous aurez lu ma *Vie de saint Dominique,* écrivez-moi bien vite pour m'en dire votre pensée. Savez-vous ce que Montalembert va faire en Orient? Il ne m'a pas même écrit un mot là-dessus. Adieu. Mille tendresses.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 19 août 1840.

Je me suis entendue avec M. Teyssier [1]. Il est impossible d'avoir des manières plus unies, d'annoncer plus de candeur, de mieux persuader, dès la première

[1] Le docteur Teyssier, médecin aussi distingué que pieux, mort en 1862.

vue, de sa sincérité et de l'honnêteté de ses sentiments : il faut qu'un intérieur soit bien en ordre et que la piété y domine pour donner cet accent-là. Nous nous sommes entendus sur presque tous les points ; il se chargera de l'impression et m'associera à son travail en me faisant revoir la troisième épreuve ; j'ai demandé que le manuscrit de votre main, de cette écriture fine, nette et si charmante, ne fût pas donné à l'imprimeur, on en fera une copie. M. Teyssier devait voir immédiatement M. Bailly et lui communiquer vos instructions. Deux heures après m'avoir quittée, ayant rencontré M. Lavergne, il l'a prié de m'envoyer son tableau de saint Dominique, le graveur n'ayant pas encore commencé son travail. Je suis bien impatiente de le voir et j'ai fait bien répéter à M. Teyssier que les deux artistes qui osaient joindre leur pinceau et leur burin au vôtre étaient à la fois des hommes de conscience et de beaucoup de talent. J'ai commencé par répondre négativement à M. Teyssier, à la question sur la latitude qui serait donnée à l'imprimerie de M. Bailly, de communiquer des feuilles de votre ouvrage aux journalistes, déjà à l'affût, et qui en seraient si friands. J'ai pensé que peut-être vous n'aimeriez pas mieux ces anticipations hâtives, que ces lectures de salon, que vous m'avez si sévèrement interdites. Du reste, cela peut ne pas se ressembler entièrement, et nous sommes toujours à temps de vous consulter et d'avoir votre réponse. Cher ami, j'ai fini votre manuscrit et les termes me manquent pour vous dire à quel point il m'a été au

cœur, de combien de sortes de beautés à la fois je l'ai trouvé empreint. C'est le plus beau livre de ce genre que je connaisse ; il est complet et je ne sais rien de plus harmonieux que le jour qui l'éclaire et dont le foyer est au fond de votre âme. Toutes les fois que j'ai pu vous comparer, il m'a fallu vous élever infiniment au-dessus de ce qu'on pouvait vous assimiler. Si je ne me trompe, ce livre n'est pas seulement un chef-d'œuvre, c'est un miracle, parce qu'il est destiné à en faire. J'ai senti au dedans de moi toutes les forces qu'il était destiné à remuer et à mettre au service de Dieu. C'est un de ces livres enfin dont la lumière intérieure a son auréole au dehors et qui parfume toute une atmosphère. On ne peut le lire sans se sentir transporté dans cette région où la paix est la récompense du sacrifice, où la main de Dieu est si sensible que l'on tressaille sous sa touche. Ah ! mon cher ami, que de magnifiques devoirs, que de sublimes prérogatives dans un tel don ! et comme mérite littéraire, il me paraît immense, quoique je sois si peu disposée à m'y arrêter. L'introduction est un admirable tableau ; la bataille de Muret, la mort de Simon de Montfort, celle du jeune Raymond sont des morceaux d'histoire achevés. Jamais on n'a mieux parlé de la chevalerie comme institution chrétienne, et ce sujet si vieux, sous votre plume est éclatant de jeunesse. Les descriptions, comme celle du couvent de Saint-Romain et jusqu'à l'habile mélange d s noms de l'antiquité profane, tout concourt à l'effet. Le para graphe : « La religion se sert pour élever l'homme

des moyens dont le monde se sert pour l'avilir », est profond de philosophie, comme cent autres passages. Le choix des légendes est fait dans un sentiment tout chrétien ; il n'y en a qu'une un peu hardie, c'est celle de la visite à une heure indue et où saint Dominique fait boire ses fils et ses filles dans une coupe qui ne désemplit pas. Vous avez hasardé cela un peu comme M. de Montalembert faisait avaler au beau monde les disciplines de Conrad. Je ne pense pas que vos lecteurs s'effarouchent de rien. Je suis plus timide qu'eux jusque dans mes hardiesses, et vous en verrez bien la preuve dans les annotations que je vous envoie et pour lesquelles mon amitié commence par vous demander grâce. Je vous sais si parfaitement attaché que je n'ai nul souci de vous déplaire, ni même de vous paraître ridicule ou médiocre et incompréhensive dans mes remarques. Quand il n'y en aurait pas une à laquelle vous fissiez droit, je ne regretterais pas pour cela de les avoir faites, parce que j'ai besoin que vous ayez toute ma pensée et nullement que vous approuviez celles qui restent, entre nous, facultatives et libres.

Comme j'allais fermer ma lettre, me sont venus M. Teyssier et M. Lavergne qui m'apportaient le saint Dominique de Fiesole, copié dans la salle des dessins au Musée ; c'est remarquablement bien d'expression et de naïveté, sans trop de sécheresse et d'aucun des défauts du temps. Cela fera très bien à la tête du livre, la figure du saint ayant à la fois quelque chose de son style et de sa couleur.

Dites-moi comment vous expliquez le choix que fait l'Église d'un évangile où il n'est pas question de la sainte Vierge, le jour de l'Assomption, qui semble achever sa gloire ? Il y a sûrement un enseignement profond dans cette distraction apparente ; car la sagesse est toujours plus avant dans les inspirations de l'Église, à proportion qu'elle y paraît moins.

Adieu, mon bien cher ami, je vous tiendrai au courant de tout ce qui pourra survenir.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Sainte-Sabine, 1er septembre 1840.

Votre lettre du 19 août, précédée de celle du 15. m'est venue, chère bonne amie, au moment où notre pauvre Réquédat sortait d'une agonie qui avait duré près de huit heures. C'était hier lundi. On lui avait donné le matin, entre six et sept heures, le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Peu après ses yeux se fermèrent, ses mains devinrent glacées, une sueur froide lui coulait par tout le corps, il avait des tremblements convulsifs. Le médecin le laissa vers midi. croyant qu'il n'avait plus que quelques minutes à vivre ; mais la nature l'emporta, il revint à lui vers quatre heures de l'après-midi, et depuis il n'a pas cessé de jouir de tous ses sens et de toutes ses facultés. Nous sommes partagés entre la pensée que Dieu l'a mené jusqu'à l'extrémité pour nous le rendre par

un don tout gratuit, et l'appréhension que ce ne soit là qu'un caprice de ces étranges et cruelles maladies de poitrine. Je vous réponds la nuit au milieu de ces angoisses. Vous pardonnerez si j'oublie quelque chose. Votre approbation, chère amie, m'a été bien douce en elle-même par la bienveillance qu'elle me fait présager, mais plus encore par la presque certitude que l'ouvrage fera du bien. Je vous remercie des dispositions excellentes que vous avez prises. Le choix de M. Teyssier, en vous réservant un coup d'œil sur la troisième épreuve, est ce qu'il y avait de mieux. Je regretterais qu'on n'imprimât pas sur mon manuscrit. si je n'étais assuré de votre vigilance à tous les deux : vous savez combien de fautes, surtout pour les dates et les citations, peuvent se glisser dans une copie faite par un homme payé. Je m'abandonne à vous pour tout cela. Puisque vous attachez quelque prix à mon manuscrit, veuillez le garder comme un faible souvenir de mon amitié et de ma confiance. Lors de mon premier voyage à Paris, j'y ferai de ma main les corrections dont je vous envoie la note, afin qu'il ait un caractère plus complet d'authenticité. Vous devinez sans peine que ces corrections sont dues à vos remarques si pleines de justesse. Les voici dans l'ordre que vous avez gardé vous-même.

Page 61. Au lieu de bataille fabuleuse, mettre : bataille aussi décisive qu'imprévue.

Page 65. Au lieu de la phrase du manuscrit, mettre : devait-il résister au souffle de Dieu parce que tout en suscitant plus d'un digne évêque à son église, il

leur donnait pour coopérateurs un corps de religieux. Un peu plus haut, dans le même alinéa, retrancher ces mots : leur aptitude personnelle à l'éloquence.

Page 66. Conserver le sublime amoureux de Jésus-Christ, parce que l'épithète corrige la trivialité du substantif et que l'étrangeté de l'alliance exprime l'excentricité du cœur de saint François

Page 143. Retrancher ce membre de phrase : avec une telle variété que ses annales s'appelleraient à bon droit les Mille et une Nuits de la sainteté.

Corriger ainsi la phrase finale : je n'ai pas l'espérance d'avoir aussi bien réussi, mais le temps tiendra la plume après moi et je lui laisse sans crainte ni jalousie le soin d'achever, sûr qu'on ne peut rien sans lui et rien mieux que lui.

Je suis bien aise que vous ayez vu la copie de M. Lavergne. C'est un jeune peintre de mérite et parfaitement bon chrétien. Il fait partie d'une petite confrérie d'artistes que nous avons instituée l'an dernier et qui va bien. Déjà l'un de ses membres. un jeune architecte, vient nous rejoindre. Un jeune médecin de Grenoble nous vient aussi pour la fin d'octobre. Mais hélas! rien nous rendra-t-il Réquédat si nous le perdons! Nous sommes depuis quatre jours sur les dents, uniquement occupés à le soigner. Quoique ses douleurs ne soient pas aiguës, c'est un spectacle désolant que ce bon et beau jeune homme luttant contre la mort. Il est d'une patience et d'une résignation admirables qui nous édifient tous, mais ne nous le rendent que plus regrettable.

Je ne vous dis rien aujourd'hui de l'évangile de l'Assomption. Je suis accablé et ne puis que finir en hâte. Adieu, chère amie, priez pour moi.

P.-S. — 2 septembre. Aujourd'hui à quatre heures et demie du matin, nous avons perdu notre pauvre frère Pierre, je ne puis vous en dire davantage.

Sainte-Sabine, 30 septembre 1840.

Je suis toujours sous le coup de la perte que nous avons faite, chère amie, et les moindres circonstances réveillent mon étonnement et ma douleur. Il vous est difficile de comprendre le prix que j'attachais à cette vie, et plus difficile à moi de vous dire quel homme c'était. Je n'ai jamais vu arriver si vite à une perfection toute surnaturelle. J'avais déjà rencontré des hommes bien meilleurs que moi, mais celui-là plus qu'aucun autre m'avait fait comprendre mon infériorité, et il me semblait évident que Dieu l'avait destiné à achever une œuvre dont je ne pensais être que l'ébaucheur. J'aurais cru mille fois que c'était moi qui devais mourir, si l'on m'avait annoncé de la part de Dieu qu'un des deux n'avait que peu de jours à vivre. Maintenant je vois bien qu'il a été choisi, mais je ne le comprends pas encore. J'avais sans doute sur lui des avantages extérieurs, une position prise, une sympathie que beaucoup veulent bien m'accorder, un certain empire par la parole et dans les communications intimes, une plume qui a peut-être quelque grâce spirituelle, des antécédents heureux pour le temps où nous vivons; mais sont-ce là les moyens

dont Dieu se sert pour instituer ou restaurer un ordre religieux ? Les grands moyens ne sont-ils pas la prière, la pénitence, l'abnégation, une charité sans bornes ? Et par tous ces côtés je n'étais rien à côté de lui. Je possède tous les secrets de sa vie spirituelle ; j'oserais à peine dire ce que j'en sais, tant cela paraîtrait peu croyable. Et pourtant Dieu l'a retiré. Après quatre mois qui avaient été pour lui des mois de délices intérieures, il a été frappé subitement dans son corps et dans son âme ; dans son corps par la maladie, dans son âme par une sécheresse désespérante qui a duré jusqu'au dernier moment et que ses plus ardentes prières n'ont pu guérir. Pendant quatorze mois un atome de consolation n'est pas descendu dans son cœur. Il ne lui restait de ses mouvements continuels vers Dieu que le mérite. En le voyant prier, vous eussiez cru qu'il avait des extases de bonheur, tant il paraissait absorbé en Dieu, et cependant tous ses embrassements étaient repoussés. Dieu qui savait que son temps était court, amassait sur lui par ses rigueurs des siècles de pénitence. Que Dieu est différent dans ses voies ! Il m'a tout ouvert, tout aplani. Sa main ne m'a jamais touché que pour un jour, ses rigueurs n'ont été pour moi que des orages dans un ciel serein ; tout m'a réussi, même mes fautes ; il m'a donné du temps et de l'espace pour me retourner, et ce pauvre jeune homme ! lui qui en quatre mois était plus avancé que je ne le suis après seize ans de conversion ! Vous savez que M. Teyssier est l'exécuteur de ses dernières volontés. Il voulait

nous donner tout, mais je l'avais décidé depuis longtemps à ne nous laisser que la moitié, quoique son frère et sa sœur fussent riches et que sa mort dût leur porter un bien considérable sur lequel ils n'avaient pas droit de compter. Les rapports que nous avons eus dans ces derniers temps avec sa famille sont tout ce que nous pouvions souhaiter. M. Piel en était connu, et sa présence a été pour eux un gage que rien ne lui a manqué, pas même les soins de la plus tendre amitié.

Je commence à préparer la vie de Jérôme Savonarole. Pour bien des raisons que vous devinerez en partie, j'irai doucement, selon les loisirs. Je veux toujours avoir ainsi quelque chose pour les intervalles. Adieu, chère amie, tout à vous de cœur.

Sainte-Sabine, le 20 octobre 1840.

Chère amie, nous creusons dans le mont Aventin un réduit mystérieux que nous voulons couvrir d'ombrage et orner de fleurs de France. Veuillez donc me faire un choix de graines étiquetées, avec l'indication du temps où on les sème, les renfermer dans une boîte, les confier à la princesse Borghèse, qui est prévenue. Pour mettre votre orgueil de complicité avec votre amitié dans ce petit cadeau, vous remarquerez que ce seront les premières fleurs de France plantées sur l'Aventin depuis Romulus. Adieu.

Sainte-Sabine, 27 octobre 1840.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire, chère amie, Montalembert vous aura appris comment il m'a fait

faux-bond au moment où je l'attendais [1]. Une lettre de M. Teyssier du 13 de ce mois nous a dit où en est l'impression, et me fait espérer que tout sera fini du 20 au 30 novembre. Mettez en vente, quoi qu'il arrive, même quand le ciel tomberait; il ne faut jamais s'arrêter quand la Providence a voulu que vous fissiez une chose à une époque, si malheureusement choisie qu'elle semble. J'aime d'ailleurs agir au milieu de l'orage. Si la révolution ou la guerre éclate, vous me reverrez plus tôt que je ne comptais.

M. Teyssier se loue sans cesse de vos bontés pour lui. Il ne vous appelle que la bonne Dame.

Adieu, chère amie, que Dieu vous conserve et veille sur vous! Écrivez-moi un mot qui m'instruise sur vous, s'il arrive malheur. Dans tous les cas, l'Église et la France sortiront victorieuses.

Sainte-Sabine, 4 novembre 1840.

Vous avez vaincu, chère amie, je vous abandonne le *Dieu-soldat*. Voici maintenant la phrase : « Les temps de vicissitudes politiques permettent tout bien comme tout mal; ils déracinent avec le passé les haines du passé; ils font du monde un champ de bataille, où la vérité bivouaque avec l'erreur, où Dieu

[1] Les complications nées de la question d'Orient ayant amené le remplacement du ministère de M. Thiers par le ministère de M. Guizot, les Chambres furent inopinément convoquées. M. de Montalembert fut rappelé en France au moment où il revenait de Constantinople et se proposait de passer par Rome pour y voir le père Lacordaire.

descend dans la mêlée et se reconnaît au besoin qu'on a de lui. »

Je suis ravi de ce que vous me dites de la gravure. Vous savez que Lavergne n'a rien voulu prendre ; je lui écrirai pour le remercier. Mais vous, chère amie, comment vous remercier ? L'excès de votre amitié me force à une ingratitude tout à fait noire. Je vous assure cependant que je sens vos soins et que je jouis de votre nouvelle vie de prote dans un endroit qui est seulement trop petit pour que vous y habitiez. Il faut que je sois destiné à abuser de vous *per fas et nefas*. A peine m'aurez-vous eu procuré Pic de la Mirandole, que vous aurez eu sur les bras ma commission de graines de fleurs. Et où cela s'arrêtera-t-il ? Aurez-vous vu pour cela la princesse Borghèse ? Elle avait grand'peur de vous. Pauvre femme ! elle apprendra en route la mort de sa belle-fille, cette jeune et aimable princesse Marc-Antoine que nous venons de perdre subitement. Le malheur frappe à cette porte à coups redoublés. J'ai été voir le prince à Frascati ; le malheur est le seul moment où l'on puisse quelque chose pour des amis si haut élevés.

Maintenant vous dirai-je une grande nouvelle ? Je ne suis ni pape, ni cardinal, ni évêque, mais je pars le 30 de ce mois pour vous voir à Paris où je passerai janvier et février. Ayez un peu de patience pour en entendre les raisons. D'abord c'est le désir de notre Maître général et de notre ordre. Ils croient qu'une absence non interrompue pendant de longues années serait nuisible en France et qu'il est bon de s'y mon-

trer, ne fût-ce que pour faire acte de présence. De plus, j'aurai à recueillir les fruits de ma *Vie de saint Dominique;* je ramènerai avec moi quelques jeunes gens choisis; je serai en rapport avec un grand nombre qui nous aideront plus tard. L'administration diocésaine étant changée, il est bon de se mettre en rapport avec elle et de savoir ce qu'on peut attendre pour l'avenir. Je verrai d'autres Évêques sur le chemin. Ce retour prouvera mon entière liberté, la confiance de mon ordre, qui m'envoie tout seul en France; il donnera une nouvelle preuve que le rétablissement des Dominicains français n'est pas une chimère. On verra notre robe. Ce ne sera d'ailleurs qu'une préparation à un voyage pour l'année suivante, où je compte reparaître en chaire sous notre habit. L'activité s'unira ainsi à la préparation laborieuse de la retraite. Notre petite communauté de Sainte-Sabine ne souffrira aucunement de cette absence de trois mois. Elle vit dans la plus parfaite union, sous des chefs et des maîtres qui sont faits à elle. Tout est éclairci, réglé. Bref, je pars le 30 en suivant la route par Florence et Gênes. Je serai à Paris le 23 ou le 24 décembre, sans m'être arrêté dans aucune autre ville française que Lyon.

Je n'emporte avec moi que mes habits de Dominicain et un manteau. Je m'envelopperai là où il sera nécessaire, mais je ne veux pas quitter mon habit. Je me réjouis de vous revoir bientôt et de vous dire la messe dominicaine. Adieu, chère excellente amie, priez Dieu pour moi et pour mon prochain retour.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 17 novembre 1840.

Quelle joie inespérée, mon bien cher ami, et quelle vive émotion ne m'a-t-elle pas causée ! Vous revoir presque immédiatement au lieu de tant de tristes éventualités que le temps renferme toujours en lui-même ; retrouver dans de longues causeries, l'effusion, l'intelligence complète des idées et des sentiments, quand on s'y attendait le moins, c'est voir consoler toutes les privations et recevoir toutes les récompenses de la soumission. Quelle messe de minuit vous me prépariez ? Que j'étais loin, mon Dieu, d'espérer une si grande joie ! A cette grâce d'une si heureuse visite, vous en ajoutez une autre ; c'est de me l'annoncer décidée, de m'ôter toute discussion avec moi-même, d'avoir tout à recevoir sans examen et sans combat. Il y a du pour et du contre dans toute détermination facultative, mais quoique frappée de vos raisons pour la prolongation de votre séjour à Rome, je ne puis vous dire combien de fois j'ai énuméré en moi-même les inconvénients d'une trop longue lacune de présence, ceux de l'ignorance où l'on est de tout ce que l'on ne voit pas, de tout ce qu'on ne juge pas par soi-même ; les dangers d'un trop long refoulement intérieur et de cette concentration de toutes les forces qui font explosion, au moment où il leur est permis de se faire jour, permission qu'elles anticipent souvent. C'est vrai pour toutes les natures, c'est encore plus vrai pour la vôtre qui

ne peut vivre et se manifester complètement sans la double condition de parts également faites à l'activité et à la contemplation. Plus j'y pense, et je n'ai pas fait autre chose depuis hier, plus je me convaincs que ce projet annoncé, gravement exécuté avec poids et mesure, aura un très bon effet. Le bonheur de revoir votre visage fera la fortune de votre habit dominicain, vous attirerez à vous tout ce qui ne vous connaît pas encore et tous les liens seront resserrés entre vous et ceux qui vous connaissent déjà. La confiance de vos supérieurs sera le gage de votre dévouement à l'ordre, et il y a bien à parier que vous réussirez quand vous pourrez plaider sa cause devant les autorités de France déjà si bien disposées. C'est donc le 30 novembre que vous quitterez Rome, j'espère que ma lettre vous y trouvera encore. En attendant, cher ami, je compterai sur les lettres que vous promettez de m'écrire. Je présume que dans votre première lettre, vous me direz ce que vous supposez être le plus convenable pour le lieu de votre habitation, et si vous préférez une maison religieuse. Mme de Vauvineux et son mari seraient, je n'en doute pas, les plus heureux du monde de vous offrir un asile, je jouirais encore plus de leur bonheur que je ne le leur envierais. Mais je crains que le quartier du faubourg Saint-Honoré n'offre des inconvénients, non seulement en lui-même, mais par la nécessité où il vous mettrait de ne pouvoir éviter sans grand détour le quartier de l'élégance, du monde et des promenades publiques. Cette considération, toute frivole qu'elle

soit, entre en ligne de compte quand il faut si peu pour éveiller les susceptibilités pieuses et celles qui ne sont qu'étroites ou malveillantes. Autre chose, comme pension dans une communauté religieuse, viendra probablement se présenter à moi ; dans l'intervalle, je vous dirai tout ce qui me sera venu et tout ce qu'on en aura dit, avec l'arrière-pensée que si vous vouliez vous rapprocher de la petite chapelle qui compte sur vous pour la desservir, j'aurais le plus facilement du monde, à deux pas d'elle, un petit logement tout préparé pour vous recevoir. Malheureusement, les petites pièces que vous occupiez sont données, mais on y suppléera très aisément dans le voisinage, et les repas nous réuniraient sans préjudice de tant de bons moments au-devant desquels mon impatience ira toujours. Cher ami, faites tout ce qui vous conviendra, disposant de moi comme de vous, me sacrifiant s'il le faut comme on se sacrifie soi-même, me prenant ou me laissant à votre gré, en toute liberté, agissant ainsi par la force et les droits de ces liens en Dieu, qui s'élèvent tant au-dessus de toute convenance et de toute affection humaine. Cher ami, traitons-nous mutuellement comme n'appartenant plus à ce monde, comme n'en étant pas, par la grâce de Dieu, la plus grande qu'il puisse faire.

Adieu, mon bien cher ami. Combien j'ai besoin de croire qu'aucun obstacle ne sera survenu, et que cette lettre reçue, vous ne ferez guère de pas qui ne vous rapprochent de nous, de moi, que votre cœur saura bien découvrir toujours même dans la foule !

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Sainte-Sabine, 27 novembre 1840.

La princesse Borghèse, chère amie, m'a apporté les graines, le *Dictionnaire du bon jardinier* et la *Vie de Savonarole*. Vous avez réussi dans toutes choses, bien au delà de vos espérances. La *Vie de Savonarole* était justement celle que je vous avais demandée ; car je m'étais mal expliqué en vous disant qu'elle était du P. Quétif. Le P. Quétif est celui qui l'a publiée, en y joignant une grande quantité de notes et de monuments de toutes sortes. Le volume que vous m'avez envoyé contient l'*Index* de ces additions, la *Vie*, par Pic de la Mirandole, le *Compendium* des révélations de Savonarole et ses lettres spirituelles.

Pour les graines, j'en ai été émerveillé ; à peine si j'en connaissais quatre ou cinq. Nous allons étonner tout l'Aventin cet été, et ce qui sera bien mieux, nous penserons à vous en voyant de belles créatures de Dieu.

Demain est le dernier courrier qui précède mon départ, et peut-être m'apportera-t-il la nouvelle que vous avez reçu ma lettre du 5 de ce mois. J'en suis un peu inquiet à cause des inondations qu'elle aura trouvées en chemin. Je vous y annonçais mon voyage.

Presque tous mes adieux sont faits. J'ai vu le Saint-Père, qui a été pour moi meilleur que jamais.

A bientôt donc, chère excellente amie, je vous écrirai de Turin, comme il est convenu

Mille tendresses.

Sainte-Sabine, 28 novembre 1840.

Ce jour, chère amie, a été pour moi un jour d'immense consolation. J'attendais votre lettre avec impatience, et à peine en ai-je eu lu quelques lignes, que mon âme a été inondée de la joie que vous m'y témoignez. Je n'ai jamais mieux senti la grandeur et la solidité de votre affection. Une seule amertume pouvait corrompre la joie de revoir la France et mes amis, celle de vous y trouver moins sensible, non par le cœur, j'étais bien sûr du contraire, mais par l'intelligence. Grâce à Dieu, vous êtes d'accord avec tout le monde. Et pendant que je jouissais de ce bonheur, voilà que l'abbé de la Bouillerie est tombé dans mes bras avec une effusion, une amitié, un abandon que je lui rendais de toute mon âme. Du reste, loin de chercher à attirer les âmes par une sorte de séduction, je leur peins toujours notre ordre sous ses dehors les plus sévères. Dieu m'a bien récompensé de cette droiture et de cette confiance en lui, par ceux qu'il m'a donnés. Je voudrais que vous puissiez voir ces âmes-là, un quart d'heure. Aussi, je pars avec la dernière tranquillité et plein de reconnaissance pour Dieu, qui a tant fait en vingt mois, Ah ! si nous n'avions pas perdu le frère Pierre [1], quel temps ! mais la croix

[1] Réquédat.

apparaît dans toutes les bénédictions, nous ne pouvions manquer d'avoir la nôtre sans doute. Je me dis bien souvent : que le frère Pierre serait heureux, s'il me voyait partir pour la France !

Vous avez très bien fait de faire réimprimer la première feuille. Ayez soin seulement que cette première feuille vous soit remise ; autrement on en couvrirait des revers de brochures. Je brûlerai cela dans mon feu de cet hiver.

M. Chassériau, jeune peintre de talent, m'a demandé avec instance de faire mon portrait. Il m'a peint en dominicain sous le cloître de Sainte-Sabine ; on est généralement satisfait de cette peinture, quoiqu'elle me donne un aspect un peu austère. M. Chassériau se propose d'exposer ce tableau et de le faire graver ensuite à ses frais. Vous recevrez en février un buste, qui me représente et que, pour ma part, je préfère au tableau, comme exprimant mieux mon vrai caractère. Il est petit et tout à fait propre à se cacher partout. Voilà bien des vanités, chère amie, mais vraiment j'ai consenti à tout cela par l'idée du devoir, comme moyen de faire connaître notre habit, et pour poursuivre la voie de publicité où nous sommes entrés, par égard pour le génie présent de la France. Le sculpteur, M. Bonnassieu, s'est converti tout récemment, et fait partie d'une confrérie d'artistes qui va très bien à Paris et à Rome.

Comptez sur moi pour la nuit de Noël.

Turin, 12 décembre 1840.

En arrivant ce matin, chère amie, je trouve votre lettre du 5 qui me donne un avant-goût du bonheur de vous revoir, bonheur du reste que je ne cesse pas de ressentir tout le long de l'heureuse route que je fais. Le temps que je m'arrêterai à Lyon dépend de la fatigue, du froid et du départ des diligences. Dans tous les cas, aussitôt après avoir été à la poste chercher un mot de vous, je vous écrirai le jour et l'heure approximative de mon arrivée à Paris.

Ce que vous me dites des bonnes dispositions que je vais trouver, me remplit le cœur. Dieu sait que je n'ai jamais éprouvé pour personne un mouvement de haine, même pour ceux dont je n'ai pu m'expliquer l'acharnement. Si mon voyage peut être une source de réconciliation, je le bénirai comme une des plus grandes grâces que Dieu m'aura faites dans ma vie. Une des causes qui me donnent quelque jour sur la bonté persévérante de Dieu à mon égard, c'est qu'aucun fiel n'a jamais souillé mon âme et que j'ai toujours été une créature aussi inoffensive qu'ardente.

Je ne puis vous dire tout ce que j'éprouve de joies intérieures depuis douze jours, ni l'accueil que me font tous nos pères sur le chemin, à Florence, à Lucques, à Gênes. J'ai visité à Sienne, la maison et la chambre de sainte Catherine de Sienne, et j'ai été si touché de cette visite, que je ne doute pas d'avoir cette sainte pour une de nos bonnes amies du ciel. Le frère Pierre

l'aimait très tendrement, et je suis sûr qu'ils ont parlé ensemble pendant que j'étais à Sienne, dans son petit réduit.

Si vous voyez M. l'Archevêque, dites-lui de ma part que le bonheur de le revoir au poste où il est et le souvenir de ses anciens sentiments me pénètrent tout à fait. Je suis bien certain de son bon accueil, mais quel qu'il soit, je suis à lui.

Adieu, chère amie, chaque pas va achever de rompre les obstacles qui nous séparent, et pour la première fois peut-être il n'y aura rien entre nous qui trouble ce que la Providence nous a fait être l'un pour l'autre [1].

[1] Le père Lacordaire exécuta son voyage comme il l'avait projeté. Son historien, M. Foisset, raconte ainsi son apparition à Paris : « Il traversa la France, de Marseille à Paris, avec ce froc religieux qu'elle n'avait pas vu depuis cinquante ans, et, le 14 février 1841, dix ans après le sac de l'archevêché de Paris, il paraissait dans la chaire de Notre-Dame avec sa tête rasée, sa tunique blanche et son manteau noir. Le Garde des sceaux, M. Martin du Nord, avait voulu se rendre compte par lui-même d'une scène dont personne d'avance ne savait bien l'issue. La foule débordait de la porte au sanctuaire. Le lendemain, ce même Garde des sceaux invitait le Père Lacordaire à un dîner de quarante couverts. » Le sujet de son discours était la *Vocation de la nation française*. Il est imprimé aujourd'hui en dehors des Conférences, dans le tome VI des Œuvres complètes du P. Lacordaire.



ANNÉE 1841

Lyon, 5 mars 1841.

Nous sommes arrivés hier ici, chère amie, après un voyage fort heureux, à une heure et demie du matin. On nous attendait à la voiture et on nous a séparés en trois ou quatre morceaux, chacun voulant avoir un de nous. Je suis logé à l'Archevêché. Mgr de Bonald m'a fait grand accueil et m'a beaucoup loué du discours de Notre-Dame, disant que le sujet était parfaitement choisi, et qu'il fallait sans cesse rappeler à la France sa mission, surtout dans des circonstances pareilles à celles où je me trouvais. Nous ne partons que demain soir à neuf heures ; on avait changé le jour à la diligence. Le beau temps nous arrive, je crois.

Adieu, chère amie, priez bien pour nous, je vous écrirai avant notre arrivée à Rome. Je suis bien content de nos recrues. Tout à vous du plus profond de mon cœur.

Gênes, 13 mars 1841.

Nous sommes à Gênes depuis hier soir, chère amie, et nous y sommes avec le plus beau temps du monde. C'est un compagnon qui ne nous a pas quittés à partir de Lyon. Le mont Cenis, quoique couvert de neige,

était sec et superbe. J'ai été reçu à Turin par le roi [1], qui m'a parlé avec beaucoup d'éloge de la *Vie de saint Dominique* qu'il avait, disait-il, presque achevée en ce moment. Il m'a fort questionné sur l'état religieux de la France et ne m'a point paru étonné de ce que je lui disais. Le soir, j'ai dîné chez le ministre des affaires étrangères, le comte della Margarita. Ce matin le cardinal Tadini, archevêque de Gênes, m'a reçu avec la plus touchante bonté et m'a invité à dîner pour demain. C'est un vieillard de quatre-vingt-un ans, mais vert encore et plein d'âme. Nous partons le 15 au matin pour Florence par un voiturin qui nous conduit jusqu'à Rome. Nous y arriverons le 27 au soir. Jamais je n'ai fait un voyage plus heureux, plus doux. Nos nouveaux frères sont charmants, pleins de piété, bien élevés, s'aimant déjà beaucoup. Notre dépense est beaucoup moins forte que nous ne pensions, elle n'ira guère qu'à 320 francs par personne.

J'ai oublié de vous dire, chère amie, d'ouvrir toutes mes lettres, s'il m'en arrive, et de m'indiquer seulement ce qu'elles contiennent. Adieu, chère amie, je pense sans cesse à vous. Voici la dernière année d'exil, portons-la avec courage. Je suis quelquefois un peu comme Polycrate, ce roi de Samos ; tout me réussit tellement que j'ai peur de voir le malheur prendre une rude revanche. Il faut s'abandonner à Dieu. C'est lui qui sait ce qui nous convient.

Nous avons trouvé à Pont-de-Beauvoisin la permis-

[1] Charles-Albert.

sion du ministre pour notre Polonais. Je vous prie d'en remercier vivement de ma part M. le marquis Brignole, votre voisin ; je lui aurais écrit si je n'avais craint de l'importuner par quelques lignes de gratitude. En vous chargeant d'être mon interprête près de lui, il ne pourra attribuer qu'au respect le silence de ma plume. Savez-vous qu'à ce même Pont-de-Beauvoisin, nous sommes tombés chez le curé une demi-heure avant la grand'messe, et que peu s'en est fallu qu'on ne me portât en chaire malgré moi ! Adieu, chère amie, encore une fois.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 22 mars 1841.

Mon bien cher ami, je vous ai suivi à travers votre voyage, comptant les heures, consultant la température ; j'ai béni votre bon souvenir, recueilli et répété toutes vos paroles de Lyon et de Gênes, et à vous-même jusqu'ici, je n'ai rien dit, rien épanché de tout ce trop plein qui m'oppresse. Vous arriverez à Rome sans y trouver, contre votre attente, une lettre de moi, cela me trouble et m'afflige, et c'est l'effet d'un encombrement tel de personnes et de choses que la respiration me manque comme au pauvre Job, mon devancier. Ce supplice de harcèlement, d'obsession, est tellement venu à son comble, que pour n'en pas perdre l'esprit, je viens de prendre le parti que vous me

conseillez, de me renfermer hermétiquement pendant quelques heures, excellente loi à laquelle il ne manquera peut-être, comme à tant d'autres, que d'être exécutée. A peine votre lettre de Gênes a-t-elle été entre mes mains, que je l'ai communiquée à Mme de Vauvineux qui avait su prendre les devants et répondre à votre lettre de Lyon. Nous nous sommes réjouies ensemble de tous ces bons épisodes de votre route, de l'accueil cordial que vous receviez partout, de tous ces archevêques, rois et curés, vieillards et jeunes gens qui subissaient votre charme. Tout cela avec le courage de votre vertu rend votre course légère et rapide ; dégagé de tout bagage humain, vous ne pesez rien et c'est bien vrai que la liberté des enfants de Dieu fait pousser des ailes. Quant aux revers qui marchent à la suite de toute prospérité, j'ai bien craint pour vous une première dissemblance avec Polycrate dans cette terrible catastrophe de M*** que vous savez déjà probablement, et qui vous aura tant et si douloureusement étonné. Cette faillite, les accusations dont elle est l'occasion, les reproches qu'on y joint, la joie des méchants pour qui la chute d'une réputation pieuse semble un argument irrésistible contre la piété même, tout cela fait bien du mal, et cela prouve bien que la grande loi de notre condition est de souffrir ; on reste passible de la souffrance lors même que le détachement en a ôté tout ce qu'elle contenait de personnel. M*** était sans contredit un des notaires de Paris les plus estimés ; le cri de surprise qui a été poussé de toutes parts donne la me-

sure de la confiance qu'on mettait en lui, et c'est vraiment une des particularités les plus frappantes de notre temps que ces grandes chutes morales, qui ne renversent pas seulement les situations comme les grands coups du dehors, mais qui mettent au grand jour toute l'infirmité et l'inconsistance humaines. Quant à moi, très cher ami, vous pensez bien que tout en admettant des faits incontestables, je m'abstiens de juger, c'est-à-dire de décider sur ces degrés de culpabilité qui sont si dépendants de la force des circonstances et de leur enchaînement. Un seul fait me semble déjà pouvoir être allégué en contradiction de l'opinion qui rangerait M*** au nombre des hommes les plus coupables, c'est d'avoir résisté aux instances qui lui avaient été faites de fuir. Il n'a jamais voulu en entendre parler et l'on m'a assuré qu'il avait répondu : — J'ai trahi la confiance que l'on avait mise en moi, il est juste que j'en porte la peine jusqu'au bout. — Si ces paroles ont été proférées, elles soulageraient bien la conscience de ceux qui ont tant besoin de la reconnaître dans les autres ! M*** resterait un homme faible qui, comme beaucoup de ses confrères, aurait disposé de dépôts sacrés, mais non plus un fripon capable d'avoir préparé, de longue main, la ruine de ses clients et de s'arranger pour jouir à l'aise de ses vols.

J'ai fait toutes vos commissions et sans perdre un moment ; j'ai remercié en votre nom et le mieux que j'ai pu le marquis Brignole, rangé vos livres, fait vos compliments, et je serai très exacte à ouvrir vos

lettres et à vous en envoyer un extrait ; seulement, il me faut y faire une exception dès aujourd'hui, parce que je n'ai pas le courage de retrancher le texte de l'incluse que m'a fait remettre pour vous M. l'Archevêque. Elle est tellement pénétrée de zèle et de désir de vous appartenir qu'après avoir balancé je me décide à vous l'envoyer. Je comprends parfaitement que vous vous rendiez très difficile, devant revenir en France dès l'année prochaine ; mais, quelques lignes de vous suffiront pour faire attendre et entretenir la bonne pensée.

Voilà M. de Montalembert de retour à Paris, rappelé par les fortifications dont il ne veut pas plus qu'il ne voulait des démonstrations belliqueuses de l'avant-dernier ministère.

M. Bautain est ici depuis trois jours, il a commencé hier la retraite qu'il prêche à Saint-Roch. Adieu, mon cher père et mon cher fils, c'est tous les deux à la fois.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

La Quercia, 5 avril 1841.

C'est hier, chère bonne amie, au moment où je me levais pour la première fois, que j'ai reçu votre chère lettre du 22 mars. Elle m'aurait fait revivre de plaisir si la nature n'y eût déjà pourvu. Après dix jours d'une éruption qui m'a couvert de pustules et de boutons

des pieds à la tête, je suis enfin resté maître du champ de bataille. Ce n'était pas la vraie petite vérole (mon père m'avait vacciné il y a trente-neuf ans), mais une maladie plus ou moins analogue provenant de l'extrême fatigue de ces quatre mois. C'est le plus fort assaut que j'ai essuyé dans ma vie et il me sera fort utile, je crois, pour l'avenir. C'est une bonne épuration du sang.

Je ne suis pour rien dans la faillite de M***, mais je n'en suis pas moins consterné. En voyant ces choses-là, on se prend presque à douter de soi-même. Du reste, chère amie, il faut qu'une grande désolation morale s'empare de notre société pour qu'elle achève de lever les yeux vers Celui qui est la source de toute probité. Si les méchants seuls succombaient aux tentations de cette époque, on n'en verrait pas assez le chaos. Les anges, quand ils sont pris du vertige, montrent bien mieux tout ce qu'il y a de troublé dans l'ordre général de l'univers. Attendons-nous à tout parce que Dieu veut nous sauver.

Le Pape a su ma maladie, il en a témoigné beaucoup de déplaisir et un grand désir de me revoir ; le Cardinal-évêque de Viterbe est venu me voir ainsi que le Délégat-gouverneur, lequel est nommé à la nonciature de Suisse. Je vous dis cela sans vanité, pour vous tenir au courant.

Faites mille amitiés de ma part à Montalembert. Dites-lui que je suis guéri et que je lui écrirai de Rome. Adieu, chère bonne amie, ceci n'est qu'un petit bonjour de convalescence.

Rome, Saint-Clément, 10 avril 1841.

Chère bien bonne amie, nous sommes enfin arrivés à Rome le 7 au soir. Ma convalescence est parfaite. Je souffre un peu d'une jambe par suite d'un effort que j'ai fait en voulant descendre du lit à la Quercia, mais le repos que cette douleur m'impose m'eût été imposé par les nécessités de la convalescence elle-même. On m'a fait ici un accueil touchant comme sur toute la route.

C'est le 30 avril, jour de sainte Catherine de Sienne, que nos dix Français prendront l'habit. J'écris pour demander audience au Saint-Père.

Adieu, chère amie, tout à vous mille fois.

Rome, Saint-Clément, 28 avril 1841.

Mme de Vauvineux et Montalembert vous auront communiqué mes lettres du 20 par lesquelles je leur parlais du bon accueil que m'a fait le Saint-Père. Depuis j'ai vu des cardinaux, et je ne saurais dire combien leur bienveillance semble accrue. Hier j'allai chez le cardinal Fieschi, qui m'avait fait dire qu'il souhaitait de me voir. Celui-là m'a étonné par son ouverture, sa cordialité, son enthousiasme ; il me citait des passages de mon discours et me parla de Rome avec une *desinvoltura* charmante, comme s'il eût voulu me donner la carte du pays. Je n'avais encore vu autant d'abandon que dans le cardinal Tadini, à Gênes, lequel me disait : « Allez, allez devant vous

et ne vous laissez pas *sbigottire*. » Hier, l'ambassadeur de France est venu me voir et a visité tout Saint-Clément comme un établissement français. Je ne puis vous cacher, chère amie, que je suis sensible à toutes ces marques d'estime et d'affection ; mais ce qui me rassure, c'est que jamais il ne fut plus aisé de tout rapporter à Dieu et de sentir ma misère. Je vois le peu qu'il faudrait pour que tout croulât autour de moi, et l'insuffisance de mes moyens naturels et spirituels pour l'œuvre dont j'ai le fardeau. Me voilà père d'une maison tout entière : dix-sept personnes à nourrir, vêtir, et dont je réponds à Dieu. Notre prise d'habit sera de quatorze. Nous attendons chaque jour la décision de la Congrégation de la discipline régulière. Le Préfet de la discipline régulière est le cardinal Bianchi, camaldule, confesseur et ami du Pape, ce qui nous a fort réjouis. Nous avons lieu de croire que la Congrégation s'est réunie exprès pour notre affaire, mais nous ne savons rien de positif.

J'espère, chère amie, que vous allez prendre le chemin de Vichy. Outre que ces eaux vous font du bien, elles vous enlèvent aux vautours qui mangent votre temps sans pitié et font de vous une sorte de Prométhée. Si j'étais votre confesseur, il y a longtemps que votre porte serait fermée jusqu'à trois heures de l'après-midi. N'est-ce pas assez, trois heures avant dîner pour les amis et trois ou quatre heures après dîner pour tout le monde ? Les amis les plus intimes doivent eux-mêmes respecter une portion du temps de leurs amis. Pourvu qu'on puisse se voir commo-

dément et tous les jours, l'heure n'importe pas. Défiez-vous des exceptions. Le droit romain dit qu'elles confirment la règle et je ne sache rien qui la mette mieux en pièces.

Quoique le noviciat ne soit pas encore commencé, je n'en suis pas moins occupé, je fais deux classes par jour. Cela est absolument nécessaire, non seulement pour que les Frères apprennent ce qu'ils doivent savoir, mais encore pour les préserver de l'ennui. Toute cette année leur sera consacrée et je n'y perds pas non plus, car il est incroyable combien l'on profite à enseigner. J'assiste à tous les exercices et voilà même que je finirai par apprendre le plain-chant, ce dont je ne me croyais pas capable. Il y a dix-sept ans, au séminaire, je dédaignais de dire *ut, ré, mi, fa,* et maintenant je suis tout fier de pouvoir solfier. Oh ! que Dieu change les hommes !

On a imprimé à Florence une traduction de la *Vie de saint Dominique* et du discours de Notre-Dame.

Rome, Saint-Clément, 11 mai 1841.

J'ai des nouvelles tristes et cependant heureuses à vous donner, chère amie. Vous saviez que nous attendions la décision de la Congrégation de la discipline régulière à notre égard. Le 29 avril, on est venu nous dire que la Congrégation ne pouvait autoriser l'érection d'un noviciat français, parce qu'il n'existait encore ni communauté, ni province française. Cette raison était canonique, nous l'acceptâmes, et les car-

dinaux ayant déclaré que nous étions libres de faire le noviciat dans quelque noviciat que ce fût de la province romaine, nous choisîmes la Quercia, d'accord avec le Maitre général. Nous commençâmes même une retraite pour nous préparer. Mais au beau milieu de cette retraite, on est venu nous déclarer que la Congrégation ne permettait pas que nos Français prissent l'habit à Rome ; qu'il fallait nous séparer en deux bandes, aller dans deux noviciats différents. Je communiquai ces ordres à notre petit troupeau, tous furent admirables, pas un n'en fut découragé. La retraite se continua dans le plus grand calme, à l'édification de notre ordre et de tous ceux qui ont appris la manière dont nous avions supporté cette espèce d'épreuve.

Aujourd'hui, cinq de mes compagnons partent pour la Quercia, avec un frère convers qui est à nous ; jeudi prochain, cinq autres partiront pour Bosco, noviciat de la province de Piémont proche d'Alexandrie, maison célèbre bâtie par saint Pie V, et ils ont aussi avec eux un frère convers. J'irai demeurer à la Minerve pour quelques mois, jusqu'au moment où je retournerai en France avec une mission d'y prêcher et de m'y utiliser en la manière que je pourrai.

Ce qui doit vous consoler, chère amie, c'est que jamais je n'ai rien subi avec plus de calme et plus de douceur. La grâce de Dieu m'a soutenu contre un coup si violent; à peine même un quart d'heure s'était passé que j'ai cru voir clairement le but de la Providence dans cette affliction. Je recouvre d'abord

ma liberté ; au lieu d'être enchaîné pour cinq ou six années encore à des devoirs très pénibles, je puis reprendre mon ministère en France. Notre vieux prieur a déclaré au Maître général qu'il n'avait jamais vu des jeunes gens comme les nôtres.

J'ignore ce que nos ennemis publieront en France contre nous ; mais, quoi qu'ils disent ou impriment, je ne répondrai pas ; à un certain point des choses, il faut laisser tout dire et tout faire. Le malheur est le plus beau vêtement que l'homme puisse porter et les ennemis ne savent pas ce qu'ils font en vous couvrant. Je vous prie donc, chère amie, de prier de ma part M. Bailly et l'*Univers* de ne point me défendre, mais de garder un silence profond.

Adieu, chère amie, tout à vous de cœur.

Rome, Saint-Clément, 13 mai 1841.

Je vous écris de Saint-Clément désert. Ce matin à six heures, ceux de nos frères destinés pour Bosco sont partis, les autres de la Quercia les avaient précédés de trente-six heures. Je suis seul, après m'être vu entouré d'une nombreuse et charmante famille. Nous nous sommes séparés avec la plus grande douleur et joie, pleins de confiance les uns dans les autres, nous aimant tous et espérant de nous revoir un jour réunis en France. C'était hier le jour de ma naissance et aujourd'hui celui de mon baptême.

Adieu, chère amie, nous nous reverrons bientôt.

P.-S. — Hier soir, MM. de Salinis, de Scorbiac et Combalot sont tombés à Saint-Clément. Ils m'ont

apporté de l'Archevêque de Bordeaux une excellente lettre avec les plans, devis et projets de notre future maison. Je ne veux rien bâtir ni conclure quant à présent ; je serai à Bordeaux pour l'Avent et nous réglerons tout à cette époque.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Vichy, 24 mai 1841.

Cher excellent ami, votre lettre du 11 est entre mes mains, et je ne pourrai jamais vous rendre les impressions confuses, pénibles et en même temps pleines d'admiration et de joie qu'elle a élevées en moi. Ah ! que vous la devinez bien ma consolation au-dessus de toute autre, de vous trouver si calme et si pieux, dans une épreuve que, moins que jamais, vous sembliez devoir appréhender ! Laissez-moi donc avant tout remercier Dieu de vous avoir façonné si bien selon son cœur, et je vous réponds que cet amour de votre perfection, qui l'emporte ici, ne fera rien perdre à cette compréhension de vos peines qui se résume pour moi en la plus tendre sympathie. Cher excellent ami, avant-hier je relisais votre lettre du 28 avril. pour diminuer l'impatience où j'étais de celle que vous m'y annonciez, et préoccupée de ce retard, je ne pouvais me défendre d'une sorte de crainte vague. pressentiment, hélas ! qui n'a été que trop justifié par l'explosion de cet orage qui, sans doute, avait été

préparé de loin. Cher ami, j'ai reçu votre lettre ce matin, j'y réponds ce soir; elle m'arrive à Vichy, dans une solitude complète qui ne me donne pas un être avec qui je puisse échanger une idée, sur quoi que ce soit qui m'intéresse ; c'est donc ma pensée personnelle, libre de toute prévention et de toute influence, que je vous donne. Je crois que Rome s'est prêtée à ce qu'on a exigé d'elle, sous des prétextes spécieux, que son autorité a servi d'organe à bien d'autres pouvoirs, qu'elle a obéi comme la prudence pouvait lui en faire une loi, mais obéi avec douleur, et si j'en crois encore ici mon impression, avec une répugnance sensible. Tout autre hypothèse me paraîtrait inexplicable en tout point. Ce serait même méconnaître tous ses intérêts, avoir accumulé les actes les plus contraires, comme pour se donner le plaisir de se démentir davantage soi-même. Où a-t-on donc jamais vu Rome laisser venir si avant les choses, pour les briser d'un coup de massue ? Quant à moi, je n'y reconnaîtrais ni le fond de sa conduite habituelle, ni la forme de ses allures. Rappelez-vous les facilités données, la bonne volonté témoignée en toute occasion, qui, encore dans votre lettre du 28, vous semblait sensiblement accrue. Voyez ce grand fait de Saint-Clément, ces revenus qu'on ne distrayait pas de votre héritage, grand symptôme assurément de bienveillance dans un pays pauvre, et qui non seulement a le droit de ne rien faire pour les étrangers, mais le droit très légitime de recevoir d'eux. Ah ! cher ami, il m'est impossible de repousser ici ce vieil adage de juris-

prudence : qu'il est naturel d'attribuer le délit à qui en profite ; et certes, ce n'est point Rome qui, placée à distance, ne saurait admettre aucune considération partielle et locale, en regard d'un bien universel. Je ne juge personne ici, c'est-à-dire que je n'attaque aucune intention ; j'ai tant vu de gens sincères former, dans les mêmes circonstances, les vœux les plus contradictoires, que la bonne foi me semble être partout. Mais il y a des points de départ qui rendent certains jugements impossibles : la maturité habituelle des résolutions à Rome ne prépare nullement à trouver le *proprio motu* dans le coup de foudre. Malgré cette visite de votre ambassadeur à Saint-Clément, je n'en serais pas moins disposée à croire que c'est la diplomatie qui a tout fait ; non pas assurément que j'aie quelque raison de douter de la bienveillance personnelle de M. de Maubourg pour vous ou pour votre œuvre, mais parce que son devoir n'en aura pas été moins de se conformer aux instructions qu'il aura reçues. Il m'a toujours semblé que plus d'un centre à Paris devait ne pas vouloir de l'établissement de votre ordre et que, selon le système actuel, on s'abstenait de l'opposition vive et ostensible, sûr qu'on était d'avoir pour soi les difficultés inséparables de toute grande entreprise ou bien les moyens occultes de l'entraver. Ceux qui vous craignaient le moins voyaient encore en vous une grande complication. Et vous savez dans combien d'esprits la peur l'emporte, et comment on empêcherait le plus grand bien, en vue d'inconvénients les plus minimes. On a

tant et si faussement mêlé les opinions politiques à votre mission, que le ministère s'est préoccupé davantage de votre existence future; le parti qui vous est contraire dans le clergé, aura été consulté, et ces deux formes réunies auront imprimé le mouvement dont intérieurement vous êtes si saintement victorieux. On se sera dit qu'il fallait étouffer en germe une force que plus tard on n'aurait pas été assez sûr de pouvoir gouverner, et encore ici la faiblesse a été de la violence. Mais, cher ami, tant qu'il y aura un sacrifice à faire, un dévouement à exprimer, vous serez là pour vous porter au premier rang et mener les autres à votre suite! Tout cela donne d'admirables exemples et fait tressaillir de bonheur, mais ces vertus qui font les martyrs et les saints, suffisent-elles pour prendre corps dans un ordre, une société visible qui vit et se meut au milieu de la grande société, et par conséquent a besoin d'elle? Les chauds partisans, les fidèles amis, les nombreux adhérents même ne vous manqueront pas. Mais qu'est-ce contre la masse des *haïsseurs*, des ennemis, des indifférents enrégimentés, disciplinés et appuyés sur tous les points par l'action gouvernementale la plus étroite, la plus mesquine du monde, quand elle n'est pas tracassière et peut être oppressive, si elle l'osait! En vous ôtant de là, en vous séparant de ces pauvres jeunes gens, on leur a ravi tout ce qui les vivifiait et les élevait au-dessus d'eux-mêmes, et on savait bien que vous ôter leur direction était tout détruire! Enfin, je vous reverrai en novembre, et qui sait? peut être plus tôt.

D'ici là, avant que je vous l'aie dit, vous aurez deviné que plus que jamais j'avais besoin d'avoir souvent de vos nouvelles. Vous savez, quant à ce que je pourrais en transmettre aux autres, quelle est ma discrétion et ma réserve habituelle. Elle ne saurait être trop grande, ni en vous, ni dans vos amis. Je vous en conjure, gardez-vous à la hauteur de votre vertu sublime dans ses premiers mouvements, ne songez qu'à Dieu, qu'au Ciel, cher ami. Qu'y a-t-il donc sur cette terre qui puisse même nous trop émouvoir, quand nous pouvons nous rendre le témoignage de ne vouloir et de n'accomplir que la sainte volonté de notre adorable Maître !

Adieu, mon cher et excellent ami, jamais je ne vous ai demandé votre bénédiction avec plus de confiance.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Rome, à la Minerve, 4 juin 1841.

J'attendais de vous une prompte réponse, chère amie, et elle ne m'a point manqué, quoique vous m'eussiez déjà écrit une longue lettre le 3 mai. Je vous en remercie bien et m'empresse aussi de vous dire ce qui s'est passé depuis ma lettre du 13. Nos enfants de la Quercia et ceux de Bosco sont arrivés à leur destination et ont pris l'habit ; ils sont très unis et très heureux. Je ne doute pas un moment de leur persévérance et vous n'en douteriez pas plus que

moi, si vous les connaissiez. Ce n'est pas moi qui les élevais au-dessus d'eux-mêmes ; je vous assure bien que ce sont eux qui m'élevaient au-dessus de moi-même. Le vieil espagnol qui nous présidait à Saint-Clément disait à tous venants n'avoir jamais vu de jeunes gens semblables. Je persiste à croire que l'œuvre du rétablissement des Dominicains en France est un fait accompli qui ne demande plus que du temps. Le germe est créé, il est en terre et quand je ne m'en occuperais plus du tout, il irait tout seul encore à sa maturité. C'est l'effet général qu'a produit ici ce qui vient d'arriver. — Il ne vous manquait qu'une chose, m'a-t-on répété sans cesse, pour être sûr de la volonté de Dieu, c'était la tribulation bien supportée, aujourd'hui elle vous est acquise. — L'intérêt et la confiance ont grandi à un point qui m'étonne moi-même. Je ne puis donc, chère bonne amie, adopter votre incertitude à l'égard de l'avenir. Je crois qu'aujourd'hui nous sommes marqués du sceau que Dieu imprime à tout ce qui doit vivre dans son Église.

Depuis un mois, toutes les oreilles se sont ouvertes pour tâcher d'entendre quelque chose au sujet de ce qui nous est arrivé. La France, l'Autriche, le cardinal Lambruschini, tels sont les noms qui partagent l'opinion. Un de nos Dominicains, homme très habile placé en haut lieu, qui voit et sait beaucoup, m'a dit : — *Tenete per certo* que le coup est parti de la France et qu'il n'a pas même passé par les mains de votre ambassadeur. — En effet, l'ambassadeur s'est pro-

noncé sans réserve pour nous et il me paraît impossible qu'un honnête homme puisse se jouer ainsi de sa parole dans des conversations réitérées. Le ton avec lequel notre Dominicain m'avait parlé, m'a tenu pendant plusieurs jours presque convaincu, mais il est arrivé de plus haut d'autres lumières. Il y a peu de jours, l'abbé de la Bouillerie est allé voir le cardinal Lambruschini, et cette Éminence lui a dit à brûle-pourpoint, à propos de la France qui avait été nommée : — On peut faire du bien en France, vous ferez bien d'y retourner, mais un malheur déplorable pour ce pays, c'est le parti de jeunes gens qui s'y est formé et dont le P. Lacordaire est le chef ; ces gens-là n'ont pas d'autre idée que la séparation de l'Église et de l'État. — Là-dessus, étonnement de ce bon la Bouillerie, qui répond que je suis le meilleur prêtre du monde. — Oh ! reprend le cardinal, tout le monde en France ne pense pas comme cela ; on m'a envoyé une brochure, j'ai reçu des lettres. Voyez-vous, le P. Lacordaire et l'abbé de La Mennais, c'est tout un ! — Le ministre de Sardaigne a interrompu la conversation.

Du reste, depuis le discours que j'ai prononcé l'an dernier à Saint-Louis des Français, j'ai très bien remarqué, à chaque visite que j'ai faite au cardinal Lambruschini, qu'il devenait chaque fois plus froid à mon égard. Tous les ambassadeurs du Nord m'avaient notoirement dénoncé à lui. Les attaques renouvelées de mes ennemis de France sont venues brocher sur le tout et ont enfin complètement aliéné le cardinal. J'ai

hésité sur ce que je ferais. Conseil pris, j'ai gardé le plus profond silence. Je suis ici depuis deux mois ; j'y serai encore pendant plusieurs autres ; c'est au cardi nal de m'interpeller, s'il ne le fait pas c'est qu'appa remment il n'a point de base solide pour le faire ; ma présence et le silence de tous suffit à ma justification.

Rome, à la Minerve, 5 juin 1841.

Je ne suis pas surpris, chère amie, de l'impression que vous a causée notre sainte Catherine de Sienne ; je crois que vous serez encore bien plus heureuse quand vous aurez lu sa vie. Elle a été écrite par le bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur, général de notre ordre, mais en latin ; on en a fait une traduction récente en italien que vous trouverez chez vous, parmi mes livres, en trois livraisons. Quant à ses œuvres personnelles, il n'en existe pas d'autres que ses *lettres* et des *dialogues*, dont nous n'avons aucune réimpression moderne. Si vous ne parvenez pas à les trouver à Paris, je tâcherai de me les procurer ici et je vous les apporterai. J'ai vu dans mon dernier voyage, en passant à Sienne, la maison et la chambre de cette chère sainte ; jamais je n'ai été plus touché de dévotion intérieure. Son chef est dans notre ancienne église de Saint-Dominique, à Sienne même, église située à l'extrémité d'une hauteur qui domine la vallée qu'habitait la sainte, et au-dessus de laquelle Jésus-Christ lui apparut pour la première fois un jour qu'elle descendait de la cathédrale, située de

l'autre côté. Une inscription indique l'endroit même où elle s'arrêta en apercevant la vision ; il est impossible de rien voir qui saisisse davantage.

Je vous remercie de m'avoir envoyé la lettre de *** ; voilà une éternité que je n'ai rien reçu de lui. Cette lettre me confirme dans la pensée que jamais ce cher ami n'aura le courage nécessaire pour se consacrer au service de Dieu. Ce n'est pas tant, je crois, le dévouement du fond qui lui manque, mais la patience envers les préliminaires. Trois ou quatre années d'études et d'asservissement dans un séminaire ou un noviciat effraieront toujours ses épaules ; je répondrais de lui s'il ne fallait que prononcer des vœux demain matin. Il a eu le malheur de passer quelque temps dans une maison d'éducation mal choisie, et il ne peut oublier l'ennui et le dégoût qu'il y a ressentis, soit par sa faute, soit par les inconvénients d'un lieu où sont réunis beaucoup d'enfants mal élevés et sans vocation véritable. On ne revient sur de semblables impressions qu'à force de vigueur et de constance, qualités qui manquent à ***, doué d'ailleurs de beaucoup d'éléments heureux et aimables. Il n'y faut plus penser ni le tourmenter. Cette espèce d'horizon qu'il se forme depuis dix ans est une illusion qui contribue innocemment à son bonheur ; il a besoin d'un but imaginaire dont la grandeur supplée à la prose de sa situation ; ce serait une cruauté de le lui enlever, comme une erreur d'y faire fond.

Rien de nouveau, chère amie, sinon que la plus grande tranquillité a succédé à l'orage. Cette modé-

ration, notre obéissance, toute notre conduite dans cette affaire nous a attiré de nouveaux amis, et je ne serais pas étonné qu'on fût aux regrets. Le Saint-Père, dans une audience qu'il a donnée à deux de nos provinciaux, leur a demandé de mes nouvelles. Les discours de l'abbé Combalot à Saint-Louis des Français ont produit un effet excellent pour nous tous, dans un moment où l'on semblait accuser ce qu'on appelle *notre école*, et le Pape a affecté de le traiter avec une incroyable faveur. Quant à notre ordre, il est impossible d'exprimer jusqu'où va l'attachement de tous nos religieux pour nous ; depuis deux mois, ils me prennent pour le plus profond politique qui soit au monde, c'est à mourir de plaisir. Le fait est que j'ai déjà rencontré bien des gens qui m'estiment comme homme singulièrement habile, et cela me prouve que la simplicité et le droit chemin ont une grande puissance. Mon temps, qui s'écoule avec rapidité, est partagé entre l'étude de saint Thomas et la préparation de mes conférences. Le passage de l'acti vité à la contemplation, de la vie de famille à la solitude, m'est moins pénible qu'à tout autre, grâce à l'habitude que j'ai depuis longtemps de cette alternative. Les premiers jours, je souffre, puis le pli se retrouve sans cette flexibilité, il y a longtemps que je serais mort. J'ai passé des années sans voir personne et sans être mêlé à rien, et je m'en souviens aujourd'hui avec une sorte d'effroi ; car je ne suis déjà plus le même ; les eaux ont baissé, chère amie, et viendra le temps du repos entre les frères et les en

fants. Je m'étonnerai alors de bien des choses de moi, comme un vieux soldat qui ne peut plus remuer son épée.

Nos enfants de la Quercia et de Bosco sont heureux. Le noviciat de Bosco et toute la maison sont dans un grand état de ferveur et de régularité. Nous avons trouvé là ce qu'il nous fallait.

Adieu, chère excellente amie ; ne devenez pas encore tout à fait une sainte, de peur que je ne puisse pas vous suivre.

Rome, à la Minerve, 19 juillet 1841.

Je m'empresse, chère amie, de vous communiquer ce secret final de notre affaire que je viens d'apprendre. Le 8 de ce mois, le P. Modena, compagnon du maître du Sacré-Palais, est allé voir Sa Sainteté. Le Pape lui a demandé de mes nouvelles et lui a parlé de moi dans les termes de la plus complète satisfaction, ajoutant que les décisions qui avaient été prises à notre égard tenaient à certaines circonstances dont on ne pouvait rien conclure contre nous. Quelques jours après, le P. Buttaoni, maître du Sacré-Palais, est allé lui-même à l'audience. Le Saint-Père lui a également parlé de moi, et le P. Buttaoni, qui savait l'entretien précédent, crut voir que le Pape souhaitait de parler à cœur ouvert. Il le mit à l'instant à son aise, en lui disant qu'il était étonné de ce qui avait été fait, vu qu'on n'en découvrait aucun motif plausible. Là dessus, sans difficulté, le Pape lui dit tout net qu'un

haut personnage lui avait envoyé une brochure imprimée à Paris sous ce titre : *Du Clergé français à Rome,* par M. Georges Dalcy ; que dans cette brochure où je suis porté jusqu'aux nues, on me représente comme l'héritier de M. de La Mennais, persistant dans ses projets, mais plus sensément, plus adroitement, et par conséquent avec beaucoup plus de chances de succès ; que lui, Pape, sur le vu de cette brochure, il a cru prudent de ne pas permettre une chose aussi éclatante que l'établissement d'un noviciat national français à Rome ; que, du reste, c'est une simple mesure de prudence, qu'il est parfaitement content de ma conduite, et qu'il n'a rien absolument contre moi. Le P. Buttaoni m'a conseillé de garder ce secret pour moi. Il serait sans doute avantageux pour nous, sous un rapport, qu'on sût le fond de cette affaire, mais nous devons plus que jamais au Saint-Siège d'entrer dans ses difficultés, fût-ce même à nos dépens.

Avant de quitter Rome au 1er octobre prochain, j'écrirai une lettre au Saint-Père, pour m'expliquer sur cette brochure et sur mes intentions. Le P. Buttaoni m'a dit qu'il n'y avait rien de plus à faire, et en effet, je crois que jamais ma situation n'a été meilleure à Rome et dans l'esprit du Saint-Père.

Vous le voyez, chère amie, Dieu n'a pas tardé à récompenser l'obéissance filiale que nous avons montrée envers le Saint-Siège. Une autre bonne nouvelle, c'est que le Roi vient d'écrire de nouveau à notre Maître général une lettre on ne peut plus bienveillante, où il l'assure de toutes ses bonnes intentions pour notre

ordre. Cette lettre a produit un grand effet ici, venant après ce qui s'est passé cet hiver.

Adieu, chère amie, j'attends de vos nouvelles.

P.-S. — Si vous désirez connaître la brochure de M. Dalcy, elle est en dépôt chez Debécourt.

Rome, à la Minerve, 27 août 1841.

Je ne comprends rien, chère amie, à votre silence prolongé. Voilà deux mois que je ne reçois rien de vous, vous avez laissé sans réponses mes lettres du 6 et du 20 juillet. La dernière contenait des détails curieux sur la vraie cause de notre affaire de Saint-Clément, et rien de vous ne m'est venu. J'entrerais dans de grandes inquiétudes sur votre santé si je n'étais sûr que quelqu'un m'aurait averti, en cas que vous eussiez éprouvé quelque accident fâcheux. Écrivez-moi néanmoins bien vite pour me rassurer. Je pars le 16 du mois prochain pour la France.

Vous aurez su peut-être par Montalembert ce qui s'est passé au ministère au sujet de notre œuvre, comment les dix députés de la Gironde sont allés en corps trouver le Garde des sceaux pour lui dire qu'ils s'opposaient à notre établissement à Bordeaux, et qu'ils le dénonceraient à la Chambre, dès la prochaine session, s'il avait lieu. Ces nouvelles, comme vous pensez bien, ma chère amie, ne m'ont guère alarmé.

Montalembert me pressait de ne pas revenir en France cette année ; je n'ai point adhéré à son sentiment. Il me paraît clair que ma présence et ma prédication sont dans mes devoirs, soit comme simple

Dominicain, soit comme chef de cette œuvre. Tout a pris une bonne tournure ; nous pouvons maintenant réimprimer la *Vie de saint Dominique* sans changement et sans danger. J'en ai écrit à Debécourt qui doit avoir commencé.

Si vous me répondez tout de suite, je pourrai encore recevoir votre lettre ici.

Adieu chère bonne amie. Tout à vous de cœur.

Couvent de Bosco, 28 septembre 1841.

Chère bonne amie, je réponds à vos deux lettres du 1er et du 7 septembre. Mon voyage de Rome ici par mer a été très heureux ; je me suis trouvé singulièrement fort contre les flots, et c'est de bon augure. Notre petit troupeau de la Quercia a été diminué d'un de nos frères, le P. Bourard, qui avait un commencement guérissable de mal de poitrine et que j'ai forcé de retourner momentanément en France ; il vous verra probablement. J'ai été ravi de l'union et de la paix qui règnent entre nos novices, tant de Bosco que de la Quercia, et du progrès qu'ils ont déjà fait dans la vie spirituelle. Dieu bénit visiblement cette œuvre en deux façons : par les dons intérieurs qu'il communique aux Frères et par les afflictions qu'il nous envoie. Le pauvre Piel se meurt de la poitrine ; sa mère et sa sœur sont mortes du même mal. La maladie a fait des progrès affreux en quatre mois. Piel lui oppose une douceur, une résignation et même une gaîté que vous ne sauriez imaginer. On voit qu'il n'y a pas même un regret, tant la conformité à la

volonté de Dieu l'emporte sur la nature. C'est un spectacle qui attendrit. Cette perte est grande pour nous au point de vue de l'homme ; mais Dieu sait ce qu'il fait ; il veut sans doute nous donner dans le ciel des protecteurs capables de nous soutenir dans les difficultés et les adversités qui nous sont prédestinées. Sa volonté soit faite jusqu'au bout.

Bosco est un beau couvent bâti par saint Pie V dans une magnifique situation. Il renferme le noviciat et les études de notre province du Piémont ; il est parfaitement gouverné, et c'est la première fois que je me sens tout à fait en religion. Nous ne pouvions avoir un meilleur quartier général. Je vais y donner l'habit à deux nouveaux novices français ; nous en attendons un troisième, jeune prêtre fort distingué du diocèse de Nancy, auquel son évêque a gracieusement accordé la permission d'entrer parmi nous. Le même évêque a consenti à m'appeler pour prêcher à Nancy la seconde moitié de l'hiver. Quant à l'Archevêque de Bordeaux, il ne m'a point encore écrit, mais j'ai reçu hier de l'Archiprêtre de sa métropole une lettre où l'on me dit que je suis attendu avec la plus vive impatience et que Bordeaux est entre la crainte et l'espérance. Mgr Donnet a craint que je ne fusse informé et que je ne retirasse ma parole. Il est évident qu'il veut laisser venir les choses et se décider selon l'effet produit ; je suis résolu pour ma part à ne point accepter Saint-Aubin ; le terrain n'est point assez solide. La prudence l'emporte sur la force de beaucoup trop. Je vais répondre à l'Archiprêtre dans les

meilleurs termes et j'écrirai en même temps à l'Archevêque pour le mettre à l'aise, lui témoigner ma reconnaissance et prendre mes sûretés pour la manière dont je veux être traité, c'est-à-dire en religieux. Montalembert vous aura communiqué ma lettre du 6 août et ce qui s'en est suivi, la nouvelle conversation qu'il a eue avec le Garde des sceaux. Je suis bien aise qu'il ait réservé toute ma liberté, et à moins d'extrémités tout à fait violentes, je suis résolu à conserver publiquement mon habit. J'ai douté un moment ; la réflexion n'a pas tardé à détruire la peur filiale et non servile que j'avais conçue.

M. l'abbé Lacroix, de concert avec l'ambassadeur et la secrétairerie d'État, a formé de longue main le projet de transformer Saint-Louis des Français en une école de théologie où vingt Français seraient reçus pour trois années, logés, nourris. Ce plan touche à son exécution. Je suis ravi que vous soyez contente du portrait. L'auteur est un artiste catholique d'un rare mérite, pauvre enfant du Forez, que son curé voyant travailler du bois avec un couteau, jugea digne d'être bien élevé et qui est devenu l'une des espérances de l'art chrétien dans notre siècle. Il s'appelle Bonnassieu [1] et retournera à Paris bientôt, son temps approchant du terme à l'Académie de France à Rome. Donnez de mes nouvelles à Mme de Vauvineux, à laquelle j'écrirai dans trois ou quatre jours, et qui, dès son arrivée, dans les premiers jours d'oc-

[1] Membre de l'Institut.

tobre, ne manquera pas de vous porter ses aimables et chères frayeurs sur mon compte. Cette bonne amie voit toujours sur ma tête le diable et le tonnerre, sans compter le reste, et ce qu'il y a de drôle, c'est qu'elle croit que cela m'amuse, parce que je n'en finis pas une bonne fois avec eux. Je ne connais pas de cœur plus dévoué. Adieu, chère bonne amie ; vous, il ne vous manque que la résolution dans le conseil, et je vous définirais : le doute le plus aimable et le plus aimant que Dieu ait fait.

Couvent de Bosco, 2 octobre 1841.

Vous avez vu par ma lettre du 28 septembre que j'avais reçu toutes les bonnes communications de M. de Montalembert, et qu'elles m'avaient confirmé dans la pensée d'aller en avant. Ma présence, et ma présence en habit, est d'autant plus nécessaire que, selon les lettres que je reçois, on a répandu en beaucoup de lieux, si ce n'est partout, le bruit de disgrâce à Rome, opposition du gouvernement français et refroidissement de Mgr de Bordeaux. Je n'ai point écrit à ce dernier pour laisser le terrain intact ; j'ai seulement répondu à l'Archiprêtre de la métropole pour lui donner avis de mon arrivée.

Ce soir, à trois heures, deux novices français nouveaux prennent l'habit. La Providence nous les a envoyés en remplacement des deux qui ont été obligés de quitter momentanément. Nous attendons encore un excellent jeune prêtre de Nancy, auquel son Évêque, malgré l'estime qu'il a pour lui, a donné

gracieusement son consentement. L'horizon de la France me semble bien chargé ; mais j'ai toujours cru qu'il fallait semer dans la tempête. Nous passerons plus librement entre les nuages et la foudre. Adieu. Vous voyez qu'on revient de l'empire des morts.

Lyon, 22 octobre 1841

Chère amie, je suis arrivé hier à Lyon et j'en repars demain pour Mâcon par le bateau à vapeur. Le 29 au soir, je monterai en diligence à Châlons, et le 31, vers l'après-midi, je descendrai dans la cour des messageries royales. Après avoir pris possession du Bon Lafontaine, ma première course sera pour vous, et je reviendrai dîner chez vous, étant sûr que le dimanche soir, nous pourrons causer à l'aise. Mille remerciements de vos lettres reçues à Bosco et de celles que j'ai trouvées hier soir à m'attendre. Si la Providence ne vous précédait, vous seriez toujours la première où j'arrive et vous avez raison de me dire que votre cœur va toujours au delà de mes espérances ; mais c'est une chose que je sais et sur laquelle je compte *in petto*, malgré la modestie de mon style, qu'il faut me pardonner. Adieu donc, et à bientôt, qui est encore trop tard.

Bordeaux, 27 novembre 1841.

Chère bonne amie, je suis arrivé à Bordeaux mercredi soir en bonne santé. M[gr] l'Archevêque m'a très bien accueilli, ainsi que les vicaires généraux et un assez grand nombre d'ecclésiastiques que j'ai eu l'occasion de voir. Le public, d'après tout ce qu'on m'a

dit, est parfaitement disposé et dans un grand empressement de m'entendre. On a élevé dans la cathédrale deux immenses tribunes pour augmenter la nef, qui est elle-même d'une très vaste étendue. La Cour royale tout entière, par l'organe de son président, a fait demander des places réservées.

Monseigneur n'avait encore rien reçu du ministre, et il me promit de me laisser monter en chaire avec mon costume, s'il ne recevait aucune réclamation. Mais hier est arrivé une lettre du ministre conçue en très bons termes, où il disait que le gouvernement n'avait jamais eu l'intention de m'empêcher d'annoncer la parole de Dieu, mais qu'il souhaitait que, en ce cas, je quittasse l'habit dominicain, que beaucoup de personnes sages regardaient comme une manifestation inopportune, capable d'arrêter les progrès du sentiment religieux. Là-dessus, je suis convenu avec M. l'Archevêque de garder mon habit chez lui et partout, mais de le couvrir en chaire d'un simple rochet. Vous voyez que c'est gagner presque tout ; voici une note que je vous prie de faire insérer immédiatement dans l'*Univers*. Elle vous parviendra un jour avant les journaux de Bordeaux, qui rendront compte de la prédication de demain, et il est bon précisément que l'*Univers* prenne les devants, afin que la situation ne soit présentée par personne sous un faux jour. Adieu, chère amie, j'ai confiance que Dieu bénira ma parole. Priez pour moi.

P.-S. — Ayez soin qu'on ne change rien à la note, laquelle est convenue entre Mgr de Bordeaux et moi.

Bordeaux, 2 décembre 1841.

J'ai ouvert mes conférences dimanche dernier, chère amie, au milieu d'un immense concours et en présence de presque toutes les autorités, notamment de la Cour royale. Quoique je fusse affaibli par le voyage et une légère souffrance qui m'ôtait beaucoup de ma voix, cependant Dieu a permis que la bienveillance universelle me fût acquise tout de suite. La Cour, le barreau, le clergé, les dames, tout le monde s'est montré content, et tous les journaux se sont répandus en éloges. Beaucoup de monde, parmi lequel des jeunes gens, sont déjà venus me voir ; le préfet m'a visité et invité à dîner pour dimanche avec Monseigneur. Il n'est pas plus question de l'habit que de rien, et le seul regret a été que je ne le portasse pas plus ouvertement en chaire. Monseigneur m'a supplié de rester jusqu'à Pâques, faisant valoir une promesse que je lui ai faite autrefois, et m'exposant les inconvénients de terminer en si beau chemin au milieu du carnaval, de sorte que j'ai écrit pour me dégager à Nancy, auquel j'ai promis en revanche tout mon hiver prochain. Vous voyez que c'est revenir à mon plan de Metz, et je le crois en effet indispensable dans ma manière. Je resterai donc ici jusqu'à Pâques sans bouger, et après Pâques, je retournerai à Bosco par Toulouse, Marseille et Nice, route infiniment plus courte, et qui me donnera occasion de visiter tous nos premiers souvenirs dominicains : Toulouse, Carcassonne, Muret, Fangeaux, Notre-Dame de Prouille. Je

ne passerais d'ailleurs à Paris que pour mon plaisir, c'est-à-dire pour vous voir et deux ou trois amis ; aujourd'hui que je suis mendiant, il m'est interdit plus que jamais de rien faire qui ne soit nécessaire. Il vaut mieux ne passer à Paris qu'une fois l'an, avec un but positif, jusqu'à ce que nous y soyons établis. Je suis bien sûr que vous entrerez dans mes raisons, malgré toutes les raisons de votre cœur et du mien. Écrivez-moi cependant que vous me pardonnez.

Adieu, chère amie, tout ceci n'est qu'en attendant ; nous causerons plus à l'aise bientôt.

P.-S. — Je suis on ne peut plus satisfait ; l'Archevêque est d'une extrême cordialité ; et le clergé me montre un empressement que je n'ai encore rencontré nulle part. L'affaire de Rubini a été faussement présentée. Rubini est venu voir Monseigneur, lui a ouvert son âme, lui a dit qu'il était catholique et qu'il abandonnait le théâtre pour se retirer dans sa patrie. Il n'avait chanté au théâtre de Bordeaux que faute de trouver un local assez vaste pour la bonne œuvre qu'on voulait faire. Monseigneur a cru devoir l'encourager dans de si heureuses dispositions, et voilà ce qu'on a si cruellement défiguré. Ce sont toujours les pharisiens se plaignant que Jésus-Christ mangeât avec les pécheurs.

Bordeaux, 5 décembre 1841.

Chère excellente amie, pendant que votre billet du 3 courait en poste pour me gronder de mon silence, le mien du 2 courait encore plus vite vous porter de mes nouvelles et vous dire que la Providence avait tout

béni dès le premier moment. Je vous écris au sortir de ma seconde conférence et avant d'aller dîner chez le préfet. Cette fois les forces m'étaient revenues, la foule s'était encore augmentée et je crois la sympathie gagnée autant qu'il est possible à une pauvre créature humaine de la gagner. Tous les corps d'autorité, sans exception, jusqu'aux douanes, sont venus demander des places à Monseigneur. La place des hommes avait été de beaucoup agrandie et était comble. Des applaudissements ont été comprimés plusieurs fois. Vous voyez que vous me forcez de manquer de pudeur. Qu'est-ce donc que vous avez à crier contre l'*Univers* et les sténographes, qui ne feraient pas leur devoir? C'est déjà bien assez je l'espère, que quand j'étais à Paris je sois devenu la proie de la sténographie. Sachez, Madame. que je déteste le sténographe à l'égal de tout ce qu'il y a de pis, et je ne vous pardonnerais jamais d'être cause pour la millième partie que je fusse sténographié. Mais par exemple, je vous enverrai sous bande pour mes deux ou trois sous les journaux de Bordeaux, quand ils me feront l'honneur de dire quelque chose, entre autres, la *Guyenne* et le *Courrier de la Gironde* de mardi dernier.

En somme, chère amie, je suis très content et très heureux. J'espère qu'il y aura des fruits, voilà le plus sérieux. Ne cessez de prier pour votre pauvre moine.

Vous me pardonnerez, j'y compte, les petits mots. Je réserve les longues lettres pour le temps de Bosco. Adieu.

Bordeaux, 19 décembre 1841.

Tout va toujours bien et très bien, chère amie; l'enthousiasme est tel que je ne puis vous le figurer; tout me persuade qu'il y aura des fruits sérieux. Vous avez reçu sans doute le feuilleton que je vous ai envoyé ; il est d'un ancien élève du collège Stanislas. Les journaux même circonvoisins, tombent tous sur moi pour m'accabler d'éloges. J'ai renoncé à vous envoyer ces articles qui redisent tous la même chose et qui n'ont de valeur que comme constatation unanime de l'opinion. Vous le savez d'ailleurs, chère amie, j'ai extrêmement peu de propension à faire courir ce qu'on dit de moi ; à part les premiers temps de l'*Avenir*, où j'étais très sensible à voir mon nom paraître en public, j'ai bien perdu de cette sensibilité, et j'aime à pouvoir me dire que je me suis respecté à l'endroit de la réputation. Entrez un peu, chère amie, dans ces sentiments.

Aujourd'hui, nous voilà vieux; il ne s'agit plus de bruit et d'éclat, mais d'œuvres solides, et vous savez la maxime de votre ami, le comte de Maistre : « Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien. »

Montalembert est-il à Paris ? Je n'ai rien reçu de lui depuis longtemps. Je pense qu'il attend son retour afin de pouvoir me dire quelque chose de positif sur l'air de Paris.

Adieu, chère amie, écrivez-moi aussi des chiffons; j'aime passionnément les chiffons quand ils viennent de mes amis.

ANNÉE 1842

Bordeaux, 10 janvier 1842.

Chère bonne amie, je n'ai que le temps de vous dire un mot, Vous verrez, par l'*Indicateur* que je vous envoie, ce qui s'est passé. Le discours, la tenue, la cordialité de cette foule de jeunes gens, a été on ne peut plus une chose touchante.

Le jour de l'an, le Chapitre est venu en corps complimenter l'Archevêque. Un Vicaire général portait la parole et m'a donné publiquement les éloges les plus flatteurs, que l'Archevêque a confirmés dans sa réponse. Les Jésuites et tout le clergé confessent que l'orthodoxie est sans reproche. Jusqu'ici je n'ai touché à aucun écueil, et des fruits sensibles commencent à paraître. Adieu, chère amie, priez pour moi. Mille tendres amitiés à vous et à Montalembert par vous

Bordeaux, 24 janvier 18 2.

Chère bonne amie, je viens de clore la première partie de mes conférences par un discours sur l'expiation, et je veux profiter de la doctrine que j'ai émise et vous montrer que j'en profite en vous écrivant. Si vous saviez comme mes jours s'écoulent, vous me plaindriez de mes omissions et brièvetés sans m'en vouloir. Je crois que les jours de Bordeaux, dont

voici la moitié de passés, sont des jours ennemis, à force d'être amis. A peine ai-je le temps de préparer mes discours pour chaque dimanche, et voilà que j'ai renoncé à mon voyage de Toulouse pour ne pas me séparer de mes chers Bordelais. Adieu, Toulouse, Muret, Carcassonne, Notre-Dame de Prouille, Fangeaux ! Vous voyez que ce n'est pas seulement vous que j'abandonne. En revanche, je crois grandement que la Providence m'obligera de vous revoir après Pâques, car la colonie agricole de Mettray, à qui j'ai fait faux-bond l'an dernier, m'a écrit pour me sommer de tenir ma parole, et je dois après Pâques lui donner à Tours un sermon de charité, qui probablement me mènera jusqu'à Paris pour la péroraison.

Il faut que vous sachiez un résultat bien inattendu de mes conférences. Dimanche dernier, un ecclésiastique de Nîmes, qui est fort dans l'aisance, m'ayant entendu parler, m'a offert de me donner près d'Agen, au confluent de la Garonne et du Gers, une maison qu'il vient d'y acquérir. Cette maison est aujourd'hui un pensionnat de plus de deux cents élèves, et a une église qui sert de paroisse. Le pensionnat est en déconfiture et à vendre. Pour comble, l'évêque d'Agen est très bien disposé ; l'un de ses grands vicaires m'avait offert une maison à Agen même. Nous serions là dans la métropole de Bordeaux, dans un pays bon où l'effet de mes conférences a largement pénétré, et peut-être serait-il à propos, dès le milieu de l'été, de tenter l'établissement, d'autant plus que les frayeurs à Paris semblent passées. Mgr de Bordeaux m'a donné

de très bonnes nouvelles du château et du ministère, il est parvenu à faire croire que je n'étais pas un démocrate. Ne parlez de ce projet ou de cette pensée à personne, sauf à Montalembert. Ce sera un grand point de raisonnement à mon passage à Paris. Faut-il ou ne faut-il pas brusquer les choses ? A la fin de mai, nous serions huit Dominicains français liés par des vœux.

J'ai dîné ce soir au collège avec le recteur, le proviseur et tous les professeurs. Vous ne me dites rien de M***. Le voyez-vous ? Ce qu'il lui faut surtout, c'est une activité extérieure à lui-même. Je vous conjure de l'encourager, de l'aider ; il est bien malheureux. Dites-lui que je vous ai parlé de lui : les malheureux croient toujours qu'on les abandonne. Ce pauvre M*** ne voit pas combien sa position de non catholique me rend tout difficile pour lui. Ah ! chère amie, qu'on est heureux d'avoir un parti pris en quelque chose, et que ces pauvres incrédules sont à plaindre, dès que la Providence, sous le nom de fortune, les trahit !

Vous ne me dites rien non plus de l'abbé Guéranger. Est-il à Paris ? Y fait-il un établissement ? S'il est à Paris, faites-lui mes compliments.

Adieu, chère bonne amie, priez pour moi, car les consolations sont bien terribles pour l'humilité, et le diable entre toujours facilement sous la peau du succès. Adieu, mille tendresses.

Bordeaux, 1er mars 1842.

Mes prédications, chère amie, interrompues deux semaines, ont repris avec le carême. Elles attirent une foule toujours plus nombreuse et prennent un caractère plus grave à mesure qu'elles approchent du terme. Beaucoup d'âmes sont émues et tourmentées; des protestants mêmes sont ébranlés, et j'ai déjà cueilli des fruits qui étaient mûrs. Mais ce qui me frappe toujours le plus, c'est l'unanimité persévérante de l'opinion; j'ai parlé toute une conférence contre les protestants, et ils ne m'en ont pas su mauvais gré. Les moins favorables se sont contentés de n'être pas ravis. Il faut, chère amie, qu'il y ait en moi quelque grande modification, ou bien que Dieu ait envoyé ici une légion d'anges toute particulière pour me défendre. Je terminerai le dimanche de la Quasimodo, 3 avril. Là est le voile qui me cache l'avenir.

Des lettres de Rome m'annoncent que notre Maître général attendait la nomination d'un nouveau Cardinal-Préfet de la congrégation des évêques et réguliers, pour introduire une demande à l'effet du rétablissement de l'ordre en France. Cette autorisation venait d'être accordée récemment pour Venise et Milan. Le Préfet-Cardinal Pedicini, qui m'est inconnu, a été en effet nommé vers la fin de janvier. Nos pères ne semblent pas douter du succès, vu que notre conduite de l'an dernier a produit le meilleur effet, désarmé bien des personnes, rendu favorables des cardinaux

influents, et désabusé le Saint-Père au sujet des craintes qu'on avait cherché à lui inspirer. Tous nos pères désirent ardemment un commencement d'exécution en France, et le moment semble venu, puisqu'au mois de mai, nous serons huit Dominicains français, dont deux prêtres, et qu'il ne restera plus au noviciat de Bosco que deux autres novices français, l'un prêtre, l'autre laïque, qui feront leurs vœux au mois d'octobre prochain. Par une grâce de Dieu, de bien heureux augure, nous sommes tous parfaitement d'accord dans l'esprit qui nous anime, et aussi pour ne pas compromettre cette unité si précieuse, j'ai résolu de ne plus envoyer personne en Italie. Si la Congrégation n'autorise pas, quant à présent, notre établissement en France, j'ai demandé au Général de réunir nos frères français aux frontières de France, en Savoie, dans un couvent à nous, ce qui n'empêcherait pas de réunir avec moi en France quelques jeunes gens que je préparerais à la vie religieuse, sauf à les envoyer plus tard en Savoie.

En attendant, par suite des démarches du bon Alfred de Falloux, M. le comte de Puységur, pair de France, vient de m'offrir une église et une maison à Rabasteins, sur le Tarn, entre Alby, Toulouse et Montauban. On a écrit à l'Archevêque d'Alby pour savoir sa pensée ; l'année dernière il avait répondu très favorablement au sujet d'ouvertures semblables. Vous voyez que les maisons ne manquent pas.

Bordeaux, 28 mars 1842.

Ce tantôt, à une heure, chère amie, j'ai terminé ma campagne de Bordeaux, après avoir recueilli pendant la Semaine Sainte des fruits de mon ministère qui ont surpassé mon espérance et auxquels je n'étais pas habitué. Jamais je n'ai reçu tant de consolations. L'Archevêque a couronné le tout par une allocution où il a parlé très affectueusement du bien que j'avais fait à Bordeaux. Nous sommes dans les meilleurs termes, malgré le refus positif d'autoriser mon établissement à Bordeaux, refus qu'il m'a communiqué avec beaucoup de formes amicales, et sans me dire la raison déterminante, qui est la crainte d'engager une querelle avec le gouvernement. Accoutumé que je suis à plier bagage devant la Providence assez aisément, j'ai préféré cette explication ouverte à l'incertitude. Mgr d'Agen m'a donné sa parole que je m'établirais quand je voudrais, dans son diocèse, et qu'il résisterait passivement aux tracasseries du ministère, s'il y avait lieu. Mais dans l'entrefaite, j'ai reçu les lettres que j'attendais de Rome. On m'engage à y revenir, ou du moins à envoyer un mémoire au Saint-Père. Le Pape est dans l'hésitation la plus grande à notre égard craignant d'un côté d'arrêter une bonne œuvre, et de l'autre de déplaire au gouvernement français. Je n'ai point été ému de ces nouvelles. Dieu a son heure ; les obstacles sont un signe que notre œuvre n'est point encore mûre, et que peut-être elle doit rester encore en quarantaine.

Il est probable que je me bornerai à envoyer un mémoire au Pape, ma présence ne pouvant rien décider là-bas. Il suffit de ne point se montrer indifférent. Du reste, chère amie, nous causerons de tout cela et de bien d'autres choses. Écrivez-moi un mot avant mon départ. Adieu.

Couvent de Bosco, 17 mai 1842.

Mon entrée en Italie a été bien triste, chère amie, le Saint-Gothard était couvert de neige. Nous avons pris des traîneaux à quelque distance au-dessus du village d'Andermott, par un soir pluvieux, sans avoir seulement une toile pour nous mettre à l'abri du vent, du givre et de la pluie. Après deux heures de marche nous sommes arrivés au sommet dans la plus misérable auberge que j'aie encore vue; j'étais tout trempé, et il m'a été impossible de descendre cette nuit-là ; j'ai mieux aimé perdre ma place dans la diligence qui devait me conduire à Bellinzona. Le lendemain matin, j'ai pris un homme pour porter mes effets, et au bout de deux heures de route dans la neige, la boue et à travers la pluie, j'ai atteint Airolo dans la vallée du Tessin. Tout a été bien ensuite jusqu'à Novare. Là, en montant en voiture pour Verceil, la fièvre m'a pris, je me suis mis au lit dans une auberge de Verceil où j'ai passé sept jours ; on m'a tiré cinq fois du sang ; enfin, l'inflammation a cédé, et je suis arrivé à Bosco, faible, maigre et pâle, n'ayant jamais autant eu l'honneur de ressembler à un mort. Maintenant je vais bien. J'ai eu beaucoup de

peine à surmonter la tristesse que m'ont causée la maladie et l'entier abandon dans lequel je me suis trouvé; j'avais l'esprit plein de mauvais présages et d'un immense dégoût. Nos frères français m'ont bien consolé par leur persévérance, leurs progrès et la patience avec laquelle ils ont supporté leur solitude depuis un an. Je ne puis croire, en voyant des éléments si heureux, que Dieu se refuse à soutenir cette œuvre, quoique les obstacles m'apparaissent chaque jour plus grands. Vous aurez peut-être vu que l'*Ami de la Religion* du 7 de ce mois, m'a attaqué à propos d'un petit discours que j'ai prononcé à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, de Tours; il le connaissait depuis longtemps, mais il a saisi l'occasion de je ne sais quelle brochure publiée à Tours, pour faire coïncider son blâme avec mon retour en Italie. Peut-être aussi a-t-on su que Mgr de Paris m'avait rappelé à Notre-Dame pour l'Avent prochain. A la garde de Dieu! C'est une singulière vie que la mienne, et quelquefois je viens à douter s'il n'y a pas en moi quelque défaut capital qui me rend impropre à la vie publique. D'un autre côté, le bien que je vois produit, l'enthousiasme d'un grand nombre d'hommes, la tranquillité de ma conscience, mon éloignement des principes qu'on me suppose, me rassurent et me persuadent que je souffre ce qu'ont souffert en tout temps les gens de bien, surtout ceux qui se sont retirés des coteries et des partis tout faits.

Des lettres de la Quercia m'annoncent que trois de nos frères ont dû prononcer leurs vœux, le 15 mai,

jour de la Pentecôte ; le quatrième était souffrant depuis longtemps et on a remis sa profession à plus tard, dans l'espérance que le changement d'air le remettra. Car la question présente, est qu'ils viennent tous maintenant à Bosco. La chose paraissait certaine ; cependant, je n'en ai point encore la nouvelle officielle. Ce serait pour nous un grand pas et une vive consolation.

J'éprouve une grande peine à sentir que vous quittez Paris et que vous vous éloignez de moi ; mais j'en suis ravi pour votre santé. Vous avez besoin de ce changement d'air. Ayez soin de me tenir au courant de votre départ, et de me faire savoir comment je pourrai correspondre avec vous.

Adieu, chère amie, votre pensée me soutient, me console, m'abrite ; j'en ai grand besoin. Ce passage continuel entre les amis et les ennemis, entre l'amour des uns et la réprobation des autres, cette vie agitée et comme sans issue, me devient bien pénible. Priez pour moi. Je vous embrasse du fond de mon cœur. Ne dites rien à personne de ma courte maladie.

Couvent de Bosco, 24 mai 1842.

Chère bonne amie, je ne veux pas tarder d'un jour à vous consoler, car vous avez dû être bien attristée de ma lettre du 17 de ce mois. Jamais je n'avais été en proie à une mélancolie plus profonde, mais à mesure que les humeurs ont repris leur équilibre, et que ma santé s'est relevée de l'échec qu'elle avait reçu, je suis redevenu un autre homme, et enfin, ce matin, j'ai

reçu la nouvelle si impatiemment attendue, de la profession de nos frères de la Quercia et de leur départ pour venir nous rejoindre ici. Ils avaient reçu officiellement leur assignation au couvent ; ils sont partis le 19, par la route de Lorette et de Bologne.

La princesse Zénaïde Wolkonsky, qui se rend aux eaux de Carlsbad, a assisté à leur profession, et m'a écrit elle-même les sentiments dont elle a été pénétrée par le calme, la sérénité et la joie de nos frères qui sont prêts à tout et à rester loin de France aussi longtemps qu'il le faudra. Elle me dit cette phrase : Il faut de la prudence, Dieu vaincra ; le Saint-Père aime au fond les frères, et le P. Lacordaire est dans son cœur.

Notre réunion à Bosco est l'événement le plus heureux qui pouvait nous arriver. Il a fallu un prodige de la grâce de Dieu pour que cette dissémination dans un commencement, et parmi un si petit nombre d'hommes, ne ruinât pas l'œuvre de fond en comble. Nous allons être dix ensemble, dont sept profès et trois prêtres, en attendant nos recrues.

Adieu, chère amie, remerciez Dieu pour moi.

Couvent de Bosco, 20 juin 1842.

J'attendais par quelqu'un la nouvelle positive de votre départ pour courir après vous, chère amie, mais ce quelqu'un n'est pas venu, et je me mets en route. J'ai grand besoin de savoir l'effet qu'aura produit le voyage, sur votre santé, et si déjà les eaux d'Aix la-Chapelle vous sont amies. J'ai été troublé de ce que

vous m'avez dit, quoique l'expérience du passé me rassure. Si vous consentiez à vous soigner un peu, à moins vous donner, vous n'arriveriez pas jusqu'à l'extrême limite de vos forces. Si je menais votre vie, je serais très certainement un homme mort en deux ou trois ans. La force de résistance qui est en vous m'étonne plus que je ne puis dire, et me fait croire qu'il y a du Prométhée en vous, c'est-à-dire, que vous renaissez dans le tourment même du mal. Mais il ne faut pas abuser du Prométhée. Aussi, je suis heureux de vous savoir tranquille à Aix-la-Chapelle. Savez-vous, chère amie, que je connais Aix-la-Chapelle? J'en ait fait le tour ; je suis monté sur une hauteur couverte d'arbres, d'où on domine la ville et les environs, et j'ai très bien compris pourquoi Charlemagne aimait ce lieu ; supposé qu'il l'aimât pour autre chose que pour sa situation politique. Je puis donc, chère amie, vous suivre et vous voir de loin. Dites-moi de quel côté vous êtes logée. C'était en 1834 que ma bonne étoile m'a conduit là. Un autre plaisir que j'ai eu a été d'apprendre d'une lettre de M. de Dumast, de Nancy, qu'il allait aussi passer une saison à Aix. Je pense que vous le connaissez. Si vous ne le connaissez pas, tâchez donc de le trouver sur votre chemin. C'est un homme pieux, ardent, spirituel, catholique jusqu'au bout des ongles, comme vous. Imaginez qu'il ne veut pas absolument que je manque Nancy pour la première moitié de l'hiver prochain ; il se tient raide sur ma parole, et de plus, il dit avoir d'admirables raisons qu'il m'écrira pour que je préfère Nancy

à Paris. Causez donc de cela avec lui. A vous dire vrai, Paris me tente plus comme une sorte de nécessité que comme penchant. J'ai été si content de mon long séjour à Bordeaux, que je serais bien aise au fond de perdre Paris, en consultant bien attentivement mon goût. J'espère que Dieu me guidera dans ce défilé. Chéruel m'écrit de Rome qu'il a vu l'Évêque de Nancy, M. de Janson, lequel est fort contrarié d'un morceau de poésie inséré contre moi dans les *Villes et Campagnes*, par M. Guillemin et qu'on fait courir dans Rome. J'y suis appelé *tribun sacré*, et le reste, toujours à propos de ce discours de Tours, où je croyais avoir été le plus modéré du monde et d'une excessive courtoisie. Car imaginez, chère amie, que tout se réduisait à ceci : Que par le fait, dans notre société présente, nul n'était soutenu que par son travail et son mérite personnel, vu que toutes les positions d'ensemble étaient détruites. Ne faut-il pas avoir le diable au corps pour conclure de là que je suis un tribun, un révolutionnaire, un démocrate? Du reste Bordeaux a produit un très bon effet à Rome, et M. Chéruel ne me dit rien qui m'inquiète ; au contraire, il m'assure qu'on m'y regarde comme un homme fort utile, mais ayant quelques idées particulières, ce sur quoi les Romains sont assez indulgents. Ah ! chère amie, tout est bien difficile dans notre temps et dans tous les temps.

Ma santé est excellente et celle du cœur encore davantage. Je crois vraiment que le bon Dieu a voulu me tourmenter un peu pendant quinze jours afin de

me faire sentir ma faiblesse personnelle. Que dites-vous, chère amie, que vous ne craignez pas de me déplaire en me disant votre pensée sur moi ? Je vous assure que mon seul reproche est de vous trouver toujours trop circonspecte et délicate dans votre manière de vous exprimer ; vous avez un démon tout particulier pour cette flatterie qui est la sauvegarde de la vérité. Je l'apprécie d'autant plus ce démon-là qu'il m'a toujours fort manqué. Je dis les choses un peu trop à la barbare, et il est vrai que presque toujours les hommes ont besoin d'une extrême douceur dans le langage de ceux qui veulent leur faire du bien. Le cœur est comme les yeux, il ne soutient guère la lumière toute vive. Cependant je vous trouve excessive dans l'art des ombres.

A propos, nous cherchions la différence du motif déterminant au motif nécessitant ; il me semble que la volonté se détermine dans le premier cas, et qu'elle est déterminée dans le second, c'est-à-dire qu'elle est passive dans le second et active dans le premier. L'illusion vient de ce que la différence de l'activité à la passivité n'est pas exprimée dans le motif déterminant et le motif nécessitant, ces deux locutions plaçant également l'activité, la puissance, dans le motif, ce qui est faux. On ne devrait donc pas dire : le motif qui me détermine, mais : le motif en vue duquel je me détermine. Adieu.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Aix-la-Chapelle, 5 juillet 1842

Je ne veux pas, mon bien cher ami, me faire plus vaillante que je ne suis, j'ai eu bien peur ! Précisément quand votre lettre est venue me rassurer si parfaitement, j'allais vous écrire pour vous demander de m'écrire quand même. Je me crois tellement vous-même au for intérieur que je vous dis tout ce qu'on ne dit jamais qu'à soi ; il y a sûrement au fond de cette excuse-là un de ces dévouements qu'un cœur comme le vôtre ne peut jamais méconnaître. Mais que voulez-vous, mon cher ami, on n'y voit pas si clair la veille d'une solution que le lendemain.

Le voyage, comme de coutume, m'a fait grand bien ; les eaux semblent me réussir et atteindre tous les points malades. J'ai un médecin habile et prudent, un bon logement, le plus beau temps du monde, du repos et du loisir dont je jouis avec délices. Mes fenêtres donnent sur une cour au fond de laquelle est l'église de Saint-Pierre dont les beaux chants m'arrivent très distinctement à travers les arbres du jardin ; cette église est au centre de la ville, et il est presque impossible que de la hauteur dont vous avez embrassé Aix-la-Chapelle, vous n'ayez pas aperçu la tour carrée de Saint-Pierre qui finit en pointe aiguë. Il est impossible aussi que vous n'en ayez pas gardé souvenir, tant d'une part elle s'élève haut et de l'autre manque de caractère. J'ai trouvé ici M. de Dumast,

que j'apprécie fort et que je serai aise de voir davantage malgré la retraite qui constitue mes vacances. Vous vous rappellerez peut-être que l'année dernière, il m'avait écrit pour tâcher d'éloigner la tribulation qu'il lui a fallu subir cette année. Si vous retiriez votre parole, ce serait bien pis ; au chagrin du moment se joindrait celui de voir ébranler la confiance qui à l'avance fait toute la force du dédommagement. M. de Dumast qui, pour vous mieux défendre, avait garanti la double station de cette année, se trouverait compromis personnellement ; mais pour moi, cher excellent ami, qui ne m'arrête jamais qu'à vous, en étudiant les questions auxquelles vous êtes mêlé, tout en donnant du poids à celle-ci, c'est encore d'autres considérations qui me frappent. Je trouve d'abord que la province a bien mérité de vous, et que votre reconnaissance doit s'employer autant que possible à ménager ses susceptibilités. Je suis convaincue que vos succès à Nancy répondront à ceux de Bordeaux, et il me semble utile de circonvenir Paris par l'admiration et le respect que prennent pour vous tous ceux qui vous voient de près sur une scène moins étendue et où tous les objets, par cela même qu'ils sont rapprochés, se jugent mieux. Le bien que vous avez fait à Bordeaux en a beaucoup imposé à la malveillance, et c'est par des fruits solides, irrécusables, que j'aime à vous la voir combattre. En inclinant vers Nancy, je crois que vous êtes bien inspiré et jugez si je suis ici suspecte ! Je suis bien prête à partager votre idée de la nécessité de Paris, nécessité certaine, peut-être

prochaine, mais que je ne crois pas encore venue. Le temps est à vous et vous ne pouvez que gagner à attendre, à ne pas vous montrer pressé d'arriver, à laisser tous ces bons effets que vous êtes sûr de produire, argumenter pour vous et réclamer votre présence dans la chaire de Notre-Dame. Cet Avent qui ne ferait que remuer diversement les esprits, ne vous permettrait que d'ébaucher des impressions salutaires, et les laisserait continuer à un autre, que le monde, dans son indignité, vous donnerait immédiatement pour rival; il aurait de plus l'inconvénient double pour Paris et pour Nancy de scinder une instruction dont l'unité est indispensable. Je céderais plutôt sur Notre-Dame que sur la possession d'une chaire à Paris qui vous laissât complètement libre de vous étendre ou de vous resserrer. Il me semble que c'est un point sur lequel vous ne devez jamais transiger et dont l'expérience vous a déjà révélé l'importance. Un ordre positif de M. l'Archevêque modifierait l'avis que j'énonce, cela va sans dire. Mais quoique je n'aie aucune donnée là-dessus, je serais disposée à croire que votre option pour Nancy obtiendrait son consentement. Les gens haut placés ne redoutent rien tant que les complications, harcelés comme ils le sont par ce qui les entoure. Cher ami, écrivez-moi ici, au moins jusqu'à la fin du mois ; il est probable que je serai gardée à Aix-la-Chapelle encore au delà, mais tous mes projets ultérieurs sont dans une grande incertitude. Mon désir à moi aurait été de rester en Allemagne jusqu'à la fin d'octobre, et d'y rejoindre

ma sœur avant de la ramener en France avec moi : mais ce déplacement, qui avait déjà fort coûté à mon mari, continue à lui être désagréable, et si la bonne volonté qu'il veut y mettre n'amende pas son ennui, il faudra bien s'en retourner. Je lui ai lu votre définition qui me paraît très logique. A propos de Dominicains, dont j'aime tant à voir augmenter le nombre, je vais étudier à fond *Henry Suso*, dans l'édition qu'en a donnée M. Gœrres père. Pour être plus sûre de bien entendre la préface qu'il a mise en tête de ce volume, je vais m'adjoindre un professeur allemand et je traduirai tout en lisant. Le Saint ne me donnera pas tant de peine, quoique son langage soit vieux, et c'est ce qui arrive toujours quand la philosophie est dans les actes au lieu d'être dans les mots.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Couvent de Bosco, 14 juillet 1842.

Votre lettre d'Aix-la-Chapelle, chère amie, m'a fait plus que de coutume un bien infini. J'avais toujours été surpris de l'ardeur fixe avec laquelle vous me rameniez sans cesse vers Paris, comme vers l'épée qui trancherait le nœud gordien de ma destinée. Il est impossible d'éprouver une plus vive répulsion que celle que j'éprouvais depuis six années contre ce sentiment. Je concevais bien que, hors de Paris, nulle réputation, et par conséquent nulle force morale, n'arrive à son plein développement ; mais une fois cette force acquise

par le concours de Dieu, ou plutôt par son action souveraine qui élève et abaisse qui il lui plaît, faut-il donc se condamner à ne vivre, à n'agir, à ne faire le bien qu'à Paris ! Si je considérais les traditions de la vie apostolique, je voyais tous les maîtres de la parole sainte aller de ville en ville, à l'exemple de Notre-Seigneur, imité par saint Paul, dont la vie, telle qu'elle est écrite aux *Actes des Apôtres*, n'est qu'un voyage perpétuel de Rome à Jérusalem, le long de toutes les côtes de la Méditerranée. On a beau dire que Paris est la France. Non, la plupart des hommes et des jeunes gens ne voient Paris qu'une fois, en passant, et s'ils assistent par hasard tout juste au discours d'un prédicateur, le souvenir de sa voix fait partie dans leur mémoire du grand spectacle qu'ils ont vu. Je ne nie pas le bien que l'on fait ; j'en ai souvent la preuve par moi-même ; hier encore je recevais une lettre charmante d'un jeune Breton inconnu, qui m'envoyait un volume de poésies dont il m'a dédié un fragment, et qui me remerciait dans les termes les plus tendres du bien que ma parole lui avait fait autrefois. Sans doute, mais la même chose m'arrive ailleurs, et quelle différence de remuer réellement toute une ville dans toutes les classes qui la composent, ou bien de jeter dans le tourbillon infini de la capitale une voix qui élève l'homme très haut, mais qui est plus poussée au dehors par la renommée qu'au dedans par l'esprit ? Savez-vous ce qui est arrivé à Bordeaux pendant la Semaine Sainte ? Dans les grands hôtels, peuplés de commis et de voyageurs

venus de vingt lieues à la ronde, il a été demandé expressément aux patrons qu'on ne servît pas de gras, et pendant toute la semaine la loi de l'Église a été observée à de très rares exceptions près. Si je considérais ensuite ma position particulière, cette espèce de problème que je suis pour un très grand nombre, les inimitiés politiques qui m'entourent, il me paraissait sensible que Paris était meurtrier pour moi ; parce qu'il est le centre de toutes les puissances, de toutes les intrigues, de tous les moyens occultes auxquels un succès religieux, si grand qu'il soit, ne peut jamais imposer, parce qu'il est toujours contestable. Vous convertiriez mille hommes en un jour dans Paris, que la conscience publique n'en serait pas avertie. Puis quelle situation que Notre-Dame ! huit ou neuf discours par an, vous ôtant la possibilité de tout le reste, semblables à quelques coups de tonnerre entendus au loin dans les ténèbres. Si vous augmentez ce nombre, au bout de trois ou quatre ans vous aurez épuisé votre esprit, vous tomberez dans la nécessité de vous répéter, ce qui est impossible à une telle hauteur. J'aimais cent fois mieux mon collège Stanislas un peu élargi. Mais Mgr de Quélen voulait un grand éclat, il a réussi, j'en conviens ; demandez seulement à M. de Ravignan pourquoi il est descendu de Notre-Dame à Saint-Séverin. C'était le sentiment de cette situation, joint au besoin de me recueillir, qui m'avait arraché si vite à Paris. Plus tard, mes expériences de province m'ont pleinement confirmé dans ma pensée. J'ai vu que le bien était immense,

visible, parfaitement dessiné et, de plus, qu'on pouvait vaincre la haine ou les préjugés sur ce terrain. Je n'ai pas laissé un ennemi à Bordeaux ; à peine arrivé à Paris, ma présence seule a remué des passions.

Et, sous un autre point de vue, je vous le demande, ai-je perdu dans l'opinion publique depuis six ans ? J'ose dire que j'ai plus d'estime profonde et sérieuse que si je n'eusse pas quitté Notre-Dame depuis six ans. La renommée se compose de bien des éléments ; la victoire et l'éclat n'en sont qu'une partie ; il en est une autre sans laquelle on pâlit vite devant les hommes. Je ne la nomme pas ; je ne veux point paraitre trop habile dans les secrets de la gloire. Ce sont des matières où l'orgueil entre facilement même lorsqu'on veut les traiter du point de vue d'une spéculation froide et désintéressée.

Bref, chère amie, je me disais ces choses et bien d'autres encore, et pourtant votre avis seul me retenait dans l'indécision, parce que je ne pouvais concevoir que votre connaissance du monde, la perspicacité de votre esprit, votre amitié et votre religion pussent ne pas voir juste en un point si important. J'aimais mieux me défier de moi que de vous. Jugez donc combien j'ai été ravi lorsqu'enfin ce matin vous êtes entrée dans mes eaux à pleines voiles. Dieu vous donne l'évidence au jour qu'il a marqué. J'ai compris qu'il m'avait jeté à Paris dans tant d'événements divers, non pour y passer ma vie, mais pour y acquérir la force, la confiance publique, pour m'y faire, par un singulier mélange de bien et de mal, une physionomie

propre à ce temps, et m'envoyer ensuite à tous ces hommes désabusés dont la France est peuplée, qui souhaitent la vérité sans avoir le courage de la chercher, et sont prêts à la recevoir d'une main amie. J'ai donc écrit tout de suite à M. l'Archevêque de Paris pour me dégager. Je vous envoie la copie de ma lettre. Vous recevrez aussi une petite brochure d'un protestant de Bordeaux, nouveau converti à la foi catholique.

Une traduction de la *Vie de saint Dominique* a paru en Toscane au commencement de l'année ; elle est du docteur Cantofanti, professeur de l'histoire de la philosophie à l'Université de Pise. Son succès a été très grand à Florence et dans les principales villes de Toscane ; la seconde édition est sous presse. On imprime aussi en ce moment la traduction de la *Lettre sur le Saint-Siège*, du *Mémoire* et du *Discours de Notre-Dame en* 1841. La traduction est du marquis de Boccella. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le duc de Lucques s'était réservé de traduire le *Mémoire*, et qu'il a résigné la charge au marquis de Boccella, parce qu'on le pressait dans le travail, qui n'arrivait pas à fin. C'est la duchesse de Lucques, tertiaire de notre ordre, qui a fait les fonds de ce second volume qu'on imprime [1]. Ne dites rien de tout cela de peur des journaux.

Je suis bien heureux, chère amie, des effets de vos eaux, je regrette seulement l'abréviation de vos plans

[1] Mme la duchesse de Lucques, née princesse de Sardaigne.

de campagne. Vous devriez toujours passer dehors au moins quatre mois d'été. J'espère que vous reviendrez à Aix-la-Chapelle l'an prochain. Adieu.

Voici la copie de ma lettre à l'Archevêque :

Monseigneur,

La lettre ci-jointe que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux, vous prouvera que j'ai fait des efforts sincères pour conquérir ma liberté et répondre aux propositions honorables que j'avais reçues de vous lors de mon dernier passage à Paris. Mais Nancy tient ferme et réclame la parole que je lui ai donnée deux fois ; je ne pense pas qu'il me soit possible d'y manquer. Je dois d'ailleurs vous l'avouer, Monseigneur, les ouvertures que vous aviez bien voulu me faire m'avaient pris au dépourvu ; je n'avais pas eu le loisir de m'y préparer, parce que je ne m'y attendais pas le moins du monde. Touché de votre bonté, je devais naturellement y consentir et même la désirer. Mais, depuis, j'ai eu le temps d'examiner de sang-froid la question de mon ministère. Il m'est évident par l'expérience, que je puis faire en province un très grand bien, un bien plus solide et plus général qu'à Paris, et cela, pendant un grand nombre d'années. Quelques conférences annuelles dans la capitale, en présence d'un auditoire mouvant, confus, sans limites, peuvent-elles compenser des mois entiers, d'une instruction suivie, donnée chaque hiver dans une grande ville de province à un auditoire stable, composé de

toutes les classes de la société ? Je ne le crois pas. Il y a plus de bruit et plus de gloire à Paris, j'en conviens ; mais qu'est-ce que le bruit et la gloire ? Si mon cœur a été assez faible, ce que Dieu sait, pour souhaiter la réputation, il est assez modéré pour être satisfait ; je ne désire rien de plus que ce que Dieu m'a donné gratuitement, et il est bien juste que je fasse ses affaires après qu'il a fait les miennes. Je vous prie donc, Monseigneur, de ne plus penser à moi pour Notre-Dame. Si je dois prêcher encore à Paris dans l'avenir, je vous demanderai quelque église pour un hiver, comme je le ferai ailleurs et vous me conserverez assez de souvenir pour en être content.

Mon regret, Monseigneur, serait que vous me jugeassiez ingrat envers vous. Je ne le suis point. Vos offres m'ont causé un véritable bonheur ; elles ont renoué le présent au passé dont la mémoire me sera toujours chère. Plus mes amis ont cru avoir à se plaindre de vous, plus je suis heureux d'avoir des motifs de ne point partager leurs sentiments [1]. Je me plais à penser que lorsqu'un jour, vous repasserez dans votre esprit toutes les ingratitudes et les injustices des hommes, vous me rangerez parmi le petit nombre dont vous n'aurez point eu à vous plaindre et qui vous aura gardé toujours le bien de l'affection.

Je suis, etc.

[1] C'était M. de Montalembert qui avait présenté M. Affre à M. Thiers pour l'archevêché de Paris, et, après quelques dissidences passagères, les principaux amis du P. Lacordaire se rangèrent promptement du côté de M. Affre

Couvent de Bosco, 22 août 1842.

La question que vous me posez, chère amie, revient à celle-ci : En quoi la chute originelle de l'homme a-t-elle modifié pour lui les conditions et les lois de la certitude [1] ? C'est demander quelle est la doctrine de l'Église sur l'état primitif de l'homme quant à l'intelligence, et sur les modifications introduites dans cet état par suite du péché originel. Primitivement donc, l'homme n'était sujet ni à l'ignorance ni à l'erreur. Il savait toutes les conséquences virtuellement renfermées dans les premiers principes constitutifs de son intelligence, c'est-à dire qu'il possédait toutes les sciences naturelles, et de plus, il était infaillible dans ses jugements, parce que là où s'arrêtait pour lui l'évidence et la certitude, là il s'abstenait de prononcer. Voilà l'ordre primitif. Après le péché, lorsque l'homme, non par ignorance et par erreur, mais par un orgueil de son cœur, eut abandonné Dieu, il devint sujet à l'ignorance et à l'erreur ; il perdit la science et l'infaillibilité. Toutefois, il ne les perdit pas totalement ; car s'il les avait perdues totalement, son esprit eût été tué sous le coup ; mais, comme dit admirablement la théologie, il ne fut que blessé. Que perdit-il donc au juste ? Il perdit la science et l'infaillibilité des conséquences ; il conserva la science et l'infaillibilité

[1] Cette question avait été posée par M[me] Swetchine au nom de M. Louis Moreau, traducteur de saint Augustin, qui préparait son beau livre : *Considération sur la vraie doctrine.*

des principes. Tout ce qu'Adam voyait comme principes, nous le voyons comme lui, aussi bien que lui, aussi savamment que lui, aussi infailliblement que lui ; mais des ombres nous couvrent les conséquences, et ces ombres s'épaississent à mesure qu'elles s'éloignent des principes dont la lumière permanente et souveraine constitue notre intelligence. Nous sommes devenus semblables aux mineurs qui jouissent du soleil à l'entrée de la mine, mais qui en voient disparaître les rayons en s'enfonçant dans la caverne dépositaire de l'or et des diamants formés par l'action de cette même lumière qui s'enfuit d'eux. Voilà notre état présent, l'état de déchéance. Par conséquent, la certitude de nos connaissances est la même pour nous qu'elle était pour Adam, quant aux principes ; à l'égard des conséquences, nous les tirons péniblement des principes, et nous n'en avons la certitude que lorsqu'elles sont liées nécessairement aux principes, liaisons que nous découvrons par le mécanisme du raisonnement, comme dans l'ordre des choses sensibles, nous découvrons les rapports exacts des quantités par le mécanisme de l'instrumentation.

Maintenant voici le vice des écoles sceptiques. La certitude est, comme la vie, un don de Dieu ; l'homme n'étant ni la vérité ni la vie, il faut qu'il les reçoive de Celui qui est la vie et la vérité, et Dieu ne peut communiquer à personne d'être comme lui la vie et la vérité, si ce n'est en lui communiquant l'essence divine, ce qui n'a été possible que pour le Fils et le Saint-Esprit, en vertu des lois mêmes de l'essence

divine. Tous les autres à qui la vérité et la vie sont communiquées, les reçoivent comme un don qu'ils possèdent, comme un don qui est à eux et en eux, dans une certaine mesure, mais qui n'est pas eux-mêmes, et qui peut diminuer et s'accroître sans que leur personnalité soit atteinte, si ce n'est accidentellement. L'homme donc sent qu'il n'est pas la vérité, que la vérité est pour lui un objet qu'il étreint avec plus ou moins de force ; il constate qu'il y a union entre lui et la vérité, mais non pas identité. S'il obéit à sa nature, il se contente de son partage ; il aime cette compagne qui lui a été donnée ; il ne la méprise pas, parce qu'elle n'est pas lui-même, et de son amour intelligible et sans tache, il tire, par une filiation sans bornes assignables, des vérités nouvelles qui conservent plus ou moins la splendeur de leur mère et son étroite union avec leur père qui est l'homme. Mais la révolte est possible à l'homme jusque dans ces profondeurs. L'homme donc, s'apercevant qu'il n'est pas la vérité, lui demande qui elle est ; il la tient à sa porte comme une étrangère ; il l'interroge, il lui demande ses titres, d'où elle est et où elle va. Il la chasse enfin, s'il lui plaît. La vérité, sans doute, ne s'en va pas, parce qu'elle a été mise là par un ordre supérieur à la puissance de l'homme ; elle reste, elle parle, elle agit, elle commande, mais l'homme a la satisfaction de la renier. La psychologie sceptique est la science de cette révolte, la plus haute de toutes. Au lieu que la science part de la nature, en accepte les faits et en recherche seulement les lois et les causes,

la psychologie sceptique part de ce qui n'est pas ou de ce qu'elle suppose ne pas être. Elle se propose, non de rechercher les lois et les causes de la certitude, mais de créer la certitude, semblable à un homme qui se persuaderait qu'il n'a pas la vie, et qui userait la sienne à vouloir se la donner. Ou l'homme possède la certitude, ou il ne la possède pas. S'il la possède, il n'a pas besoin de se la donner; s'il ne la possède pas, il lui est impossible de se la donner, parce que tout point d'appui lui manque pour édifier quoi que ce soit dans son esprit. Sans doute la certitude de l'homme n'est pas parfaite comme celle de Dieu, et c'est précisément à la vraie science de lui apprendre pourquoi elle n'est pas parfaite, et pourquoi il est impossible qu'elle le soit. Selon la vraie science, la certitude est la possession tranquille de la vérité, comme la santé est la possession tranquille de la vie. La certitude est la fille légitime de la lumière comme la santé est la fille légitime de la vie ; au degré où la lumière est présente à l'esprit, à ce degré, l'esprit est certain de la posséder, parce que la lumière cause à celui qui la possède un sentiment calme d'elle-même. Et il y a quatre degrés dans la certitude, parce qu'il y a quatre degrés dans la lumière, savoir : la lumière de la nature, la lumière de la grâce, la lumière de la gloire et la lumière divine. La première est une participation de la vérité par l'intermédiaire des choses sensibles ; la deuxième, par l'intermédiaire de la parole révélée, aidée d'une action intérieure de Dieu sur nous ; la troisième est une participation de la vérité

par la vision directe de l'essence divine ; la quatrième est l'essence divine, se voyant elle-même sans se regarder, parce que le regard sur soi suppose que l'on est deux, et Dieu n'est pas deux quant à l'essence. Chacun de ces degrés de lumière surpasse celui qui le précède en étendue, en élévation et en clarté : en étendue, parce qu'il embrasse plus de choses ; en élévation, parce qu'il embrasse des choses plus hautes ; en clarté, parce qu'il a moins d'ombres réelles, encore qu'il soit moins compréhensible. C'est l'immensité de la lumière qui la rend incompréhensible. Or, il est facile d'entendre que la certitude s'accroît avec la lumière, puisque la lumière en s'accroissant devient plus étendue, plus haute, plus pénétrante, et par conséquent dilate, emporte, ravit l'intelligence à proportion. La certitude de la nature va jusqu'à l'admiration, la certitude de la grâce va jusqu'à l'extase. Cependant, la certitude divine seule est parfaite, parce que Dieu seul possède la lumière jusqu'à l'identité, et que la perfection de la possession a lieu lorsque le possédant et le possédé ne sont qu'un. Tous lés autres, ceux-là même qui voient l'essence divine, bien qu'ils la voient en eux et avec eux, sentent toujours que leur substance n'est pas la substance divine, que leur personnalité n'est pas la personnalité divine, et ils pourraient encore demander à la vérité qui elle est, si la démence de l'orgueil était possible dans l'enivrement de la reconnaissance et de l'amour.

J'ai reçu du coadjuteur de Nancy la plus aimable

lettre possible ; tout est arrangé de ce côté-là. Adieu, chère amie, soyez certaine de mon inaltérable attachement, et prenez-moi pour votre théologien si vous m'en jugez digne.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 29 septembre 1842.

Mon bien cher ami, est-il concevable que je sois restée si longtemps sans vous écrire, moi si constamment occupée de vous, et ayant par-dessus le mouvement naturel et d'habitude, de nouveaux remerciements à vous faire de la manière si parfaitement bonne, admirable ne vient qu'après, dont vous vous êtes rendu à ma prière ! Cette magnifique réponse aux difficultés que je vous exposais a été lue, communiquée à plus d'un de vos amis qui en ont été tous ravis ; j'en ai donné copie à M. de Montalembert, à qui vous ne refuseriez rien. Si vous y aviez pensé, m'auriez-vous crue insensible par l'intelligence et par le cœur ? Dites-moi bien vite qu'il n'en est pas ainsi, et que seulement vous avez reconnu ici cet état de misère et d'obsession qui assujettit si péniblement votre vieille amie. Cette lettre est une des plus belles choses proférées par votre parole si puissante et dont l'éclat est toujours si doux. Ceci est le don de Dieu, et la part du génie n'est pas précisément celle du mérite, mais ce qui vous appartient en propre, après mes réserves pour la grâce, c'est cette liberté d'âme

qui vous fait toujours disponible et rend tous vos mouvements prompts et aisés ; cette volonté charitable de condescendre à toute prière, le zèle toujours prêt à répandre la lumière et la main toujours ouverte pour laisser échapper des trésors. Voilà, mon cher ami, ce qui est vous, bien vous et vous tout entier. M. de Montalembert m'a dit votre résolution d'aller directement de Bosco à Nancy, sans passer par Paris ; est-elle donc arrêtée définitivement ? J'en ai ressenti une peine infinie ; je ne demandais que huit jours, mais je les espérais tout à fait. J'en avais besoin pour reprendre en sous-œuvre ce long intervalle, et me remettre au courant ; et cette immense consolation, toujours si près de la force qui nous est nécessaire, si près qu'elles se confondent, me manque dès à présent, comme si on me l'arrachait et que j'en eusse joui. Ce n'est pas à moi-même que finit mon chagrin, j'avais compté sur votre présence pour tant de cœurs qui l'appellent et bien en particulier pour cette pauvre Mme ***, qui a placé en vous non pas seulement sa confiance exclusive, mais tout son espoir d'allégement et de consolation. Je l'ai trouvée à mon retour bien abattue et bien souffrante, et la chance de votre prochaine arrivée a été si uniquement le moyen semi-humain de relever ses forces défaillantes, que je ne sais où chercher le courage de lui apprendre que vous ne venez pas. Je voudrais insister, vous conjurer de nous donner quelques jours, et je ne l'ose pas ! Ce n'est pas la crainte de sembler reculer devant un sacrifice qui m'arrête, mais je ne suis pas assez informée, assez

juge des considérations qui peuvent vous arrêter, pour laisser notre intérêt entreprendre sur le vôtre. Les nécessités qu'on a bien comprises rendent la soumission plus facile. Ayez donc la bonté de me donner les motifs qui vous décident à nous renvoyer au printemps. Cher ami, j'en reste là pour que ma lettre parte aujourd'hui. Je vous en prie, répondez-moi vite et dites-moi bien que, si je ne vous vois pas bientôt, vous mettrez toute votre bonté à m'en dédommager. Je ne suis pas mal de santé à présent. Adieu, mon cher et bien cher ami, ne m'oubliez pas devant Dieu, pas plus à l'autel qu'au fond de votre cœur qui est un sanctuaire.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Couvent de Bosco, 5 octobre 1842.

Il m'est bien doux, chère amie, de vous voir si révoltée contre mon projet d'aller directement à Nancy au mois de novembre et de ne passer à Paris qu'au retour. Vous jugerez de mes raisons. En vous plaçant d'un regard à Chambéry, point de rencontre des deux routes de Nancy et de Paris, vous verrez clairement qu'en prenant la seconde, je double ma route et ma dépense de temps et d'argent, sans compter le séjour même à Paris. Or, chère amie, désormais je suis mendiant; je vis, moi et les miens, d'aumônes, quoique ces aumônes, quant à présent, ne fassent

qu'une faible partie de notre substance, et par conséquent je ne puis plus rien faire uniquement pour mes affections et mon plaisir, mais par devoir et nécessité. Toute dépense que je ne puis pas justifier à mes yeux au poids du sanctuaire, est une dépense répréhensible. J'ai besoin sans doute d'aller à Paris une fois chaque année, mais non pas deux fois ; il suffit évidemment à notre œuvre et au bien, que je passe chaque année à Paris une quinzaine de jours et dès lors il vaut mieux que ce soit après ma campagne d'hiver qu'auparavant. A la mi-novembre, presque personne n'est encore de retour de la campagne, les écoles sont à peine ouvertes, tandis qu'en avril tout le monde y est et tout le fruit de l'hiver est produit. C'est le moment le plus favorable pour voir ceux à qui Dieu aurait inspiré quelque vocation. Vous me direz peut-être que je pourrais consacrer à mon premier voyage de Paris un autre argent que celui des aumônes ; j'en conviens, mais par mon vœu de pauvreté, je ne suis pas plus maître de l'un que de l'autre, et de plus, le public n'entre pas dans ces distinctions. S'il donne, c'est parce qu'il croit qu'on a besoin, et il n'entendrait pas qu'on ait des réserves pour le plaisir et une caisse pour le nécessaire. Chaque état a ses convenances rigoureuses. C'était à moi à ne pas me faire mendiant ; dès que j'ai pris ce parti, il ne faut pas que je fasse dire au public : le père Lacordaire mange assez gaiement l'argent que nous lui donnons. Mes démarches doivent être toutes claires et justifiées. Si je vais à Rome ou à Paris, il faut qu'on

sache pourquoi, qu'on le devine, qu'on le pressente qu'on ne songe pas même à rechercher le motif, tant il doit être apparent et naturel. Enfin, chère amie, dans une vie sérieuse et difficile comme la mienne, chaque mouvement doit avoir un sens, et je vous le demande, mon passage à Paris deux fois l'année, pour aller d'Alexandrie à Nancy, a-t-il un sens? N'est-ce pas comme les écoliers et plus que les écoliers prendre le plus long? Quand on est en présence de Dieu et du public, il ne faut pas jouer avec ses actes. Ma conscience et l'opinion exigent que je sois au couvent avec mes frères tout le temps que je ne suis pas employé aux fonctions apostoliques; le couvent et la chaire, voilà les deux lieux où l'œil de mes amis et de mes ennemis doit me trouver. Partout ailleurs, j'ai un compte à rendre, je suis en état de suspicion. Cela est dur, j'en conviens, mais je l'ai voulu. L'année dernière, j'avais des raisons graves pour me rendre à Bordeaux par la route de Paris; je savais que j'étais menacé dans la liberté de mon costume religieux; je devais sonder le terrain dans la capitale, et je n'ai encore pris le même chemin au retour qu'à cause de ce sermon de charité pour Mettray, qui a dérangé tous mes projets et m'a attiré ces attaques violentes, sans lesquelles l'année 1842 eût été pour moi pure de tout nuage et uniquement chargée de bénédictions. Je ne le regrette pas; l'avertissement de notre infirmité est nécessaire au moment du triomphe. Voilà, chère bonne amie, mes raisons. Quelles qu'elles soient, je n'en éprouve pas moins de

peine de vous voir si peu et si tard, croyez-le. Hélas ! mon Dieu, qui était plus fait que moi pour vivre tranquille au coin du feu de ses amis ? Je n'ai jamais goûté que les plaisirs vrais, mais l'enchaînement de ma vie m'a créé des devoirs plus forts que mes goûts. Nous nous verrons ailleurs à notre aise, et l'accomplissement du devoir n'est qu'une route un peu rude pour se retrouver à jamais. Mme Swistownoff a dû payer pour moi 150 francs. Vous recevrez dans peu un billet de 135 francs souscrit par moi au profit de l'Évêque de Beauvais, et que je vous prie d'acquitter. Enfin, si vous étiez bien bonne, vous écririez un mot en mon nom à M. l'abbé Lacombe, supérieur du petit séminaire de Bordeaux, en lui envoyant un mandat de 100 francs pour le jeune Ferreira. Il saura ce que cela veut dire. Voilà de belles occupations pour une femme d'esprit comme vous et accablée comme vous.

Adieu, chère amie; souvenez-vous que vous êtes obligée, sous peine de péché mortel, de vous bien porter.

Couvent de Bosco, 6 novembre 1842.

Un petit mot, chère amie, pour vous dire que je quitte Bosco le 12, que je serai à Genève le 17, à Bâle le 22, et à Nancy le 24. Entre Genève et Bâle, je m'arrêterai à Estavayer, sur les bords du lac de Neufchâtel, dans un grand couvent de Dominicaines, lesquelles n'ont jamais vu de Dominicains, et qui ont la bonté de m'attendre comme le Messie. Je vous donne mon itiné-

raire afin que votre pensée, dont la compagnie m'est si chère, sache toujours où me prendre. Il n'y a, du reste, rien de nouveau, sinon que dans mille détails, la Providence a continué d'être très bonne pour moi et pour nous tous. J'ai reçu de Nancy des lettres qui m'encouragent et me consolent beaucoup.

P.-S. — J'ai écrit à ce pauvre Montalembert que voilà dans un lointain et bien triste exil. Qu'est-ce que tout [1] !

Genève, 17 novembre 1842.

Afin, chère amie, que vous ne vous fassiez pas des monstres de mon passage des Alpes, je m'empresse de vous donner la nouvelle de mon arrivée à Genève en bonne santé. Le mont Cenis était superbe ; trois beaux jours consécutifs avaient enlevé la neige tombée quelques jours auparavant ; il en restait à peine trace sur le revers qui regarde la Savoie ; il n'y avait point de vent sur la montagne ; la température était douce, et enfin, pour la huitième fois que je passe le mont Cenis, je ne me rappelle pas de l'avoir fait plus heureusement.

Je quitte Genève demain matin entre huit et neuf heures, pour me rendre à Lausanne par le bateau à vapeur. Là, je prendrai une voiture pour Bâle, par la route de Berne ou par celle de Neufchâtel, selon ce que je trouverai de plus commode ; je dois pousser jusqu'à Strasbourg, par suite d'une invitation de

[1] M. de Montalembert allait passer deux ans à Madère pour la santé de Mme de Montalembert.

Mgr Rœss dont je vous parlerai plus tard ; mais c'est toujours le 24 que j'arrive à Nancy.

Adieu, chère amie, j'espère que vous ne vous plaindrez plus que je vous laisse en peine.

Nancy, 28 novembre 1842.

Votre lettre, chère amie, est arrivée à point ; je l'ai lue le 24 à quatre heures du matin, avant de me mettre au lit pour me remettre de la fatigue du voyage. J'ai été jusqu'à Strasbourg où l'Évêque m'attendait et m'a fait mille accueils ; je ne puis vous dire aujourd'hui ce dont il a été question entre nous. Mgr de Joppé et ses grands vicaires sont à ravir pour moi, et hier, j'ai donné ma première conférence en présence de tout Nancy. Tout le monde est content.

Mille remerciements de votre inscription si généreuse sur notre grand-livre ; vous y serez avec tous ceux que j'aime. Cette œuvre marche à grands pas ; le temps me manque pour vous en dire davantage.

Mgr Affre m'a écrit une excellente lettre ; il insiste pour que je revienne à Paris et de la manière la plus aimable. Je vous dirai ma réponse qui, je crois, vous satisfera. On vient chercher ma lettre et me ravir le bonheur de causer avec vous. Écrivez-moi

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 13 décembre 1842.

Mon bien cher ami, je suis bien en faute, mais si vous aviez pu me suivre dans cet intervalle, vous n'auriez songé qu'à me plaindre. Je viens de perdre ma plus ancienne amie, une personne dont les exemples ont été le premier redressement de ma jeunesse, qui la première m'a initiée à la vérité, et si je ne puis croire que tout ne m'eût été bon pour devenir catholique, je n'en reconnais pas moins que c'est de cette amie que Dieu s'est servi pour me faire concevoir du moins la possibilité de le devenir [1]. Ce sont de ces bienfaits qu'on n'oublie pas et qui forment un lien qui déchire lorsqu'il vient à se rompre. Ma santé s'est immédiatement ressentie de cette affliction, pendant près de quinze jours ; il m'a fallu tout suspendre et c'est à vous, mon bien cher ami, que s'adresse la première lettre que j'écris, préférence bien juste et qui n'exprime que bien imparfaitement encore la fidélité des pensées qui vous ont suivi, quant à elle du moins, sans interruption. Vous avez pu vous figurer ce qu'il m'en a coûté de remettre au printemps cette joie de vous revoir et de reprendre en sous-œuvre le passé qui s'est mis entre nous ; mais je n'ai pas combattu un avis qui m'était si contraire ; je suis sans force contre ce que j'admire, et quand j'ai le bonheur d'ap-

[1] La princesse Alexis Galitzin.

prouver et de louer, je ne me demande jamais à quel prix. Le couvent et la chaire, ces deux lieux où l'œil de vos amis et de vos ennemis doit vous trouver, sont pour vous une forteresse inexpugnable où rien d'hostile ne peut vous atteindre.

Du reste, rien ne vous va mieux que ces longues stations qui vous donnent le temps de développer lentement, régulièrement, complètement ces idées dont la fécondité a besoin de se faire place. Dans notre siècle, ce qu'il y a de plus commun pour les gens même qui ont le plus d'esprit, c'est de n'en avoir pas assez pour aller jusqu'au bout. Ils commencent toujours par donner ce qu'ils ont de mieux et n'avancent qu'avec les signes d'un appauvrissement successif. Vous, mon bien cher ami, c'est précisément le contraire ; vous grandissez à mesure que vous montez, et dans la puissance de votre génie est contenue la durée même dont il a besoin pour se mouvoir et paraître à l'aise. Je n'ai donc nullement regretté votre refus des premières propositions qui vous ont été faites par M. l'Archevêque pour venir prêcher l'Avent à Notre-Dame. Depuis, sans savoir ce qu'il vous avait demandé et ce que vous lui aviez répondu (ce dont pourtant je suis bien curieuse), j'ai cru pressentir de nouvelles avances auxquelles vous n'aviez pas plus cédé qu'aux premières. Marcher dans cette voie me paraît bien sage, et de cette haute prudence qui n'est pas seulement la fuite du danger. C'est vous placer en regard des autres comme vous devez l'être, infiniment au-dessus de ce qu'ils poursuivent

et même de ce qu'ils aperçoivent. Il ne faut pas croire que l'écho perde quelque chose de ces retentissements lointains. Votre nom nous arrive comme dans une atmosphère où le bruit est à la fois son et lumière. On voit d'ici ce que vous faites d'un public moins préparé que celui de Paris, mais sans parti pris, et les moins bienveillants se disent à contre-cœur : — Voilà pourtant comment nous serons dimanche ! — Cette manière de circonvenir la capitale par les succès de la province me paraît admirable; encore un an ou deux et elle sera régulièrement investie, toute opposition cessante. Dès à présent cela aurait été si l'équité naturelle de M. l'Archevêque, la droiture et la sincérité de ses intentions étaient appuyées par plus de résolution dans son caractère, et quelque chose de plus décidé et de plus confiant dans son propre sens. Mais s'il est bien probable que jamais il ne sacrifiera et ne poursuivra personne, il l'est presque autant qu'il ne saurait se montrer ni ami chaleureux, ni même défenseur. Ceci connu à l'avance, laisse bien de la marge à l'inimitié si habile à susciter les tempêtes, et qui, pour le tenter, ne demande guère au pouvoir que de l'indifférence. Mais, je vous le répète, le temps est tout à fait pour vous; vos adversaires diminuent notablement et vos amis se multiplient; ils croissent en nombre et en intensité. L'autre jour, j'ai vu M. de Châteaubriand qui venait de lire la *Vie de saint Dominique* et qui en était dans un tel ravissement, qu'il m'a répété plusieurs fois que personne n'était en état d'écrire les pages qu'il y admirait da-

vantage. — Ce n'est pas seulement, disait-il, un talent hors ligne, c'est un talent unique ; c'est immense comme beauté, comme éclat, je ne sais pas un plus beau style. — Aux questions qu'il me faisait sur le travail prodigieux, selon lui, qu'il devait vous coûter, j'ai répondu timidement afin de ne pas faire trop trancher la libre effusion de votre pensée profonde et recueillie avec ce qu'on m'a toujours dit du laborieux enfantement de la sienne. Un mot à présent sur tous vos autres admirateurs et amis. L'abbé Maret, à son retour d'Italie, m'a exprimé le plus vif regret d'avoir passé si près de vous sans pouvoir vous aller voir, mais son temps était très limité. Il ne me parle jamais de vous qu'avec le plus grand intérêt, et semble très impatient de vous revoir. François de la Bouillerie reste et demeure votre ami vrai ; je serais bien trompée si tous les rapprochements qu'il fait de vous aux autres ne le faisaient verser de votre côté, et si, quoi qu'il fasse jamais, les traces de son premier attrait ne restaient ineffaçables. L'autre jour, je l'ai vu bien content ; il avait découvert que M. Jacquemet[1], grand vicaire de M. l'Archevêque, vous aimait beaucoup, et ils se l'étaient appris mutuellement, après ces tâtonnements qui précèdent presque toujours les dispositions affectueuses qu'on n'expose pas volontiers aux froissements d'impressions dissidentes. Combien d'autres, mon cher ami, qui me parlent de vous, beaucoup pour vous d'abord et ensuite un peu pour moi ;

[1] Depuis évêque de Nantes, après avoir accompagné M. l'Archevêque sur les barricades de juin 1848.

les uns avec sympathie pour ce que je sens, les autres par politesse qui me parlent comme on se fait écrire ! Ah ! qu'ils ont raison de me croire sensible à un si aimable moyen de pénétrer jusque dans mon cœur ! A mesure que j'avance, je sens rétrécir le cercle de mes intérêts. Je choisis parmi ceux qui eux-mêmes avaient été choisis ; tout se concentre pour moi et par cela même vous m'êtes plus proche, mêlé plus avant aux seules impressions dont je vive. Ce qu'il me faut supporter du monde et de son esprit d'indifférence et de légèreté m'est une rude croix ; si elle ne venait de Dieu et quoiqu'elle vienne de lui, c'est à peine si je ne succombe pas sous son poids. C'est moi à présent qui vous dis : Écrivez-moi ; entrez bien dans les détails ; dites-moi bien tout ce qu'il peut être utile que je sache et surtout tout ce que j'ai besoin de savoir, les plus petites et les plus menues choses dans ce qui vous touche. J'ai ici ma sœur et deux de ses fils, qui sont venus passer l'hiver avec moi. L'aîné des deux a vingt-trois ans, et l'autre, qui est le dernier et le cinquième, quinze. Ils sont très impatients de faire connaissance avec vous et je le suis, moi, plus que de toute autre chose, de la bénédiction qui peut leur venir par vous. A présent que me voilà mieux, je vous écrirai souvent et régulièrement ; je vous en prie, vite des détails sur tout ce qui peut me donner l'illusion de votre présence. Adieu, mon bien-aimé père, frère et fils tout à la fois.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Nancy, 25 décembre 1842.

Oh ! chère amie, que je suis ingrat envers vous, d'avoir tardé si longtemps à répondre à cette lettre, si pleine de tendresse et de bonnes choses, et qui m'apprenait la perte que vous venez de faire ! Mais si vous saviez l'horrible sainte vie que je mène ici ! Pas un moment, pas un loisir ; la semaine s'écoule comme l'éclair, et j'ai toujours mon portefeuille inondé d'arriéré. Je voulais d'ailleurs que tout ce que j'avais d'heureux à vous appendre fût consommé, et que vous eussiez comme la dernière brise de cette année 1842 où Dieu a surpassé ses bénédictions envers moi.

Je ne vous dirai pas l'accueil que j'ai reçu du public, la grandeur, l'attention et la bienveillance de mon auditoire ; c'est une vieille gâterie du bon Dieu. Mais j'ai trouvé dans le coadjuteur un homme incomparable de bonté, de douceur, d'intelligence, de désintéressement, de foi, de franchise et de tout ce qui peut faire un Évêque accompli [1]. Il ne se lasse pas de me témoigner sa satisfaction ; ses grands vicaires en font autant et dans tout le clergé de Nancy et de douze lieues à la ronde, qui vient m'entendre, pas une voix ne s'est élevée depuis un mois, pour altérer l'unanimité d'approbation qui m'entoure. Les légitimistes étaient irrités et défiants contre moi, selon leur cou-

[1] M. Menjaud, évêque de Nancy à la mort de M. de Forbin-Janson, puis archevêque de Bourges.

tume ; les voilà désarmés. Enfin, j'entrevois des fruits véritables, la seule chose que notre ministère doive ambitionner, le reste n'étant qu'une manne ou une croix qui doit soutenir ou purifier l'apôtre. Du côté de Paris, j'ai reçu de Mgr l'Archevêque une très cordiale lettre où il me demandait franchement si j'avais renoncé à Paris, quels étaient mes engagements ultérieurs, et dans le cas où je voudrais y reparaître, de lui laisser le choix de l'église. J'ai bien vu qu'il poursuivait son idée de me donner la moitié de Notre-Dame, afin d'accommoder tout le monde, les Jésuites et les Dominicains. Je lui ai répondu avec la plus grande sincérité, qu'il me paraissait impossible d'accepter Notre-Dame tronquée, que je ne pouvais avoir l'air de venir derrière M. de Ravignan, pour le pousser dehors ; en second lieu, qu'un ministère à demi ne me permettrait pas d'accomplir rien de solide en province ni à Paris. Mais je lui offrais, après Grenoble, Lyon et Strasbourg, qui me prendraient les hivers de 1844, 1845 et 1846, de lui consacrer les trois années suivantes sans interruption, sauf ensuite à retourner en province. Il n'a pas répondu, et j'ai su qu'il se plaignait que j'eusse manqué l'occasion ; que du reste je prêcherais à Paris où, et quand je voudrais. Ceci posé, je garde mon plan et je reviendrai à Paris, quoi qu'il arrive, dans l'hiver de 1847, après dix ans d'absence. Comme vous le dites très bien, chère amie, tous les hommes de notre temps périssent par la précipitation ; il ne savent pas que les cochers du cirque les plus habiles commencent avec lenteur, parce que

la fin est le secret de tout. C'est la fin qui couronne dans l'ordre de la gloire humaine comme de la gloire divine. Je ne sens, grâce à Dieu, aucune jalousie, aucun désir de montrer si je vaux mieux qu'un autre; j'honore tous les mérites que Dieu envoie à son Église, et chaque jour j'admire, en voyant les respects des autres, la part imméritée qu'il m'a faite. Ah! chère amie, il y a dix ans, à cette même époque, où étais-je? à la veille de la misère, brisé, solitaire, n'ayant acquis avec un commencement de célébrité qu'un fardeau pesant, composé des répugnances et de la haine des uns, de l'enthousiasme outré des autres, du doute et de la défiance du plus grand nombre. J'ignorais ma route extérieure, et au fond de mon esprit, je discernais mal encore les limites des idées qui l'encombraient. En dix années de travaux, j'ai balayé le terrain, tracé ma route, créé une œuvre qui semblait chimérique, ou plutôt Dieu a fait tout cela, enchaînant les succès aux revers, me mettant vingt fois à deux doigts de ma perte et me retirant toujours du péril. Comment oublierais-je que vous me fûtes donnée, il y a dix ans, à cette époque douloureuse où en me séparant le premier d'un homme encore plein de gloire, je perdais en le perdant tous les appuis dont j'avais besoin! Vous avez été dans les mains de Dieu pour mon âme, comme ces rayons de soleil qui tombent au printemps sur le front du pauvre et le consolent des duretés de l'hiver. Je suis donc content, et j'éprouve bien plus aujourd'hui le désir de me cacher que celui de me produire. L'orgueil me le

conseillerait encore si le sentiment chrétien ne me l'inspirait pas. Rien ne grandit l'homme comme de ne pas chercher la gloire et de ne pas faire ce que tout le monde ferait à sa place. L'espèce d'injustice qu'on suppose aux autres envers un homme qui ne l'a point méritée, est la source d'une popularité douce et sûre.

Venons, chère amie, à notre œuvre dominicaine. Mgr de Strasbourg m'avait fait témoigner un grand désir de me voir établi dans son diocèse ; je lui écrivis de Bosco ; il me répondit une lettre admirable et j'allai le voir en me rendant à Nancy. Tout fut convenu entre nous, et déjà on entrait en pourparlers pour une maison à acquérir. Mais les dispositions si fermes et si générales que j'ai trouvées à Nancy m'ont fait réfléchir ; le Coadjuteur m'a donné sa parole, et de plus les héritiers de M. l'abbé Michel, ancien curé de la cathédrale, m'offraient en don une bibliothèque de douze à quinze mille volumes, laissée par leur oncle à la charge de la donner à une maison religieuse qui se fonderait dans le diocèse. J'ai écrit à Strasbourg pour me dégager ; l'Évêque a été à ravir, réclamant seulement pour lui notre seconde maison. Après quoi, j'ai conclu avec les héritiers de M. l'abbé Michel, et la bibliothèque est à nous. Il y a deux mille volumes in-folio de matières ecclésiastiques. Restait l'affaire de la maison. Or, le père de l'un des nôtres, M. Jandel, a une propriété de cent soixante hectares à une demi-lieue de Lunéville, dans une situation solitaire, sérieuse, tout près de deux rivières, d'une forêt immense et de grands étangs poissonneux. La

moitié de cette propriété reviendra à notre Père Jandel. Dès aujourd'hui, M. Jandel nous offre tel terrain que nous voudrons pour bâtir et ensuite un partage par avancement d'hoirie, qui nous assure le quart de la propriété. Nous allons donc bâtir là un couvent modeste et solide. La première partie, celle qui est nécessaire pour loger la bibliothèque et une trentaine de religieux, sera achevée à la fin d'octobre. Je passerai tout l'été chez M. Jandel qui me donne deux chambres, et je prendrai ainsi possession à moi seul du sol de France en attendant que je puisse faire venir quelques pères. Nos ressources, outre le quart du P. Jandel, sont le patrimoine d'un autre de nous, prêtre d'Alsace, qui possède une valeur de quatre-vingt mille francs. Enfin, nous trouverons ici beaucoup de ressources. La ferme de M. Jandel s'appelle d'un nom immémorial *Champel;* nous dédierons le couvent à saint Dominique. Ce sera *Saint-Dominique-de-Champel.* J'ai pris ma résolution à Champel même, le 20 de ce mois, le jour de saint Dominique de Sylos, célèbre dans l'histoire de notre saint patriarche. J'ai été consolé à la sainte messe, par une foule de textes qui faisaient allusion à une fondation dans la solitude.

Voilà, j'espère, des détails, chère amie. Ils m'ôtent le temps et la place de vous dire toutes les choses tendres que je voudrais, et de vous consoler un peu de la perte de votre amie. Le temps éclaircit les rangs, mais il nous rapproche du terme où nous retrouvons tout. Adieu.

ANNEE 1843

Nancy, 25 janvier 1843.

J'ignore encore si je vous verrai après Pâques. Voici pourquoi. Le bruit de mon établissement a couru, tout Nancy s'en est occupé, et c'était ce que je souhaitais, afin d'une part de connaître l'opinion, et que d'un autre côté, tout le bruit fût terminé lorsque je prendrais possession. L'opinion a été calme et favorable, sauf une faible minorité ; les journaux n'ont dit qu'un mot semi-sérieux, semi-ironique, mais sans fiel. Le Ministre des Cultes a aussitôt écrit au Coadjuteur, pour lui demander des renseignements ; celui-ci a répondu qu'en effet je devais rester en Lorraine et être rejoint par plusieurs de mes compagnons dans la maison du père de l'un d'entre eux. Quinze jours après, insistance du Ministre, qui réplique que c'est là un couvent déguisé, une affaire très grave, qu'il en appelle à la bonne foi du Coadjuteur, qu'aucun établissement religieux ne peut avoir lieu dans un diocèse sans le consentement de l'Évêque, qu'on lui dissimule la portée de ce que je veux faire. Longue visite du préfet, qui dit et redit les mêmes choses sous toutes les formes. Le Coadjuteur, plus ferme que jamais, a répondu qu'il n'avait pas le pouvoir de chasser de son diocèse

un bon prêtre qu'il estimait et aimait, surtout au moment où il remplissait près de lui le ministère le plus sublime, le plus consolant et le plus fructueux, non seulement au point de vue chrétien, mais sous le rapport social ; qu'il me laisserait donc faire, et que si plus tard il était question d'un couvent réel, lui, Coadjuteur, s'en entendrait avec le gouvernement. Le Ministre s'est tu, son plan est brisé par la résistance du Coadjuteur.

Vous voyez par là, chère amie, de quelle importance il est pour moi de ne pas mettre les pieds hors du diocèse de Nancy, mais de me porter immédiatement à Champel, où M. Jandel nous consacre tout le premier étage de sa maison, contenant une chapelle, une salle à manger et quatre chambres. Nous ne bâtirons qu'ensuite selon la tournure que prendront les choses. Si je quittais la Lorraine pour venir à Paris immédiatement après Pâques, je ne doute point de la persévérance du Coadjuteur, mais la question, qui est terminée devant le public, recommencerait ; on me croirait dehors, et mon retour soulèverait peut-être une polémique qui ne peut plus avoir lieu en ce moment. Vous jugerez de la force de ces raisons, qui ne me rendent pas moins pénible la chance de ne pas vous voir au printemps, mais qui semble exiger ce sacrifice. Si je manque ce terrain-ci, Dieu sait où j'en trouverai un autre ! Vous n'accuserez donc point mon cœur, mais une triste nécessité, et peut-être, du reste, tout s'arrangera-t-il mieux que nous ne pensons.

Adieu, chère amie, pardonnez-moi de vous opposer

toujours des obstacles ; j'en ai tant à vaincre que l'habitude d'en rencontrer m'ôte peut-être une partie du chagrin que les autres en ressentent. Cependant, vous ne me croirez jamais insensible au bonheur de vous revoir.

Nancy, 10 avril 1843.

Que vous êtes bonne, chère amie, et que tous vos soins divers pour moi me vont au cœur ! Voilà sept ans accomplis que je déposai chez vous en me rendant à Rome, les chétifs débris d'un pauvre avoir ; vous me le rendez maintenant que Dieu m'a fait une pierre pour y reposer la tête. Sera-ce d'une manière durable ? Lui seul le sait, et je me fie à sa providence.

Dans la note de mes livres que vous m'envoyez, je ne vois qu'un absent, c'est le Saint-Augustin en douze volumes in-folio que m'avait donné le collège Stanislas en 1834. Il porte en lettres d'or sur le premier volume : « Le collège Stanislas à M. l'abbé Lacordaire, 1834. » Si vous ne le trouvez pas, il est évident que je l'aurai laissé je ne sais où, puisqu'il est impossible qu'un ouvrage aussi considérable se soit égaré. Si vous le retrouvez, ne le joignez pas à l'envoi ; il est inutile de défaire ou d'agrandir les caisses, et nous aurons quelque occasion de le joindre plus tard à un autre envoi.

Vous ne me dites pas comment le déficit de 257 fr. s'est changé en un encaisse de 242 fr. Quoi qu'il en soit, j'en profite tout de suite pour une somme de 100 fr. que vous demandera le jeune Bourard, qui est

guéri et repart pour Bosco. Quant à l'ornement dont vous me parlez, je souhaite qu'il soit blanc et que vous me disiez qui nous le destine.

Mes conférences s'achèvent dans une paix profonde. La dernière aura lieu le 23 ou le 30 de ce mois. Une partie de ma récompense sera-t-elle de vous revoir? Jusqu'à présent, je l'ignore, ou plutôt je crains de ne pas l'ignorer. Il faut absolument que je prenne possession ici, que j'y installe deux de nos pères, et qu'avant de me rendre à Grenoble, je voie en passant nos frères de Bosco. Jugez du temps qui restera. Mais il m'en reste toujours pour vous dire mes regrets et mille fois plus pour les sentir. Adieu.

Nancy, 1er mai 1843.

Enfin, chère amie, tout est fini et fini à la gloire de Dieu. Jusqu'au dernier moment, il y a eu sur ma parole une protection visible que je n'avais jamais éprouvée à ce même degré; je ne crois pas, à la lettre, qu'une seule parole me soit échappée dont j'aie dû me repentir, malgré la chaleur d'une improvisation de cinq mois. Le ciel a été constamment sans nuages, et Nancy m'est acquis autant qu'une réunion d'hommes peut l'être à un autre homme. Mais ce qui m'a le plus consolé, c'est une maturité intérieure dont j'ai été averti à mille signes; je ne sais sur combien de choses un reste d'obscurité est tombé de mes yeux. Il me semble maintenant que je vois tout dans sa mesure, et que les eaux de l'imagination et de la passion ont

baissé considérablement dans mon esprit. En même temps, il m'arrivait de tous côtés des lettres qui réclamaient ma présence à Paris pour l'Avent prochain. Après y avoir sérieusement pensé, j'ai fait interroger Mgr l'Archevêque sur la persistance de ses intentions de l'année dernière; il s'est montré ravi, et je lui écris aujourd'hui pour achever de nous entendre. Je monterais en chaire à Paris le premier dimanche de l'Avent, pour y donner chaque année huit conférences, et en cinq ans, j'achèverais l'exposition complète de la foi catholique. Puis, après quinze jours de repos, je consacrerais février, mars et avril à une mission apostolique en province. Les cinq mois suivants, jusqu'au 1er octobre, je les passerais à Nancy dans la maison qui nous est donnée. Les mois d'octobre et de novembre seraient consacrés à une visite à nos frères, soit en Piémont, soit au lieu où ils seraient établis plus tard.

Vous êtes peut-être surprise de m'entendre parler de Nancy aussi assurément. En effet, par suite des articles du *Constitutionnel*, le Ministre a écrit de nouveau au Coadjuteur, mais celui-ci s'est montré inébranlable et a déclaré ne pouvoir considérer comme une association la réunion de quelques prêtres dans son diocèse. Il a décliné formellement, au nom de la reconnaissance et de l'affection qu'il me doit, toute participation à des mesures qui auraient pour but de m'affliger. Son refus met un terme à toute réclamation ultérieure, car jamais le Ministre ne pourra nous poursuivre comme une association illégale. Ce serait pire que

sous Danton et Robespierre ! Je suis donc là-dessus de la dernière tranquillité, et à ce propos, chère amie, je vous prie décidément de m'envoyer les caisses. Je reste à l'évêché jusqu'à ce que le propriétaire de notre maison l'évacue, ce qui aura lieu environ dans un mois ; le père Jandel ne viendra me rejoindre qu'à la fin de juin.

Vous devez, chère amie, comprendre mon plan. Je ne puis pas évidemment aujourd'hui établir en France un couvent de mon ordre, puisque je n'en ai pas les éléments. Mais c'est énorme de prendre une résidence fixe en France, car j'acquiers avec le temps une population tout entière, qui s'habituera à me voir, à voir quelqu'un de mes frères, à s'honorer de m'avoir pour concitoyen, et dès que le progrès des esprits et des événements le permettra, je serai en mesure d'en profiter. En un mot, je fais aujourd'hui le seul pas que je puisse faire. Dieu, qui a voulu cette œuvre, y travaille de son côté ; il sait l'heure où tous les ressorts qu'il emploie se rencontreront dans leur mouvement, et il lui suffit que nous allions toujours, à tous les moments donnés, aussi loin que nous le pouvons. Plus tôt, je n'aurais pu ce que je peux aujourd'hui ; notre petite communauté était faible et débandée ; elle n'avait pas encore l'unité de cœur et d'esprit qui l'anime présentement, notre ordre n'avait pas encore pris confiance en nous. Maintenant que l'œuf est assez couvé, que les petits sont éclos, il faut leur préparer leur nid dans la patrie, le former et l'échauffer.

Adieu, chère amie, je me réjouis bien de vous

revoir en novembre prochain et les années suivantes. Que Dieu vous conserve et vous rende tout le bien que vous me faites.

P.-S. — M. de Montalembert doit être à Lisbonne.

Nancy, 7 mai 1843.

Tout est conclu, chère amie, avec M. l'Archevêque de Paris. Il m'a fait écrire par M. l'abbé Églée la lettre la plus empressée, la plus explicite et la plus cordiale. Je suis donc retenu à Notre-Dame pour la station de l'Avent composée de huit discours, et cela pendant cinq années consécutives. Je m'empresse, chère amie, de vous donner cette nouvelle.

Nancy, 19 mai 1843.

Vous voyez, chère amie, que Dieu semble avoir voulu jouer avec sa propre miséricorde et aller au delà de ce que nous aurions jamais pu rêver, et dans un pays du Nord, peu enthousiaste, médiocrement religieux, où les passions politiques ont encore un certain ressort! Que la France est difficile à juger, et que le fond doit cependant en être béni, quoi qu'en dise M*** ! Voilà cinq siècles, depuis le séjour des papes à Avignon jusqu'à la révolution de 1789, que ce pays est travaillé de ferments irréligieux; le gallicanisme, le calvinisme, le jansénisme, le cartésianisme, le rationalisme y ont mêlé, l'un après l'autre et tous ensemble, leurs cendres chaudes, et cependant rien n'a pu extirper la racine catholique ou la dessécher. M*** se plaint de mon amour et de mon enthousiasme, comme

si je ne reconnaissais pas les fautes présentes et passées de la France, et que j'eusse jamais dit autre chose, sinon que Dieu ne semble point l'avoir abandonnée, qu'il lui fait de grandes grâces et qu'elle peut être destinée à renouveler le christianisme en Europe. Certes, M. de Maistre n'était point adulateur de nos crimes ; il ne se dissimulait point la profondeur de nos plaies : et qui a mis plus haut la France ? Qui a plus espéré d'elle ? Qui a salué plus prophétiquement sa résurrection, et à une époque où aucune des lueurs que nous voyons n'était encore apparue sur l'horizon ? Je ne comprends pas ce que me reproche M***; il me dit qu'il faut surtout parler à la France des expiations dont elle est débitrice envers la justice divine. Hélas ! voilà cinquante ans que dure notre expiation, et est-il impardonnable de dire à un pauvre malade quelques paroles de consolation et d'encouragement, surtout lorsque l'on considère que le découragement est une des causes qui accroissent le plus toute maladie? Saint Paul était-il donc un flatteur, lorsqu'il disait du peuple déicide : « Je vous le dis à vous, nations, tant que je serai l'apôtre des nations, j'honorerai mon ministère en cherchant à provoquer mon peuple à l'émulation du bien. » N'est-ce pas le même saint Paul, qui, après avoir fait la peinture de tous les crimes des Juifs, leur prédit pourtant que Dieu ne s'est point retiré d'eux, que leurs restes seront sauvés, et qui s'écrie dans un transport de joie : « Si leur chute a été le salut des nations, combien plus leur rétablissement : si leurs ruines sont devenues la richesse

des nations, que sera-ce de leur réconciliation finale? Et cependant, que de siècles à passer avant d'atteindre ce moment glorieux! » Ah! oui, la France dans son nouvel enfantement coûtera bien des larmes à Dieu, mais est-ce une raison de la maudire et de ne point espérer d'elle? Tant qu'un peuple n'est point retranché de l'Église, quels que soient ses malheurs et ses plaies, il appartient au règne de la miséricorde et de l'espérance; il est campé sur les rivages des fleuves de Babylone; il attend Cyrus; il porte dans son sein Zorobabel et Néhémias.

Je ne suis point effrayé, chère amie, de la levée de boucliers qu'ont faite contre nous la presse et l'Université, sous la demi-complicité du gouvernement. Il a été impossible à l'épiscopat et à la presse catholique de mettre plus de patience et de réserve dans la lutte contre le monopole universitaire; celui-ci s'est irrité moins contre les attaques que parce qu'il s'est senti accusé de plus en plus par le simple cours des choses. Il ne faut pas espérer d'ailleurs que la restauration catholique puisse s'accomplir en France sans que l'ennemi essaie de la suspendre ou de l'arrêter. Comme au temps des premiers siècles, tout nous sera favorable, la paix et la persécution; cette oscillation est nécessaire comme l'orage est nécessaire après les grands calmes. Heureux ceux qui sont dans la simplicité, jouissant du repos du Seigneur, mais toujours prêts à périr, sachant bien que *tout est pour les élus!* Dans cette lutte où l'Université se déconsidère, où l'État révèle sa faiblesse et son machiavélisme, nous

avons du moins gagné de mieux connaître le terrain et d'être plus unis entre nous.

Nous nous verrons enfin cet hiver. Je vous ai dit que j'irai à Bosco passer le mois d'octobre ; j'y trouverai quatre nouveaux novices de cette année. Notre jeune frère d'Alsace qui était malade et dont les journaux ont parlé, est, depuis deux mois, en pleine voie de guérison. Le quatrième de nos prêtres prononcera ses vœux le 19 juin. Rien n'est venu du ministère depuis la dernière algarade que je vous ai contée.

J'ai eu, par suite de mes conférences, des consolations positives, parmi un assez grand nombre de personnes de tout âge et de tout rang ; d'autres m'ont assuré aussi avoir eu des preuves de l'action exercée, et, de temps en temps encore, j'apprends des circonstances qui me donnent lieu de remercier Dieu. Unissez-vous à moi, chère amie, et donnez-moi bientôt de vos chères nouvelles. Allez-vous aux eaux ou à la campagne, et combien de temps ? Vous savez tout ce que je vous suis.

Nancy, 25 juillet 1843.

J'attendais, chère amie, pour vous tirer d'inquiétude, de pouvoir vous dire quelque chose de positif sur l'affaire qui m'occupe maintenant. Comme vous le pressentiez [1], le Ministre ne nous a pas fait justice ; il a

[1] Le recteur de l'Académie de Nancy avait publiquement interdit à ses subordonnés toute relation avec le P. Lacordaire, et le journal le *Patriote* soutenait cette mesure en termes fort amers.

écrit à Mgr de Joppé une lettre la plus curieuse du monde, où la langue est torturée pour ne rien dire ou pour dire tout à la fois. Monseigneur et tous nos amis ont été d'accord pour dire qu'il n'y avait pas là l'ombre de satisfaction, bien que le Ministre eût mêlé dans sa missive quelques expressions qui, prises isolément, auraient pu paraître avoir une intention de désaveu. Mais, outre qu'on s'exposait à un démenti en les interprétant de la sorte, il ne nous a pas paru convenable de se contenter de si peu, supposé qu'il y eût peu. Nous avons cependant, par l'intermédiaire de l'aumônier du collège, essayé une dernière démarche près du recteur, afin d'obtenir une modification de son interdit, et de juger si le Ministre lui avait adressé à lui-même des instructions. Le recteur est venu immédiatement trouver Mgr de Joppé, avant-hier dimanche ; il y a eu explication où Monseigneur a montré la plus grande fermeté, et lui a posé un *ultimatum*, faute de l'acceptation duquel lui, Monseigneur, lui ferait la guerre, et nous de notre côté. Après un instant d'hésitation, il a dit n'avoir point d'ordre, n'avoir pas même reçu une lettre du Ministre là-dessus, et, en conséquence, aujourd'hui même, l'*Espérance* annonce la poursuite qui va être directement dirigée contre le *Patriote* et indirectement contre le recteur. Le premier avocat de Nancy s'est chargé de notre cause, et j'y paraîtrai moi-même, d'autant plus que des incidents relatifs à la légalité de mon existence en France y seront soulevés. L'affaire est excellente et occupe beaucoup le public dans un sens qui

nous est favorable. Je crois que la Providence a fait naître cette occasion de nous établir avec plus de fermeté, et il a fallu de la part du recteur un aveuglement supérieur à celui même de l'Université. Il était impossible de prononcer un discours plus conciliant que le mien ; le proviseur, le censeur, les professeurs même incrédules, qui l'ont entendu, ne peuvent eux-mêmes concevoir ce qui a poussé leur chef. Il est probable que la crainte de s'être compromis en permettant à un religieux de prêcher ostensiblement dans une maison de l'État, lui a ôté dans un moment toute liberté d'esprit. Il ne prévoyait pas, d'ailleurs, combien le *Patriote* abuserait de sa mesure pour me calomnier, et lorsque la chose a été faite, il n'a pas eu assez de courage pour déclarer publiquement qu'il n'incriminait pas mon discours. Ses craintes l'ont poussé d'abord ; une autre crainte l'a retenu, et il s'est trouvé enlacé dans un filet sans issue où il joue un rôle d'autant plus triste que, pendant cinq mois, il avait assisté constamment à mes conférences, ainsi que le proviseur et une grande partie des élèves. Si un Dominicain vous faisait peur, lui dit-on, pourquoi l'avez-vous suivi si fidèlement, vous et votre collège ? S'il ne vous a pas fait peur, pourquoi donc lui avez-vous interdit des rapports publics et même privés au collège ? Ce qu'il y a de pire pour lui, c'est qu'au procès, devant le tribunal, le *Patriote* se couvrira de son autorité, et qu'il sera ainsi exposé à tous les regards et à tous les coups. Si je le pouvais, j'abandonnerais la plainte, rien qu'à cause de la compassion que ce

pauvre homme m'inspire. Ah! que la faiblesse est une triste conseillère! Quant à moi, chère amie, je n'ai jamais été plus tranquille; cette affaire n'est rien en comparaison des précédentes. Priez cependant pour moi. Je crois bien que l'Église ne peut montrer de la puissance et de la vie sans s'attirer des persécutions; mais dépend-il d'elle de ne pas vivre et de ne pas être puissante? Faudra-t-il cesser la prédication dès qu'elle attirera du monde, et s'abstenir de réclamer justice et liberté, de peur qu'on ne s'irrite en voyant que nous avons encore assez de force pour le faire? Il n'existe donc aucun moyen d'éviter la haine et la persécution de nos ennemis tant que nous ne serons pas morts, ce qui n'est pas proche d'arriver.

Adieu, chère amie, je vous tiendrai au courant de ce qui arrivera. Vous ne me dites rien de l'effet de Saint-Germain sur votre santé; j'espère qu'elle est bonne ou du moins supportable. Mille tendresses.

P.-S. — Le P. Jandel est avec moi.

Nancy, 20 août 1843.

Oui, chère amie, notre affaire est terminée; non pas triomphalement pour l'amour-propre, mais heureusement, d'autant plus heureusement que la partie solide de l'esprit a seule été pleinement satisfaite. Un procès eût eu plus d'éclat même perdu; il eût eu moins d'avantage, même gagné, puisqu'il en serait simplement résulté que j'avais été diffamé, mais non pas que j'avais été calomnié, la preuve des faits n'étant

point admise. Au lieu de cela, l'évêque a déclaré publiquement qu'il y avait calomnie ; il a rendu incidemment à la pureté de ma doctrine un éclatant témoignage, et, par la réserve qu'il a faite de la satisfaction due à l'aumônier, M. le recteur de Nancy a trouvé pour adversaire un évêque au lieu d'un moine.

Mais, chère amie, ce n'est là que le côté extérieur du profit. Voyons maintenant le fond de la question. Les ennemis de l'Église avaient résolu de me chasser de Nancy en excitant contre moi le gouvernement et le peuple, et comme il leur fallait une occasion, ils l'ont fait naître au Collège royal en prenant pour dupes les passions du recteur. Ils croyaient que la calomnie, appuyée d'une mesure prise par une autorité constituée, me mettrait, ou dans un silence misérable, ou dans la nécessité de soutenir tout ensemble une lutte contre les journaux. La lutte, en effet, s'est engagée ; pendant un grand mois, le *Patriote* et l'*Impartial*, soutenus du *Constitutionnel* de Paris, m'ont injurié et menacé, sans pouvoir ni entraîner le gouvernement ni pousser le peuple même à nous faire une insulte. Restait la chance d'un grand scandale à l'audience, d'un amas de peuple, d'une déclamation d'un avocat, lorsque la lettre de Mgr de Joppé est venue me rendre justice en leur enlevant leur dernière espérance. Maintenant, tout est tranquille : nous voici installés et affermis au grand jour sur une épreuve contradictoire. La Providence pouvait-elle jouer plus habilement son rôle ? Voilà, chère amie,

le vrai sens de ce qui s'est passé, et rendons-en d'autant plus de grâces à Dieu qu'il a fallu obéir et ôter à l'amour-propre le plaisir de se montrer brave. J'ai toujours réussi avec l'obéissance dans les circonstances les plus périlleuses de ma vie, et désormais pour moi obéir c'est être habile.

Je quitte Nancy le 20 septembre pour aller passer trois semaines à Bosco. J'y serai de retour le 31 octobre et à Paris vers le 20 novembre. Combien je me réjouis de vous y revoir ! J'espère que vous ne passerez pas l'hiver à Saint-Germain, à moins qu'il ne soit nécessaire pour votre santé. Quant aux discours de charité, il n'y faut pas penser. Comment voulez-vous que d'un dimanche à l'autre je compose deux discours dans ma tête et que je les prononce ? Or ce double travail me serait imposé, puisqu'aussitôt après mes Conférences de Paris, je pars pour Grenoble. A l'impossible nul n'est tenu.

Adieu, chère amie, écrivez-moi et priez pour moi. Tout à vous jusqu'à l'autre monde y compris.

Nancy, 16 septembre 1843.

C'est le 20 à quatre heures du soir, chère amie, que je me mets en route pour Bosco avec un fort aimable compagnon de voyage qui vient pour prendre l'habit. C'est le cinquième novice de cette année. Nous irons tout droit par Bâle, Lucerne, le Saint-Gothard, le lac Majeur ; la route de Genève est plus longue de cinquante lieues. Il est vrai que j'ai eu bien à me plaindre

du Saint-Gothard, mais c'était au commencement de mai ; maintenant, les vieilles neiges sont fondues et les nouvelles n'arrivent pas avant octobre. Je veux étudier à fond cette route qui me paraît d'autant plus commode que les chemins de fer et les bateaux à vapeur l'abrègent encore, et que jamais on ne passe plus d'une nuit en voiture. Je me réjouis de revoir nos frères après dix mois passés de séparation, et après une campagne la plus heureuse que j'aie encore faite. Le noviciat du père *** expire le 2 octobre. Nous sommes très contents de lui sous beaucoup de rapports, c'est un homme d'une foi profonde et ardente, qui a pris beaucoup sur lui pour se corriger de quelques défauts, qui nous aime et aime notre œuvre; je dois décider, en arrivant, sur son admission. Il désire passer outre et prononcer ses vœux. Son défaut n'est pas d'être difficile à conduire, mais il a des moments noirs où il est saisi d'un grand abattement, comme tous les hommes ardents, qui n'ont point trouvé une issue nette à leur activité. Rien ne calme comme la vie pratique ; rien n'exalte comme la théorie. Je devrai à notre œuvre dominicaine d'avoir été mûri dix ans plus tôt. Si le père *** achève son sacrifice et qu'il soit employé à quelque chose de positif, avec l'aide et la barrière d'une communauté, il gagnera beaucoup en peu de temps. Il sent du reste que s'il nous quitte, sa vie est perdue. Nous l'aimons et l'estimons tous beaucoup.

Je laisserai Nancy dans la paix la plus profonde ; voici trois semaines que les derniers vents de l'orage

ont cessé de gronder. Tout le monde a pris son parti, voyant qu'il n'avançait à rien, et nous demeurons avec notre droit de cité bien légitimement acquis. Mgr de Joppé a donné deux nouvelles leçons au recteur en venant m'entendre prêcher au collège de Vic et en n'assistant pas à la distribution des prix du Collège royal. La bénédiction de Vic a été une fête complète ; toute la ville y a pris part, malgré les intrigues qui avaient eu lieu, excepté le maire et ses adjoints ; nous étions quatre-vingt-deux personnes à table, non compris les élèves qui avaient dîné à leur réfectoire ; la satisfaction générale était visible sur tous les visages et dans tous les discours. Je note ces circonstances parce qu'elles ont prouvé l'inutilité des efforts faits pour m'aliéner l'opinion. Aussi, ce jour a été le terme de la tempête. Remercions Dieu, chère amie, qui a voulu nous éprouver sans nous briser et nous affermir par les dangers mêmes que nous avons courus.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de Mgr l'Archevêque de Paris par Mgr de Joppé. Il me paraît que son idée est de louvoyer, de ne s'associer à personne, et de tenir une ligne de conduite qui ne l'enchaîne à aucune responsabilité que celle absolument de ses propres actes. C'est une position bien difficile. En ce monde, nul ne peut rien tout seul, et il faut savoir accepter les défauts de ses amis. Je doute qu'il obtienne rien du gouvernement, et il n'aura fait peut-être que lui donner plus de force dans ses desseins de résistance au besoin religieux sous certains rapports. Levons les

yeux en haut, chère amie; là seulement est notre force et notre sécurité. Savez-vous que je viens de relire tout M. de Bonald et tout M. de Maistre, et que je suis ravi de leurs espérances pour l'avenir malgré leur sévérité? Vous avez lu le discours du vieux cardinal Pacca à l'Académie de la Religion catholique? c'est le même ton, le même cri d'espérance et cela me semble prophétique, ne vous en déplaise.

Je serai de retour à Nancy le 30 octobre et à Paris vers le 20 novembre. Y serez-vous à demeure? Je le souhaite bien si votre chère santé le permet, quoique Saint-Germain soit bien proche par le chemin de fer. J'espère que votre crise présente cédera comme les autres; c'est un rude purgatoire, chère amie, et il faut que vous ayez bien du courage pour résister à ces douleurs sans cesse renaissantes. Dieu m'a épargné jusqu'à présent du côté de la santé; c'est une grande grâce. Enfin, nous nous reverrons, s'il lui plaît. C'est en 1833, juste dix ans, que Montalembert m'a conduit chez vous ou plutôt la Providence par lui.

Bosco, 14 octobre 1843.

M[me] de Vauvineux vient de passer ici, chère amie. Nous avons causé de vous, de Paris, de M[gr] l'Archevêque; elle m'a dit qu'il m'attendait avec impatience et qu'il avait toujours le même fonds d'affection pour moi. Je vais cependant me trouver avec lui dans une position délicate, car la guerre me paraît s'envenimer entre lui et des hommes dont j'ai toujours eu à me

louer, sans compter qu'il y a plus ou moins entre eux et moi solidarité de vues. Afin de me mettre au courant, j'ai lu les *Institutions liturgiques* de dom Guéranger [1]. Assurément ce livre n'est pas sans reproche; dom Guéranger suppose une secte anti-liturgique qui remonte aux premiers âges du Christianisme ; il donne les caractères généraux de cette secte, puis il les applique à l'œuvre liturgique française, fondée par la presque totalité de l'épiscopat au XVIIIe siècle, en montrant de plus les Jansénistes comme auteurs de cette innovation. C'est une bien rude injure pour une Église qui n'a jamais été séparée de la communion universelle, et qui, prise dans sa masse, a résisté constamment aux Jansénistes. Car qu'est-ce que les réclamations qui ont eu lieu ? Malgré la bonne volonté de l'auteur, il est obligé de constater vingt fois l'entraînement universel ; l'Archevêque de Sens lui-même, Languet, n'attaque que les excentricités jansénistes ou semi-jansénistes de l'Évêque de Troyes ; il ne touche pas à la question du fond, qui était le remaniement général de la liturgie.

Je ne crois pas qu'il y ait eu d'hérésie anti-liturgiste. La liturgie est l'expression du dogme ; chaque fois que les hérétiques ont touché au dogme, ils ont touché parallèlement et proportionnellement à la liturgie, afin d'exprimer visiblement leurs erreurs ; mais ce n'est

[1] Dom Guéranger, abbé de Solesmes, publiait à cette époque son livre des *Institutions liturgiques* qui divisa et passionna un instant le clergé et les esprits religieux.

point là attaquer la liturgie catholique par un dessein premier et principal, ayant ses caractères généraux, tels par exemple que de se servir uniquement de l'Écriture Sainte dans la suite des sacrées formules. Cette idée de se servir uniquement de l'Écriture Sainte dans la liturgie, est venue, même anciennement, à des Évêques très catholiques, comme on le voit par l'auteur lui-même, et au fond, presque toute la liturgie romaine est composée de paroles de l'Écriture Sainte. En voyant sans cesse avec la suite des temps de nouveaux offices, de nouvelles proses, des hymnes, composés par des évêques, des prêtres, des laïques, il a pu venir à l'esprit d'excellents catholiques de moins donner au génie propre et d'employer les paroles mêmes dictées par l'Écriture Sainte, et cela sans la moindre pensée d'innover, ni de faire injure à la tradition.

Il est évident, par l'auteur même, qu'au dernier siècle deux pensées préoccupaient tous les esprits : le goût d'une latinité plus pure, plus latine, ce qui était la conséquence de la renaissance des lettres anciennes en Occident ; en second lieu, le goût d'une critique plus fine, qui était dû aux travaux des modernes sur toutes les branches de l'antiquité sacrée et profane. C'était là tout ce que voyait le clergé français dans sa grande masse lorsqu'il s'est agi du remaniement de la liturgie, et il ne croyait pas plus tomber dans une secte anti-liturgiste, en agissant ainsi, qu'on ne croyait y tomber à Rome du temps de Léon X, en élevant le Panthéon dans les airs, et plus

tard au XVIIe siècle, en chargeant le Borromini de défigurer une foule d'églises par la plus barbare architecture. C'était un goût qui s'étendait à la peinture, à la sculpture, à tous les arts, et que nous appliquions en France à la liturgie, après en avoir reçu le premier exemple de Rome, à l'époque où les Papes eux-mêmes s'occupaient de refondre et d'abréger le Bréviaire. Nous avons eu tort comme ces Papes-là avaient tort ; mais, quelle différence d'avoir tort par un goût universel, quoique mauvais, ou d'avoir tort par hypocrisie et imbécillité ! Personne ne déplore plus que moi la perte de la liturgie romaine, mais de la même manière que la perte de l'architecture gothique, des lettres sacrées vaincues par les lettres profanes, et je n'accuserai point pour cela les Jésuites qui ont corrigé Virgile et Horace au lieu de résister au torrent, au lieu d'enseigner la latinité chrétienne avec des auteurs chrétiens. Si nos Évêques choisissaient Santeuil et Coffin pour leur faire des hymnes, c'était tout simplement comme on choisit encore des peintres incrédules pour peindre nos églises ; c'est un grand malheur, mais fort explicable, même quand ces peintres seraient choisis par nos Évêques.

Adieu, chère amie, je finis avec la page. Écrivez-moi, éclairez-moi ; j'aurai bien des conseils à vous demander. Je serai le 25 à Nancy, et toujours tout vôtre partout.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Saint-Germain, 6 novembre 1843

Mon bien cher ami, vous avez reçu de moi il y a deux jours une longue lettre, je recommence ce soir sous des impressions bien autres. Le temps marchait vite au dehors, tandis que dans ma retraite je le croyais immobile, et voilà que de plus d'un côté m'arrivent les rapports les plus inquiétants sur l'état des esprits. L'article de samedi dans les *Débats* a été comme le signal de cette levée de boucliers ; les gens du Gouvernement, le Ministre des cultes en particulier, les hommes influents dans son ministère se montrent très alarmés des complications qu'ils prévoient et la forme la plus vive est donnée aux représentations dont on vient assaillir M. l'Archevêque. On s'attaque à tous les points que l'on juge vulnérables, mais comme vous vous y attendez déjà, c'est l'appel qu'il a fait de vous, vos prédications annoncées, votre habit et votre nom de Dominicain, qui réveillent le plus de peur et provoquent le plus de menaces : à tout seigneur, tout honneur.

Hier déjà, quoique dans une ignorance profonde de ce qui se passait, rien que dans le désir de vous voir acclimaté à l'atmosphère nouvelle sur laquelle vous deviez agir, il me semblait que je devais presser votre arrivée ici, et même j'avais chargé votre ami La Bouillerie d'en dire un mot à M. l'Archevêque. Mais au lieu

d'un simple agrément donné à ma commission, c'est aujourd'hui avec sa pleine autorisation que je vais à vous, je pourrais même dire avec toute son insistance, pour vous demander de venir ici sans tarder, le plus tôt qu'il vous sera possible. Il vous faut pour être mis bien au fait des questions graves qui s'agitent, de la liberté, du temps et du calme ; et c'est ce que notre solitude de Saint-Germain vous offre en plein. M. l'Archevêque passe ici tout novembre, je vous propose donc, au lieu de commencer par Paris, de venir ici directement, de descendre chez moi où votre chambre vous attend déjà. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous me rendrez heureuse, ni même que je vous laisserai tranquille, n'empiétant jamais sur vos loisirs. Tout ce que vous voudrez voir viendra vous chercher ici. M. l'Archevêque sera à deux pas, et Paris au bout d'une demi-heure, au moyen du transport le plus facile. L'immense avantage c'est que vous vous trouverez immédiatement dans un milieu de notions précises, de données exactes, ce qu'on rencontre rarement au loin parmi ceux-là même qui se croient les mieux informés ; que vous les pèserez, les discuterez, et que toutes vos déterminations sortiront de là en pleine et incon testable maturité. Non seulement il faudra que vous en ayez fini avec la discussion, mais encore il faudra que vous en soyez reposé.

Je ne sais, cher ami, si vous vous faites une juste idée de la gravité des circonstances et par conséquent de la grandeur, de la beauté de votre mission. Il était déjà bien juste d'être ému quand votre parole ne met-

tait en jeu que le bien que vous pouvez faire. Depuis que vous vous êtes fait multiple, collectif, cet intérêt sans diminuer s'est divisé, s'est reporté sur tous vos frères ; vous êtes devenu plus imposant encore, puisque vous êtes le mandataire d'un ordre à faire revivre ou à sauver. Eh bien, aujourd'hui, mon bien cher ami, votre but s'élève bien autrement encore ; c'est tout le clergé de France qui vous demande défense, appui ; tout le clergé catholique, car sa cause est plus mêlée qu'il ne le pense peut-être lui-même, à la destinée des ordres religieux, objet aujourd'hui de si indignes, si odieuses attaques. Y a-t-il assez de larmes pour nos humiliations ! l'insulte partout et pas un bras qui se lève, pas une voix qui console. Ces derniers temps ont été désastreux, on a perdu presque tout le terrain qu'on avait conquis, et les dangers qu'on nous fait courir ont plus que la durée d'une tempête, ils révèlent une résistance haineuse, opiniâtre, profonde, qu'il faudra longtemps combattre. Dieu vous suscite ; mais reste à savoir si votre courage ne sera arrêté par aucune limite, si l'homme en vous sera complètement effacé et vaincu, si vous irez jusqu'au sacrifice d'une sorte de point d'honneur et de jouissance toute personnelle pour que la parole de Dieu soit noblement, libéralement, glorieusement annoncée. C'est là le point sur lequel on porte l'attaque près de M. l'Archevêque et voici le langage qu'on le presse instamment de vous adresser. Mon cher ami, ma main tremble en vous écrivant ces mots, que vous pressentez peut-être. Pour faire triompher Dieu, vous dit-on, il faudrait quitter

momentanément votre habit. On ajoute que tout dans le christianisme est renfermé dans l'intention qui fait agir ; que dans un sens, l'inflexibilité n'est pas catholique, puisqu'un des plus majestueux attributs de l'autorité dans l'Église est la dispense et l'exception ; que vous auriez l'heureuse certitude d'obéir avec peine, avec répugnance, d'agir en vertu de ce pur amour qui ne cherche sa récompense dans aucune impression sensible ; que Dieu et les hommes ne se tromperaient pas à ce qui vous aurait été arraché par un effort surnaturel. Songez, vous crie-t-on, qu'en vous refusant à ce que la nécessité infligera peut-être, vous abandonnez l'Église dans une des plus lamentables crises où on l'ait vue, que vous nous ôtez toute l'espérance qui nous restait. Songez que deux immenses et redoutables solidarités pèseront sur vous : celle des ordres religieux qui non seulement sont passibles de tous vos actes, mais qui par cela même qu'ils n'ont pas la faveur dont vous jouissez dans l'opinion porteront les plus dures conséquences ; d'une autre part, votre refus de prêcher ici s'étendra comme un blâme sur M. l'Archevêque dans la partie mal informée ou mal disposée du clergé et de la société. Dans une telle supposition, c'est par vous que seraient déversées sur lui les accusations les plus injustes, les interprétations les plus calomnieuses, tout ce qui sera dit enfin de sa faiblesse et peut-être de sa servilité. Et cependant c'est lui qui vous a appelé, qui a tenu bon contre toutes les oppositions qui lui ont été faites ; qui encore aujourd'hui refuse tout, absolument tout, ne répond et ne s'engage à

rien. Mais si on lui faisait la loi, si après l'avoir menacé d'insultantes clameurs dans les murs mêmes de son temple, qui sait, peut-être de dévastations nouvelles, on se refusait à lui prêter main forte et à le défendre, que pourriez-vous vouloir qu'il fît ? Il n'y a d'imprescriptible que les choses de la conscience ; ici c'est au plus raisonnable à réfléchir, et ce n'est pas ici devant un pouvoir qu'on estime, ce n'est pas même devant la force, car il n'y a dans tout cela que la faiblesse d'un siècle orgueilleux, la faiblesse d'un enfant malade auquel on compatit.

Voici, mon bien cher ami, mon rôle de rapporteur scrupuleusement rempli. Dieu veuille vous inspirer la vue exacte de tous les écueils et en même temps de la marche triomphale que vous pouvez faire au milieu d'eux ! En causant de tout cela avec M. l'Archevêque, je lui ai bien dit que, dans tous les cas, il y avait une attitude que vous ne prendriez jamais à son égard, c'est celle de victime. Si vous l'aviez entendu comme moi, je suis convaincue que vous vous seriez senti une immense disposition en sa faveur. Non seulement je le crois incapable d'exiger rien d'injuste, mais même de l'accepter. Les sacrifices que son devoir peut vouloir vous arracher le trouveraient inconsolable. Mon cher ami, vous vous en assurerez toujours davantage par vous-même, M. l'Archevêque est en tout digne de votre plus entière confiance. Il n'a pas l'élévation brillante, et que je prise beaucoup, des sentiments enthousiastes et exaltés, mais c'est d'une conscience haute, incorruptible que tombent ses paroles réfléchies ; il n'est pas de

procédé noble, ferme et utile à leur défense que ne puissent attendre de lui ceux qui se sont faits ses adversaires et qui l'ont cru leur ennemi.

Cher ami, on m'interrompt, l'heure sonne, je ferme ma lettre sans la relire, j'en confie toutes les paroles à notre adorable Maître et à votre amitié. Venez seulement, venez, c'est ma dernière prière, ce sera mon incessante pensée.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Vendières, 12 novembre 1843.

Il était impossible, chère amie, que vous me donnassiez une plus grande preuve d'attachement que celle dont votre lettre du 6 novembre est la vivante et sainte expression, et si je ne consultais que mon désir de vous en témoigner ma reconnaissance, je vous obéirais à l'instant même, sans réflexion ni réserve. Mais vous ne m'approuveriez pas, dans une occasion aussi grave, de me livrer au seul sentiment de l'amitié ; il s'agit d'intérêts qui, à vos yeux comme aux miens, sont au-dessus de tout et qui nous commandent à tous deux l'oubli de nous-mêmes. Je ne craindrai donc point, chère amie, de vous faire de la peine, et vous exposerai avec la plus grande sincérité les

motifs qui ne me permettent pas de vous laisser, ni à vous, ni à M. l'Archevêque, l'espoir d'une condescendance qui plus que jamais m'est interdite.

Je ne reviens pas sur le passé ; je n'examine point si, en me couvrant publiquement de l'habit religieux, j'ai ajouté aux obstacles qui s'opposent au rétablissement de mon ordre en France. Je l'ai fait, j'ai porté cet habit dans les chaires de Paris, de Bordeaux, de Nancy ; j'ai traversé la France six fois sous ce costume ; je lui ai obtenu partout le respect ; je l'ai gardé malgré les poursuites officielles du ministère : c'est un fait acquis. Et à qui le sacrifierais-je aujourd'hui ? Aux craintes du gouvernement ? Aux clameurs de la presse irréligieuse ? Aux esprits irrités contre nous par trois mois d'une guerre implacable ? J'irais donner dans Notre-Dame, à nos ennemis, le spectacle d'un religieux qui a peur après avoir affiché le courage, qui se cache après s'être montré, qui demande grâce et merci en considération de son déguisement volontaire ? Cela n'est pas possible. Plus la situation est grande, plus les catholiques attendent de ma parole une éclatante consolation, moins je dois leur préparer une si douloureuse surprise. Ils ont besoin de prouver à la France que leur cœur n'a point faibli et que leur parole a conservé toute sa liberté. Il vaut mieux cent fois se taire que de trahir leurs espérances. La religion n'a point besoin de triomphes, elle peut se passer de ma parole à Notre-Dame, Dieu est là pour la soutenir et l'honorer dans l'opprobre ; mais elle a besoin

que ses enfants ne l'humilient pas eux-mêmes et ne déshonorent pas ses épreuves. Tout ce qui lui vient de ses ennemis est bon pour elle ; la honte qui lui vient des siens est la seule chose qui soit capable de lui inspirer du découragement.

Quant à M. l'Archevêque, vous savez les sentiments que je professe pour lui ; je l'aime par reconnaissance, par une appréciation sentie de ses qualités, par une sorte de familiarité qui m'a permis de saisir plus librement ce qu'il y a en lui de droiture, d'élévation et de bonté ; je serais malheureux de lui causer la moindre peine. Aussi, n'en suis-je point là. M. l'Archevêque, dans la situation sévèrement jugée où l'a mis son esprit d'impartialité, a besoin d'une occasion solennelle pour prouver à tous son indépendance épiscopale, il la trouve en moi. Je suis pour lui en ce moment une de ces rares fortunes que la Providence accorde aux hommes qu'elle aime. M. l'Archevêque sait bien que nul ne m'insultera dans la chaire de Notre-Dame ; il sait bien qu'un immense auditoire me couvrira contre tout désir isolé et honteux ; il sait que je ne donnerai pas le temps à tout ce monde de se reconnaître, et qu'à ma troisième phrase je me serai fait dans leur cœur un asile sacré. On ne peut rien contre l'entraînement populaire. La curiosité seule tiendra la haine immobile, et l'audace même touchera ceux qui ne voudraient pas être touchés ; la France a un instinct de l'honneur qui la charme partout où elle en trouve l'ombre. Si quelque chose pouvait m'anéantir à Notre-

Dame, ce serait d'y paraître avec un costume emprunté. L'étonnement, la défiance, le mépris, le regret s'empareraient des âmes avant toute réflexion, et rien ne me préserverait plus assez. La responsabilité de M. l'Archevêque est donc à couvert ; il doit savoir qu'il n'a rien à craindre, qu'il n'a besoin, pour sauver Notre-Dame, que du désir qu'on a de m'y voir. Sans doute, le gouvernement n'a pas la même confiance, mais que nous importe ? L'événement le rassurera. Il faut avoir du courage et de la présence d'esprit pour ceux qui n'en ont pas. Si, au contraire, je cédais, je rendrais à M. l'Archevêque le plus triste service du monde ; on verrait qu'il m'aurait concédé la parole au prix d'une lâcheté de ma part, et l'humiliation des catholiques retomberait tout entière sur lui.

Il est d'ailleurs un autre évêque à qui je dois infiniment, à qui je dois même plus qu'à M. l'Archevêque de Paris. Mgr de Joppé m'a non seulement permis d'établir une maison à Nancy, mais il a sacrifié son repos pour me soutenir contre le recteur de Nancy. Et qu'attaquait le recteur de Nancy ? Qu'attaquait-il, sinon l'habit religieux ? Après donc avoir engagé Mgr de Joppé dans une lutte qui n'est point terminée et qui peut abreuver d'amertume son épiscopat, j'irais, en quittant mon habit, donner gain de cause à nos ennemis communs, au recteur de Nancy, aux feuilles irréligieuses de ce pays et à toutes celles de la capitale qui l'ont accablé d'injures ! J'irais le livrer au ridicule pour le récompenser de son courage et de son dévoue-

ment à mon égard : je vous le demande, cela est-il possible ?

Et enfin, après tous les autres, je puis bien aussi m'occuper de la question en ce qui m'est personnel. Le caractère est ce qu'il faut toujours sauver avant tout, car c'est le caractère qui fait la puissance morale de l'homme. Eh bien, ne voyez-vous pas, chère amie, vous dont l'esprit et l'amitié ont le coup d'œil si sûr, ne voyez-vous pas à quel point j'avilirais mon caractère en me dépouillant de l'habit religieux pour monter dans la chaire de Notre-Dame ? Qui douterait qu'après l'avoir pris par vanité, je l'ai quitté pour la gloriole de prêcher dans la cathédrale de Paris? Qui verrait en moi autre chose qu'un esprit faible, léger, inconsistant, dominé avant tout par le besoin du bruit ? Ah ! sachons montrer que je n'accepte point la parole et la gloire au prix du déshonneur. Sachons montrer que je sais me taire dans un moment où la parole serait si regardée et si fastique. Sachons mettre le devoir et la dignité avant tout. Plus je vieillis, plus je sens que la grâce de Dieu opère en moi le détachement de ce monde ; je ne me soucie plus que de faire la volonté de Dieu. S'il lui plaît que je prêche à Notre-Dame, j'y prêcherai ; s'il m'en ferme les portes, je prêcherai ailleurs ; si toutes les chaires de France me sont successivement interdites, comme c'est peut-être le dessein du gouvernement, j'attendrai d'autres temps et je ferai le bien quelconque qui me restera possible. Je n'en ferai même aucun, si aucun ne m'est possible.

Le présent est peu de chose, l'avenir est tout. Mais, très chère amie, quand toutes ces raisons n'auraient aucune valeur, il en reste une qui suffit et qui rend inutile toute délibération. Je n'ai pas le droit de quitter mon habit, il m'a été donné avec l'obligation de ne le dépouiller qu'en cas de force majeure, sous peine d'encourir l'excommunication. Or il n'y a point ici de force majeure. Mon général même n'a pas le droit de m'autoriser à quitter l'habit ; le Saint-Siège s'est réservé cette faculté. Toute discussion est donc inutile, puisque la brièveté du temps ne nous permet point de recourir à Rome.

J'arriverai à Paris le 15 au matin, je dois descendre rue Chanoinesse, nº 11, près de Notre-Dame, chez la mère d'un des nôtres qui met un appartement et sa table à ma disposition. Cet arrangement m'éloigne de vous, je le regrette bien vivement, mais il m'offre beaucoup d'avantages que je dois accepter. Il était plus convenable que je ne descendisse point à l'hôtellerie dès que je le pourrais. Mes affaires, quoi qu'il arrive, me retiendront à Paris jusqu'au 25 janvier. J'irai vous voir et voir M. l'Archevêque à Saint-Germain dès le jour de mon arrivée. Ma détermination, parfaitement arrêtée, vous expliquera pourquoi je n'accepte point entièrement votre rendez-vous à Saint-Germain ; le plaisir que ce séjour me causerait serait contrarié par une lutte inutile. J'aime mieux en finir en un jour et en une fois. Ce serait un grand bonheur pour moi si mes raisons vous persuadaient.

Du moins, elles vous prouveront que j'ai étudié la question et que je sens sa gravité aussi bien que tout l'intérêt qu'y prend votre chère et inestimable amitié[1].

[1] Le P. Lacordaire vint en effet passer quelques jours chez Mme Swetchine, à Saint-Germain-en-Laye, et sa courageuse persévérance fut sanctionnée par M. l'Archevêque de Paris. Le Dominicain reparut presque immédiatement dans la chaire de Notre-Dame pour la conserver jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851.



ANNÉE 1844

Grenoble, 6 février 1844.

J'ai de bonnes nouvelles à vous donner, chère amie, et dont nous avons grandement à louer Dieu. Grenoble, son clergé, sa jeunesse, sa magistrature, m'ont accueilli on ne peut mieux. Dimanche dernier, l'église était pleine et tout le monde est sorti content à ce que j'ai su. J'ai surtout été ravi du clergé. Tout le séminaire où je loge est de la dernière cordialité. Monseigneur est un vieillard de quatre-vingts ans passés, vif, souriant et spirituel. Les grands-vicaires sont excellents ainsi que les chanoines et les curés que j'ai vus. Ils paraissent ravis du succès de la première conférence et mettent une ardeur extrême à tout ce qui me concerne. Je commence, chère amie, à n'y plus rien comprendre tant le monde devient bon pour moi. Enfin, remercions-en Dieu et allons en avant.

J'ai prêché avec mon habit, sans déguisement aucun. L'Évêque, les grands-vicaires, les chanoines, la jeunesse, tout le monde l'a voulu ; reste à savoir si le vigilant M. Dessauret [1], qui traque ce pauvre habit

[1] Directeur au ministère des cultes.

depuis trois ou quatre ans, ne nous enverra pas quelque lettre foudroyante.

Voici, chère amie, en revanche, de mes bonnes nouvelles, un petit service que je vous demande près du bon Alfred de Falloux. Il m'a offert la collection de mes Conférences en 1835, dans l'*Univers*, si je ne par venais pas à la trouver, ce qui est justement arrivé. Priez-le donc de ma part, aussi humblement que possible, de vous remettre cette collection qui est chez lui en Anjou. Quand vous l'aurez reçue, vous me l'enverrez sous bande, en affranchissant, soit à Grenoble, si j'y suis encore, soit à Nancy. N'oubliez pas cela, je vous en prie, car j'y tiens beaucoup.

Adieu, chère amie, donnez-moi de vos nouvelles bientôt jusqu'à ce que vienne le temps où nos séparations ne seront plus qu'un souvenir. Je crois que l'œuvre est bien commencée ; mais il faudra du temps encore, ce déplorable et cher temps sans lequel on ne fait rien. Adieu.

Grenoble, 21 mars 1844.

Chère amie, grande nouvelle ! Je viens d'acheter, à trois lieues de Grenoble, l'ancienne Chartreuse de Chalais, avec des bois, des prairies et des terres assez considérables. La Chartreuse, qui est en bon état, avec une église convenable, pourra loger quarante religieux. L'acquisition s'est faite du consentement de Mgr l'Évêque, qui est un petit vieillard de quatre-vingts ans, plus ferme et plus dévoué que tel évêque, qui ne

porte pas le poids de tant d'années. Il est ravi de notre établissement, et voici le plan que nous avons conçu. J'y ferai venir immédiatement nos étudiants de Bosco auxquels je destine pour prieur le P. Jandel, actuellement à Nancy, et qui sera aussi leur professeur, conjointement avec un autre de nos pères français. Je ne laisserai à Nancy qu'un père et un étudiant, plus moi-même. Notre noviciat restera provisoirement à Bosco sous la direction d'un autre de nos pères, en sorte que nous serons divisés en trois camps : la maison professe de Nancy, la maison d'études de Chalais et le noviciat de Bosco. Nous n'avons rien à craindre à Grenoble d'aucune partie de la population, et nous y trouverons beaucoup de secours pour acquitter le prix de la Chartreuse que j'ai d'ailleurs trente ans pour payer. C'est un immense avantage. Ajoutez à cette circonstance, que la Grande-Chartreuse avait envie de réacquérir celle de Chalais, et qu'un jour je pourrais la lui céder en perdant peu de chose.

Voilà en peu de mots, chère amie, le grand pas que nous allons faire et dont je vous prie de remercier Dieu avec effusion, comme je le fais moi-même. Gardez-moi du reste un secret absolu j'usqu'à nouvel ordre.

Adieu, chère amie, tout va bien et merveilleusement bien, je n'ai que le temps de vous le dire et de vous renouveler mille chères tendresses en notre bon Maître.

Grenoble, 4 mai 1844.

Enfin, chère amie, la campagne de 1844 est terminée, et je puis vous donner de bonnes nouvelles dont sans doute, grâce à votre amitié, vous avez grand besoin. C'est le 18 que j'ai terminé mes conférences de Grenoble, au milieu d'une assemblée tout aussi grande que le premier jour, et où Chambéry, Vienne, Valence et tous les environs avaient envoyé leur contingent. A l'issue de la conférence, trois ou quatre cents hommes sont venus m'adresser un compliment, dont le bâtonnier de l'ordre des avocats était l'organe. J'ai répondu de mon mieux. J'ignore si vous verrez ces discours ; je ne sais pas même si le journal d'ici les a imprimés, car Chalais absorbe dans sa montagne le temps qui me reste. J'y ai reçu jeudi, le 2 mai, notre P. Jandel, que j'ai établi supérieur, la petite communauté est de cinq pères et trois serviteurs ; Nancy contient trois pères sans me compter. Nous sommes donc neuf en France, en dépit de toutes les querelles imaginables et inimaginables. Tout est pour nous, sauf une cinquantaine de jeunes gens dont le *Patriote des Alpes* a publié une protestation, fort louangeuse du reste pour moi, et que la moitié a signée sans trop savoir ce que c'était. Ce coup fourré a tourné à la honte de ses instigateurs. Rendons-en grâces à Dieu.

J'ai lu avec une bien vive joie les deux discours de Montalembert ; quelque difficile que vous soyez pour bien des raisons, il me semble que vous avez dû être

contente. Il y avait foi, courage, talent, succès, quatre petites choses assez rares qui m'ont ravi. Je trouve admirable le chemin que nous avons fait et la justice que Dieu exerce contre ses ennemis. Qui nous l'eût dit l'an passé, à pareille époque, lorsque commençait la guerre du Collège de France dont on se promettait tant de profit et tant de joie ? Tout est devenu grave, profond ; on n'a plus guère envie de rire, et il est impossible que le gouvernement n'ait pas senti à quel point la France est sourdement travaillée par le besoin de Dieu. Ces vieux débris de l'Empire, de la Restauration et de la Révolution de 1830, écoutant avec calme la parole toute *sacriste* de M. de Montalembert, m'ont paru, sauf la majesté, ressembler un peu à ce sénat romain regardant en silence, au milieu du Capitole vaincu, les jeunes Gaulois assez hardis pour s'y être présentés. Montalembert doit être bien content de son voyage ; à en juger par les catholiques de Grenoble, clergé et peuple, il a gagné immensément. Je crains bien néanmoins que vous ne soyez encore peureuse ; vous avez une peine épouvantable à croire en Dieu.

C'est du 20 au 24 que je quitterai Grenoble. J'irai droit à Nancy, d'où je vous donnerai de mes nouvelles, s'il plaît à Dieu. En attendant, écrivez-moi et priez pour nous, de peur que la joie ne se change en tristesse, selon l'habitude de ce bas monde.

Adieu, chère amie ; et tout à vous dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

P.-S. — Un M. Laurent, instituteur ou quelque

chose de pareil, présente aux Chambres une pétition pour demander que les livres à l'usage des écoles soient admis et approuvés non plus arbitrairement, mais après examen public. J'ignore le détail. Je me suis engagé à recommander cette pétition à Montalembert ; veuillez lui en dire un mot.

Nancy, 16 juin 1844.

Quelle ingratitude, chère amie, envers votre divine lettre du 17 mai ! Mais aussi quelle vie depuis ce jour ! Il m'a fallu trois semaines pour passer de Grenoble à Nancy à travers ma famille que je n'avais pas vue depuis six ans, de vieux amis, des dîners et des discours imprévus. J'ai prêché à Bligny, à Beaune, à Dijon, à Langres ; les députations me prenaient à la gorge et ne me laissaient pas la possibilité de résister. C'est la première fois que je montais en chaire à Dijon, ville de ma jeunesse et presque de ma naissance ; Dieu m'y a inspiré au delà de ce que j'attendais ; c'est une gracieuseté qu'il me réservait et je confesse que pendant toute cette campagne il a été d'une recherche exquise à me faire plaisir. J'ai reçu à Dijon une lettre de l'Évêque de Langres [1], l'un de mes plus chauds adversaires ; il m'y priait instamment de descendre chez lui et de prêcher dans sa cathédrale. Il m'a reçu en effet à bras ouverts, et à la fin de mon discours m'a adressé publiquement un compliment parfait. Jamais réconciliation ne s'est faite plus com-

[1] Mgr Parisis, depuis évêque d'Arras.

plètement et de meilleure grâce. Nous sommes du reste, chère amie, en veine d'union et d'unité générales. Avez-vous remarqué que c'est la première fois depuis la Ligue que l'Église de France n'est pas divisée par des querelles et des schismes? Il n'y a pas quinze années encore, il y avait des ultramontains et des gallicans, des cartésiens et des mennàisiens, des jésuites et des gens qui ne l'étaient pas, des royalistes et des libéraux, des coteries, des nuances, des rivalités, des misères sans fond ni rive; aujourd'hui tout le monde s'embrasse, les Évêques parlent de liberté et de droit commun, on accepte la presse, la charte, le temps présent. M. de Montalembert est serré dans les bras des jésuites; les jésuites dînent chez les dominicains; il n'y a plus de cartésiens, de mennaisiens, de gallicans, d'ultramontains, tout est fondu et mêlé ensemble. Voilà, je vous l'avoue, un incroyable spectacle, un vrai tour de force de la Providence, et la lutte sur la liberté d'enseignement n'eût-elle servi qu'à produire ce résultat, il faudrait encore la bénir à jamais. Il y a donc un clergé de France, un clergé qui parle, qui écrit, qui se concerte, qui fait face aux puissances, professeurs, journalistes, députés et princes; un clergé sorti des vies passées, ne s'adressant plus au roi mais à la nation, à l'humanité, à l'avenir. Quatorze ans et une occasion ont suffi pour cela. *O altitudo*! Et que les voies de Dieu ne sont pas nos voies! Je ne crois pas que l'histoire ecclésiastique présente nulle part une aussi surprenante péripétie. Ah! chère amie, où allons-nous donc et qu'est-ce que

Dieu prépare? Que devons-nous voir un jour ? Ne dites pas que vous êtes une pauvre vieille femme ; je ne permets aujourd'hui l'humilité à personne, c'est une mauvaise excuse.

J'ai été bien malheureux du livre de M. de Châteaubriand sur ce pauvre Rancé. J'aurais tant voulu que l'auteur finît autrement et que son chant du cygne répondît aux premiers accents de son génie ! C'est lui, chère amie, qui a ouvert la scène ; il a été le premier héraut du bon Dieu vers nous. Et quelle voix après celle de Voltaire ! Hélas ! Dieu ne veut-il donc associer aujourd'hui personne à la gloire de ses desseins ? Tous les serviteurs de sa Providence sortiront-ils d'auprès de lui, boîtant comme Jacob ? Cela fait trembler.

Je remarque à la fin de votre lettre un air de tristesse qui m'a fait de la peine. Croiriez-vous que ma confiance en vous diminue ! Je vous assure qu'elle n'a jamais été plus entière, plus filiale. Aucune de mes pensées ne vous échapperait si je vivais près de vous ; Dieu ne nous a permis que des réunions passagères, il m'a fait une vie dispersée par tous les chemins et lui seul sait si elle se fixera jamais dans un lieu ; mais parmi les regrets qu'elle me laisse, celui de ne pas vous avoir pour compagnon assidu de mes pensées est assurément l'un des plus vifs. On me presse de venir m'établir à Paris, ne fût-ce qu'avec un compagnon. Peut-être l'heure en viendra-t-elle, aujourd'hui nous sommes trop peu pour nous diviser encore et j'aurais trop l'air de fuir à Paris l'austérité du

cloître. Il faut être patient et attendre en paix le moment de Dieu.

Notre établissement de Chalais m'attire aussi beaucoup, je vous l'avoue ; c'est une solitude si belle, si pure, et j'ai laissé à Grenoble des affections si chères ! Aucune ville ne m'a ému comme Grenoble. Évidemment cette nature touche à la mienne. Écrivez-moi bien vite et partout où vous êtes, Vichy ou Paris, et ne comptez pas avec moi qui suis bien le moins écrivant des hommes.

Nancy, 22 août 1844.

Vous ne devineriez jamais, chère amie, à quoi je suis occupé depuis quinze jours. Je fais une oraison funèbre, l'oraison funèbre de Mgr de Janson, le fondateur des missionnaires, du Calvaire, des plantations de croix et de tout le reste ; comme c'était un homme de bien, vraiment charitable et dévoué, je l'ai faite avec plaisir, sans compter qu'il a toujours été pour moi d'une inexplicable bienveillance. Je dis inexplicable, parce que je n'ai jamais bien compris ce qui avait pu le toucher en ma faveur. C'est le 28 qu'aura lieu la cérémonie et que je prononcerai cet éloge, qui ne laissera pas d'être à Nancy un bon petit tour de force. Si je ne suis pas lapidé à l'exorde ou à la péroraison, je me réjouis de vous envoyer le chef-d'œuvre, car on l'imprimera tout de suite. Vous verrez comme je me tire d'une oraison funèbre.

J'attendais de vos nouvelles, chère amie ; j'en ai eu directement par M. de Lambel et l'abbé Martin de

Noirlieu. Je sais que vous n'avez pas quitté Paris et j'en ai été fâché, car je suis sûr que vous souffrez de ce séjour ininterrompu. Écrivez-moi un petit mot, si vous ne pouvez un long, afin que je sache bien clairement où vous en êtes. Pour moi je vais bien et fort tranquillement ; Nancy est cette année d'un calme admirable. Je le quitterai dès les premiers jours de novembre pour vous voir et me préparer à mes conférences de l'Avent. Ce n'est plus que quelques jours, et aussi je ne vous écris qu'un mot pour vous dire que je ne suis pas mort, vous annoncer mon oraison funèbre, me recommander à vos prières et vous assurer que je suis toujours votre fils et ami dévoué.

Nancy, 28 août 1844.

Le succès a été complet, au-delà de toutes les espérances, dans toutes les opinions ; c'est un jour de joie et de réconciliation, l'un des meilleurs jours que j'aie passés dans ma vie.

Samedi soir j'aurai les premiers exemplaires, ils partiront pour vous dans la nuit du samedi au dimanche, francs de port par la poste.

J'ai été bien touché et bien heureux de votre lettre.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 24 août 1844.

Mon bien cher ami, je ne mens jamais et pourtant je vous trompe! Je vous trompe en sens inverse des

tromperies du monde, car je pense à vous, je parle de vous, quand vous pouvez croire que je vous oublie ; sans cesse je retrouve au fond de mon cœur avec votre souvenir, votre bonne affection et toute la force de la mienne ; j'attends impatiemment vos lettres et je ne vous réponds pas. *Omnis homo mendax*. Il faut qu'il en soit ainsi et qu'il soit du sort de la vérité sur la terre de n'apparaître que tronquée ou du moins voilée. Imaginez-vous, entre autres, que ce travail qui vous occupe maintenant et dont vous croyez me donner la première nouvelle, est depuis un grand mois ma préoccupation constante, et qu'en cette circonstance ma confiance supplée si parfaitement au courage dont vous m'avez quelquefois reproché de manquer, que je n'ai pas la moindre peur que vous soyez lapidé pour avoir traité un sujet si délicat. Vous en avoir chargé m'a paru un trait de lumière ; vous seul pouvez dire sur M. de Janson tout ce que vous voulez, lui faire la part de justice qui lui appartient, et laisser dans l'ombre ce que votre auditoire sentira bien que vous n'approuvez pas. Vos lignes, si différentes quant aux choses générales, vos rapports si bienveillants en ce qui vous touche personnellement, vous donnent le droit d'appréciations sincères et presque le devoir d'un hommage affectueux. S'il y a encore de l'humeur à Nancy, elle sera bien empêchée. Le 28 c'est mercredi ; je vous en prie, ne tardez pas un instant à m'envoyer votre discours imprimé, et plus d'un exemplaire s'il est possible. M. de Lambel, qui a eu l'amabilité d'entrer sur vous dans beaucoup de détails, n'omettant ni votre

visage, ni votre voix dont il a été fort content, m'a beaucoup parlé de votre discours pour la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, de ses beautés et des heureux fruits qu'il a portés. Je suis convaincue, cher ami, que les hauteurs sublimes auxquelles vous vous élevez ne sont pas encore le dernier mot de votre génie ; vous ne compterez pas plus de rayons, mais ils se concentreront encore davantage, ils n'auront pas plus d'éclat mais plus d'intensité. Il me semble sentir en vous cette force encore destinée à croître et qui croîtra toujours parce que vous ne vous reposerez jamais ; intré pide, vous ne lui ferez pas défaut, vous travaillerez toujours comme ces voyageurs du Mont-Blanc qui croient n'avoir rien fait s'ils n'ont atteint sa cime. Cher ami, quelle profonde et vivante gratitude vit en moi pour tous les dons, pour toutes les grâces dont Dieu vous a comblé, pour tous les périls auxquels il vous a arraché ! Les puissants, dit l'Écriture, sont puissamment tourmentés. Eh bien, les dangers n'ont jamais été que votre salut et vos combats, la victoire.

Alfred de Falloux vous aura écrit depuis son retour des Pyrénées. J'ai copié d'une de ses dernières lettres ce passage : « Je viens de recevoir ce matin même une lettre du P. Lacordaire qui dépasse tous mes vœux en encouragements et en bienveillante affection. Rien ne m'émeut davantage que le son de sa voix et un rayon de son regard, lors même que je les dispute au milieu de la foule avide de Notre-Dame ; jugez donc de leur puissance sur mon âme lorsqu'ils s'abaissent directement sur elle. » C'est bien ma faute

si vous n'avez rien reçu de Chéruel, il avait compté sur moi pour vous parler de lui. Avant de me mettre à vous écrire, j'ai copié pour les lui envoyer immédiatement les trois lignes qui étaient pour lui dans votre lettre d'aujourd'hui.

Adieu, mon cher et bien cher ami, je vous demande de me bénir, je vous le demande du fond d'un cœur dont la tendresse pour vous ne déshonorerait pas l'amour maternel.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Nancy, 22 septembre 1844.

Sans que vous vous en doutiez, chère amie, je vous joue en ce moment un véritable tour de jésuite. Croiriez-vous bien que j'imprime sans votre permission, dans un beau volume, ce qui est essentiel, mes Conférences de Notre-Dame-de-Paris dans les années 1835, 1836 et 1843, et qui plus est, que ce ne sera là qu'un tome premier, étant dans la résolution monstrueuse de publier tous les deux ans un volume semblable jusqu'à ce que j'aie fini la série de la doctrine ; après quoi, vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira pour cette vie. Vous vous imaginez peut-être que cet ouvrage, si c'en est un, n'aura ni pieds, ni tête, et vous êtes dans la plus grande erreur qu'il soit possible de concevoir. Figurez-vous au contraire qu'il y a de l'ordre, un ordre qui m'étonne moi-même, puisque je

n'ai cherché que très médiocrement à l'y mettre. Les conférences de 1835 traitent de l'Église, de sa nécessité, de sa constitution, de son autorité rationnelle, morale et infaillible, de son chef, de ses rapports avec l'ordre temporel, de sa puissance coercitive : c'est la base. L'année 1836 traite des sources de la doctrine de l'Église, savoir : de la tradition, de l'Écriture, de la raison, de la foi, c'est la suite naturelle ; après l'autorité enseignante, se présente la question des sources de sa doctrine. L'année 1843 traite des effets de la doctrine de l'Église sur l'esprit humain. Ainsi de suite, je traiterai de ses effets sur l'âme, la nature, la société, puis j'arriverai au corps de la doctrine. Vous voyez quelle belle carrière ; ce sera un tout complet, une espèce de petite Somme du dix-neuvième siècle.

Je vois bien ce qui vous fait peur. Vous pensez aux anciens comptes rendus des journaux et vous dites : Est-ce là ce qu'on va reproduire ? Croyez-moi un peu plus d'esprit que cela, je vous en prie. Outre ces comptes rendus, j'ai mes notes, mes souvenirs, je fonds tout cela ensemble ; je polis, je remets de la couleur, j'adoucis quelques poussées de jeunesse, et, avec la plus grande fidélité possible, vous aurez quelque chose de propre et d'honnête, juste pour mon arrivée à Paris. Ce sera un volume de six cents pages, comme celui de l'année dernière, mais plus rempli, avec moins de marge et de plus petits caractères.

J'ai longtemps rêvé de laisser au vent tous ces débris de ma parole ; puis, sur mes vieux jours, de faire un beau livre de ce que j'aurais pensé durant ma vie.

Mais avec l'âge on comprend qu'on n'arrange pas ainsi sa destinée et qu'il faut s'abandonner au souffle de Dieu. Puisqu'il a plu à Dieu que mes idées entrassent dans le public par la parole, pourquoi leur ôterais-je ce caractère natif et sincère? Le courant de l'histoire est ce qu'il y a de mieux. On aurait d'ailleurs tôt ou tard réuni ces pages volantes, et je vous avoue que j'en avais honte d'avance, car en les lisant je les ai trouvées d'une bien douloureuse imperfection pour mon amour-propre ; j'excepte les comptes rendus de l'année dernière, que j'ai au moins revus et qui ont une forme humaine.

Ainsi, en dix années, chère amie, je suis donc arrivé sans le savoir à un travail à peu près complet dont je commence la publication. Peut-être ne sera-t-il achevé que dans dix ans; il y aura peut-être des interruptions. Mais j'ai la confiance que Dieu me laissera achever. Je sens sa bénédiction cette année comme un océan qui déborde, tout me réussit. Et cependant la vertu ne va guère vite ; la tête se perfectionne plus que le cœur. Je languis dans les marais de la piété, d'autant plus coupable que je vois l'horizon de la vérité s'élargir chaque jour devant moi. Ah ! qu'il est difficile d'être saint ! Je ne comprends plus que Dieu se serve de moi comme il fait ou du moins comme il semble faire, car encore est-ce là peut-être une illusion.

Savez-vous qu'Alfred de Falloux vient de m'écrire une lettre à presque me tourner l'esprit? Peu s'en faut qu'il ne m'aime autant que M. le duc de Bor-

deaux. J'ai reçu aussi une charmante lettre du père de Ravignan. Deux de nos frères ont été ordonnés diacres ce matin par Monseigneur ; ce sont les premiers ordonnés en France. Chalais va bien ; tout est tranquille, et ma plume se repose en vous disant mille adieux du fond du cœur.

Nancy, 24 octobre 1844.

Je puis enfin, chère amie, vous annoncer le jour précis de mon départ et de mon arrivée. C'est le 7 novembre au matin que je me mettrai en route vers vous, et le 8 dans l'après-midi que je sonnerai à votre porte si, toutefois, vous pouvez être visible à ce moment. Le lendemain, je marierai le bon et aimable Claudius Lavergne. Le 21, j'aurai un discours de charité à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, pour la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de cette paroisse. Et puisque je suis en veine de vous rendre compte de mes faits et gestes futurs, vous saurez que M. Portalis, premier président de la Cour de cassation, m'a écrit une longue lettre pour me demander un discours à Saint-Roch, en faveur d'une œuvre de colonie agricole dont il est le président. J'ai accepté pour le jeudi 30 janvier, et c'est par là que je terminerai mon séjour à Paris.

Mon volume de Conférences touche à sa fin ; mais, à cause de l'envoi à Paris par le roulage, il ne paraîtra que du 20 au 25 novembre ; c'est donc en cachette que je vous en porterai un exemplaire, à condition que vous le lirez sous les huit jours et que vous n'en parlerez

à personne. Voilà deux terribles conditions. Quant à moi, chère amie, en revoyant toute la suite de mes idées, j'ai été très étonné de leur unité dans un espace de dix années, coupées par tant de voyages et de préoccupations. Vous verrez que tout s'enchaîne, non seulement par les idées, mais par les proportions. Dès à présent et surtout quand ce travail sera fini, je crois qu'il produira du bien. C'est un point de vue sur la démonstration du christianisme tout à fait différent de ce qui a précédé. Pascal, Bergier, La Luzerne, M. Frayssinous, tous enfin démontrent la vérité du christianisme par l'extérieur, ma démonstration au contraire est prise de l'intérieur. C'est un regard dans le dedans de la foi et la vue de son harmonie avec toutes les lois générales du monde. Et cependant rien n'est nouveau ; l'esprit de l'antiquité, si je ne me trompe, se sent à chaque page ; mais le point de vue étant autre, on voit les mêmes choses sous un autre profil. Je suis étonné moi-même tous les jours de ce qui sort d'un objet dès qu'on le regarde dans un autre sens que celui où on avait coutume de l'envisager.

Je ne pouvais songer aux conférences de Stanislas dont il ne me reste aucune trace et qui d'ailleurs eussent été en dehors de mon plan général. Il en est de même de mes conférences de province ; ce ne sont que des portions découpées dans le tout qui trouveront leur place dans l'ensemble avec des proportions plus vastes. Sans doute, bien des choses m'échapperont encore ; mais on ne peut tout recueillir, il faut savoir perdre de son bien.

Je ne doutais pas, chère amie, de votre approbation générale. Mais je tiens à ce que vous lisiez très attentivement ce volume ; il est capital pour moi, en ce sens que, si j'ai été appelé à faire quelque chose en ce monde, c'est sans doute cela. Songez ce que c'est que de changer la face de l'apologie chrétienne, en ne disant rien de nouveau, mais en disposant tout dans un autre ordre. C'est le changement du jardin français en jardin anglais. Vous jugerez aussi le style ; il est moins poli que mon style écrit, mais plus oratoire, ce me semble, et gardant mieux la couleur d'une discussion. Voilà bien des naïvetés ; avec vous, comme avec Dieu, je puis tout dire.

P.-S. — J'ai revu M*** avec le plus grand plaisir ; nous avons passé trois jours ensemble le plus cordialement du monde. Je l'ai trouvé très bien, sauf un peu de manie romaine, car on peut mettre de la manie partout.

ANNÉE 1845

Paris, 27 janvier 1845.

Chère amie, mardi soir, qui est le jour fixé par Mme la comtesse de Gontaut[1], a malheureusement été donné à deux convertis, dont l'un doit achever sa confession et l'autre la commencer. Je ne connais ni le nom ni l'adresse d'aucun des deux, et par conséquent il m'est impossible de leur assigner un autre rendez-vous, ce qui serait déjà pour eux une cause de chagrin et de doute. Si vous connaissiez la vie de ces deux jeunes gens, vous y verriez des miracles de la grâce et mille raisons de sacrifier même le dîner d'un roi. Il est vrai que je préfère le dîner dont il est question à celui d'un roi, et néanmoins je bénis Dieu de ne pouvoir l'accepter, puisque la cause en est son service. Veuillez présenter à Mme de Gontaut l'expression de mes regrets les plus vifs ; c'est une vraie peine pour moi de manquer cette occasion de lui prouver mon respect.

[1] Adèle de Rohan-Chabot, comtesse de Gontaut-Biron, sœur du cardinal duc de Rohan, mort archevêque de Besançon.

Lyon, 5 février 1845.

Je suis arrivé hier à Lyon, chère amie, entre huit et neuf heures du matin, jouissant de la meilleure santé et parfaitement transi de froid. Le cardinal de Bonald m'a accueilli de la meilleure grâce du monde et m'a donné un appartement dans son palais. Pour ma bienvenue, il a publié un mandement de cinquante pages, portant condamnation du *Manuel de droit ecclésiastique* récemment publié par M. Dupin. C'est une pièce excellente qui va faire jeter feu et flamme aux ennemis de l'Église ; mais il était impossible que l'épiscopat laissât M. Dupin lui imposer avec enseignement toutes les théories disciplinaires condamnées par l'Église. J'ai été tout étonné de la verdeur du cardinal. Non seulement il me permet de prêcher en grand costume, mais il m'a déclaré que si le ministre réclamait, il ne lui répondrait même pas, tant cette prétention lui paraît ridicule. Je suis avec lui on ne peut plus à mon aise.

Lyon, 25 février 1845.

M. Séménencko, chère amie, m'a apporté de vous des nouvelles qui m'ont affligé. Il m'a dit qu'il vous avait vue vous trouver mal dans votre chapelle. J'ai attribué au froid sec et rigoureux de ces derniers temps, circonstance qui vous est si contraire, le malêtre que vous avez éprouvé ; mais je n'en suis pas moins impatient d'avoir un mot de vous pour me

rassurer. Écrivez-moi, si peu que ce soit. Vous savez que je ne vous gâte pas par la longueur, et je vous permets de ne pas me gâter non plus.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire sinon que la station de Lyon se développe merveilleusement. Le dimanche est vraiment un spectacle curieux à voir dans la cathédrale. La foule y est pressée dès le matin, silencieuse, sympathique. Les dames ont fait construire à leurs frais une tribune qui en loge trois cents, sans compter autant de places réservées dans le bas. On est obligé de fermer les portes à onze heures et de ne plus laisser entrer personne. Le clergé séculier et régulier paraît fort content. Je ne vois pas un nuage dans le ciel. Tous ces détails, je vous les donne parce que vous vous portez mal, autrement je m'en ferais scrupule, car il est bien difficile de parler de ses propres succès sans un retour d'amour-propre.

Hier, nous avons eu une réunion des notables catholiques de Lyon pour aviser aux moyens de faire quelque chose dans l'intérêt menacé des institutions catholiques. Les Lyonnais, jusqu'à présent divisés par la politique, n'avaient pas pu s'entendre pour fonder un journal purement religieux, et hier soir encore ils étaient dans la plus grande incertitude. Ils m'ont harangué à ce sujet; je les ai harangués à mon tour, et bref la soirée s'est terminée par une souscription d'hommes de toutes les opinions, pour les premiers frais d'un journal religieux. On va maintenant promener la souscription dans la ville et nous

espérons que l'enfantement arrivera à terme. Dites cela, je vous prie, à M. de Montalembert.

Je suis très proche de Chalais, que je brûle de revoir, et j'en reçois souvent d'excellentes nouvelles. Dieu bénit cette montagne par l'affection qu'il attire à nos frères. Je suis persuadé que dans quelques années cet établissement sera très florissant et comme la colonne vertébrale de notre rétablissement. Je compte toujours m'y rendre après Pâques, puis retourner à Paris.

Adieu, chère amie. Votre postulant est arrivé à bon port, et l'on en est content.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 10 mars 1845.

Mon bien cher ami, vous avez été bien bon de souvenir et de sollicitude, aussi vous n'avez jamais été mieux remercié. Depuis six semaines je ne suis presque pas sortie d'un grand malaise. Me voilà mieux, quoique le temps soit encore bien dur, illogisme qui est tout à mon profit. Ma consolation au milieu de tant de fatigues et de luttes a été l'unanime concert d'acclamations venues jusqu'à nous de Lyon ; il semble vraiment que cette dernière station est encore la plus riche moisson que vous ayez faite. M. Bonnetty m'a envoyé votre première conférence dans un numéro de l'*Institut catholique;* j'en ai été ravie et me suis donné le bonheur, comme de cou-

tume, d'en conserver les passages qui me touchaient davantage. Jusqu'ici pas une critique, pas même de nuance ; vous avez obtenu une parfaite identité d'impression, et cela des dispositions et des conditions les plus diverses. Ils sont bien beaux ces moments où toute haine, toute envie, toute injustice sont comme suspendues, moments rares, nécessairement courts, et que Dieu permet pour renouveler la plénitude des forces. Au milieu de la guerre odieuse et acharnée qu'on livre à tout ce que vous défendez, il y a exception pour vous, exception tacite ou articulée dont je jouis comme d'un bien mérité mais qui ne me rassurerait pas pour l'avenir. Mon bien cher ami, l'horizon se fait bien sombre. Je me suis défendue bien longtemps des craintes au milieu desquelles je vivais, la violence, comme l'orage, me semblait n'avoir que de rapides explosions ; aujourd'hui nos persécuteurs joignent la prudence à la colère, c'est une partie liée, une trame ourdie, ils ont su se faire des auxiliaires jusque parmi les indifférents et peut-être parmi les nôtres[1]. Il ne faut pas se le dissimuler, dans les Jésuites, ce ne sont pas seulement les ordres religieux que l'on attaque, c'est la perfection chrétienne elle-même, c'est l'ardente piété. L'homme du précepte et l'homme du conseil ont été souvent séparés dans l'Église par l'incompréhension et même quelquefois

[1] On préparait alors des pétitions et des interpellations à la Chambre des députés contre les ordres religieux, et la Suisse voyait naître l'agitation qui devait aboutir à la défaite du Sunderbund, en 1847.

par une aversion instinctive. Ce qu'on voit à présent est bien pis, c'est un grand nombre de catholiques qui passent pour recommandables, et qui ne prêchent plus qu'un christianisme de saveur insipide, de nature dégénérée, de molle et nauséabonde impuissance. Une foule d'esprits légers, de consciences faibles, se laissent prendre à ces faciles leçons. Nos moindres périls viennent de nos ennemis ; mais ces périls, plus grands qu'ils n'ont jamais été, n'engagent-ils pas Dieu davantage ? Quant tout est contre nous évidemment, ne sera-t-il pas pour nous victorieusement ? Mon bien cher ami, je me laisse aller à mes tristesses, afin que vous me réconfortiez un peu. Montrez-moi quelques symptômes consolants qui me fassent rentrer dans les douceurs d'une confiance dont je dépouille trop la terre. J'ai fait immédiatement votre commission à M. de Montalembert qui, de son côté bien des fois, est venu me donner des nouvelles de tous les ravissements de Lyon. J'ai eu beaucoup de joie d'apprendre que mon pauvre postulant n'avait pas été inquiété sur la route, qu'il était rendu à Chalais et qu'on en était content. Un de mes vœux les plus chers est que le bon Dieu consomme en lui son œuvre. J'ai vu avec peine que vous ne veniez pas ici immédiatement après Pâques, que je ne vous reverrai qu'à la fin d'avril ; c'est un chagrin ; mais je n'envie rien à Chalais que du reste je brûle de connaître ; il n'est nullement impossible que je m'accorde cette douceur après ma cure de Vichy. J'ai toujours votre image de la duchesse de Montmorency, et je vous la

garde n'ayant pas assez tôt une occasion sûre pour vous l'envoyer.

Adieu, mon cher, excellent, très cher ami, un mot quand vous pourrez.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Notre-Dame de Chalais, 6 avril 1845.

C'est hier au soir entre sept et huit heures, chère amie, que j'ai revu notre pauvre Chalais déjà bien changé par une année d'habitation. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai eue en trouvant l'église avec son autel, ses stalles, sa sacristie, ses vitrages, Notre-Seigneur présent dans son tabernacle au milieu de cette solitude abandonnée durant cinquante ans. Et quelle belle solitude ! Si vous saviez le ravissement des populations voisines pour ce rétablissement ! Une foule d'habitants étaient sur leur porte pour me voir passer, hommes et femmes, et me saluaient comme un parent de retour avec une cordialité moins solennelle mais aussi touchante qu'à Lyon. J'ai retrouvé nos frères heureux et bien portants, avec cette physionomie qui annonce que tout va bien dans l'âme. Le cher Russe est content et on est content de lui. Soyez sûre que je m'estime heureux de garder cet héritage de vous. Ce sera votre souvenir au milieu de nous tous ; le fils russe nous rappellera la mère russe, celle qui aura protégé de son affection tous nos commencements. Quelque chose me persuade que vous

viendrez voir Chalais. C'est pauvre encore et plaise à Dieu que cela soit toujours, mais pauvre avec piété et joie. J'amenais Cabat avec moi ; il s'installe maintenant ; nous allons voir toute une colonie d'artistes.

Que vous dirais-je de Lyon ? Puis-je en parler ? La station de huit dimanches, suivie avec une sorte de frénésie, l'église pleine dès cinq heures du matin, s'est terminée par une scène dont je n'avais pas encore été l'objet. Une multitude d'hommes s'est amassée dans la cour de l'archevêché, et à mon sortir de l'église s'est précépitée en m'entraînant dans l'immense salle des pas perdus au milieu des acclamations. Le soir une sérénade m'a été donnée sous les fenêtres du palais avec un grand concours. La musique était interrompue par les cris de : Vive le P. Lacordaire ! Et une fois : Vivent les Dominicains ! Je n'ai jamais vu un enthousiasme aussi sincère et pénétrant. Le lendemain, l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Lyon, m'a donné un banquet dans le salon ordinaire de ses réunions et le président m'a remis au dessert une médaille d'argent en m'annonçant par un discours on ne peut plus aimable, que l'Académie m'avait nommé à l'unanimité au titre d'associé, sans aucune des formalités voulues par les règlements de la compagnie. Me voilà donc académicien et j'espère que désormais vous y aurez égard.

Il est certain, chère amie, sans que j'en comprenne trop la raison, qu'au moment même où l'Église et les ordres religieux sont si vivement attaqués, Dieu semble faire exprès de m'entourer plus que jamais

d'une grande sympathie. Et vous savez pourtant si je fais à l'opinion ennemie aucun sacrifice, si en toute occasion privée et publique, je ne défends pas comme je le dois les droits de l'Église. J'ai dîné chez les PP. Jésuites en arrivant à Lyon et la veille de le quitter. Car, bien que je ne sois pas d'accord avec eux sur toutes choses, ce n'est pas l'heure de discuter en quoi l'on diffère, mais en quoi l'on concourt. Les nuances apparaissent dans un ciel serein, elles se perdent sur un ciel orageux. A quoi donc attribuer la faveur qui s'obstine à me chercher? Sans doute Dieu seul en a le secret et seul encore il en sait le terme. Comme vous le dites très bien, rien n'est moins stable ni moins rassurant et il faut se préparer à confesser Jésus-Christ dans l'opprobre après l'avoir confessé dans l'honneur : *per ignominiam et bonam famam*. C'est un mot de l'apôtre saint Paul. L'avenir est de plus en plus obscur, sauf le fond qui me paraît toujours être l'exaltation de la vérité. Tout y tend depuis un demi-siècle. Le son que me rend la France est le son d'un peuple qui marche vers Dieu par des chemins couverts et détournés; quelquefois il revient sur ses pas et semble fuir ce qu'il cherche, mais le chemin se redresse et l'emporte. S'il a encore besoin d'une grande leçon, Dieu la lui donnera. Les catholiques, peut-être, n'en ont pas moins besoin que les autres.

Si vous voyez M. de Montalembert, donnez-lui de mes nouvelles et dites-lui que je lui écrirai prochainement. Veuillez aussi présenter mes hommages à

Mme de Gontaut, dont le bon Dieu m'envoie le souvenir en ce moment même. Les vents apportent naturellement au désert le parfum des âmes. C'est vous dire que je ne vous quitte point.

Paris, 4 juin 1845.

Merci, chère amie, de votre envoi et de votre sollicitude, au moment où vous en avez tant d'autres.

Nous avons eu hier une réunion chez M. de Montalembert à propos de la lettre de M. de Coux que je vous avais communiquée. Je vous envoie ma réponse, en vous priant de me la renvoyer simplement sous enveloppe[1]. Si votre départ a lieu aujourd'hui, je vous fais mes adieux bien tendres. Que Dieu vous accompagne et vous ramène ; donnez-moi de vos nouvelles dès que vous pourrez.

Paris, 30 juin 1845.

J'ai été bien heureux, chère amie, d'apprendre que vous étiez contente de votre santé, et que le voyage ne vous avait point trop fatiguée, malgré l'accablante chaleur qu'il faisait lors de votre départ. Profitez bien de vos eaux, je vous en prie, et revenez-nous, non pas plus jeune de vingt ans, ce qui est fort inutile, mais bien décidée à en vivre vingt de plus que vous n'auriez fait.

Ici, tout est comme à votre départ. Nous avons eu deux réunions qui ont achevé de sceller notre entente

[1] Il s'agissait d'une tentative faite par les PP. Lacordaire et de Ravignan, MM. Dupanloup, de Montalembert, Beugnot et Lenormant, pour amener un changement dans la polémique de l'*Univers* dont M. de Coux était alors rédacteur en chef nominal.

cordiale; les fonds sont assurés et à moins que le diable ne joue un jeu bien fin, ce qui ne lui est pas impossible, nous allons avoir au mois d'octobre ou de novembre un fameux journal. M. de Coux accepte définitivement la rédaction en chef.

Sans doute, M*** a tort; un bon prêtre ne doit jamais aider la puissance civile à opprimer les droits de la nature et de l'Église, encore même que ces droits protègent une tête que l'on n'aimerait pas [1]. Tous les jours la justice défend des hommes qui nous déplaisent. D'un autre côté, les ennemis des Jésuites ne manqueront pas de dire que ceux-ci ne peuvent supporter aucune voie étrangère à la leur. Il est bien malhabile de ne pas consentir à avoir des gens qui ne nous aiment pas et ne nous apprécient pas, et de chercher tout de suite à les perdre; les plus affreuses haines sortent de là. Voici que tout Paris est ému par deux ou trois échappés d'Italie qui, n'aimant pas M***, le peignent sous de noires couleurs. M*** a tort humainement et religieusement; il manque de prudence, de charité, de dignité, cela est vrai; mais pourquoi s'en venger publiquement? Pourquoi se donner le plaisir d'une vengeance éclatante qui créera des aversions insurmontables et qui donnera aux ennemis des armes si cruelles contre nous? Ah! chère amie, heureux celui qui souffre l'injustice et s'en remet à Dieu et au temps de la punir.

Mes hommages, je vous prie, au Général. Pour

[1] Le comte Rossi était ambassadeur à Rome et sollicitait la dispersion de quelques communautés de Jésuites en France.

vous, j'attends que vous soyez guérie pour savoir si je puis en conscience vous traiter un peu cordialement.

Paris, 12 juillet 1845.

Enfin, chère amie, le drame sérieux où l'Église de France était engagée depuis deux ans, vient de se terminer par un dénoûment qui laisse intact l'honneur du Saint-Siège, celui de notre Église, celui même des Jésuites, et qui ne sacrifie rien de nos droits constitutionnels. Je vous en écris, chère amie, pour vous consoler, parce que je suis sûr que, malgré la justesse de votre esprit, vous aurez dû éprouver des incertitudes et des alarmes, comme j'en ai éprouvé moi-même.

Certainement la résistance extrême et absolue avait un bon côté, et je crois utile qu'elle ait été tentée de manière à révéler au gouvernement les périls où il s'exposerait en se déclarant l'ennemi d'une des libertés divines et humaines les plus précieuses, celle de la cohabitation et de l'association spirituelles ; mais ce but a été atteint suffisamment. Nous sommes battus en apparence et victorieux en réalité. Dieu laisse l'ombre à nos ennemis, à nous le corps, et je crois qu'en matière religieuse, le succès sans le triomphe est presque toujours ce qu'il y a de mieux. Il fallait au gouvernement, aux Chambres, une porte pour sortir du mauvais pas où tous s'étaient jetés ; cette porte leur est ouverte.

Aucune parole n'est prononcée contre les Jésuites. aucun ordre ne leur est intimé, aucun conseil osten

sible ne leur est donné ; l'Église les laisse à leur prudence et à leur générosité, juges en dernier ressort de ce qui convient le mieux à eux et à tous ; l'ambassadeur de France est obligé de traiter avec eux, ce qui ne s'était jamais vu, et par là le droit constitutionnel est aussi bien sauvé que l'honneur. Les Jésuites d'ailleurs n'ont point accordé leur retraite absolue de France, mais seulement une retraite partielle et qui ne les empêchera pas de faire à peu près tout le bien dont la Providence les avait chargés. Soyez convaincue que les ennemis purs ne seront pas satisfaits ; mais que les ennemis purs ne sont rien ; on les a toujours et en tout temps contre soi. Ce qui importe, ce sont les alliances des tièdes, des indifférents, des politiques et de la masse flottante ; on ne succombe jamais que sous des coalitions, et puis, qu'importe quand la guerre devrait continuer même avec des chances très malheureuses? Nous aurions toujours montré notre bon désir de la paix, notre esprit de conciliation, et de plus la guerre serait maintenant contre tous les ordres religieux, contre toute l'Église.

Du coup, notre journal futur s'en est allé à vau-l'eau ; le P. de Ravignan ne pouvait plus rester avec nous, par suite de la nouvelle position de son ordre. Je le regrette sous un rapport, celui d'une meilleure défense de l'Église, quoiqu'à vous dire vrai, le caractère de quelques-uns des collaborateurs me présage des luttes bien cruelles. Je n'ai aucune sympathie avec ce genre de faire ; la nature a mêlé à mon

énergie un ingrédient d'extrême douceur et de simplicité qui me rend mal propre à l'âpreté de presque tous ceux que je vois manier nos intérêts. C'est à tout le moins une preuve que Dieu ne me veut pas dans ce genre de service. Me voici donc redevenu pauvre et doux moine, lisant, écrivant, confessant, en attendant la plus grande paix de la mort.

Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre saison et de votre retour, et croyez-moi, chère amie, toujours le même, c'est-à-dire, toujours bien respectueusement et de cœur tout à vous.

Paris, 7 août 1845.

Comment avez-vous pu croire, chère amie, que j'étais le moins du monde blessé de votre longue lettre au sujet des affaires présentes? Je pouvais seulement regretter que nous ne fussions pas d'accord au sujet d'une question qui intéresse ce que vous et moi nous avons de plus cher au monde; mais pourquoi me serais-je offensé de ce dissentiment? Je ne crois même pas qu'il aille aussi loin que vous le pensez. Votre point de vue n'a pas été le mien, nous n'avons pas regardé du même côté, et il est naturel que nos regards ne se soient point rencontrés et confondus au même lieu. Il est certain qu'après trois années d'attaques véhémentes de la part de nos ennemis, Rome n'a point pris sous sa protection efficace l'ordre qui était l'objet de ce déchaînement et qu'il ne l'a pas même laissé à l'inspiration d'une libre défense contre l'injustice de l'opinion et la faiblesse

du gouvernement. On peut nier tellement quellement ce résultat, mais je le crois clair comme le jour. Maintenant j'ai cherché à m'expliquer la transaction consentie et par conséquent voulue par le Saint-Siège. Je l'ai cherchée cette fois, comme bien d'autres, parce que je n'admets pas aisément que le Saint-Siège ne soit pas éclairé d'une manière très particulière et très précise quand il s'agit des intérêts de l'Église dont Jésus-Christ lui a confié la direction. En toutes rencontres depuis quinze ans, le Saint-Siège a transigé sur la défense de nos droits les plus sacrés : en Pologne, par le Bref adressé à l'empereur Nicolas à l'issue de la guerre ; en Prusse, pour la nomination d'un administrateur au siège de Cologne, Mgr Drost de Wischering vivant ; en Irlande, par la lettre du préfet de la Propagande aux Évêques de ce pays, afin de les retirer du mouvement du rappel ; en France, par les derniers actes relatifs aux Jésuites. Nulle part, le Saint-Siège n'a soutenu vigoureusement les luttes engagées par ses fidèles les plus dévoués et les plus ardents. Est-ce lâcheté, ignorance de l'état des esprits ? C'est un jugement bien grave à porter. L'existence des ordres religieux, devenue depuis quarante-cinq ans un fait acquis, pouvait être compromise par de nouvelles lois qui nous auraient ôté le bénéfice de la charte, étant postérieures à elle, et auraient rejeté à un avenir très lointain notre liberté sous ce rapport. Au contraire, en cédant quelque chose, on consacrait ce qui n'était pas touché, on apaisait les esprits, on donnait au gouvernement la force de se séparer de

nos ennemis, on lui ôtait les chances terribles d'une persécution, on rentrait dans la voie de conciliation suivie depuis 1830. Nous catholiques, quel intérêt avions-nous à renverser le gouvernement actuel? De quelque manière qu'on le juge politiquement, n'est-il pas au moins un intermède heureux entre des catastrophes? Trop faible pour élever la France, trop peu moral pour la pousser dans le bien, il permet à l'esprit de Dieu d'y circuler et de féconder des temps humiliés par une grande impuissance. N'est-ce rien? Le Saint-Siège a jugé ces motifs assez forts pour dire des paroles de sacrifice et de paix et calmer une situation amenée peut-être par plusieurs fautes de notre part; je ne puis l'en blâmer. Je conçois le plan contraire, j'y vois plus de grandeur et de fierté; mais l'autre a ses raisons et l'une d'entre elles qui n'est pas la moins forte est le choix même du Saint-Siège.

Nous avons célébré le mieux que nous avons pu la fête de saint Dominique. Il y a eu la veille réunion du tiers-ordre des hommes, et le jour même du tiers-ordre des dames. Nous avons eu le soir un petit dîner où assistaient M. l'abbé Desgenettes [1], l'abbé de Solesmes et le P. de Ravignan. Tout s'est passé pieusement et joyeusement. Notre noviciat s'est ouvert à Chalais le même jour par une triple prise d'habit.

Revenez-nous promptement, chère amie. Je suis ravi que les eaux vous aient fait quelque bien malgré

[1] Le vénérable curé de Notre-Dame-des-Victoires, fondateur d'une association de prières, bien connue sous le nom de *Confrérie de Notre-Dame des Victoires*.

la froideur et l'humidité de la saison, mais ne restez que tout juste. Tout à vous mille fois.

Nancy, 19 octobre 1845.

Je vous reviens, chère amie, après une courte absence. J'ai trouvé notre maison de Nancy en bon ordre et accrue d'une élégante chapelle dont toute l'architecture extérieure est achevée. Le printemps venu, on travaillera aux boiseries et nous la bénirons le 8 septembre 1846, jour de la Nativité, sous le titre de Notre-Dame du-Chêne, en souvenir de la Quercia où j'ai fait mon noviciat. Toute la dépense pèse sur M. de Saint-Beaussant, le donateur de la maison, et qui veut la mener jusqu'au bout, c'est à-dire jusqu'à ce qu'il ne lui manque rien. Nous n'avons qu'à regarder et à jouir. Il est vrai que lui-même en jouit avec un bonheur dont vous n'avez pas l'idée ; il s'est réduit à deux chambres pour habitation afin d'économiser le plus possible, et toute sa vie est d'une simplicité et d'une austérité incomparables. Sa santé est mauvaise depuis sa conversion, comme si Dieu, en lui donnant la lumière, avait voulu le sevrer de tout le reste. et néanmoins il est d'une gaieté qui ne se dément jamais ; il rend sensible à tous le bonheur des saints. J'ai revu aussi quelques autres amis que l'absence n'a pas détachés et au travers de visites, de causeries et des devoirs du couvent, ces quinze jours se sont passés comme tous les beaux jours se passent.

Je pars mercredi prochain à sept heures du soir et j'arriverai à Paris le vendredi dans la matinée. Priez pour moi afin que je ne me rompe pas le cou en

chemin, et que mon bon ange me ramène bien trempé pour notre Avent qui s'avance à grands pas. Veuillez présenter mes hommages respectueux à Mme de Gontaut et mes amitiés au P. de Ravignan. Je suis avec une opiniâtreté monastique votre très sincère et fidèle ami.

Paris, 1er novembre 1845.

Je vous attendrai lundi, chère amie. Mon intention est d'accorder le sermon de charité à M. de Gérando, mais seulement pour l'année 1847 ; cela n'est pas possible pour le présent hiver. Nous en parlerons.

Je dîne ce soir chez Mgr l'Archevêque de Paris, qui m'a fait dire que c'était pour causer d'une affaire importante. Je ne sais ce que c'est et j'ai toujours un peu peur des affaires importantes par le temps qui court. Si je ne vous vois pas ou ne vous écris pas demain matin, c'est que ce ne sera rien ou une bonne chose. Mille tendres respects. Je ne vous remercie pas de l'ornement noir ; je le bénirai lundi et m'en servirai ce même jour pour l'office de nos chers morts.

Absolument rien de nouveau, chère amie, sinon mon très ancien attachement pour vous. Nous aurons cependant à Chalais, vendredi prochain, jour de la Présentation, deux prises d'habits, sans compter celle du frère Cabat qui ne veut plus se contenter de l'habit laïque, mais aspire à prendre la blanche livrée de Saint-Dominique. Il a presque achevé son tableau de Chalais, et je pense pouvoir vous le porter avant la fin de l'année. Tâchez de lui préparer une place et gardez-moi la mienne.

ANNÉE 1846

Paris, 31 janvier 1846.

Chère amie, le journal l'*Alliance* est rédigé par quatre hommes de province, nouveaux et inconnus, qui ont dans leur poche deux ou trois cent mille francs pour fonder cette feuille et qui ont repoussé le concours de tous les hommes connus dans les rangs de l'armée catholique, ne voulant subir aucun entraînement que le leur. Ce sont de bonnes gens, sincères, mais qui ont l'absurdité de croire qu'on fonde un journal avec de l'argent, sans avoir des noms et du génie, ou un point de vue spécial capable de rallier par lui-même l'attention. Ce sera une copie de l'*Univers* avec le talent de moins et le temps acquis de moins pareillement. La fin de leur entreprise sera de se fondre dans l'*Univers* après qu'ils auront suffisamment vidé leurs trésors[1]. En un mot, c'est une œuvre de dévouement et de sincérité, faite par trois cent mille francs au service d'une présomption qui se trompe sur ce qu'elle peut.

[1] C'est précisément ce qui arriva.

Je regrette que vous ne me disiez pas un mot de votre santé ; je tâcherai de vous voir aujourd'hui. Tout à vous de cœur.

Strasbourg, 2 mars 1846

J'ai commencé hier, très chère amie, ma station de Strasbourg et tout s'est fort bien passé. L'auditoire m'a paru un peu plus froid qu'ailleurs, et cependant à son silence profond dans certains endroits, à son oscillation dans quelques autres, j'ai compris qu'on pouvait le remuer. Des personnes graves me disent qu'il y a dans toutes les classes, incroyants, protestants, juifs, des âmes préparées à recevoir la vérité et qui n'attendent qu'une occasion. C'est d'ailleurs mon expérience personnelle, partout où j'ai annoncé la parole de Dieu, et je ne crois pas qu'en aucun lieu du monde on puisse l'annoncer avec foi sans quelque profit pour l'auditoire ; même quand on ne voit pas le bien, il existe encore, et c'est par défaut de foi qu'on accuse la prédication de ne rien produire. Le monde des âmes ne se révélera tout entier qu'au jour du jugement ; là seulement chacun verra son action sur les autres et sa propre vie qui est aussi un abîme.

Le préfet, les généraux et toutes les autorités m'ont fait accueil et m'ont rendu immédiatement leur visite, après que je me fus présenté chez elles accompagné de Monseigneur. Monseigneur est très bon, très aimable, très ouvert, et je suis très content des membres du clergé que j'ai vus, particulièrement des vicaires généraux.

Me voici loin de vous pour longtemps, chère amie, mais bien heureux pourtant de vous avoir revue à fond, cette pose m'a fait du bien et m'a mis clairement dans l'esprit plusieurs choses que j'avais besoin de savoir pour me diriger dans l'avenir. Dieu a béni d'ailleurs manifestement ce séjour malgré le petit échec final auquel je n'ai été que très peu sensible. Nul plus que moi n'est fréquemment averti de la main de Dieu par le mélange des succès et des revers, et par certains aveuglements, qui, une fois passés, me laissent tout étonné de n'avoir pas compris ce qui était clair comme le jour. J'ai quelquefois espéré qu'il viendrait un temps où je ne ferais jamais de fautes, et cela devrait être en considérant le progrès incontestable de la maturité ; mais c'est là une idée humaine démentie sans cesse par le cours des événements chez les hommes obscurs, comme en ceux qui ont quelque éclat. Il faut en prendre son parti. La veille, au *Cercle catholique*, j'ai eu un manque de mémoire absolu qui m'a empêché de dire la seule chose qui eût été désagréable à une portion de mon auditoire, et me l'a ainsi livré pieds et poings liés ; mais on n'a pas tous les jours de ces oublis de soi-même.

Mille choses aimables, je vous prie, à Alfred de Falloux et à Albert de Rességuier, que j'aime bien tous les deux.

Vous savez tout ce que je vous suis au grand jour et *in petto* et sans aucun adieu possible.

Strasbourg, 29 avril 1846.

Je ne veux pas quitter Strasbourg, chère amie, sans vous en demander permission et sans vous dire où je vais. Mon départ a été retardé par deux discours en sus de mes projets, que l'on m'a instamment demandés et que je n'ai pu refuser. Le dernier aura lieu samedi 3 mai. Le lendemain, de grand matin, je ferai en compagnie de quelques personnes un pèlerinage à Sainte-Odile, montagne éloignée de Strasbourg d'environ huit lieues, et célèbre par ses souvenirs de sainteté comme par ses beautés naturelles, qui en font le point le plus remarquable des Vosges alsaciennes. La chapelle et la montagne visitées, nous descendrons à Barr, petite ville où je passerai la nuit et d'où, le lendemain, j'irai prendre le chemin de fer qui me conduira à Mulhouse. La malle-poste me rendra à Besançon où je passerai deux jours chez un ancien camarade de droit que je n'ai pas vu depuis vingt-quatre ans, et qui ne m'a connu que philosophe et incrédule. Je m'arrêterai aussi un jour à Lyon et enfin j'arriverai à Chalais le samedi 9 mai, veille de saint Antonin, entre quatre et cinq heures du soir. Si vous n'êtes pas contente de cet itinéraire, vous serez bien difficile.

Je m'en vais bien heureux de mon séjour à Strasbourg où j'ai recueilli bien des fruits de grâce positifs et où je laisse dans bien des âmes des germes qui mûriront, s'il plaît à Dieu. La bienveillance de l'auditoire et de toute la ville s'est soutenue jusqu'au bout

et je n'ai eu de nulle part la plus petite peine à offrir à Dieu. J'ai été tout le temps sur des roses, comme un sybarite spirituel. Cela est rare surtout pour moi.

J'ai lu, dans ces deux mois, trois volumes de l'histoire des Jésuites par M. Crétineau-Joly, les deux premiers et le dernier. Il m'est impossible de comprendre comment on traite une apologie de cette façon. Elle m'a du reste été très utile, car il y a long temps que je désirais avoir sur cet institut des notions avouées de lui, n'ayant jamais voulu m'en rapporter aux diatribes de leurs ennemis. Je suis surpris qu'aucun homme grave, sincère, impartial, doué d'une vraie piété et d'un grand talent, n'ait jamais songé à écrire d'eux. Tout ce qui m'est tombé sous la main m'a toujours révolté par l'emphase ridicule de l'éloge ou par l'impudeur du blâme. Il semble que cette nature d'hommes ait toujours ôté la raison à ses amis et à ses ennemis. Je voudrais leur consacrer dix années d'études, ne fût-ce que pour mon plaisir propre ; mais, Dieu nous donne et nous prépare une bien autre besogne, et il faut dire avec l'auteur de l'Imitation : *relinque curiosa*. Les Jésuites continueront à faire du bien et à le faire mal quelquefois ; ils auront des amis frénétiques et des ennemis furieux en attendant le jour du jugement dernier, qui sera pour bien des raisons un très intéressant et très curieux jour.

Adieu, chère amie, donnez-moi de vos nouvelles à Chalais et parlez-moi de vos projets d'été. Le mien, d'été et d'hiver, du temps et de l'éternité, est de rester votre fidèle et respectueux ami.

Notre-Dame-de-Chalais, 23 mai 1845.

Chère amie, je ne vais point à Liège qui est maintenant trop loin de moi et qui m'enlèverait, sans nécessités et sans fruits véritables, aux précieuses occupations de Chalais. J'ai écrit hier à Mgr l'Évêque de Liège, pour me dégager, une lettre infiniment raisonnable et honnête dont il ne pourra me savoir aucun mauvais gré. L'expérience que j'ai faite d'un séjour continu à Paris, l'an dernier, m'a prouvé que le temps qu'on y perd n'est pas suffisamment compensé par le bien que j'y faisais. Je souffrais aussi d'être trop proche d'une activité que je n'approuve pas toujours, bien que d'accord avec elle sur le fond, et j'avais besoin d'une prudence qui tôt ou tard aurait pesé à ma nature simple. Je n'étais ni en pouvoir de diriger, ni dans la volonté de me laisser diriger. La solitude et la prédication vont seules à ma vocation, et leur alternative est pour moi l'accomplissement d'un idéal toujours rêvé. Que de fois j'avais souhaité l'ombre et le repos des champs! M'y voici, mais au milieu de frères bien-aimés, animés tous du même esprit et ne perdant rien les uns et les autres, sous l'influence d'une nature charmante, du travail commandé par Dieu. Ne viendrez-vous pas nous voir à Chalais, voir notre berceau et peut-être le dernier lieu de séjour de votre ami? Vous ne pouvez vous figurer les bénédictions répandues par Dieu sur notre petite communauté. Nous venons, pour compléter l'observance, de mettre le lever de nuit à trois heures

du matin, ce qui donne à la journée, outre un grand air religieux, un ordre admirablement commode pour le travail. Nous disons Vêpres et Complies à sept heures du soir, puis le souper et la récréation ; nous nous couchons à neuf, et nous nous relevons à trois heures du matin pour réciter Matines et Laudes. On se recouche de quatre à six librement ; ceux qui ont la santé plus forte ou qui étant plus âgés ont besoin de moins de sommeil, usent de ces deux heures de demi-nuit et de demi-jour avec un très grand profit, parce que la paix de ce moment est totale. Un peu de sieste dans l'après-midi supplée à ce qui a pu manquer à leur repos. Pour moi, je n'ai pas encore osé ne pas me recoucher ; je profite de la liberté qui m'en est laissée en homme qui ne veut pas aller trop vite de peur d'être ensuite obligé de baisser pavillon. Nos frères désiraient ardemment ce règlement qui nous restitue toute la pureté de la religion dominicaine, et j'y ai enfin consenti. Nos travaux de réparation, quoique peu coûteux, embellissent beaucoup Chalais. Nous allons achever le principal dans cette campagne, et nous aurons alors de quoi loger cinquante personnes, chacune dans une cellule, sans compter les lieux réguliers et des salles pour les diverses occasions. J'estime à douze ou quinze mille francs la valeur totale des réparations. C'est bien peu pour une maison abandonnée depuis cinquante ans et destinée à recevoir un corps d'hommes assez considérable. J'ai reçu l'article et la lettre d'Alfred de Falloux ; l'article ne vaut rien et je vais le lui écrire. C'est une matière trop grave

pour être traitée en quelques pages et je ne pense pas d'ailleurs que notre ami se soit placé sur un bon terrain [1]. L'humanité est comme un adolescent sorti des mains de ses maîtres et qui s'indigne à la seule pensée d'être tenu, gouverné et corrigé comme un enfant. Il veut croire par un acte libre de son intelligence et vivre conformément à ses croyances par un acte libre de son cœur. Tout ce qu'on peut faire dans cet état de son âme, est de lui expliquer pourquoi, à un autre âge, on a pu le traiter comme un enfant qu'il était et le préparer dans la servitude même de l'éducation à la liberté de l'homme viril. Le reste est inutile et dangereux. Tout esprit sain peut comprendre le moyen âge si on le lui présente comme une époque transitoire proportionnée aux traditions, aux mœurs et aux besoins des peuples, et d'où il est sorti de belles choses qui justifient suffisamment les ressorts employés pour les obtenir. Mais présenter l'ordre du moyen âge comme un ordre absolu, conséquence exacte de l'Évangile et de Jésus-Christ; en caresser la pensée, l'élever à la dignité d'archétype souverain, c'est froisser inutilement le siècle où nous vivons, et s'exposer très probablement à recevoir de l'avenir, ce juge en dernier ressort, un éclatant démenti. Nous ne savons où nous allons, le secret de Dieu reste couvert d'ombres encore sacrées; mais, il faut savoir attendre dans le chaos le *fiat lux* de la création et ne pas contrarier, par l

[1] Je ne puis me rappeler quel était le sujet de l'article que condamne ici le P. Lacordaire et je me plais seulement à déclarer que j'ai été parfaitement converti par les conseils qu'on va lire

témérité de ses retours ni par l'ardeur de ses pressentiments, l'œuvre inconnue qui est sous la cendre et dans la main incompréhensible de Dieu. Le mot d'ordre n'est pas encore donné d'en haut; nous devons l'attendre sans maudire ni le passé ni le présent, et en les acceptant tous les deux comme les racines entrelacées d'un avenir qui les surpassera.

Les maux de notre liberté présente sont grands, mais en voyant les crimes publics du pouvoir, là où il s'est conservé intact, on comprend que le genre humain s'en soit retiré par un mouvement d'une irréconciliable horreur. Aujourd'hui, l'autocratie en est à son 1793; son cœur, si on peut dire qu'elle en a un, s'est mis à nu devant la terre entière, et si épouvantable que soit cette révélation, elle est une promesse et une récompense pour les générations affranchies de tels monstres.

Je ne vous reverrai donc, chère amie, qu'au commencement de novembre prochain. Si votre santé ne doit pas souffrir de votre séjour d'été à Paris, je ne suis pas fâché de vous y savoir. Il me semble que nulle part ailleurs vous n'aurez moins de monde autour de vous et par conséquent plus de repos.

Adieu, chère amie, écrivez-moi bientôt et le plus que vous pourrez.

Notre-Dame-de-Chalais, 26 juin 1846.

Je partage votre joie, chère amie, sur l'élection si prompte du Souverain Pontife, dont j'ai été touché jusqu'aux larmes. Nous ne savons rien de plus, il est

vrai, sur le nouveau successeur de saint Pierre, mais ce peu est déjà beaucoup. Les hommes qui arrivent aux grandes dignités, lors même qu'on connaîtrait leur vie passée, ne doivent pas se juger par là. Les uns grandissent au delà de toute espérance, les autres s'abaissent au-dessous de tous les calculs. Un homme qui monte change d'horizon, il est toujours plus grand ou plus petit que lui-même. C'est pourquoi je n'attache aucun prix à la vie antérieure du nouveau Souverain Pontife, sauf qu'il est toujours bon de paraître avec un passé pur et pieux en attendant la révélation de l'avenir. Ce qui manque aux Romains, ce n'est ni la piété, ni la bonté, ni l'élévation, mais d'avoir vécu, comme à d'autres époques, dans des temps où l'homme se formait au contact des affaires et des catastrophes publiques. L'Italie étant un pays mort, sans mouvement politique, sans part prise aux destinées du monde présent, n'offre aucune occasion à ses meilleurs habitants de devenir tout ce qu'ils pourraient être. Ils s'énervent dans une langueur monotone, dans une respiration privée qui ne fait d'eux que des gens d'esprit, ce qui est infiniment peu de chose. Ajoutez à cela, en ce qui concerne le clergé, une déplorable situation entre deux forces également à craindre, la force du despotisme et la force du radicalisme : la première, donnant à l'Église une protection chargée d'avanies ; la seconde, menaçant de tout engloutir dès qu'on lui donnera un atome de liberté. Le clergé voit et sent cette position, et, placé loin des lieux où se préparent des idées meilleures dans un

action plus vive, il ne sait qu'attendre et tout espérer de Dieu. Il faudrait dans une si cruelle phase, un homme plus énergique que Sixte-Quint, capable de tout perdre pour tout sauver. Mais la terre possède-t-elle de tels hommes aujourd'hui et est-elle mûre pour les porter ? Ne faut-il pas de grandes ruines avant de grandes résurrections ? Il me vient en pensée que peut-être Pie IX est destiné à être le Louis XVI de la papauté, et c'est déjà un bien illustre office. Mourir après avoir voulu constamment le bien d'un peuple et du genre humain, après en avoir donné mille preuves, après avoir lassé la mauvaise fortune par la patience et les méchants par une conduite sans tache, quoique sans succès, ce n'est pas sans doute le mérite d'un fondateur ou d'un restaurateur d'empire, mais c'est un mérite bien remarquable et dont l'Église aurait encore à remercier vivement la Providence dans des temps comme les nôtres. Au fond, n'était-ce pas là Pie VII, et Pie VII n'a-t-il pas laissé une mémoire plus forte que tous nos ennemis ? Il est certain que les trois derniers pontificats n'ont pas égalé celui-là et que même ils ont fait défaut sous bien des rapports aux vœux profonds des catholiques. Nous demandons évidemment à Dieu une âme qui impose à l'Europe et qui représente avec ascendant, en quelque manière que ce soit, la majesté renaissante de notre sainte mère l'Église catholique. Nous le souhaitons ardemment, nous en avons un besoin incalculable, nous nous regarderions presque comme trompés s'il n'en était pas ainsi ; mais, Dieu

a-t-il le même vœu et le même besoin que nous ? Nos désirs sont-ils assez les siens pour y espérer ? c'est là le doute. Rome doit-elle se renouveler par une catastrophe ou se rajeunir sous la main puissante d'un pontife élu de toute éternité pour l'heure présente. qui le sait ? Nos pensées sont courtes et timides, dit l'Écriture, et nous ne le sentons jamais mieux que quand nous en avons de grandes, étant surpris qu'elles ne le soient pas pour Dieu. Quoi qu'il en soit, chère amie, nous avons un bon augure, jouissons-en et remettons tout à Dieu.

Vous me parlez de MM. X... et Z.., sans me dire ce qui les a séparés. Je les croyais tous deux dans la même ligne politique et j'ai été on ne peut plus surpris de leur rupture, à moins qu'elle n'ait eu pour cause l'impatience d'un joug qui a fini par peser. M. Z... manque cruellement de l'onction extérieure qui attire et touche ; mais, une fois ayant fait un disciple par un charme invisible, je l'aurais cru bien sûr de le garder. Ordinairement les liens dont la cause n'apparaît pas ont une ténacité à l'épreuve des revers. Je le plains, mais sans être ému pour lui, et comme vous le dites, je préfère le quitté à celui qui a quitté. M. X... dans sa conduite générale a perdu tout à fait pied. Ce n'est pas que je ne comprenne sa pensée. Assurément, depuis 1789, le gouvernement que nous avons est celui qui a été le plus profitable à la religion par ses défauts comme par ses qualités. Il n'est pas persécuteur comme la République, violent et fort comme l'Empire, mal avisé comme la Restauration

et, s'il est bien aise d'avoir le plus d'action possible sur le clergé, c'est un désir si familier à tous les gouvernements qu'il n'y a pas de quoi s'en formaliser beaucoup. On ne voit pas, en retournant toutes les chances, un établissement politique qui ne pût devenir, bon gré, mal gré, plus défavorable à l'Église, et je conçois très bien qu'on ne veuille pas le traiter en ennemi et même qu'on cherche à en tirer tout le parti possible. Mais autre chose est de tenir cette ligne impartiale, autre chose d'afficher le don de soi à un gouvernement dont les hommes et les principes sont équivoques et mêlent une goutte de poison à presque tout. Les vrais hommes de l'Église, sans jamais se montrer malveillants pour le pouvoir humain, ont toujours tenu avec lui une conduite réservée, noble, sainte, ne sentant ni le valet ni le tribun. Combien plus aujourd'hui, où le christianisme n'habite plus les hautes régions sociales et où la religion est obligée de se soutenir toute seule par la force de sa doctrine et de sa vertu! Je suis persuadé que la France et l'Angleterre sont l'espérance humaine de l'Église et qu'il ne faut rien faire autant qu'il se peut pour déplaire à ces deux grandes nations; mais un gouvernement et une nation sont deux dans les temps où nous vivons, et tel s'aliénera le peuple en se donnant à son gouvernement, encore même que ce gouvernement fût populaire.

Voici le dernier mot de Grégoire XVI pour moi. Dans le courant de mai, un ami que vous connaissez fut admis en sa présence avec la famille du comte

Siméon. Le Pape lui dit : Rapportez ma bénédiction au P. Lacordaire, *ed i miei saluti.*

Adieu, chère amie, voici vêpres qui s'approchent, j'entends les vêpres de l'office, car mon cœur n'aura jamais de vêpres pour vous.

P.-S. — Je suis bien content de Montalembert ; la campagne de cette année m'a semblé encore plus belle que de coutume.

Notre-Dame de Chalais, 9 août 1846.

Chère amie, nous avons célébré dignement ici la fête de saint Dominique. Trois à quatre cents personnes des environs, en habits de fête, étaient montées à Chalais. Nous avions vingt-quatre étrangers dans notre réfectoire. Tout s'est passé avec édification et un air de contentement général très touchant. Nous avons eu, après la messe, deux prises d'habit et deux professions. M. de Montalembert m'avait annoncé sa visite, mais depuis, je n'en ai plus entendu parler. Peut-être est-il retourné à Paris à cause de la convocation inattendue de la Cour des Pairs.

Voilà donc notre ami commun député. C'est un grand fardeau, et j'espère qu'il s'en tirera à son honneur autant qu'au profit du bien. Dites-lui, je vous prie, que je m'abstiens de le féliciter, de peur qu'il ne me soupçonne de le ménager pour quelque bureau de tabac ou croix d'honneur, choses qui deviennent de plus en plus semblables. Les catholiques ont eu ici deux triomphes, si le mot est demeuré français : M. Royer, conseiller à la Cour, a été nommé

en remplacement de M. Alphonse Périer, par suite de trente voix catholiques qu'il s'est assurées en prenant un engagement écrit en faveur de la liberté d'enseignement ; et, au contraire, M. Nadaud, premier président de la Cour, a échoué d'une douzaine de voix par suite du refus qu'il a fait de prendre un semblable engagement. Quoique électeur, je n'ai paru nulle part, parce qu'on ne m'avait point porté sur les listes électorales ; je vais demander mon inscription afin d'être libre une autre fois de faire ce qui me conviendra.

Notre-Dame de Châlais, 30 août 1846.

Voici, chère amie, notre P. Besson qui traverse Paris et que j'ai chargé de vous porter mes hommages, pensant que vous aurez du plaisir à le voir pour lui-même et à cause de votre ami. Il vous donnera au long de mes nouvelles. Je me borne à vous dire que je quitterai Chalais le 18 septembre, et qu'après avoir passé quelques jours dans les environs et avoir prêché à Bourg, j'arriverai à Nancy le 3 octobre au plus tard.

J'ai vu ici Montalembert qui a été ravi de Chalais. M. Dupanloup est venu aussi et nous sommes allés ensemble visiter l'abbaye de Haute-Combe que je ne connaissais pas encore, J'ai été fort content de tous les deux. Mille amitiés sans adieux.

Nancy, 2 octobre 1846.

Me voici de retour à Nancy, très chère bonne amie, depuis très peu de jours. Je me suis arrêté en venant

à Bourg où j'ai donné un discours que le vieil et excellent évêque de Belley[1] me demandait depuis trois ans. J'ai été fort content de l'accueil que m'a fait ce bon vieillard ; le clergé et la jeunesse m'ont aussi témoigné beaucoup de sympathie. Le surlendemain de mon arrivée à Nancy, j'ai béni notre chapelle en présence d'un auditoire aussi nombreux qu'il était possible ; tout s'est passé avec calme et édification. L'autorité civile n'a pas soufflé mot, nous avons même eu dans l'auditoire le général commandant le département, M. de Gouy, lequel, depuis quatre ans, m'a toujours témoigné beaucoup de bienveillance. Je dois donner à Nancy deux discours, l'un pour une fête patronale des négociants où se fera une quête pour les pauvres, l'autre pour les frères de la Doctrine chrétienne. Mon départ est fixé au 29 octobre et par conséquent j'aurai le bonheur de vous revoir dès le 31. Le P. Hensheim, que vous connaissez déjà, me précédera de trois jours.

Ceci, chère amie, n'étant autre chose qu'un bulletin, je le termine là ou plutôt je ne le termine pas là, car je veux vous donner encore des nouvelles de Chalais. J'y ai laissé seize religieux. Les demandes pour entrer dans notre ordre se multiplient de plus en plus. Mgr d'Autun[2], qui s'était montré fort hostile, après avoir vu plusieurs de ses prêtres entrer à Chalais et avoir su d'eux la vie qu'on y menait, s'est exprimé publiquement en notre faveur. Bien des

[1] M. Devie.
[2] M. d'Héricourt.

signes annoncent l'augmentation de notre autorité morale. Bénissons-en Dieu et confions-nous à lui. Je vous renouvelle l'expression de mon attachement inaltérable.

Paris, 17 novembre 1846

Un incident inattendu, chère amie, ne me permet pas de vous dire la messe le jour de la Présentation. C'est donc toujours après-demain jeudi, vers neuf heures, que j'irai revoir votre chère chapelle. Je regrette l'arrangement qui vous convenait mieux et j'en voudrais au sort s'il n'y avait longtemps que je le respecte et que je l'aime sous son véritable nom.

Paris, 24 décembre 1846.

Je reçois, à l'instant, chère amie, l'ornement que vous avez travaillé pour Chalais, et je m'empresse de vous dire combien je suis sensible à cette marque de votre amitié. Chalais est pour moi comme le centre de toute ma vie, c'est là que j'espère mourir, et tout ce qui peut y rassembler des souvenirs précieux pour moi augmente l'affection déjà si grande que je lui porte. Il est vrai que Dieu est bien habile à déjouer tous nos projets, même les plus pieux. Mais il nous permet au moins l'innocente joie d'en faire, et j'en use très largement pour ce modeste Chalais que vous venez de gratifier.

ANNÉE 1847

Liège, 17 mars 1847.

Je suis bien content de Liège, mais bien peu content de moi de vous avoir laissée si longtemps sans nouvelles. Liège est une bonne ville passablement française ; l'évêque est un homme aimable [1], grand dans ses procédés, instruit et entendant à merveille une foule de choses de notre temps. Je n'ai qu'à me louer de lui. Tout ce qui me revient de son clergé me le montre animé des meilleures dispositions à mon égard. La semaine dernière, une députation des étudiants de l'Université est venue me prier de leur donner des entretiens particuliers sur la religion, et j'ai commencé hier. La *Société d'émulation*, qui est ici la seule académie littéraire, avait mis à ma disposition la salle de ses séances publiques. Tout s'est bien passé, et je crois que le bon Dieu bénit mon séjour ici. La *Société d'émulation* m'a donné le titre de membre honoraire, qui est, m'a-t-on dit, le plus élevé de ceux qu'elle a le droit de conférer. Vous voyez que je suis en bonne veine, en attendant le contre-poison que Dieu mêle à tous les succès.

[1] M. Van Bommel.

Il m'est bien difficile encore de démêler quel est l'état véritable de la Religion en Belgique, et où gît la cause première des débats qui ont rompu la bonne harmonie entre le parti catholique et le parti libéral ou qu'on appelle ainsi. Cette bonne harmonie n'était-elle qu'un accident? Pouvait-elle subsister si des fautes n'avaient pas été commises et ces fautes l'ont-elles été? Ou bien est-il dans la nature de ceux qui ne sont pas chrétiens de ne pouvoir supporter la liberté du Christianisme? Ce sont là des questions sur lesquelles je ne vois pas encore très clair ici. Le prétexte apparent des libéraux que je rencontre, est l'abus que les catholiques font de leur influence sur les âmes et la grande autorité qu'ils acquièrent dès que rien ne fait contre-poids à leur liberté. Les catholiques répondent, qu'ils ne peuvent pas empêcher leur doctrine d'être puissante, plus puissante même que la doctrine négative des libéraux, et qu'à ce compte, il faudrait nécessairement asservir la vérité, par cela seul qu'elle est plus forte que l'erreur. Il est manifeste qu'il n'y a rien à dire spéculativement parlant; mais dans la pratique c'est autre chose. On conçoit très bien l'abus d'une puissance légitime dans le détail particulier des faits. Par exemple, rien n'est plus légitime que de recevoir des dons pour des œuvres pieuses; cependant, si on les reçoit outre mesure, sans consulter l'état des familles ou même sans nécessité provenant de la situation des œuvres, il est aisé d'entendre que c'est l'abus d'une chose légitime en soi et que c'est fournir des armes très bonnes à nos adversaires. Je

vous avoue, très chère et bonne amie, que je suis effrayé de la facilité qu'on a de passer les bornes du convenable, même quand on ne passe pas les bornes du droit. Saint Paul disait : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient. » Que c'est là une belle et évangélique parole ! Mais, mon Dieu, qu'il est difficile de la pratiquer ! Je viens de lire dans l'*Univers* qu'on attaque Mgr de Chartres pour un mandement où il flétrit un journal irréligieux de son diocèse. Certes, le droit est évident au point de vue religieux, il l'est peut-être au point de vue de la liberté de la presse. En supposant le droit incontestable du côté de l'Évêque, est-ce un procédé qui puisse amener à bien nos générations si craintives devant la puissance de la foi ? Voilà la pensée qui me préoccupe et je comprends que sous un régime d'entière liberté, l'usage de la liberté est un problème d'une bien haute importance. Je tâche de m'instruire ici sous ce rapport, mais quelquefois, il me vient en pensée que le don d'observer ce qui est au dehors ne m'a guère été départi, ou bien que je suis trop indulgent pour nos adversaires. Parlez moi un peu de Notre-Dame, on ne m'en dit rien ou bien peu de chose. Vous savez que je puis dire comme Orosmane : Je ne suis point jaloux ! Du moins il me le semble. Mille adieux.

Bruxelles, 25 avril 1847.

Tout s'est terminé on ne peut mieux à Liège. L'Évêque m'a comblé jusqu'à la fin de marques de bienveillance et de gratitude, ainsi que tout le monde.

Me voici à Bruxelles depuis hier soir, chez le comte Félix de Mérode, dont la femme est bien malade. J'ai visité, sur la route, Louvain, Malines, Gand et Bruges. L'Université de Louvain m'a beaucoup plu. C'était un spectacle nouveau pour moi et très nouveau pour toute l'Europe, qu'une école complète de sciences et de belles-lettres à tous les degrés, fondée uniquement par des Évêques au nom de la liberté et de la foi. Les jeunes gens m'ont fait un discours et donné une sérénade.

Adieu, très chère amie, je n'ai pas besoin de vous dire que je vous reviens tout Français et tout ami.

Vineuil [1], 29 avril 1847.

J'ai reçu un premier envoi de documents sur la vie du général Drouot ; un second ne tardera pas, et je vous prie de me le transmettre aussitôt qu'il vous parviendra. J'aurai de plus besoin de quelque ouvrage sur la partie militaire de la République et de l'Empire, qui soit suffisant sans être trop volumineux. Si vous aviez par devers vous quelque chose de convenable, un homme de Mme de Mesnard passera demain chez vous, et vous m'obligeriez de le lui confier. Il faut que mon travail soit terminé le 18 mai pour être prononcé le 25. Je vous verrai à Paris, le 19, comme un oiseau qui passe, mais qui sait s'arrêter pour ses vieux nids.

Mes hommages affectueux au père de Ravignan dont j'ai appris avec joie le retour et la meilleure santé.

[1] Habitation de Mme la comtesse de Mesnard, près Chantilly.

Nancy, 12 juin 1847.

J'ai appris hier soir, chère amie, que vous n'aviez pas reçu mon dernier discours. Quoique sûr que vous ne m'avez pas accusé d'oubli, j'ai néanmoins été très peiné de cet accident. Ma liste contenait plus de cent personnes, et il n'est pas étonnant qu'une erreur ait eu lieu dans une expédition qui s'est faite à la hâte. Presque toujours en semblable circonstance, il arrive quelque maladresse. Je ne vous en demande point pardon, mais je vous en exprime mon déplaisir. On va du reste réparer la faute autant qu'il est possible quinze jours après le moment opportun.

Il était venu un monde fou à cette oraison funèbre ; on a compté jusqu'à huit cents ecclésiastiques dans le sanctuaire. Le public a été surpris d'abord de l'excessive simplicité du discours. Il s'attendait à des phrases superbes sur l'Empereur, l'Empire et le reste, à des descriptions de batailles et à mille choses de ce genre qui auraient enveloppé mon héros d'une robe de chambre si éclatante, qu'on aurait fini par ne plus l'y voir. Mais le premier moment passé, et à la lecture, l'impression a été plus favorable. Nos adversaires s'attendaient que j'allais outrer les vertus religieuses du général Drouot ; j'en ai, au contraire, restreint l'exposition au strict nécessaire, et ils ont été obligés de rendre hommage à mon extrême modération.

Pendant ce temps-là, on m'écrivait coup sur coup de Paris pour me demander l'oraison funèbre d'O'Con-

nell. M. l'Archevêque y avait d'abord expressément consenti : puis il a retiré sa permission et n'a plus voulu permettre qu'un discours pour les Irlandais où je parlerais d'O'Connell à mon plaisir. Il comptait de cette manière éviter un certain éclat, et cependant ne pas avoir l'air de repousser l'éloge d'un homme aussi considérable dans l'histoire des bonnes et saintes choses de notre temps. Mais j'ai refusé deux fois déjà d'accepter cette position, et quoi qu'il advienne, je ne l'accepterai pas, surtout après que le Souverain Pontife a permis de prononcer l'oraison funèbre d'O'Connell dans une des grandes basiliques de Rome.

Je pars le 15 au soir pour Chalais. Je m'arrêterai deux jours à Dijon chez mon frère et à peu près autant chez Foisset pour marier sa fille aînée. Je coucherai le 23 à Chalais.

P.-S. — J'ai vu le jeune Serge, votre protégé ; il m'a paru bien et content.

Chalais, 16 juillet 1847.

Enfin, chère amie, la Providence s'en est mêlée décidément, et l'éloge d'O'Connell se fera en France comme à Rome. Pendant que je n'y pensais plus du tout, il m'est tombé une lettre du cardinal de Lyon qui me priait instamment de prononcer cette oraison funèbre dans sa cathédrale où le corps même d'O'Connell est attendu. Une autre lettre m'annonçait qu'on préparait à Lyon une cérémonie splendide et unanime, que le cardinal officierait lui-même et qu'enfin on m'attendait absolument. J'ai accepté sans bron-

cher, comme vous le voyez bien, et au moment où je vous parle mon discours est fait, fait dans ma tête, car cette fois je n'écrirai pas. Outre que je n'en avais pas le temps, les deux expériences de Nancy pour Mgr de Janson et le général Drouot, m'ont prouvé que la lecture était toujours trop froide, si animée qu'elle fût. Dès qu'un auditoire dépasse certaines bornes, il faut absolument le saisir de ses bras et l'électriser de ses yeux ; une lecture n'est bonne que dans une académie. Le sujet présent n'a pas d'ailleurs les difficultés oratoires et locales des deux autres. A Nancy, dans l'un et l'autre cas, j'étais sur des charbons ardents, ici je nage en pleine eau.

On attend de jour en jour les restes d'O'Connel, mais le moment précis n'est pas encore connu. La distance étant très courte entre Chalais et Lyon, j'attendrai qu'on m'avertisse. Notre petite communauté s'augmente et va bien heureusement. Tout s'y consolide, l'autorité, la piété, l'observance, le nombre, la confiance en l'avenir. Nous achevons de bâtir à côté du couvent, sur une magnifique terrasse, un logement pour les étrangers. Le rez-de-chaussée contiendra trois salles de réception, et chaque étage cinq cellules distribuées sur un corridor. Nos dépenses de construction et de réparation ne vont qu'à 4,000 fr. chaque année ; en deux ou trois ans tout sera fini en ce genre. Le couvent de Nancy sera terminé dans l'automne, et déjà la Providence nous prépare une troisième maison pour le moment où nous pourrons la fonder, c'est-à-dire, en 1850. Que Dieu est bon !

L'air de Chalais est incroyablement salutaire. Tous nos pères s'y fortifient. Le prieur, qui avait été si malade cet hiver d'une fluxion de poitrine, est aujourd'hui mieux portant que jamais.

Adieu, chère amie, donnez-moi des nouvelles de vos eaux et que je sache où vous prendre, car bien que je ne vous écrive pas souvent, c'est toujours une tranquillité de savoir où trouver ses amis. Mille tendres respects.

Chalais, 31 juillet 1847.

Mille remerciements, chère amie, de vos deux lettres consécutives du 24 et du 25. Vous avez dû, en effet, ne rien comprendre à l'affaire d'O'Connell, et c'est tout au plus si j'y comprends quelque chose moi-même. Le Cardinal m'écrit le 9 juillet pour m'annoncer le passage du corps et le service funèbre, et me demander d'y concourir ; cinq ou six jours après, il m'écrivait de nouveau pour m'annoncer un retard. Une autre personne me faisait part d'une lettre du jeune O'Connell, datée de Gênes le 11 juillet, qui acceptait tout ce qu'on s'était proposé de faire. Puis dans la nuit du 16 au 17, le corps passe à Belley et à Bourg en évitant Lyon, et on envoie une lettre d'excuse au Cardinal fondée sur des ordres très pressants d'Irlande qui hâtent le retour. Je n'en sais pas davantage. Le gouvernement s'est-il opposé à cette démonstration ? Une jalousie nationale n'a-t-elle pas permis aux Irlandais de consentir aux honneurs de la France ? L'excuse alléguée est-elle vraie ou fausse ? Je n'en sais

pas un mot. Quant à prononcer ou à écrire ce que j'avais préparé, je m'en garderais bien. Quand une chose est manquée, elle est manquée, voilà tout. S'il n'y a pas eu force majeure, la conduite des Irlandais est un manque de gratitude et de convenance. Dans le doute, il vaut mieux s'abstenir. En outre, la Providence m'ayant deux fois ôté la parole dans cette occasion, je suis trop superstitieux à son endroit pour aller plus loin. Ce qu'elle fait est bien fait.

Que dites-vous des nouvelles de Rome? Pauvre Pape, il aura bien de la peine! Le travail du parti autrichien et absolutiste contre lui est inouï. Vous n'aurez peut-être pas vu un libelle contre Pie IX, où on le représente à chaque page plus ou moins ouvertement comme un autre Clément XIV. Il est impossible d'être plus noir et plus méchant. Les Jésuites ont désavoué cette production, aucun journal catholique en France n'en a dit un mot. On y voit des pièces extraites de la correspondance du cardinal de Bernis avec le gouvernement français, pièces qui n'ont pu être fournies que par de hauts personnages qui les avaient en dépôt. On écrit de Rome contre Pie IX jusqu'à Voreppe[1]; on sème partout la défiance, la crainte, les plus tristes prévisions. Et de quoi s'agit-il? D'un Pape très doux, très modéré, qui veut détruire dans ses États des abus connus de tout le monde et s'affranchir de la tutelle intéressée d'un pays mêlé à toutes les trames les plus immorales de

[1] Bureau de poste de Chalais.

l'Europe moderne. Sans doute, il y a du péril à réformer en présence d'une faction révolutionnaire aussi ardente que celle des États romains et de l'Italie, mais le péril est plus grand encore à ne pas réformer, et les honnêtes gens, pour ne pas dire les chrétiens, doivent tous leur concours au souverain qui entreprend cette grande tâche.

Chalais, 29 août 1847.

Quelques heures avant l'arrivée de votre lettre du 25, très chère amie, j'avais écrit à M*** en réponse à la sollicitation qu'il m'avait adressée, et certainement votre intervention eût grandement augmenté mon embarras. Mais le siège était fait et la ville brûlée par le départ du courrier. J'ai répondu avec franchise à M*** que les deux articles de l'*Univers* sur sainte Catherine de Sienne, ne me paraissaient pas injustes quoique sévères, et qu'ainsi je ne pouvais m'inscrire en faux contre eux. Une autre raison que je n'ai pas dite à M*** et qui est à jamais décisive pour moi, est la nature de son caractère qui m'interdit de me faire publiquement son chevalier. Je me sens porté à être bon pour lui au coin du feu ; c'est un homme qui a de l'esprit, de l'ardeur, de la foi, qui travaille à des choses sérieuses et utiles ; mais la légèreté de sa parole lui ôte cette confiance sans laquelle on ne saurait se porter garant d'un homme par des pages signées sous les yeux du public. Je suis sûr quand nous en causerons plus au long, que vous viendrez à mon sentiment. Mais quand causerons-nous plus au

long ? Voici que je pars pour Rome une sixième fois. Je n'y pensais pas le moins du monde. Ce sont nos pères qui m'en ont pressé, dans la pensée qu'au bout de six ans et dans l'état où est notre œuvre, il était fort utile de voir le chef-lieu de l'Ordre, notre nouveau Général et aussi de nous faire connaître à Pie IX, destiné probablement à une carrière qui nous donnera lieu de recourir à lui plus d'une fois. Je m'y suis décidé. Mon départ aura lieu du 9 au 15 septembre et mon retour au plus tard vers la fin d'octobre. Je passerai par Turin et Bologne, étant désireux de prier au tombeau de notre saint patriarche à qui je dois tant et que je n'ai pas visité depuis que je porte l'habit dominicain.

Dans l'entre-temps, Mgr de Paris m'a écrit confidentiellement de transférer mes conférences au Carême. J'ai accepté sa proposition, à la condition d'avoir huit dimanches, car j'ai besoin de huit discours chaque année. Mon plan est achevé pour les trois années que je dois consacrer à l'exposition directe du dogme catholique. J'ai tous mes titres enchaînés et j'ai dressé la table générale de mes conférences afin que, l'ayant sous les yeux, j'omette le moins possible des choses qui me restent à dire pour achever cette œuvre. Vous ne sauriez croire combien j'ai été heureux quand j'ai écrit au bout de cette table : Fin. Je voyais le port et toute la suite d'une œuvre si péniblement commencée, il y a quatorze ans, poursuivie au milieu de tant d'incertitudes et de combats, et qui pouvait si facilement périr. Oh ! que de grâces, de tristesses, de lassitudes,

d'épreuves, de découragements, et cependant voici la fin ! Encore trois ans à peine et j'aurai fait ! Je vois d'un coup d'œil l'ensemble de mes pensées, et j'admire Dieu qui a tenu le fil de ce labyrinthe, sans permettre jamais qu'il fût brisé. Je suis comme un homme sauvé du naufrage et qui regarde la mer. Je touche en même temps à un autre souvenir qui m'attendrit. Le 22 septembre prochain, jour de saint Maurice, il y aura vingt ans accomplis que j'ai reçu la grâce du sacerdoce dans la chapelle intérieure de l'Archevêché de Paris. J'espère ce jour-là dire la messe au tombeau de saint Dominique, y remercier Dieu du passé, et lui confier le reste de mes jours. Ce reste ne m'inquiète plus, parce que maintenant peu m'importe ce qui sera fait de moi. J'ai accompli la pensée de ma vie, tout m'est indifférent. Il me suffit que Dieu me soutienne dans sa grâce et ne permette pas que je déshonore la parole que j'ai portée en son nom. Être un bon religieux jusqu'à la fin est ma dernière ambition. J'éprouve un calme suprême que je n'avais pas encore connu. Je vois en pitié bien des agitations de ma vie et je retourne avec reconnaissance vers bien des misères qui m'ont utilement affligé.

Vous savez peut-être que l'oraison funèbre d'O'Connell m'a été offerte une troisième fois et cette fois à Notre-Dame de Paris. Une centaine de jeunes gens sont allés en faire l'instance à Mgr l'Archevêque qui y a consenti de très bonne grâce, quoiqu'assez embarrassé de son refus précédent qu'il a expliqué. Ce sont ainsi les catholiques de France qui rendront le der-

nier hommage au libérateur ; O'Connell se sera couché dans sa patrie entre les acclamations de Rome et de Paris, écho complet du monde entier. Le moment de ce discours dépend aujourd'hui de l'époque définitive où seront placées les conférences. Si Mgr l'Archevêque, dans sa réponse, confirme les offres qu'il m'a faites, je reviendrai à Paris dans les premiers jours de février, j'y prononcerai l'oraison funèbre vers le 10 et reprendrai les conférences à la Septuagésime qui tombe le 20. Si, au contraire, Monseigneur revient sur ses pas, j'arriverai à Paris comme de coutume, et les conférences s'ouvriront le premier dimanche de l'Avent par l'oraison funèbre elle-même. J'attends le dernier mot sur tout cela.

Priez pour le pèlerin et aimez-le toujours. Il vous le rend très fort.

Chalais, 9 septembre 1847.

Tout est terminé, chère amie, j'ai reçu la réponse de Mgr l'Archevêque de Paris. Mes conférences sont transférées à l'époque du Carême et commenceront le dimanche de la Septuagésime, 20 février ; l'oraison funèbre d'O'Connell aura lieu le jeudi 10 du même mois. Il n'y a plus qu'un point à régler, mais sur lequel je suis parfaitement décidé pour mon compte. Mgr l'Archevêque me demande de donner la retraite pascale de Notre-Dame ; or, je regarde cette œuvre très importante fondée par le R. P. de Ravignan, comme une œuvre à part qui ne doit plus être confondue avec celle des conférences. Tôt ou tard, il peut

arriver que les conférences soient interrompues, faute d'un homme suffisamment doué pour ce genre de prédication ; il serait malheureux que la retraite pascale succombât avec les conférences, même momentanément. Il peut arriver aussi que le prédicateur des conférences n'ait pas la force nécessaire pour terminer son hiver par une tâche fort laborieuse, ou qu'il n'ait pas le genre de talent requis pour ce ministère. Dans l'un ou l'autre cas, il est nécessaire que l'œuvre des conférences et l'œuvre de la retraite pascal se suivent sans être désormais confondues. Moi-même, par exemple, bien résolu que je suis à ne pas donner une édition retournée de mes conférences, une fois qu'elles seront closes, je pourrais fort bien plus tard donner la retraite de Notre-Dame, une fois séparée des conférences. Ajoutez qu'une retraite est toujours au fond la même chose, et qu'il ne convient pas de condamner un prédicateur à se répéter tous les ans devant le même auditoire. Je compte être rendu à Rome le 25 ou le 26. J'habiterai à notre couvent de la Minerve où je vous prie de me donner de vos nouvelles. J'ai été bien touché de ce que vous me dites à la fin de votre lettre sur ma vie passée. Vous avez contribué beaucoup depuis quinze ans à la consoler et à aider en moi les directions de la Providence ; aussi je vous nomme tous les jours à Dieu parmi ceux vivants et morts qui m'ont fait le plus de bien et que j'aime le plus.

Remerciez, je vous prie, Alfred de son billet d'adieu ; dites-lui que je prierai pour lui et les siens en plus

d'un lieu de Rome, et qu'il ne manque pas, s'il lui arrive quelque chose d'heureux, de m'en attribuer, sur la totalité, l'atome imperceptible qui m'en reviendra par le désir et le bon vouloir.

La Quercia, 11 octobre 1847.

Quatorze jours passent bien vite à Rome, très chère amie. J'y arrivais le 25 septembre, j'en suis reparti le 9 octobre et me voici vous écrivant un mot de ce couvent de La Quercia que vous connaissez si bien. Tout m'a réussi à Rome au delà de mes vœux. Nos Pères m'ont accueilli avec une confiance illimitée et une grande affection ; on m'a donné pour la France des pouvoirs on ne peut plus amples ; j'y puis dans mon ordre tout ce que le Général y pourrait lui-même et j'ai éclairci bien des difficultés qui me restaient dans l'esprit au sujet de divers points de nos constitutions. Enfin, le Souverain Pontife m'a reçu avec une bienveillance tout à fait capable de m'encourager. C'est un homme d'une physionomie douce, d'un regard ouvert, élevé, pénétrant ; il est simple et calme. Rien ne saurait vous donner une idée de l'empire qu'il exerce sur les Romains, des cris d'enthonsiasme dont il est l'objet et la tranquillité subite qui succède à ces agitations d'une multitude passionnée pour son souverain. On trouve à tout moment dans les rues des groupes de gardes civiques assis aux portes de leurs corps de garde ; des enfants même, imitant leurs pères, se promènent en rang avec des fusils de bois et un air grave qui est vraiment curieux ; les murs

sont placardés d'affiches, de journaux ou de quelque *motu proprio* du Pape, autour duquel la foule se rassemble; mais pas un cri, pas un mot contre qui que ce soit, même contre ceux qu'on semble le plus haïr ou dont on a le plus de raisons de se défier. Une sorte d'allégresse pieuse et contenue règne sur tous les visages ; si l'on entre en conversation avec quelqu'un de ces bons Romains, on voit qu'ils sont fiers d'eux, de leur Pape, de leurs espérances, de leur bonne conduite; c'est un peuple content, et il y a longtemps qu'on n'en a vu. Par-dessous la scène extérieure, il règne à Rome bien des opinions différentes sur l'issue de cet étrange mouvement. Les uns ont la ferme confiance que Dieu a suscité Pie IX et qu'il viendra à bout de ses desseins dans la mesure même où il les a conçus; les autres l'appellent un homme abusé par son cœur, pur, généreux, mais faible et incapable d'être un réformateur et un législateur; ceux-là disent avec un air triste et découragé que le Pape est victime d'une faction qu'il n'a fait qu'armer par ses bienfaits, façon habile qui conduit tout et qui maintiendra le bon ordre jusqu'au jour où elle se croira assez forte pour lever le masque et monter au Quirinal, non plus pour y applaudir et y recevoir la bénédiction papale, mais pour y dicter des lois qui feront passer le pouvoir des mains du prêtre aux mains des séculiers ; enfin, quelques-uns sont incertains, admirent et craignent à la fois. Pour moi, chère amie, que vous dirai-je? Passant d'un jour, mon opinion ne saurait être fondée que sur des instincts

des désirs, des impressions. Il est certain qu'une réforme était nécessaire et que le Pape, quel qu'il fût, entouré d'hommes pour qui les abus sont à la fois des intérêts puissants et des traditions sacrées, ne pouvait rien pour réformer sans une puissance prise en dehors de l'administration. Cette puissance est venue à Pie IX du cœur de son peuple, et il est aujourd'hui le maître absolu de Rome. Qu'il voulût pendre aux portes du Quirinal quiconque lui fait obstacle, personne ne bougerait un doit pour s'y opposer, sa force est au-dessus de tout. Mais est-elle d'une nature durable? Le soutiendra-t-elle dans son œuvre jusqu'à la fin? S'arrêtera-t-elle où il s'arrêtera? Et lui-même discernera-t-il la mesure de ce qu'il doit donner pour ne trahir ni son peuple ni sa couronne? C'est là la question. Sa tâche paraît supérieure aux forces humaines, mais avec Dieu il a plus qu'il ne faut pour l'accomplir. Le prestige qu'il exerce tient à l'action combinée de son cœur et de la volonté divine sur un peuple qui est bon, qui aime l'Église et qui ne demandait qu'un souverain capable de le délivrer d'abus séculaires. Sans doute, il y a dans ce peuple des êtres mauvais; bien des yeux pervers sont attentifs et attendent le moment de le pousser au-delà de ce qu'il veut, mais je ne crois pas qu'ils y parviennent un jour. La seule scène qui se soit passée sous mes yeux est celle de l'établissement de la municipalité romaine par un *motu proprio* du Pape. On s'est porté en foule et en ordre au Quirinal pour remercier le Saint-Père, les rues se sont illuminéees, la joie est sortie de son

repos et elle y est rentrée instantanément avec la bénédiction papale. Il en sera de même à chaque acte de réforme et cela peut durer dix ans. Le peuple dit au Pape : — Il n'y a que vous qui voulez notre bien, faites-le et soyez tranquille ; du reste, prenez votre temps. — Voilà la position respective de ces deux grandes choses : Pie IX et le peuple romain. C'est un prince sincère en présence d'un peuple sincère.

Je quitte la Quercia demain soir pour Florence et je serai rentré à Chalais du 20 au 25. Ma station de Toulon commencera le dimanche 7 novembre. Écrivez-moi auparavant à Chalais, si vous le pouvez, et donnez-moi des nouvelles de l'accident arrivé a M. Swetchine ; j'espère que tout est terminé. J'ai bien prié pour vous dans les sanctuaires que Dieu m'a fait la grâce de revoir. Adieu, chère amie.

Toulon, 9 novembre 1847.

Je suis arrivé à Toulon, chère amie, dès le 3 au matin, et ma première conférence a déjà eu lieu dimanche dernier. Tout me fait espérer que cette station ne sera pas sans fruits.

Vous me demandez des renseignements précis sur la position de quelques-uns de vos amis à Rome, relativement à Pie IX ; il ne m'est aucunement difficile, comme vous le pensez, de vous satisfaire ; si j'avais de la réserve à votre égard, ce serait uniquement par la crainte de vous causer une peine inutile. Ces hommes ont pris hautement à Rome une position hostile au Pape et à tout le mouvement dont il est

l'auteur. Ils ne s'en expliquent pas seulement en conversation, mais encore en public, et à tel point, que le Pape a dû charger le R. P. Ventura de voir M***, et de le prier en son nom de s'abstenir au moins de démonstrations semblables. C'est le P. Ventura qui m'a certifié lui-même la commission qu'il avait reçue du Souverain Pontife et qu'il a en effet accomplie. J'ai vu moi-même un instant M***. Je l'ai trouvé vieilli et abattu, il m'a dit d'un ton triste : — Le pouvoir est sorti des mains qui devaient le retenir, le Pape est on ne peut plus affligé. — C'est la tournure que prennent ceux des adversaires qui ne veulent pas, dans leur opposition, abdiquer le respect qu'ils vouent au Pape comme chef de l'Église. On le suppose entraîné par une faction contre laquelle il n'ose plus lutter.

Au premier coup d'œil on est étonné que quelques hommes aient gardé si peu de mesure à l'égard d'un Pape entouré d'un hommage unanime, mais ce manque de réserve s'explique par la grandeur du coup que l'élection et la conduite de Pie IX ont porté à leur politique. Ces hommes s'étaient persuadés que la société moderne était une chimère irréalisable et qu'inévitablement, un peu plus tôt ou un peu plus tard, l'Europe retomberait sous le régime du pouvoir absolu. Tous leurs plans depuis 1814 étaient dressés sur cette idée fondamentale, et le grand mouvement de 1830, loin de les éclairer, n'avait servi qu'à les affermir dans leur opinion à cause des désordres et des misères dont la France, l'Espagne et le Portugal présentaient le spectacle. La chute de M. de La Men-

nais, l'Encyclique qui en avait été l'occasion, leur faisaient croire que les doctrines constitutionnelles avaient été réprouvées du Saint-Siège, et s'ils bégayaient avec M. de Montalembert les mots de liberté, c'était là un accident sans conséquence, d'autant plus que jamais une ligne sortie de leur plume n'avait sanctionné l'usage fait de cette arme nouvelle et dangereuse. Jugez de ce qu'a dû être dans leur esprit l'apparition de Pie IX. Ils ont été francs, voilà tout. Quelques vieillards, reste obstiné de 1814, n'ont pu faire taire au nom de la prudence leur amour-propre profondément blessé. Le vase s'est ouvert sous le coup de la Providence. Ils ont manqué d'habileté parce qu'ils ont manqué de vertu, et que, dans de telles occasions, lorsque l'homme est renversé de toute sa hauteur, il ne lui reste pour se relever qu'un regard tranquille et profond sur Dieu.

Voilà dix ans passés que j'étudie de tels hommes. Je les ai étudiés en France, à Rome, partout où j'ai habité assez de temps pour saisir leur marche et leur physionomie. Les derniers scrupules qui me restaient à leur égard se sont évanouis dans les quinze jours que je viens de passer en Italie. Quelle que soit la régularité des individus, je ne puis accepter pour moi, bien moins encore pour l'Église, la solidarité de leurs pensées, et j'estime funeste pour l'avenir de la chrétienté tout ce qui tendrait à mettre leur cause sur la même ligne que la cause de l'Église universelle. Je ne pense point que Pie IX médite contre ce genre d'adversaires quelque coup d'État, il se con-

tentera de les tenir à leur place sans préjugé ardent. Prendront-ils d'eux-mêmes une nouvelle route ? Chercheront-ils à racheter tant de fautes qui, depuis trente-trois années, ont réveillé tant d'animosité ? Je le souhaite sincèrement, mais je n'y croirai que sur de bonnes preuves. Jusque-là, je me retirerai plus que jamais au dedans de l'Église, dans ce tronc divin où se rattache tout ce qui n'est pas séparé, mais dont les rameaux ne portent pas tous la sève à un point qui implique la solidarité absolue du tronc avec eux.

Je serai ici jusqu'au 5 ou 6 janvier ; après quelques jours de repos pris à Chalais en passant, je vous arriverai à Paris vers la fin du même mois. Tenez-moi un peu au courant de votre commencement d'hiver, songez que je suis à deux cent vingt lieues, ce qui est bien loin, malgré les olives et le soleil fort beau qui achève de les mûrir.

Toulon, 25 décembre 1847.

C'est le jour même de la naissance de Notre Seigneur, très chère amie, que je veux vous remercier de votre lettre du 29 novembre et vous offrir mes souhaits pour l'année qui s'ouvre. Je demande à Dieu qu'elle vous apporte beaucoup de grâces et de consolations, celle en particulier que vous souhaitez le plus. Ma station de Toulon finira le second jour de 1848. Dieu l'a bien bénie. L'auditoire a été constamment nombreux, attentif, recueilli, plein de respect et de sympathie ; la vérité, d'après tout ce que j'entends,

s'est ouvert un chemin dans bien des âmes. Nous avons eu à poste fixe les amiraux, une bonne partie des officiers de marine et une multitude de fonctionnaires de toute sorte; en aucune ville je ne crois avoir eu plus d'auditeurs sérieux et capables d'entendre, et voici la fin ! Comme toutes ces stations s'enchaînent et passent vite ! Le jour de Pâques 1850, dans deux ans et trois mois, les conférences de Notre-Dame seront terminées et probablement avec elles toutes les autres; car il me sera bien difficile de poursuivre dans le même genre, toutes mes idées principales étant fixées par la presse, et il me semble d'ailleurs que l'écrivain aura des droits pour succéder au prédicateur. Nous verrons alors, si toutefois nous verrons.

Votre lettre du 29 novembre contient de bien bonnes réflexions, quoique toutes ne me paraissent pas d'une justesse sans réplique. Sans doute la religion est universelle, elle peut vivre sous tous les régimes, mais il y a un régime qui lui est plus naturel et où sa subsistance exige moins de miracles de la part de Dieu. Quand je jette les yeux sur l'histoire de ces dix-huit derniers siècles, je suis frappé d'une chose que je veux vous dire, c'est que partout où le despotisme civil a fermement prévalu, le christianisme véritable, c'est-à-dire catholique, s'est à peu près éteint. Le Bas-Empire a amené pour conclusion finale le schisme grec, tandis que l'Église occidentale, se fortifiant sous le régime très agité des peuplades barbares et de la

féodalité, a maintenu son indépendance et sa vie. Avec la diminution des libertés civiles et politiques de l'Europe, commencée dès le xvᵉ siècle, une partie de l'Occident s'est détachée du Saint-Siège, le reste a langui de moment en moment sous les étreintes du gallicanisme, puis du joséphisme, et on voyait venir l'heure où s'accomplirait la prédiction de Benoît XIV au sujet d'un concordat qu'on lui reprochait : « Remercions Dieu qui permet encore aux princes de souhaiter des concordats ; un temps viendra où on les priera d'en accepter et où ils n'en voudront même plus. » En Chine, au Japon, en Russie, en Suède, c'est le despotisme consolidé qui arrête toute propagation de la foi catholique, tandis qu'on la voit renaître en Angleterre et s'étendre aux États-Unis d'Amérique. Que peut une force spirituelle là où toute manifestation en est impossible? Sans doute elle peut produire des martyrs, mais outre que les martyrs sont une exception, un miracle réel, les martyrs ne meurent que pour conquérir la liberté de la foi. Constantin fut le fils légitime de trois siècles de martyrs. On dira que la liberté de la foi peut exister sans la liberté civile et politique. Quelques jours peut-être, mais longtemps? y en a-t-il des exemples? La servitude civile et politique ronge les âmes, elle les affaiblit jusque dans l'ordre religieux, elle donne le vertige de l'idolâtrie à Bossuet lui-même. Il se forme un épiscopat lâche et adorateur du pouvoir qui transmet au reste du clergé une timidité mêlée d'am-

bition, double poison d'où sort la bassesse et bientôt l'apostasie. Hélas! dans nos jours mêmes, que les cœurs généreux sont rares! Combien y en a-t-il parmi nous de prêts pour la mort! Je vous avoue que tout m'échappe, si le mouvement actuel du monde a d'autre but que l'affranchissement de l'Église par la chute générale des despotismes. Si Dieu ne travaille pas à cela à l'heure où je vous écris, je ne vois plus rien et n'entends plus rien. Grand Dieu! où allons-nous donc si nous n'allons pas là? La vérité a souffert de tout et de tous, j'en conviens, mais n'est-ce pas parce que l'oppression se glisse en tout et en tous? Il me serait très pénible d'admettre qu'entre les périls anciens et les périls nouveaux il n'existe d'autre différence que la différence d'un aveuglement à un autre et d'un engouement passé à un engouement actuel. Les Guelfes et les Gibelins ne différaient-ils que par une sorte de ritournelle? Ceux qui criaient vive Grégoire VII! et ceux qui criaient vive Henri IV! ne chantaient-ils que deux variantes de la même chanson? Aujourd'hui la question est plus complexe. Le vive Pie IX! n'a pas sur toutes les lèvres le même sens, mais les hypocrites ne comptent pas dans les grands mouvements de l'humanité. Ah! si de Palerme à Turin, si de Bologne à Paris, si de Constantinople à Londres, si de Gênes à New-York on crie vive Pie IX! c'est que les entrailles du genre humain ont tressailli sincèrement, c'est qu'elles sont émues d'un Pape qui vient à leur secours et qui apporte dans la question de

l'affranchissement et du renouvellement moral des peuples, le poids de la plus haute autorité qui soit au monde.

Quand vous écrirez au comte Boleslas Potocki, veuillez lui présenter mes compliments et mon souvenir.



ANNÉE 1848

Chalais, 20 janvier 1848.

Me voici encore une fois, chère amie, sur le point de vous revoir. J'ai terminé mon séjour dans le midi par un discours à Marseille, où l'on m'a fêté avec un enthousiasme vraiment extraordinaire ; j'ai reçu plusieurs députations de trois à quatre cents personnes. Au Cercle religieux, ces bons jeunes gens se sont précipités sur moi, et il n'y en a pas un qui n'ait voulu me serrer la main avec effusion. Je n'avais jamais vu cela. Mgr Mazenod m'avait logé à l'évêché, dans ce même évêché où, dix-sept ans auparavant, je m'étais trouvé avec M. de La Mennais et Montalembert en allant à Rome. J'ai été très content de Mgr Mazenod. Tout le clergé a été cordial on ne peut plus. Au sortir de Marseille, à Arles, j'ai rencontré le mistral et la neige. Le mistral m'a quitté à Valence, mais la neige couvre toutes nos Alpes, y compris Chalais bien entendu. Cependant le soleil est déjà chaud et nous avons eu hier une charmante après-midi, jusqu'à trouver du plaisir à laisser ma fenêtre ouverte. C'est la première fois que je passais à Chalais un moment d'hiver ; j'ai été heureux de voir que le froid, même au cœur de janvier, y était moins vif qu'à

Nancy, par exemple, et beaucoup moins long. Malgré la montagne, nous jouissons du bénéfice de notre latitude. Chalais prend de plus en plus une bonne tournure sous tous les rapports ; les ouvriers y achèvent en ce moment une fort convenable bibliothèque, et après la campagne de l'été prochain, nous en aurons fini avec nos travaux de restauration. Ce sera la dixième année de notre œuvre, et quoique nous soyons bien petits encore, j'admire que nous soyons parvenus où nous sommes. Partout où j'ai passé, j'ai vu que le clergé s'intéresse de cœur à notre établissement ; on le croit sérieux et utile, et il n'inspire aucun ombrage. Je viens de lire les deux discours de M. de Montalembert sur les affaires d'Italie et de Suisse, et je lui en ai adressé mes félicitations. Le premier a été suivi d'une très heureuse manifestation de la Chambre des Pairs en faveur du Pape, et le second a donné lieu à une manifestation plus énergique encore contre les doctrines du radicalisme, si ouvertement prêchées en France dans l'année qui vient de s'écouler. C'est un double et important succès.

M. l'Archevêque de Paris m'a écrit. Il me dit avoir invité les fils d'O'Connell à assister à l'oraison funèbre de leur père à Notre-Dame et m'annonce un auditoire immense.

Je me réjouis bien de vous revoir. C'est le 30 au soir que je quitte Chalais, et j'arriverai à Paris le 2 ou le 3 février, selon l'état des chemins. Priez Dieu pour que son ange soit avec moi et croyez bien au cœur que je vous apporte, encore qu'il ne se soit jamais absenté.

Paris, 11 février 1848.

Merci, chère amie, je vais bien, seulement ma voix est presque éteinte. Cela passera très vite. L'éloge d'O'Connell paraîtra tout entier dans l'*Univers* de dimanche matin ; la révision de la sténographie m'occupe outre mesure, et je ne pourrai vous voir que dimanche malgré votre clôture. Nous avons eu hier soir un dîner touchant à l'hôtel Lambert [1]. Ce soir réunion au Jardin d'hiver [2]. C'est une fête. Les cœurs se relèvent ; mais j'ai bien des choses à vous dire. Adieu.

Paris, 16 mars 1848.

Mille remerciements, chère amie, de m'avoir envoyé la lettre que je vous renvoie ; je n'ai pas reconnu la main, mais le lieu et l'âme. Ma pensée, grâce à Dieu, a pris toute son assiette, et le temps achèvera de la lui donner. Avant tout il faut combattre la peur en ne reculant devant aucun devoir. Pour la première fois peut-être je fais à Dieu de grands sacrifices ; tout jusqu'aujourd'hui a été dans le sens de mes goûts, mais à l'heure qu'il est, je remonte le sens propre et j'abandonne ma vie dans toute la force de l'expression contre mon vouloir pour le vouloir de Dieu. Cela sera ma consolation si je péris, et je me la suis préparée comme la planche

[1] Chez le prince Czartoryski.

[2] C'était le seul local que l'on eût trouvé assez vaste pour recevoir la foule qui voulait se presser autour des fils d'O'Connell et du P. Lacordaire réunis.

dans le naufrage. Priez pour moi et pardonnez-moi de vous voir si peu. Le temps s'est coupé les ailes pour tomber plus vite [1]

Paris, 30 juin 1848.

M. Nicolas [2], chère amie, demeure tout simplement à Bordeaux où il est juge de paix. En lui écrivant avec son titre, la lettre lui arrivera certainement.

Nous vendons depuis quelques jours jusqu'à dix mille numéros de l'*Ère nouvelle* dans les rues, et de nouveaux abonnements viennent en grand nombre. Il y a, en même temps, un redoublement de colère et de lettres anonymes contre nous. C'est une vraie bataille, la plus drôle du monde, tout en étant fort sérieuse. Les uns nous disent : Votre journal est le plus honnête journal du monde, nous nous y abonnons. — Les autres crient : Votre journal est affreux, horrible, sans-culotte. — Il faut, chère amie, ne rien faire ici-bas et encore on n'est pas sûr d'y vivre tranquille, même en n'y faisant rien. Des libraires de Rouen, d'Orléans et d'autres villes nous prennent chaque jour jusqu'à cent et deux cents exemplaires qu'ils vendent je ne sais à qui. Je suis persuadé qu'un

[1] La correspondance du P. Lacordaire s'interrompt ici d'une façon très regrettable mais par une raison fort simple, c'est que le P. Lacordaire passa tout ce temps à Paris ; c'est dans ses lettres à ses amis de province que l'on trouvera l'expression de ses sentiments sur la première phase républicaine de 1848.

[2] Auteur des *Études sur le Christianisme*, appelé en 1849 dans l'administration du ministère des cultes, et depuis conseiller à la Cour d'appel de Paris.

autre homme que moi se rirait bien de toutes les fureurs qui se jettent sur notre miel comme des guêpes. Je crois finalement que cette dernière comparaison explique ce qui se passe, et je n'y pensais pas du tout avant de l'écrire.

Parmi mes nouveaux amis, inscrivez M. Madrolle. Il est venu me voir l'autre jour, m'a embrassé tendrement et enfin m'a donné un papier sur la mort de notre pauvre Archevêque, qui contenait, selon lui, la plus belle chose du monde. Malheureusement nous n'avons pu l'imprimer.

Adieu, chère amie, tout à vous bien respectueusement.

Chalais, 16 juillet 1848.

Mes vacances, très chère amie, touchent déjà à leur terme. Je pars demain pour Nancy où je ne passerai que quelques jours, et je serai de retour à Paris du 25 au 27. Les affaires du journal paraissent en bonne voie. Nous avons obtenu pour le cautionnement un délai qui va jusqu'au 1er août.

Chalais est magnifique. Notre église a été complètement restaurée à l'intérieur, dans un système de grande simplicité, mais qui est vraiment pieux et du meilleur effet. L'hospice pour les étrangers est aussi terminé.

La communauté est toujours animée du meilleur esprit. Il me semble impossible que Dieu ne bénisse pas jusqu'à la fin ce petit germe issu de sa miséricorde, j'aurais bien voulu ne pas m'en séparer, mais

je ne fais plus ce que je veux. Jamais je n'ai mieux senti que l'homme n'est qu'un captif ou un voyageur. Du reste, je suis bien loin encore d'égaler en cela notre patriarche saint Dominique qui a passé sa vie en courses à pied de cinq à six cents lieues. Nous ne sommes que des nains et c'est pourquoi nous croyons faire de grandes choses et souffrir beaucoup.

Je me réjouis de vous revoir bientôt. Dieu permet au moins que mon pèlerinage soit consolé par quelques âmes comme la vôtre, et j'en sens plus que jamais le prix à mesure que j'avance dans la solitude de cette vie. Au revoir donc, au revoir, Dieu sait pour quelles choses et pour combien de temps !

Chalais, 15 septembre 1848.

Il est vrai, chère amie, que je vous ai quittée un peu brusquement, mais une fois l'affaire de l'*Ère nouvelle* heureusement conclue, j'ai voulu par mon départ y mettre immédiatement le sceau [1]. La rapidité n'est pas la précipitation. Depuis huit jours, dans la prévision de ce qui devait arriver, j'avais vu tous mes amis, vous, Montalembert ; j'avais réglé mes intérêts dans le plus petit détail, et il m'était facile alors, l'heure venue, de partir comme une hirondelle, quoique avec le regret de ne pas vous revoir. J'avoue que mon parti pris, je suis prompt à l'exécuter. Mais certes, j'avais mis assez de temps à cette dernière

[1] Le P. Lacordaire avait quitté la direction de l'*Ère nouvelle* et le journal demeurait plus particulièrement placé sous la responsabilité de M. Ozânam.

affaire, puisque depuis quinze jours je ne m'occupais pas d'autre chose.

Vous avez raison, chère amie, l'horizon s'obscurcit à vue d'œil, quoique les éléments de force et de sécurité soient très grands à Paris depuis les journées de juin, et qu'il se fasse dans les esprits du côté du vrai une assez vive inclinaison. Mais il y a des éléments si divers en présence, un tel équilibre des passions et des partis, si peu de nouveauté applicable dans les pensées de ceux qui nous dirigent, qu'on ne peut bien concevoir comment un ordre stable sortirait de tout cela sans une lutte qui éliminera définitivement quelques-uns de tous ces éléments incompatibles. Notre société est composée de trois ruines, d'une résurrection et d'une chimère. Les trois ruines sont l'Empire, la Restauration et la Révolution de 1830 ; la résurrection est la République conventionnelle ; la chimère est le Socialisme. Jetez par là-dessus une ignorance presque universelle de la foi religieuse, une foule de préjugés anti-chrétiens, une peur effroyable du vrai quand il touche à Dieu, et vous aurez la notice exacte de nos maux. Mais prenez-y garde, nous avons trois choses pour nous : la lumière produite par cette accumulation suprême de désordres et de ruines ; la sainteté d'une multitude d'âmes qui ont conservé une foi sans égale dans le monde ; l'état de l'Église qui exige un secours extraordinaire de Dieu. Vous pouvez donc poser comme un axiome que nous serons sauvés. Tout ce qui précède depuis soixante ans n'est que le préliminaire de notre salut,

et lorsqu'on étudie la marche de la Providence dans ce laps de temps, on éprouve un saisissement d'admiration qui n'est égalé que par la certitude du succès final. Nous serons sauvés. Comment, quand, par où ? Ce serait sans doute une prophétie très agréable à vous communiquer, mais d'ordinaire c'est ce qu'on ne sait qu'au dernier moment. Il est manifeste que nous passerons par une bataille gigantesque, dont celle de juin n'est que le prélude. Je dis que cela est manifeste, parce que, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, la rencontre et l'entassement de matériaux contradictoires amènent inévitablement une explosion. Nous l'aurons donc, mais ce qui en sortira, voilà le secret de Dieu quant aux hommes et quant au temps. Si la République doit mourir, Henri V en est l'héritier présomptif et nécessaire ; et je ne vous le dis pas pour me ménager, le cas échéant, la grande aumônerie, car l'essai que j'ai fait de la vie politique me suffira bien pour mille ans et un jour. Vous ne sauriez croire combien je suis heureux d'avoir échappé au péril, tout en ayant fait dans mon âme et conscience tout ce que je pouvais pour le moment qui m'a pris à la gorge. Si je m'étais abstenu tout à fait, c'eût été une prudence voisine de l'égoïsme ; en me jetant dans le feu, je me suis bien un peu brûlé, mais en acquérant le droit de ne pas devenir tout à fait cendres et de mettre quelques gouttes d'huile sur mes blessures. Si ce n'était pas Dieu qui a tout ménagé, je me croirais un homme passablement profond. Voyez-vous, quand tout sera écroulé,

Assemblée, République, Constitution, le vulgaire disant : — Ma foi ! ce père a été plus fin que nous, il a vu de loin.

Ne rions pas, chère amie, le temps est si grave ! Mais consolons-nous dans les certitudes bienheureuses de notre foi. Rien n'est plus grand dans le monde que l'édifice chrétien : Dieu a diminué tout le reste et nous sommes comme une cathédrale debout et vivante dans une solitude dévastée. Que si Dieu prend en pitié les restes de notre vie, nous aurons vu avant de mourir les miracles de sa droite, nous aurons cru en lui dans les mérites de l'obscurité et dans les joies de la lumière. Une de mes douleurs à Paris, c'était que la mort me surprendrait loin de mes frères, sous l'habit du journaliste. Mais ici sous ce vieux toit consacré depuis des siècles, à mon poste, entre les bras des nôtres, j'attendrai pacifiquement la tempête, et si elle doit monter jusqu'à nous, notre ruine, notre exil ou notre mort sera la suite ou la fin d'un bon pèlerinage.

Je souhaite bien de vous voir aussi, loin du cratère, loin des éruptions quotidiennes. Donnez-moi de vos nouvelles, quelle que soit votre retraite, et conservez-moi partout la vieille affection que je vous garde.

Chalais 24 octobre 1848.

Il faut vous dire que je suis très occupé d'achever l'édition de mes Conférences de cet hiver ; grâce à Dieu, ce travail touche à son terme. Vous ne sauriez

croire la différence qu'il y a de corriger une sténographie le lendemain ou six mois après, j'en suis tout ébahi. On n'est plus sous le feu de l'inspiration, on se voit comme mort et on a grand'peine à ressusciter. Néanmoins, je continuerai à ne plus les publier immédiatement, car, d'un autre côté, on gagne en ordre et en exactitude; le style est plus châtié, moins heurté ; on supplée à des oublis ; il y a plus de travail, mais un meilleur résultat.

Mgr l'Évêque de Dijon me presse de lui tenir parole pour l'Avent que nous touchons; son clergé le désire et son conseil a été unanime à tenir les engagements pris au sujet de notre établissement à Flavigny, entre Dijon et Montbard, dans une ancienne et belle abbaye de Bénédictins. Flavigny sera juste à égale distance de Chalais et de Nancy, non loin de Recey, où je suis venu au monde. Cette troisième maison compléterait le nombre nécessaire pour notre érection en province qui aurait ainsi lieu en 1849, dix ans après ma prise d'habit à Rome, le 9 avril 1839. Il est probable que j'irai à Dijon. La station aurait lieu du 3 décembre au 21 janvier, après quoi je me rendrai à Paris si le nouvel Archevêque m'appelle[1]. Je n'ai encore eu avec lui aucune relation, sauf une visite lors de son séjour préliminaire à Paris. Je crois qu'il est bien disposé, mais il est possible qu'on travaille contre moi et selon ma coutume je ne ferai rien pour m'y opposer. J'ai toujours remis mes affaires entre les mains du bon

[1] M. Sibour, précédemment évêque de Digne.

Dieu et je m'en suis trop bien trouvé pour changer de politique.

Dites-moi donc dans quel but a eu lieu la prise de possession de l'*Ami de la Religion* par MM. Dupanloup, de Ravignan, de Montalembert, de Falloux, de Champagny. Quel que soit le but de ces messieurs, je vois avec joie le développement de la presse catholique. Vous savez que l'*Ère nouvelle*, malgré sa démocratie fort avancée, se soutient bien. C'est une ligne bien autrement tranchée que celle que je suivais. Ma foi démocratique n'était pas assez robuste pour aller aussi loin que mes continuateurs et peut-être était-ce un inconvénient. Maintenant, je n'en suis plus responsable.

Vos réflexions sur le danger d'un retour monarchique sont justes et profondes. Les rois, depuis trois siècles, sont d'un aveuglement si miraculeux qu'il est difficile d'espérer leur conversion, et d'ailleurs la royauté a des bases bien fragiles en France, mais la république en a-t-elle davantage ? Notre sol politique est ruiné, la nation s'y retourne comme elle peut et d'un coup d'épaule il ne lui en coûte pas plus de passer à droite qu'à gauche. Je n'ai donc pas foi dans un long avenir monarchique ; si la France y revient, ce sera probablement une simple étape. L'Europe ni la France ne sont mûres pour une fondation durable si jamais nous devons revoir, nous et nos descendants, une époque de fondation.

Vous savez que tout en quittant la direction de l'*Ère nouvelle*, j'ai laissé dire que j'y tenais encore et que

j'y collaborerais dans la mesure où me le permettraient les occupations de mon ministère. Pensez-vous que je doive rompre clairement ce dernier lien ou m'en rapporter au temps pour qu'on sache l'entière cessation de rapports où je suis avec mes anciens collaborateurs? C'est une question assez délicate où votre avis me serait précieux. Il est bien entendu que tout se passerait dans les formes les plus convenables.

Pour mon goût, j'aime mieux, n'ayant plus la responsabilité de l'*Ère nouvelle,* garder le secret de mes jugements pour moi. Les catholiques de France se séparent nettement aujourd'hui en deux nuances : l'une favorable à une restauration de la monarchie, l'autre acceptant avec sincérité le gouvernement républicain. Or, il serait très malheureux, ainsi que l'indiquait le *Correspondant* dans son numéro du 25 octobre, que le clergé et les catholiques de France, pour qui la révolution de février a été si miraculeusement généreuse et qui ont répondu avec reconnaissance à ce mouvement de générosité populaire, vinssent à changer cette bonne situation par une conduite qui laissât percer des arrière-pensées. Une volte-face déshonorerait les catholiques de France et ne permettrait plus de voir en eux que les humbles valets de tous les avènements favorisés du sort. Pour ma part, j'ai accepté sincèrement la république sans avoir pour elle aucune passion préexistante ou survenue; mais, quoi qu'il arrive, je dois respecter ce que j'ai fait. Dieu s'est servi de moi dans la presse et

à la tribune pour fonder le parti catholique et libéral en France. Il est vrai que j'ai craint d'aller trop loin, de contracter des solidarités dangereuses, et que j'ai quitté promptement la presse et la tribune pour revenir à mon ministère religieux ; ç'a été là un acte de prudence légitime, non une rétractation. J'ai laissé le camp à de plus jeunes et à de plus hardis que moi ; ils le défendent sous leur propre responsabilité, et je ne dois rien faire légèrement qui tende à les affaiblir ou à les diviser.

Adieu, chère amie, je quitte Chalais le 25 pour me rendre à Dijon.

Chalais, 7 novembre 1848.

J'ai reçu en même temps, chère amie, votre lettre du 4 novembre, une de Montalembert et une troisième de M. de Falloux. Je vous réponds à tous trois sans différer.

Montalembert m'affirme qu'il n'avait pas pensé à moi dans sa seconde lettre à l'*Ami de la Religion*. Cette assurance me suffit, puisque c'était la supposition d'une attaque publique et imprévue de sa part qui m'avait profondément affligé. Il a donné lieu, je crois, à plus d'une personne, soit en France, soit à l'étranger, de me croire coupable de ce dont il accusait les rédacteurs d'un journal fondé par moi [1], mais ceci est un mal très secondaire et probablement peu étendu. Fût-il plus sérieux encore, je crois comme vous, chère amie, qu'il vaut mieux ne pas mettre le public sur la

[1] L'*Ère nouvelle*.

voie de cette question. Dieu sait que j'ai horreur de l'occuper de moi, et qu'aujourd'hui plus que jamais je désire rester dans le silence. Mon vœu n'est donc pas que rien soit fait de la part de Montalembert, à moins d'une évidente nécessité qui viendrait à surgir, comme si par exemple quelque feuille publique et autorisée venait à m'incriminer par suite de sa lettre à l'*Ami de la Religion*. Dans ce cas, je m'en rapporte à lui et je ne lui en parlerai même pas dans la lettre que je vais lui écrire après avoir achevé celle-ci. Ainsi que je l'exprime à M. de Falloux, je ne comprends pas, entre autres choses, la levée solennelle de boucliers qui vient d'avoir lieu. L'*Ère nouvelle* pouvait mériter des critiques, mais non qu'on tirât une sorte de canon d'alarme à ébranler la chrétienté. Il m'est douloureux de voir des amis entrer dans cette voie d'accusation où je n'avais rencontré jusqu'ici que des esprits médiocres et jaloux, prêts à voir des hérésies dans toute opinion qui n'est pas la leur et dans tout homme qui les gêne et leur déplaît. C'est un rôle qui n'aboutit qu'à la discorde. A quoi sert, par exemple, à quelques *ultrà* d'avoir cherché à ruiner l'abbé Rosmini en Italie? Le voici appelé à Rome et eux en disgrâce. A quoi bon avoir traité M. Rossi comme le dernier des misérables? Le voici premier ministre du Pape Pie IX et associant peut-être son nom au salut de la papauté au XIX[e] siècle. Était-ce à nous à commencer une guerre contre des catholiques honorables qui nous rendent le service d'être plus démocrates que nous ne le sommes, et de prouver au

monde que l'Église peut accepter avec sincérité toutes les formes de gouvernement? Mais enfin, chère amie, c'est un malheur auquel il faut se résigner, en rendant grâce à Dieu d'avoir sauvé entre nous les affections.

Je vous remercie de la part de bon génie que vous avez prise à cette affaire. Votre amitié vous a bien inspirée comme de coutume, et il ne faut jamais vous en défier. Pour moi, j'aime mieux m'être trompé, puisque j'ai acquis une certitude plus grande que je ne l'aurais eue des véritables sentiments de mes anciens amis. Vous savez combien je suis le vôtre, et jamais je ne vous l'ai dit avec plus de reconnaissance pour Dieu.

Dijon, 14 décembre 1848.

Je puis enfin, chère amie, vous donner une bonne nouvelle. Depuis huit jours, sept de nos religieux venus de Chalais, sont en possession de Flavigny où j'ai transféré le noviciat simple de notre province, les études seules restant à Chalais comme par le passé. Nos frères ont été accueillis à merveille par le clergé ; la plupart des curés du voisinage sont déjà venus les visiter; on leur a apporté de toutes parts des sacs de pommes de terre, de navets, de farine, puis du vin et de l'huile; la population de Flavigny, bourg de douze cents âmes, est allée à leur rencontre; enfin, on les a accablés de bienveillance et de services. Quoiqu'on connaisse à Dijon notre établissement, la presse hostile ne s'en est pas encore plainte. J'ai déjà fait deux

voyages à Flavigny. La situation est très belle, les bâtiments vastes sans l'être trop, les jardins on ne peut plus agréables; le tout est en vedette sur les anciens remparts de la ville et dominant une vallée qu'arrose la petite rivière l'Ozerain. Nos frères y sont gaiement dans toutes les petites privations d'une chose qui commence. Ils n'ont, par exemple, que huit chaises qu'ils portent partout avec eux, à la chapelle, au réfectoire, dans la salle des récréations, dans leur cellule. Car, il faut vous dire qu'on ne trouve rien à Flavigny et presque rien à Semur, ville la plus voisine; les chaises sont commandées, mais non faites. Heureusement il y a un bon menuisier qui nous a dressé en deux jours un autel fort convenable, et le bon Dieu a été le premier passablement logé.

Le chemin de fer de Paris à Dijon passe à deux ou trois kilomètres de Flavigny, ce qui me fait espérer que vous y viendrez. Enfin, chère amie, nous n'avons qu'à bénir Dieu qui se montre si prodigue à notre égard. Unissez-vous à nous pour le remercier dans votre cher petit sanctuaire.

Malgré les préoccupations politiques, mes conférences se sont ouvertes heureusement et nous aurons constamment, je crois, un auditoire nombreux et sérieux.

Louis-Napoléon a eu ici et dans tout le département une majorité hors de toute proportion ; les nouvelles qu'on reçoit des pays voisins donnent le même résultat. Il me paraît donc certain que nous l'aurons comme Président, et comme la position présidentielle

serait sa mort au bout de six mois, il me paraît aussi très probable que son parti le poussera très vite plus haut, d'autant que le droit de l'Assemblée Nationale. aujourd'hui qu'elle a achevé la Constitution, est très contestable. On appellera donc une autre assemblée sur laquelle on s'appuiera pour rétablir le trône en faveur de la dynastie napoléonienne, sauf la résistance des républicains de toutes couleurs et les hasards dont la Providence se réserve le secret. J'ai voté pour le général Cavaignac, afin de pouvoir être pur de tous les maux probablement cachés dans cette combinaison. L'autre avait aussi ses chances, mais elles étaient naturelles et inévitables, ce qui est bien différent.

Adieu, chère amie, que Dieu veille sur vous. S'il arrive quelque chose, écrivez-moi, et en dehors de toutes choses écrivez-moi encore. Je n'ai rien reçu de vous depuis longtemps, quoique je vous aie écrit en même temps qu'à Montalembert et à M. de Falloux.

Je ne vous dis rien du Pape. J'espère qu'il viendra en France où il nous ferait du bien et où il s'en ferait à lui-même. Sa fuite est bien heureuse pour lui, par conséquent pour nous.

Mille tendresses respectueuses et mille vœux pour ce grave moment.

ANNÉE 1849

Flavigny, 12 mai 1849.

Je suis sous le coup des nouvelles reçues de Rome, chère amie, je veux dire des deux lettres du général Oudinot au Ministre de la guerre. L'Italie ne semble trouver un peu de courage que pour lutter contre le règne du meilleur des Pontifes. Tandis que Florence, par un mouvement spontané, a rappelé son Grand-Duc, Rome laisse ses rues et ses portes se couvrir de moyens de défense contre une armée française, parce que cette armée a pour but de ramener Pie IX. Quel triste événement et quelles suites ! Voilà où nous ont amenés ceux qui ont refusé leur concours à Pie IX pour les réformes que toute l'Europe réclamait. Pie IX était le salut de Rome, on l'a méconnu, on l'a laissé vaincre par la démagogie, et maintenant, la démagogie vaincue laisse voir derrière elle des difficultés que l'avenir ne diminuera certainement pas. Bien des esprits vont s'accoutumer à la pensée que le gouvernement clérical, selon l'expression du général Oudinot, est désormais impossible à Rome, et Dieu sait ce qui résultera un peu plus tôt ou un peu plus tard de cette persuasion. Enfin, chère amie, la Providence

est là ; elle sait le but où elle tend ; nous autres pauvres créatures, il nous faut attendre en priant et en tenant les yeux levés vers la Croix qui est notre salut toujours et partout.

Vous voyez un pauvre citoyen qui n'a pas le droit de voter en temps de suffrage universel, faute de six mois de résidence à Flavigny ; je suis en ce moment un vrai *paria* et je le regrette peu.

Flavigny, 8 juin 1849.

Mes jours s'écoulent fort simplement et fort heureusement avec nos frères. Jamais mon isolement du monde et des partis n'a été plus grand ; à part mes relations pour les affaires de l'Ordre, et les lettres rares de quelques amis, je suis en communication avec rien et avec personne. Il m'arrive quelquefois d'en être étonné ; mais, en y regardant de près, je vois que je suis à quarante-sept ans ce que j'étais au collège, à seize ans : une solitude.

Avez-vous vu l'abbé Gerbet ? Quelle position prend-il ? Comme c'est un homme très réservé, il est possible qu'il soit fort neutre.

Adieu, chère amie. priez pour moi, et croyez-moi toujours l'ami que vous savez.

Flavigny, 4 juillet 1849.

Votre lettre du 15, chère amie, m'a paru porter l'empreinte d'une grande tristesse morale et d'un certain abattement. Il y a de quoi, en présence des événements qui passent et de l'incertitude de plus en

plus énigmatique de l'avenir. Tout, à Rome, en France, en Allemagne, semble tendre à des restaurations qui ne restaureront rien, et où, tout au plus, la religion obtiendra des gouvernements quelque légère diminution de l'horrible servitude qui pèse sur elle. Pie IX sera relégué dans un couvent, les branches de l'absolutisme repousseront comme l'unique contrepoids aux fureurs de la démagogie, les bourgeois applaudiront par peur, le clergé par espérance. On tirera le canon des Invalides et du Kremlin pour annoncer au monde l'ère de l'ordre, de la paix, de la religion, une ère éternelle d'autant mieux assise qu'il y aura eu dislocation de tous les vieux partis. Voilà, il est vrai, notre avenir naturel, et il est douloureux de penser que ce sera là à peu près la dernière lune des choses humaines que nous serons appelés à voir. Mais, malgré toutes les apparences, je suis persuadé que telle ne sera point la solution. Dieu a poussé à bout la politique humaine ; il a donné aux sages, aux rois, à tous les partis, une démonstration de leur impuissance qui n'est que le prélude d'un coup d'État divin. Nous y marchons à grands pas. Si Pie IX est détrôné, s'il n'a dû être qu'une victime, ce sera l'agneau de cette Pâque nouvelle ; son successeur recueillera les fruits de son immolation et le Saint-Esprit le désignera autre que l'attend tout le monde. Quant à l'Italie, elle avait besoin de se purger du levain démagogique et anti-chrétien amassé dans ses entrailles depuis quarante ans ; M. Mazzini a perdu la cause italienne parce que s'il ne l'avait pas

perdue aujourd'hui, il l'aurait perdue demain à un moment bien autrement désastreux. L'Autriche, quoique victorieuse sur le Pô, victorieuse encore très probablement sur le Danube, a reçu néanmoins des coups d'où ne pourra se relever son abominable politique. Elle n'a point péri, parce que c'est un des grands empires catholiques qui restent à Dieu ; sa ruine eût ôté du centre européen le poids qui le retient dans l'orthodoxie, et eût ôté une des barrières qui le protègent contre l'envahissement du despotisme grec. La Prusse a été contrainte de proclamer dans une Charte toutes les libertés spirituelles, après les avoir combattues depuis 1814 avec acharnement. Quant à la France, le résultat n'est pas moins admirable. Cette bourgeoisie victorieuse en 1830, qui s'était promis de se passer de l'Église, de gouverner sans le christianisme et contre lui, d'arracher le sceptre pastoral du curé de campagne pour le remettre à un instituteur inamovible et de son choix, d'enlever aux catholiques toute force d'association, de faire de la charité elle-même un monopole bureaucratique, de livrer les hôpitaux et les hospices à des économats soudoyés, de condamner le clergé à l'impuissance d'apprendre et d'enseigner ; cette bourgeoisie a vu en dix-huit ans retomber sur elle l'abîme qu'elle avait creusé à Dieu. Elle s'y débat dans une épouvantable agonie, écrasée par des ruines dont elle était fière, partagée en factions qui se rejoignent un instant pour mieux sentir leur incompatibilité, assemblage affreux de médiocrités aux prises avec les mêmes armes dont

elle s'était servie pour tout abattre et tout déshonorer. Mais ce n'était là qu'une partie de la France ; il y en avait une autre opprimée par celle-ci, la France des chrétiens sincères, des femmes charitables, des jeunes gens de foi et de bonnes mœurs, la France d'une foule d'esprits qui voyaient le mal et n'avaient pas la puissance de le conjurer. Cette France vit, elle espère en Dieu, elle l'appelle par ses prières et ses bonnes œuvres. Dieu ne lui manquera pas. Tout est perdu du côté de l'homme, mais c'est parce que tout est perdu, parce que l'orgueil humain est blessé à mort, qu'il y a lieu de croire à une intervention divine. Nous aurons une résurrection dont tous les éléments échappent aux regards. A cette heure, le Pape futur est nommé d'un nom que le ciel seul a prononcé ; les fautes et les crimes du monde, peuple et rois, sont le trône que Dieu lui a préparé. Voilà, chère amie, ce que je crois voir clairement. Tout se fait pour les élus, a dit saint Paul, et cette pensée suffit pour me tenir dans un calme plein de paix.

Adieu, chère amie ; tout vieillit en moi, excepté ma vieille affection pour vous.

Nancy, 10 août 1849.

Je crois vous avoir dit avant mon départ, chère amie, que Mgr l'Archevêque de Paris m'avait fait une ouverture pour l'établissement de notre ordre dans l'ancienne maison des Carmes. Il a laissé passer trois mois sur cette ouverture sans y revenir, lorsqu'enfin, par une lettre datée de la mi-juillet, il m'a pressé de

venir m'entendre avec lui à cet égard. Je me suis rendu à Paris, et il est convenu que nous entrerons dans la maison des Carmes aux premiers jours du mois d'octobre prochain.

Mgr l'Archevêque m'a demandé un secret profond. Veuillez recommander cette affaire à Dieu ; elle est grave et difficile, et j'aurais quelque crainte de m'y engager si nous n'étions appelés par une si haute autorité et avec des circonstances qui indiquent une volonté supérieure à celle des hommes.

Je resterai à Nancy jusqu'à la fin de septembre. C'est là que je vous prie de me donner de vos nouvelles. Si notre établissement aux Carmes se réalise, mon intention est d'en faire mon séjour ordinaire et ce ne sera pas une petite consolation pour moi de me retrouver près de vous à poste fixe. Voilà bien longtemps qu'il n'en est plus ainsi, et j'ai besoin plus que jamais du bon secours de votre présence.

Mgr l'Archevêque de Paris s'est rattaché l'abbé Gerbet de la manière la plus empressée et la plus cordiale ; il me témoigne aussi une grande confiance, mais que de temps il faudra pour former un faisceau de tous ces débris ! Le plan de Monseigneur est de fonder un journal religieux où la partie politique ne sera que narrative. L'abbé Gerbet en sera le directeur. On a envoyé le prospectus à tous les évêques et l'on avait déjà reçu quelques adhésions lors de mon passage à Paris. Je n'ai point voulu promettre mon con-

[1] Mort évêque de Perpignan.

cours ni direct ni indirect. J'en ai bien assez de deux essais, et ayant autre chose à faire, je puis sans égoïsme me tenir à l'écart.

M. Blanc Saint-Bonnet, jeune homme de Lyon, publie un petit livre sous le titre : *Des temps présents*. Ce traité est suivi d'un autre, intitulé : *De la douleur*. Il a déjà publié trois volumes sur *la Société et son but au delà du temps*. C'est un ouvrage de mérite, mais long et assez confus. L'auteur a de la ressemblance dans sa manière avec feu M. Ballanche. Je l'ai vu une fois ou deux à Lyon avec plaisir.

Il paraît que nous allons voir quelques conciles provinciaux et il est grand temps, si nous ne voulons pas que toute la terre en ait avant nous. Vous avez vu que la province de Savoie vient d'avoir le sien *proprio motu*.

Adieu, chère amie, écrivez-moi bientôt si vos souffrances vous le permettent, et croyez-moi aussi fidèle à votre amitié que vous voulez bien l'être à la mienne. C'est le temps de resserrer tout ce qui est vrai.

Paris 10 octobre 1849.

J'irai vous chercher demain. Il faudra que vous me disiez une heure quelconque où je pourrais vous voir ordinairement, car je vous avoue qu'à part le plaisir de savoir des nouvelles de votre santé, c'est comme si je ne vous voyais pas quand je viens à l'heure de vos réceptions. On ne peut rien se dire et presque toujours les gens de salons m'exposent à la taciturnité

ou à donner des coups de boutoir dans le ventre des opinions, deux choses fort peu agréables de soi.

L'affaire des Carmes est terminée. Il n'y a plus que des préparatifs à faire pour la prise de possession. Mille tendres respects.

Paris, 10 novembre 1849.

Je ne voudrais pas, chère amie, que vous me crussiez moins préoccupé de votre santé que je ne le suis réellement. Tous ces jours-ci j'ai voulu aller vous voir, puis les devoirs et les heures du couvent m'en ont empêché. Je suis extrêmement astreint. Vous avez su notre installation aux Carmes par Mgr l'Archevêque ; tout s'est admirablement passé. On dit qu'un seul journal, le *National*, nous a attaqués ; c'est bien peu. Chez nous et dans les rues, nous ne recevons que des marques de bienveillance.

Le marquis Brignole m'a donné de vos nouvelles avant-hier soir. Il m'a toujours paru que la maladie était la chose du monde qui exige le plus de vertus, parce qu'elle abat les forces au moment où on en a le plus besoin. Vous devriez essayer de l'homœopathie. Nous en avons vu à Nancy des effets merveilleux pendant le choléra. Une petite boîte qu'on m'avait donnée ici a sauvé plusieurs personnes très évidemment.

J'espère vous revoir bientôt. Tout à vous bien affectueusement.

Paris, 22 décembre 1849.

Je vous y prends, chère amie, de me demander des billets pour des comtes et des princes. Si j'étais aussi bon républicain qu'on le pense, vous courriez grand risque pour votre requête ; mais heureusement qu'il me reste un coin de tendresse aristocratique, si petit qu'il soit et je m'empresse de vous envoyer les deux billets avec mille compliments respectueux.



ANNÉE 1850

Paris, 29 mars 1850.

Je suis aux regrets, chere amie, de ne pouvoir faire une réponse favorable à la demande qui m'est renouvelée pour l'église de Bondy. Si une exception était possible, ce serait pour une œuvre significative, pour laquelle mon auditoire concevrait qu'on dérogeât aux coutumes ; c'est ainsi que je l'ai intéressé, l'an dernier, au malheur des réfugiés polonais. Mais, si je lui tends la main pour une église de village, il n'y a pas de raison pour que toutes les paroisses de la chrétienté n'y passent à leur tour. A chaque chose son but, sauf les exceptions qui parlent plus haut que les lois.

Ce que je vous dis là est peut-être un peu brutal, j'aime mieux vous dire la vérité toute nue. Vous lui mettrez des habits s'il est besoin, et je m'en rapporte parfaitement à vous pour cela.

J'irai bientôt, j'espère, vous porter des œufs de Pâques, c'est-à-dire, vous voir dans ces bien bons jours où il est si doux de se retrouver malgré les années. En attendant, mille tendres respects.

Paris, 12 avril 1850.

Chère amie, le jeune Polonais que nous avons accueilli chez nous ne songe qu'à retourner dans son pays. Il a ouï dire que l'ambassade russe avait reçu des ordres de se montrer facile pour la rentrée de ceux qui ont émigré récemment. Ce pauvre jeune homme est dans ce cas et même il n'a pris part à aucune insurrection.

Il s'est tout simplement enfui pour éviter la conscription militaire, d'autant plus excusable qu'il était religieux et déjà investi des ordres moindres. S'il y a un cas graciable, c'est celui-là. Il n'était même recherché qu'à cause de la guerre engagée de tous les côtés.

Aujourd'hui, tout est tranquille, et il est probable qu'on le laisserait rentrer dans son couvent. D'ailleurs il rentrerait à ses risques et périls, sachant parfaitement qu'il pourrait être requis de nouveau. Dites-moi donc ce que vous pensez de sa situation, et si vous pourriez agir à l'ambassade pour lui procurer son passeport avec l'assurance de n'être pas puni pour le fait de l'émigration simple. Cette solution serait pour lui et pour nous une chose heureuse. Dans tous les cas, il ne peut y avoir aucun péril à exposer le cas à l'ambassade, à moins que votre situation particulière ne vous l'interdise. Je sais que vous ferez tout ce qui vous sera possible.

Paris, 18 avril 1850.

Je connaissais déjà, chère amie, une partie des renseignements contenus dans la lettre que vous avez

bien voulu me communiquer [1]. Si vous désirez causer de cet étrange revenant avec mon frère, il vous donnera des détails assez curieux. Je n'y attache pour moi aucun prix. Des personnes, même saintes, peuvent se tromper jusque dans les communications les plus réelles avec Dieu, surtout dans les matières qui sont purement humaines. L'imagination se mêle très facilement à la réalité en tout ce qui est extraordinaire, et l'on peut extravaguer tout en étant extatique, parce que l'extase n'emporte pas l'infaillibilité, sauf dans ceux qui, comme les prophètes et les apôtres, ont une mission spéciale d'éclairer le monde. Cette machine de Louis XVII est vieille comme le monde. Une foule de princes disparus ont eu des revenants, et l'amour du merveilleux est tel chez l'homme qu'il accueille toujours avec délices ces sortes de jeux de l'intrigue et du hasard. Ce qui est simple et ordinaire, voilà le vrai. Jésus-Christ lui-même a été simple et ordinaire et c'est une des raisons pourquoi il a été méconnu.

Tout à vous bien simplement et bien ordinairement.

Flavigny, 19 juillet 1850.

Chère amie, le R. P. Jandel vient d'être nommé général de notre Ordre par le Souverain Pontife. Nous le savions à demi depuis dix jours; la nouvelle est

[1] Cette lettre était écrite à l'occasion du faux Louis XVII, en faveur duquel s'était prononcée une femme extatique à Niederbrunn, en Alsace.

maintenant certaine et même publique. C'est un grand honneur pour nous qui avons à peine quelques années d'existence, et que le vicaire de Jésus-Christ proclame hautement, par un choix extraordinaire, comme le rejeton vivant de l'ordre de Saint-Dominique. C'est pour moi la récompense la plus précieuse de tous mes travaux. On verra peut-être autre chose dans la prétermission qui a été faite de ma personne. Mais en supposant même qu'il y ait eu mauvais vouloir à mon égard en tant que personne, on n'en a pas moins reconnu l'œuvre de ma vie. Non seulement elle est reconnue pour la France comme une sainte réforme, mais on nous donne le moyen de l'étendre à l'ordre entier dans l'univers catholique. Nous voici désormais la souche dominicaine pour l'avenir. Quelle gloire que nous n'aurions osé espérer et dans quelle circonstance ! Pour ce qui est de moi, quels qu'aient été les motifs de préférence, je ne puis voir là qu'une admirable miséricorde de Dieu, qui n'a pas voulu m'arracher à mon ministère apostolique et me jeter pour le reste de ma vie dans une administration qui ne m'eût laissé le temps ni d'écrire une ligne ni de prononcer une parole. Le P. Jandel, c'est moi-même sans les inconvénients de moi-même. Aussi puis-je vous assurer que je n'éprouve qu'un seul sentiment, celui d'une profonde reconnaissance. Je ne me suis jamais senti plus calme, plus heureux, plus assuré d'avoir accompli la volonté de Dieu, plus sûr qu'il me protégera jusqu'à la fin.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 21 juillet 1850.

Mon cher ami, j'ai été la plus touchée de ce notable succès qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une de ces bénédictions solennelles par lesquelles la Providence proclame ses adoptions. Voilà le succès comme je l'aime, solide, fécond en conséquences, passant dans les faits et renfermant en puissance une réponse à toutes les incertitudes et à tous les doutes. Jamais faveur n'a été plus significative ; on peut s'être tu longtemps quand on vient à parler d'une manière aussi explicite. La France intervient là comme élément réformateur, grâce à vous, et vraiment c'est ne pas mal embrasser de choses que de servir à la fois la gloire de son ordre, de son pays et la sienne par-dessus le marché. De tels coups de filets se rencontrent dans la vie de bien peu d'hommes. Je puis vous dire très consciencieusement que l'honneur fait au P. Jandel est surtout rapporté à vous et que rien n'a paru plus simple, qu'ayant recours à la source française, on ne se soit pas exposé à la laisser tarir en vous en ôtant. Le P. Jandel fera presque tout ce que vous auriez fait à Rome, mais comment vous aurait-il remplacé en France ? Il me semble tout aussi impossible qu'on se soit arrêté à votre idée et qu'elle ne se soit pas présentée la première.

Après ma joie de ce qui doit vous en faire tant, rien ne m'est plus agréable que l'espoir de votre venue

ici en août; nos projets d'immobilité me permettent de vous y attendre de pied ferme. Vous me disiez un jour : — éternelle amie — j'ai bien retenu cette épithète et j'en assume les charges.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Gênes, 7 septembre 1850.

Je suis arrivé ici, chère amie, hier soir; j'en repars demain à sept heures de l'après-midi, et je serai à Rome le 10 dans la journée. J'ai fait jusqu'à présent la route par terre, je vais l'achever par mer, malgré l'horreur que j'ai de ce diabolique élément. Le R. P. Jandel m'a écrit une longue lettre à la date du 23 août. Sa nomination est plus que jamais arrêtée en principe, et il paraît certain qu'on n'attend qu'une démarche de moi pour la signer.

Mgr l'Archevêque de Paris, ayant reçu à Saint-Germain la lettre que vous savez au moment où il dînait, est parti immédiatement après pour Paris et est venu me voir à neuf heures du soir avec son cousin M. Sibour et M. Bautain. Vous avez vu son avertissement à l'*Univers;* je ne le croyais pas si fort. Cet acte m'a consolé et fortifié. Le scandale de ce gouvernement, à la fois occulte et public, eût fini par livrer l'Église de France au mépris et à la haine du plus grand nombre. J'ai donc ressenti une vive joie de ce com-

mencement de délivrance. Ils ne lâcheront pas prise du premier coup, je le sais bien ; plus l'autorité est usurpée, moins on la quitte aisément. Mais, quelque appui qu'ils trouvent dans l'esprit de coterie qu'ils ont flatté en toute manière, à Rome et en France, leur règne est sur son déclin. Ils ont rencontré la main qui abat tôt ou tard les superbes, la main de Notre-Seigneur Jésus-Christ agissant par celle de la hiérarchie qu'il a fondée pour gouverner nos âmes dans la vérité et la mansuétude. Plus l'obéissance est profonde dans l'Église, plus l'autorité doit y être avec l'origine qui la consacre et les vertus qui la font aimer. Je veux bien être aux pieds des successeurs des apôtres, mais non à ceux d'une bande d'esprits moqueurs qui appellent tout au tribunal de leur talent satirique. Dieu soit loué, chère amie, aimons bien Notre-Seigneur et confions-nous en lui.

Je vous ai laissée bien souffrante; donnez-moi promptement de vos nouvelles. Vous savez que j'ai toujours besoin de vos conseils, mais surtout quand Dieu m'envoie des difficultés.

Priez pour moi, chère amie, qui prie tous les jours trois fois pour vous, le matin, le soir et à ma messe.

Rome, 24 septembre 1850.

Ce soir, à cinq heures, chère amie, je quitte Rome pour retourner en France. Je suivrai la route de Florence, Gênes et Turin, et arriverai à Chalaïs le samedi 5 octobre. Toutes nos affaires se sont terminées

le plus heureusement du monde et bien au delà de mes espérances.

Le 14 septembre, par un acte émané du Vicaire-Général de l'ordre, assisté de son directoire, la province dominicaine de France a été reconnue avec le rang, les droits et privilèges dont elle jouissait avant sa suppression violente, en 1790. Le lendemain, un second acte émané de la même autorité m'a nommé Provincial de France pour quatre année. C'était et ce sera la durée ordinaire du provincialat dans notre pays. Ces deux actes ont été portés par le Vicaire-Général de l'ordre à la connaissance de Sa Sainteté, qui leur a donné son approbation.

Le samedi soir 21, le Saint-Père m'a reçu en audience particulière et comme je cherchais à lui baiser le pied, il m'a présenté la main en me disant : « Non, je veux que ce soit la main. » Sa première parole a été ensuite qu'il avait reçu la lettre que je lui avais écrite à mon arrivée et que j'avais tort de penser qu'il y eût à Rome quelque prévention contre moi ; que peut-être dans la chaleur du discours, il avait pu m'échapper quelques mots susceptibles d'être mal interprétés, mais que pour lui, étant sûr de la droiture de ma foi et de mes intentions, il n'en avait jamais conçu aucune inquiétude. Il m'a ensuite annoncé que le R. P. Jandel était définitivement promu au généralat de notre ordre sous le titre de Vicaire-Général. Cette nomination a été suspendue deux mois par suite de l'opposition de quelques religieux de l'ordre, et surtout par la crainte qu'on y vît une adhé-

sion donnée aux opinions politiques que l'on me prête. Bien qu'on ne m'ait pas dit un mot de ces opinions, puisque les éclaircissements que j'ai donnés sont d'une nature très générale et purement théologique, mon voyage a suffi pour faire tomber tous les obstacles. Il m'a été évident que le Saint-Père voulait seulement avoir une réponse définitive à présenter dans l'occasion, à ceux qui lui parleraient contre moi. Il n'y a eu entre le Pape et moi que deux intermédiaires : le maître du sacré palais, qui est de notre ordre, et le cardinal Orioli.

L'érection de la province de France, ma nomination au provincialat, le généralat du père Jandel, tous ces faits d'une si haute importance auront été le résultat d'un voyage de quelques semaines. Unissez-vous à moi pour en remercier Dieu et donnez-moi de vos nouvelles à Chalais.



ANNÉE 1851

Paris, 10 juin 1851.

En revenant de Flavigny, chère amie, où j'avais passé très peu de jours, je ne vous ai plus retrouvée à Paris. J'ai su que vous aviez fait un heureux voyage. Pour moi, au lieu de me rendre à Chalais, comme j'en avais eu le dessein, je me suis renfermé aux Carmes, afin d'épargner du temps et de l'argent, et surtout pour ne pas me séparer des âmes à qui je fais ici quelque bien. J'ai envoyé à Chalais le frère de Saint-Beaussant dont la profession a eu lieu le 19 mai. Les chemins de fer me donnent une extrême facilité pour faire ces courses rapides. Nous allons à Flavigny en huit heures, sans même prendre les convois directs. Ceux-ci ne s'arrêtent pas aux Laumes, c'est-à-dire à la station qui est proche de notre couvent. Les Laumes [1], sont un petit village au confluent de trois rivières et de trois vallées, la Braine, l'Ozerain et l'Oze, et au pied d'Alise, cette ancienne montagne où César bloqua, vainquit et prit Vercingétorix. Il faut vous dire que j'ai une grande envie de faire élever une statue colossale en bronze à ce pauvre Vercin-

[1] Près Montbard.

gétorix, qui a été le grand homme des Gaules sous César et véritablement notre premier héros historique. Cela vaudrait bien les statues qu'on élève partout aujourd'hui à des célébrités plus ou moins connues.

Dieu bénit de plus en plus notre maison des Carmes. Nos pères sont surchargés de confessions et nos offices fréquentés par une foule croissante et pieuse. Il semble qu'on aime notre esprit et je prévois qu'à la longue nous serons vus en France avec une solide faveur. Nos pères ont réussi en Bourgogne et en Lorraine cet hiver de façon à étonner ceux qui ont été au courant de leurs missions. Dans de petites villes et des villages estimés très mauvais, ils ont attiré un auditoire constamment nombreux où ils ont recueilli des fruits de vie. C'est une grande consolation pour moi et pour nous tous. Il me semble quelquefois que je suis destiné à souffrir beaucoup pour expier ces succès dont j'ai été le principe sans les mériter. La couronne de la vie surnaturelle est naturellement la Passion comme dans Notre-Seigneur. Si les choses de notre pays tournaient dans un certain sens, il serait impossible que de graves difficultés ne m'enveloppassent pas de toutes parts et peut-être cette heure est bien proche. Mon pressentiment intérieur est cependant que l'état actuel doit se prolonger, et que tous les partis échoueront devant l'impuissance créée par leur division. Mais qu'est-ce que la perspicacité humaine !

Mille tendres respects.

Paris, 24 novembre 1851.

On m'a remis, très chère amie, la lettre de Mme de Balivière, dans laquelle elle vous prie d'insister près de moi pour obtenir un prédicateur d'une mission dans un village près de Melun. J'ai lu cette lettre avec soin et j'ai éprouvé un vif désir de satisfaire au vœu qu'elle exprimait. Malheureusement nous sommes accablés par les jubilés promis pour cet hiver, et il m'est absolument impossible de consacrer un religieux à l'œuvre qu'on nous propose. Je gémis profondément de notre petit nombre, quoiqu'il s'augmente chaque année sensiblement. Le bien à opérer n'a pas de bornes; les portes de la grâce et de la vérité sont ouvertes à deux battants; mais que faire? le possible, et puis prier Dieu d'augmenter les ouvriers. Hélas! s'il y avait en France deux mille religieux prêchant, ce pays serait sauvé. Mais le peu qu'il y en a est absorbé en grande partie par les collèges, et le champ reste sans culture.

P.-S. — Vous avez dû recevoir mes Conférences. Le Père Jandel, qui les a lues, les a trouvées irréprochables. Le Saint Père a dû les avoir sous les yeux; sans connaître encore sa pensée, je suis tranquille de ce côté. Je travaille à celles du carême prochain; je lis Platon, Cicéron, Justinien, sur les lois; mon plan est fait.

ANNÉE 1852

Oxford, 16 mars 1852.

C'est de cette belle, grave, noble et aimable ville d'Oxford que je veux, chère amie, répondre à votre lettre du 4 mars, et vous remercier des soins que vous avez donnés, avec votre affection accoutumée, à ma lettre pour Rome. Je suis arrivé hier soir ici, seul et tout à fait perdu, mais avec une joie d'enfant de trouver une ville sans fumée et sans bruit, toute pleine de monuments littéraires, les uns gothiques, les autres de style moderne, et avec une incroyable profusion de cours et de portiques silencieux où passent çà et là de jeunes étudiants avec une toque et une petite toge très originale. Je me promène avec ravissement dans ces rues calmes, dans ces belles allées d'arbres qui bordent deux rivières, et je ne me rappelle pas avoir rien vu qui m'ait produit une aussi douce impression. Je conçois que toute cette jeunesse élevée là n'en perde jamais la mémoire et y revienne avec une affection que le temps ne fait qu'accroître. Nous n'avons rien de semblable en France ; l'Université est pour nous un collège, c'est-à-dire quatre murs avec cinq ou six professeurs et autant de maîtres d'études. Ici, l'Université est un monde et un monde

charmant. Tous ces collèges ont leur porte toute grande ouverte, et l'étranger y pénètre comme dans un asile qui appartient à quiconque aime le parfum des lettres et du beau. Chacun de ces collèges est vaste, mais pas trop habité ; la solitude ajoute à leur grandeur. Presque tous, les églises et les autres monuments avec eux, ont un cachet de vétusté incroyable ; les colonnes noires sont sillonnées par des traces blanches que le temps a creusées dans la pierre, et il semble que tout cela va tomber tout à l'heure. C'est à la fois l'image et la forteresse de l'Église anglicane. Ailleurs, au contraire, l'Église catholique bâtit des monuments tous neufs, malgré leur style antique, et avec une magnificence dont nos restaurations de Saint-Denis et de la Sainte-Chapelle donnent à peine l'idée. Le collège Sainte-Marie-d'Oscott, près de Birmingham, est un palais plutôt qu'un collège, et l'ameublement intérieur répond à l'étendue et à la beauté des bâtiments, assis sur une légère éminence et ceints de prairies et de plantations qui en font une délicieuse solitude. C'est M. Ambroise Lisle Philipps, ancien nouveau converti, qui m'a conduit au milieu de ces merveilles, au couvent des Cisterciens du Mont Saint-Bernard, au château de lord Shrewsbury à Alton, à l'église de Chealde bâtie en entier par ce riche seigneur, au couvent des Passionistes de Saint-Wilfrid, à Birmingham et à Oscott. De là, je suis venu seul à Oxford pour me reposer un jour, et écrire à mes amis d'un lieu qui me plaise. Je pars demain pour visiter Woodchester, dans le comté

de Glocester, une maison de noviciat que nous y avons; ce sera le terme de mon pèlerinage, car j'ai renoncé à visiter nos couvents d'Irlande, afin de passer la Semaine Sainte en France avec nos frères. Je reviendrai de Woodchester à Londres, puis à Douvres, et je me rendrai à Chalais par le Rhin et Strasbourg. Je pense y être pour le 25 de ce mois. Dieu travaille à la restauration de notre ordre dans tous les pays que j'ai vus. C'est la première fois qu'un noviciat est fondé en Angleterre et en Hollande, et aussi en Irlande. On sent dans tous ces pays que l'ère de la liberté religieuse y commence son règne et y produit des effets; on bâtit, on fonde, on crée un art pour l'Église, on se montre, on est chez soi. Birmingham, population de deux cent mille âmes, a un évêque, une cathédrale, une maison de l'Oratoire sous la direction du R. P. Newman, un couvent de femmes, le collège d'Oscott, une fabrique admirable d'ornements religieux et tout cela date de quinze à seize ans. A tous moments on s'entend dire : celui-ci est un ministre converti, celui-là est un ancien curé anglican, cet autre a construit une église à ses dépens; et, comme dans la primitive Église, ce sont les deux extrêmes qui se rencontrent dans la vérité, le petit peuple et quelques grands.

C'est à peine, d'ailleurs, si l'on sent quelque part le souffle de l'impiété; il existe, mais sourd, délaissé, impuissant. Ce peuple est celui où il règne le plus de liberté et le plus de religion, et, avec cela, une misère qui saute aux yeux dans les grandes villes. Cette

population de Londres, si vive et si belle dans son mouvement général, est, prise à part, quelque chose de profondément pénible à voir. Nulle part je n'ai vu plus de haillons et plus de physionomies empreintes d'abaissement. L'Anglais, si brillant, d'une beauté presque féminine dans les classes aisées, est horrible à voir dans sa multitude pauvre. Le Christianisme a évidemment souffert et souffert beaucoup ici.

Un autre aspect de Londres est que tout de suite on y voit plutôt les statues et les souvenirs de ses grands citoyens que ceux de ses princes. L'église de Westminster, Saint-Paul, les lieux publics regorgent de marbres élevés à la mémoire de tous les hommes célèbres de l'Angleterre, tandis que chez nous rien n'apparaît que nos rois, grands ou petits.

Que Dieu vous conserve et m'accorde la joie de vous revoir bientôt.

Flavigny, 24 mars 1852.

Il faut que je vous demande pardon d'un grand crime, chère amie : j'ai traversé Paris sans vous voir et sans voir personne. J'ai été bien tenté, mais j'ai résisté à la tentation qui m'eût entraîné à voir d'autres personnes que je ne devais pas voir, et la Providence m'en a récompensé par une rencontre à laquelle j'étais bien loin de m'attendre. A la gare du chemin de fer, je me suis trouvé face à face avec M. de Montalembert, qui s'en allait à sa maison des champs par Montbard. C'était un voyage de huit heures à faire ensemble, et il y avait à peu près dix-huit ans que

cela ne nous était arrivé. Je l'ai retrouvé pensant comme moi sur une foule de choses. Il m'a semblé que nous étions en 1832, lorsqu'il y a vingt ans nous revenions ensemble de Munich à Paris, au sortir de Rome. J'ai eu un véritable bonheur à me retrouver un peu près de lui. Hélas ! quel voyage que ce monde, et qu'il sera bon d'arriver au lieu où tout sera clair et stable !

Me voici à Flavigny pour assez de temps. J'y prépare les éléments de notre premier chapitre provincial qui s'ouvrira le lundi 26 avril prochain, dans la semaine du Bon-Pasteur. Je ne bougerai pas jusque-là, et peut-être même passerai-je la plus grande partie de l'été dans cette chère retraite. Nous y recevons toujours de nouveaux novices, hier un attaché d'ambassade, aujourd'hui un jeune homme de très bonne condition, comme on disait autrefois; beaucoup d'autres sont sur les rangs. Notre chapitre provincial achèvera d'asseoir notre observance et l'unité de nos vues.

Je vous demande de nouveau pardon de mon escapade d'écolier. Ce sont là de mes coups, pour dire avec le poète, mais qui, sans venir du cœur, ne prouvent rien contre celui qui vous est à jamais dévoué.

Flavigny, 6 mai 1852.

Notre chapitre provincial s'est heureusement passé et terminé, chère amie, quoiqu'il y eût des difficultés assez considérables à surmonter. Il fallait donner une

base première et solennelle à la jurisprudence de notre province, et cette question de jurisprudence entre des hommes est toujours délicate, parce qu'il est bien rare, si ce n'est impossible, que les esprits s'arrêtent au même point d'interprétation. Tout a été réglé amiablement, et l'approbation du Vicaire-Général s'ajoutant, comme nous l'espérons, aux actes de notre chapitre, nous aurons posé une pierre désormais solide et inébranlable.

La plus grave affaire que j'aie eue depuis mon retour a été celle du relâchement de mes liens avec Mgr Sibour. Mon séjour proche de lui, ses bontés mêmes pour moi, m'avait peu à peu tiré de l'indépendance où j'ai toujours vécu, et qui plus que jamais est nécessaire à la position que Dieu m'a faite. Dès 1836, j'avais senti le besoin de m'isoler, en quittant Paris, et ce fut à Rome que je cherchai un lieu de retraite; puis l'ordre de Saint-Dominique s'étant ouvert pour moi, je restai quatorze années hors de Paris, sauf le temps précis de mes conférences. A la fin de 1849, la fondation de notre maison des Carmes me rappela nécessairement dans ce lieu que j'avais fui avec tant de persévérance; mais, après deux années d'épreuves, j'ai compris de nouveau que cette situation était fausse et dangereuse, qu'elle me liait à des hommes et à des choses dont je redoutais la solidarité, et qu'enfin elle m'ôtait, par suite de relations trop nombreuses, un loisir dont j'avais besoin. La révolution du 2 décembre 1851 me fournit une occasion heureuse de dénouer ces liens; tout était changé

et M. l'Archevêque, en donnant à la politique du moment des gages que je désapprouvais, m'ouvrit une large porte de séparation. Je ne pouvais plus demeurer trop près d'un homme qui passait ainsi d'un excès à l'autre, et malgré ma reconnaissance pour lui, il m'était impossible de rester devant l'opinion aussi proche de sa personne qu'on m'y avait vu. Je tiens par-dessus tout à l'intégrité du caractère ; plus je vois les hommes en manquer et faillir ainsi à la religion qu'ils représentent, plus je veux, avec la grâce de Celui qui tient les cœurs dans sa main, me tenir pur de tout ce qui peut compromettre ou affaiblir en moi l'honneur du chrétien. N'y eût-il qu'une âme attentive à la mienne, je lui devrais de ne pas la contrister ; mais lorsque par suite d'une providence divine, on est le lien de beaucoup d'âmes, le point qu'elles regardent pour s'affermir et se consoler, il n'y a rien qu'on ne doive faire pour leur épargner les défaillances et les amertumes du doute. J'ai cinquante ans dans six jours ; j'ai traversé depuis vingt-deux ans des épreuves sans nombre où j'aurais dû périr cent fois ; mais, cette protection du Ciel ne me dispense pas de concourir à sa bonté. Je ne puis plus demeurer aux prises avec des passions inépuisables, et la retraite est un bouclier dont j'ai acquis le droit de me couvrir. J'ai la certitude qu'aucun parti ne me soutiendra jamais, parce que jamais je ne donnerai de gages à un parti humain ; j'ai aussi cette autre certitude que, demeuré à une place trop visible, je prêterai toujours le flanc aux attaques de mes ennemis par la naïveté

de mes impressions et la hardiesse de mon discours. La nature même de mon auditoire, composé d'âmes jeunes, entraîne la mienne ; je me rajeunis sans cesse au feu de leur contact, et toute préparation arrêtée m'étant impossible, je ne puis jamais répondre de m'asservir à une prudence qui me glacerait. Être ou n'être pas, c'est là la question. J'ai payé ma dette dans la parole, pourquoi refuserais-je aux jours qui me restent cette ineffable consolation d'écrire en paix pour Dieu ? L'écriture n'est jamais un orage, et aucune n'a été moins troublée que la mienne. Pas une ligne de mes écrits n'a soulevé une discussion, quoique j'aie traité les points les plus délicats et les plus controversés de la théologie. C'est que l'âme en écrivant se possède tout entière ; rien ne se jette entre elle et Dieu pour lui ravir une expression. Un jour si on me lit, on ne comprendra pas l'agitation de ma carrière et réellement c'est à peine si je la comprends moi-même. Je trouve en moi une si grande douceur, un tel éloignement des extrémités, une constance si simple dans des opinions modérées, qu'en regardant ce qui est sorti d'un fond si pacifique, je ne puis m'en étonner assez. Je m'en rends compte par ce seul mot : Je n'ai appartenu à personne. Pourquoi dès lors ne jouirais-je pas enfin du bénéfice de cette solitude ? S'il s'agissait de briser toutes les cordes de la lyre, je concevrais que je n'en eusse pas le droit, mais, une coupée, l'autre subsiste encore. Sans doute, j'ai songé que je pourrais, dans de simples paroisses, édifier des âmes

moins périlleuses que celles à qui je me suis donné jusqu'à présent, mais la morale chrétienne, exposée sincèrement et avec liberté, n'est-elle donc pas une source provocatrice? J'ai fait des homélies dans notre église des Carmes, ont-elles satisfait? J'aurai beau vieillir, ma parole subsistera dans sa fougue naïve et sans art. D'ailleurs, même en admettant cette donnée pour l'avenir, il me faut un temps pour me séparer. Si je revenais à Paris l'hiver prochain, je serais accablé de sollicitations pour Notre-Dame et jamais je n'aurais assez de force pour y résister. Il faut, dans tous les cas, que le charme soit rompu, et que si je dois remonter dans des chaires plus modestes, on se soit habitué à la pensée que j'en ai fini avec l'œuvre de ma jeunesse.

Voilà, chère amie, les motifs de ma détermination. Il me semble que j'ai toujours été averti par Dieu des bonnes heures. En 1832, j'ai quitté le premier et à temps ce pauvre M. de La Mennais ; en 1836, je suis descendu de la chaire de Notre-Dame quand il le fallait pour la reprendre un jour avec plus d'autorité ; en 1848, j'ai dit adieu à mon banc de législateur le lendemain de l'émeute qui avait brisé la République en la déshonorant, et, bien que tout le monde ne vît pas qu'elle était morte, j'ai eu à me louer de l'avoir aussi vite pressenti, maintenant, je me retire devant d'autres écueils non par égoïsme, par lâcheté, pour vivre dans l'insouciance de Dieu et des hommes, mais pour les servir avec plus d'à-propos dans la mesure où je le puis encore. C'est ainsi que j'ai surmonté

jusqu'à présent les périls de ma nature et de ma situation. D'autres auraient mieux fait, je fais comme je sens et comme je suis.

Pardonnez-moi cette longue apologie, je désire bien qu'elle vous satisfasse, car, quoique très ferme dans mon dessein, la connivence de votre esprit m'est toujours une certitude de plus et une grande consolation.

Je vous quitte pour aller voir les lilas que j'ai plantés dans un petit bois au pied de notre couvent et qui ont bien de la peine à fleurir.

Oullins, 24 juillet 1852.

Me voici de retour, chère amie, de mon pèlerinage de Toulouse. Pour la première fois, j'ai visité les lieux qui furent le berceau de notre ordre et où saint Dominique a laissé tant de souvenirs : Montpellier, Toulouse, Prouille, Fanjeaux, Muret. Prouille, où fut élevé notre premier monastère et où saint Dominique donna ses règles, n'est plus qu'un champ mais parfaitement reconnaissable à cause des routes qui l'entourent, d'un ruisseau d'eau vive qui fut probablement le motif du choix que saint Dominique fit de ce lieu pour sa première maison. Prouille est au pied de Fanjeaux, village situé très haut sur une colline d'où l'on découvre à la fois les Pyrénées et la magnifique plaine du Languedoc. L'église y est telle encore que du temps du saint Dominique et l'on montre le lieu d'où ce grand homme, regardant la plaine à ses pieds, désigna l'emplacement de son premier monas-

tère en faisant le signe de la Croix, ce qui fait que les habitants appellent encore cette place, le *Signe-Dieu*. A Muret, j'ai dit la messe dans la chapelle où saint Dominique priait pendant cette fameuse bataille qui décidait du sort des catholiques ; à Toulouse, je l'ai dite deux fois dans la chapelle où reposent les restes de saint Thomas. La translation de son chef, dans un nouveau reliquaire, s'est faite avec beaucoup de pompe ; on a paru content de mon discours et d'un autre que j'ai fait à la société de Saint-Vincent-de-Paul, devant un grand auditoire. Si nous pouvions disposer de quelques religieux pour les envoyer à Toulouse, je ne doute pas que nous n'y formassions un établissement avec une grande facilité. On travaillerait même à nous rendre notre ancienne église avec le couvent, mais c'est là de l'avenir.

Ce qui est présent, vous vous en doutez peut-être, est l'accomplissement du projet dont je vous ai entretenue lors de mon dernier passage à Paris, savoir : la fondation d'un tiers-ordre enseignant. Cette fondation a été autorisée par notre Général, de l'avis unanime de son conseil, et j'ai acheté à des conditions on ne peut plus favorables l'institution d'Oullins, près de Lyon, d'où je vous écris. Le Cardinal y a consenti de bonne grâce et tout sera consommé demain, jour où l'institution célèbre sa fête patronale qui est la Saint-Thomas d'Aquin. La chose est déjà publique à Lyon, et elle y est vue d'un œil très favorable, particulièrement du clergé. Quatre jeunes ecclésiastiques d'Oullins vont venir à Flavigny où ils feront, pendant

une année, leur noviciat. Pendant ce temps, les anciens maîtres continueront leur œuvre et ensuite, les vœux étant faits, ces quatre tertiaires prendront en main la direction. Oullins appartiendra au grand ordre, et sera le nœud entre lui et le tiers-ordre enseignant. Nous y établirons le noviciat de ce tiers-ordre, l'école normale, la résidence des principaux supérieurs, tout en y laissant un pensionnat. Que je voudrais que vous vissiez cette magnifique maison d'Oullins, sur un coteau qui domine le Rhône et d'où l'on découvre Lyon, les montagnes du Bugey, les Alpes et la plaine du Dauphiné ! Dieu nous gâte en beaux endroits ; à une merveille en succède une autre, et quelquefois je suis épouvanté de tout cela, tant je m'en sens indigne. Dieu me traite en *Fanciullo*, comme un enfant sans conséquence, avec lequel on fait des folies sans se compromettre. Tout se trouve en Dieu, même les tendresses qui étonnent, parce qu'on n'en voit pas la raison.

Partout où j'ai passé, j'ai senti une grande faveur. Loin de diminuer, il me semble qu'elle s'accroît et que ma conduite, depuis les événements de ces dernières années, a causé une impression favorable. Certain parti en France parmi les catholiques sert merveilleusement à cette position qui m'est faite par la Providence. Mis à part de leurs intrigues et de leurs violences par tout ce qui a eu lieu, la haine qu'ils s'attirent retombe sur moi en un sentiment contraire et par conséquent sur mon ordre. Je ne vous dis rien du mandement de l'Évêque d'Orléans et

de tout ce qui a suivi, ce coup est grand et la place est entamée jusqu'au vif. J'espère ne pas mourir sans avoir vu la chute finale de cette détestable faction.

Une personne que j'ai rencontrée, et qui venait de Vichy, m'a donné des nouvelles assez tristes sur votre santé. Écrivez-moi un mot à ce sujet, je vous prie, et le plus tôt que vous pourrez. J'arriverai à Flavigny le 28.

Adieu, chère amie, ne m'oubliez pas, priez pour moi et croyez qu'aucune affection, en tant de cœurs qui vous sont dévoués, ne surpasse la mienne.

Paris, 21 septembre 1852.

L'ouvrage de M. Nicolas, très chère amie, en renferme trois : une réponse à un article de M. Guizot, qui forme un long préambule ; un épilogue considérable sur le catholicisme et le protestantisme dans leurs rapports avec la civilisation, et enfin le corps même de l'ouvrage, qui n'en est guère que la moitié[1]. Dans cette partie du milieu, qui est la principale, l'auteur veut prouver que le protestantisme conduit de soi-même et infailliblement au naturalisme et au panthéisme qui, tous les deux, sont la grande voie du socialisme. La démonstration est donc quadruple et aucune ne paraît satisfaisante, toutes me semblent pécher par l'excès des conclusions.

Que le protestantisme en affaiblissant la base de

[1] *Du protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme, précédé de l'examen d'un écrit de M. Guizot*, par M. Auguste Nicolas.

l'autorité divine dans le monde, en la réduisant à un livre, conduise bien des esprits hors du christianisme, dans le champ d'une philosophie où il ne reste que Dieu, l'âme et la raison, je le crois volontiers. Mais est-ce le résultat général ? L'Angleterre, après trois siècles de protestantisme, est-elle un pays à l'état purement philosophique ou naturaliste ? Je ne le pense pas. La Bible soutenue d'un enseignement donné par un clergé, produit toujours dans la masse d'une nation des restes d'aspirations chrétiennes, un déisme plus positif que celui d'une simple philosophie, des vertus plus profondes que celles de l'antiquité païenne, et enfin une vie surnaturelle proprement dite dans beaucoup d'âmes d'une entière bonne foi, où l'Esprit-Saint opère, par conséquent, la grâce et le salut. Je ne puis pas dire que l'Angleterre soit une nation païenne ou purement naturaliste, quoiqu'elle ait perdu beaucoup de la sève chrétienne. En second lieu, est-il vrai que le naturalisme ou le déisme philosophique conduit directement au socialisme ? Je ne le pense pas. Il peut y conduire certains esprits, mais est-ce la masse d'une nation ?

Le socialisme d'ailleurs est un mot bien vague, j'en connais trois : le socialiste athée qui a pour but la destruction de la religion, de la famille et de toute propriété privée ; le socialisme faux qui, sans en vouloir à la famille et à la religion, se propose néanmoins la destruction de la propriété privée par des systèmes de distribution générale différemment pondérés ; le socialisme chrétien qui, respectant à la fois

la religion, la famille et la propriété privée, tend, au moyen de l'association poussée aussi loin que possible, à améliorer la situation morale et physique du plus grand nombre des hommes. Confondre ces trois doctrines si dissemblables dans un seul et même mot, c'est s'exposer à des conclusions arbitraires qui porteraient tout au plus sur les mauvaises espèces de socialisme. C'est le progrès réciproque de l'Évangile et de la raison qui a amené dans le monde un travail pour l'amélioration universelle de l'humanité.

Au moyen âge, le christianisme avait déjà guéri bien des maux, mais il était jeune et la raison humaine peu exercée. La société reposait sur le monopole de la propriété, mais ce nouveau système, plus large, plus libéral, plus raisonnable et plus évangélique que l'ancien, a produit des maux. Beaucoup ont été écrasés dans cette libre concurrence où les forces ne sont pas égales entre tous, et alors les esprits utopistes, les esprits mauvais et l'esprit chrétien aussi, s'étant avisés du mal, y ont cherché un remède dans des buts différents. L'association est apparue comme un principe supérieur à celui de la libre concurrence, et c'est là le champ des rêves et des expériences du jour. Peut-on dire qu'en soi, et à part des exagérations stupides ou athées, ce soit là une chose abominable qu'il faut couvrir d'anathème sous le nom commun de socialisme ? Je ne le pense pas. Le propre des nations chrétiennes, depuis la grande lumière, est de voir leurs maux et d'en chercher le remède. Autrefois la guerre et l'esclavage répondaient à tout et suffi-

saient à tout. On était le plus fort ou le plus faible, et chacun se reposait dans les avantages de sa force ou dans les douleurs de sa défaite.

Aujourd'hui ce n'est plus cela. Le plus fort songe au plus faible et le plus faible ne désespère pas de lui et de ses droits. Une solution des maux étant donnée, si elle engendre d'autres maux, on regarde en arrière ou en avant; on croit et on espère; on médite, on écrit, on parle, on se trompe peut-être, mais on agit. Sans doute le diable intervient et son action très facile à concevoir est aussi très facile à expliquer. Il imite le bien pour le corrompre. Il se transfigure en ange de lumière pour déshonorer la lumière. Ainsi le mouvement de 1789, si juste en soi, a été souillé par l'immixtion du mauvais esprit: et, de nos jours, l'idée de l'association, supérieure en soi au monopole et à la libre concurrence, est pétrie de sang et de boue par l'ingénieuse intervention de Satan. Mais le propre du chrétien est de repousser le diable sans repousser les bonnes choses qu'il corrompt. Le diable est toujours à la gauche de Jésus-Christ: ce n'est pas bien voir que de les voir l'un sans l'autre.

La partie du livre de M. Nicolas relative au panthéisme ne me satisfait pas non plus. Le panthéisme est une erreur savante que les nations ne connaissent pas et n'ont jamais connue; la voir partout, c'est universaliser le rêve de quelques esprits perdus.

En résumé, ce livre appartient trop à l'école qui ne voit que le mal du siècle présent et qui n'en voit pas

le côté ascendant et providentiel ; il n'éclaire ou ne réconcilie pas assez ; c'est de la logique extrême dans un style ferme, ingénieux, éloquent. L'auteur a gagné comme forme, mais les dernières luttes ont mal servi son intelligence [1].

Adieu, chère amie, je vous reverrai à mon retour de Belgique. Vous ne sauriez croire tout le bonheur que j'ai de vous retrouver, de vous revoir, de vous entendre. Dieu m'a donné peu d'amis, mais de tels que je ne puis regretter mon isolement. Une heure de conversation avec vous me remplit le cœur et m'illumine. J'admire l'harmonie de nos intelligences nées si loin l'une de l'autre, si ce n'était que Dieu, le père de l'une et de l'autre, prépare dans l'éternité ce qu'il veut rapprocher dans le temps.

Je vous envoie deux volumes de César Cantù, les deux premiers du moyen âge, qui pourront vous donner quelque idée de la marche, du style, des idées et des sentiments de l'auteur. Quand vous les aurez lus ou parcourus, vous les enverrez aux Carmes, sous le nom du R. P. Souaillard, lequel vous fera parvenir les suivants, si vous les demandez. Il est prévenu et sera heureux de vous servir.

[1] Je crois pouvoir dire que cette induction du P. Lacordaire est le résultat d'une lecture rapide. M. Nicolas n'a jamais appartenu à l'école signalée ici, et M. Guizot lui écrivit, à la réception du livre, une lettre empreinte de la plus cordiale courtoisie.



ANNÉE 1853

Flavigny, 9 janvier 1853.

Je vous renvoie, chère amie, le chapelet de la bonne mort avec mes remarques. Je l'ai gardé bien longtemps, comme un joyau ou une relique précieuse, et les coups que j'y donne en vous le renvoyant ne sont qu'un moyen de me consoler de le perdre. Si je blesse votre amour-propre, votre cœur me pardonnera.

Je serai le 12 au soir à Paris, et vous verrai dès le lendemain, à moins d'une impuissance absolue. Voilà de bien petites étrennes, mais nous vivons dans un temps où il faut se contenter des petites choses, surtout quand l'amitié reste la même, telle que vous savez la mienne pour vous, c'est-à-dire, toujours jeune comme il y a vingt ans. Je prie Dieu chaque jour pour vous et je l'ai fait encore plus vivement au renouvellement de cette année qui est la vingt et unième d'une affection à laquelle je dois plus que je ne puis le dire à vous-même.

Flavigny, 29 juin 1853.

Je reviens de Chalais, chère amie, avec toute une bande des élèves d'Oullins, nos chers enfants. Nous

étions vingt, et pendant une belle journée de douze heures, nous avons gravi et descendu des montagnes, traversé des vallées charmantes, passé des torrents, enfin accompli, au dire de M. l'abbé Dauphin, qui a vu la Suisse et le Tyrol et tout ce qui se peut en montagnes, accompli, dis-je, le plus beau pèlerinage alpestre du monde. Les deux routes ordinaires de la grande Chartreuse ne sont rien en comparaison de celle que nous avons suivie, soit pour la solitude, soit pour l'imprévu et la variété des aspects. Nous avons allumé dans un trou, au pied d'un ruisseau et contre des roches énormes, un feu entretenu de troncs de sapins morts depuis cent ans dans ces déserts et auxquels personne n'avait encore donné les honneurs de la sépulture. Cela m'a rappelé ma jeunesse, mais combien différente ! J'ai une joie particulière à ces aventures, parce que je me pique d'avoir un génie topographique particulier et de conduire à merveille les gens qui ne savent où il vont, ce qui ne m'a pas empêché d'égarer une fois nos jeunes gens, au grand plaisir de leur imagination et au grand détriment de leurs jambes.

M. de Montalembert viendra à notre Saint-Dominique. M. Foisset, de Dijon, y viendra aussi. Nous ne sommes pas sûrs d'avoir M[gr] l'évêque de Dijon, mais celui d'Autun s'y rendra certainement et me l'a mandé dans une lettre, il y a quelques jours. En attendant, je vais prêcher à Mattaincourt, en Lorraine, devant je ne sais combien d'Évêques et une grande foule, le panégyrique du bienheureux Fourrier.

C'est la première fois que je prêche un panégyrique. En vieillissant, on se permet les choses impossibles. Celui-ci sera imprimé et aura l'honneur de parvenir sur votre table dans les derniers jours du mois de juillet.

Au sortir de Mattaincourt et de ce travail, je redescendrai à Oullins pour la fête solennelle de saint Thomas d'Aquin, qui est le patron de l'institution, et j'y retournerai encore pour la distribution solennelle des prix, le 17 août, je crois. C'est ce jour-là que nous prendrons possession définitive de l'établissement.

Avez-vous vu tourner et entendu parler des tables? J'ai dédaigné de les voir tourner comme chose trop simple, mais j'en ai entendu et fait parler, elles m'ont dit des choses assez remarquables sur le passé et le présent. Quelque extraordinaire que cela soit, c'est pour un chrétien, qui croit aux esprits, un phénomène très vulgaire et très pauvre. De tout temps, il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour communiquer avec les esprits. Seulement, autrefois on faisait mystère de ces procédés comme on faisait mystère de la chimie, et la justice, par des exécutions terribles, refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la liberté des cultes et à la publicité universelle, ce qui était un secret est devenu une formule populaire. Peut-être aussi par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des mer-

veilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : le monde des corps et le monde des esprits. Il est probable que ce développement parallèle ira croissant jusqu'à la fin du monde, ce qui amènera un jour ce règne de l'antechrist, où l'on verra de part et d'autre, pour le bien et le mal, l'emploi d'armes surnaturelles et de prodiges effrayants. Je n'en conclus pas que l'antechrist soit proche, parce que les opérations dont nous sommes témoins n'ont rien, sauf la publicité, de plus extraordinaire que ce qui se voyait autrefois. Les pauvres incrédules doivent être assez inquiets de leur raison, mais ils ont la ressource de tout croire pour échapper à la vraie foi et ils n'y manqueront pas. O profondeur des jugements de Dieu !

Je vous laisse, chère amie, avec l'espérance de vous voir le 4 août. Songez que vous êtes un peu en arrière à l'égard de l'estime pour saint Dominique et donnez-lui quelque petite marque d'inclination.

Vous savez combien je suis respectueusement et ardemment votre vieil ami.

Flavigny, 26 juillet 1853.

Je m'empresse de vous rassurer, chère amie, sur ce pauvre Fourrier [1]. Le Pape Urbain VIII approuva ce qui s'était fait et ratifia le mariage du cardinal de Lor-

[1] Le P. Lacordaire venait de prononcer dans l'église de Mattaincourt, en Lorraine, le panégyrique du bienheureux Fourrier, en présence des Évêques de Saint-Dié, de Langres, de Nancy, de Metz, de Strasbourg, de Verdun et du cardinal Archevêque de Besançon.

raine. Aucune trace même n'est restée de ce mécontentement et ce ne fut pas par faiblesse, car le même Pape cassa un mariage du duc Charles IV qui avait répudié sa première épouse, la princesse Nicole, fille du duc Henri II. Rome est le lieu du monde où l'on sait le mieux tout ce qui se peut dans les cas extrêmes sans blesser la religion, les mœurs et la raison. C'est un de ses génies. Quant au cardinal de Lorraine, évêque sans même être sous-diacre, c'est-à-dire administrateur du diocèse de Toul, cela était très fréquent autrefois. On donnait des évêchés à des enfants de grande famille, en attendant qu'ils eussent l'âge d'être ordonnés, et ils ne l'étaient pas toujours, l'âge venant. Aujourd'hui encore il y a des cardinaux qui ne sont pas investis du sacerdoce ; je crois que le cardinal Bernetti était dans ce cas. Mon intention était de mettre en note que le Pape avait ratifié la conduite du bienheureux, mais, sa béatification même par la cour de Rome me paraissait résoudre la difficulté, j'ai renvoyé la note aux calendes grecques, rien ne me paraissant moins éloquent qu'une note.

Que je regrette votre absence pour la Saint-Dominique et la bénédiction de notre chapelle ? Nous aurons Messeigneurs les évêques de Dijon et d'Autun; M. de Montalembert viendra pour la première fois ; Foisset y sera aussi et le bon Dieu par-dessus le marché. Mais je ne me plains pas ; vous m'avez paru si faible la dernière fois et si à la merci de ce mal capricieux, que je craindrais de vous voir entreprendre un voyage dans cet état, pour vous trouver

au milieu d'une foule et sans les soins qui vous sont nécessaires. C'est un sacrifice qui me coûte, puisque vous n'êtes jamais venue à aucune de nos solennités, mais je l'accepte avec la certitude qu'il en doit être ainsi.

La fête de saint Thomas, à Oullins, a été charmante et magnifique. Nous y retournons pour l'Assomption, jour auquel nos quatre tertiaires prononceront solennellement leurs vœux à la chapelle même du collège. Le 17, aura lieu la distribution des prix et la prise de possession. M. l'abbé Dauphin prononcera un discours, moi un autre ; il y aura une représentation théâtrale, puis la distribution elle-même. Le 30, je prononce à Sens un discours pour une translation de reliques très célèbres de sainte Colombe, laquelle sainte, afin que vous n'en ignoriez, est de tous les saints et de toutes les saintes celle qui a dans la chrétienté le plus d'églises dédiées sous son nom. Du moins on me l'affirme, et je pense que c'est en France qu'on veut dire.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis ravi de votre jugement sur mon panégyrique, et que je vous en aimerais mieux si cela était possible.

Flavigny, 24 octobre 1853.

Mme de Mesnard, chère amie, m'a donné de vos nouvelles et m'a remis les articles de M. Ampère sur ce pauvre Ozanam que nous avons, vous et moi et nous tous, si rapidement perdu. Bien que vous désiriez peut-être conserver ces articles, je prends la liberté de les garder comme un présent de vous. Mon

dessein est d'écrire quelque chose sur ce triste sujet Il est probable que la société de Saint-Vincent-de-Paul, dans un mois ou deux, fera célébrer un service aux Carmes, bien dû à l'un de ses principaux fondateurs, et l'on m'a témoigné le désir que je parlasse de lui dans cette occasion. Je ne pourrai être à Paris, mais j'enverrai quelques pages qu'on prononcerait en mon nom, et si cette forme, toute réflexion faite, ne convenait pas, je me réserve une place et un lieu et en un moment que je sais déjà. Or, les deux articles de M. Ampère me seront utiles pour me remémorer quelques faits et vous me pardonnerez, j'en suis sûr, un vol fait à cette intention.

Je pars demain pour Toulouse, et il me semble que je vais à mon dernier asile et comme à mon tombeau. Dieu ne m'en pourrait donner un plus grand et plus doux. Aussi est-il bien probable que ce ne sera pas le mien ; mais j'aime à y aller avec cette espérance qui m'encourage. Aucune autre fondation, et c'est la sixième en comptant Oullins, ne m'a causé un sentiment aussi vif et aussi pur. Il me semble que je retourne dans ma patrie, et que saint Dominique et saint Thomas d'Aquin vont me recevoir dans leurs bras.

J'aurais bien voulu, avant ce bonheur, avoir celui de vous voir et de vous en parler, mais j'ai craint de le faire. A mesure que je vieillis dans le gouvernement, je vois combien il est nécessaire que les supérieurs donnent l'exemple et ne fassent jamais ce qu'ils ne voudraient pas permettre aux autres. Je traîne après

moi toutes les conséquences de mes actes et leur vue m'inspire une extrême réserve. C'est ce qui a été cause que vous ne m'avez point vu à Fontainebleau où j'ai un frère et un cousin ; trop de choses m'y attiraient pour me livrer au plaisir de m'y rendre.

Vous êtes bien souffrante et triste, me dit Mme de Mesnard ; hélas ! tôt ou tard la croix nous atteint et la vertu, loin de l'éloigner de nous, est une invitation à Dieu de nous toucher de ce mystérieux sceptre qu'a porté son Fils. Mais qu'il faut de courage pour le recevoir à son tour, et que la foi même est un flambeau qui éclaire nos défaillances autant qu'il ouvre nos yeux ! Je n'ose vous dire que je suis toujours avec vous. Qu'est-ce que l'homme pour consoler et soutenir ? Dieu le peut à peine, tant nous sommes pauvres. Mais enfin, pour autant que l'affection, la reconnaissance et le dévouement puissent aider d'une créature à une autre, je suis présent à vos souffrances et les partage. Souvenez-vous quelquefois que vous m'avez fait du bien, et que par moi peut-être vous en avez fait à beaucoup d'autres qui ne vous connaissent pas, mais qui vous connaîtront un jour.

Toulouse, 6 novembre 1853.

Je vous envoie, chère amie, un petit mot sur M. Ozanam. Si vous pensez que cela vaille la peine d'être imprimé, quoique ce ne soit qu'une dédicace qui paraîtrait plus naturellement dans la prochaine édition de mes Conférences, je vous prie de le faire parvenir à M. Lenormant, directeur du *Correspondant*.

Il aimait beaucoup M. Ozanam, et peut-être ne refuserait-il pas d'insérer ce morceau dans le numéro qui paraîtra le 25 de ce mois. Si, au contraire, pour une raison ou pour une autre, vous pensez qu'il vaut mieux garder la chose en portefeuille ou la jeter au feu, ou enfin attendre une autre édition de mes Conférences, vous n'en direz rien à personne, et je vous désignerais à qui remettre ce fragment. Il y avait des choses délicates à dire, et peut-être n'ai-je pas réussi à les adoucir suffisamment ; peut-être aussi y est-il trop question de moi. Vous en jugerez. Si vous étiez favorable à l'impression, il faudrait vous hâter, parce que le *Correspondant* paraît très exactement le 25 de chaque mois.

Je suis fort bien ici, la maison est solitaire, commode et fera un joli petit couvent, en attendant mieux, s'il plaît à Dieu. Notre chapelle provisoire sera bénite prochainement ; on y achève quelques travaux, et nous attendons le retour de Mgr l'Archevêque de Toulouse.

Donnez-moi de vos nouvelles et pardonnez-moi de vous envoyer avec mes amitiés un si gros volume.

Toulouse, 12 novembre 1853

Je reçois à l'instant votre lettre. Vos observations me paraissent très fondées et je vous remercie d'avoir suspendu toute démarche. C'est parce que je doutais moi-même de la justesse de ce petit écrit et de son à-propos, que je vous l'ai adressé, étant parfaitement sûr que votre sens exquis ne se tromperait pas sur

ce qu'il y aurait à faire. M. Cartier ayant quitté Paris je pense qu'il vous aura rendu ces pages. Soyez assez bonne pour retrancher le papier blanc et me les renvoyer par la poste. Pardonnez-moi la brièveté de ce mot qui vous porte ma tendre reconnaissance.

Toulouse, 27 décembre 1853

C'est dans trois jours, chère amie, vendredi prochain, à neuf heures et demie du matin, que Mgr l'Archevêque de Toulouse doit bénir notre petite communauté et l'installer dans la maison que Dieu a bien voulu lui donner sur cette même terre qui fut le berceau de notre Ordre.

Quoique accoutumé depuis dix ans à ces bénédictions de Dieu, cependant celle-ci me va plus au fond du cœur et m'attendrit davantage. Il me semble que c'est le couronnement de toutes les grâces que Dieu m'a faites dans ma vie, et qu'il n'y a plus rien au delà, si ce n'est de ne pas me montrer trop indigne, dans les jours qui me restent, de ce que j'ai reçu si gratuitement. Chaque fois que je passe dans ces rues et ces chemins de Toulouse, bien souvent du moins, la pensée me vient que saint Dominique y a marché ; et, en comparant sa vie à la mienne, je suis surpris que Dieu ait choisi pour rétablir son ordre en France un instrument si peu semblable à celui qui en fut le fondateur. Tous les mercredis je vais à Saint-Sernin célébrer la messe au tombeau de saint Thomas d'Aquin, à l'intention de notre Ordre et de la province de France en particulier. Un de mes premiers soins sera

de rétablir le culte de ces grandes reliques. Déjà, depuis 1852, il y a eu une neuvaine en leur honneur au mois de juillet, et l'on a transféré sa tête dans un reliquaire plus digne de lui. Mais ce n'était là qu'une préparation. C'est le 7 mars qu'est la fête de saint Thomas d'Aquin dans notre Ordre, dans l'Église romaine et dans presque toutes les Églises du monde ; c'est ce jour-là qu'autrefois les capitouls et l'université de Toulouse venaient en grande pompe vénérer sa tombe. C'est donc ce jour-là qu'il nous faut aviser à solenniser, et j'espère que nous rencontrerons dans tout le monde, clergé, peuple et administration, le concours dont nous avons besoin. Saint Thomas semble ressusciter de toutes parts. Vous savez, sans doute, que l'Académie des sciences morales et politiques vient de proposer un prix pour l'exposition de sa doctrine philosophique [1]. Depuis deux siècles que sa doctrine a été abandonnée, l'Église n'a pu la remplacer. On est tombé dans une théologie sans profondeur où la vérité diminuée a diminué, à son tour, tous les esprits chargés de l'enseigner. C'est donc une nécessité de revenir au don que Dieu nous avait fait, et notre établissement à Toulouse, près de cette grande tombe, y contribuera peut-être.

N'oubliez donc pas le 30 de ce mois. Priez pour nous et pour moi en particulier dans votre chère petite chapelle. Quelques jours après, le dimanche 8 janvier, je reprendrai la suite de mes conférences.

[1]. Ce prix a été remporté par M. Charles Jourdain, membre de l'Institut.

Elles seront publiées comme par le passé, avec ce titre : *Suite des Conférences de Notre-Dame de Paris*. Mon plan général est fait. Il embrasse six ans au moins et sept ans au plus. J'en suis content, et je crois qu'il complétera l'œuvre d'une manière heureuse.

On m'a donné de mauvaises nouvelles de votre santé. Écrivez-moi un mot pour le jour de l'an, si vous ne pouvez m'en écrire deux. Un seul sera toujours plein de vous et me rappellera ce que je n'oublie jamais. Je n'ai pas besoin de vous dire les vœux que je forme pour vous. Nous devenons vieux, mais nous sommes de ceux que l'éternité soutient, et avec elle il n'y a pas de ruines dans l'âme, encore qu'il y en ait tout autour. Adieu donc, chère amie, mille tendres respects et tout ce qui ne se peut exprimer.



ANNEE 1854

Toulouse, 9 février 1854

Hier soir, chère amie, j'ai vu dans mon journal que l'ambassadeur de Russie avait quitté Paris, et que probablement ses nationaux le suivraient. Cette nouvelle m'a donné des inquiétudes pour vous, bien qu'à votre âge et dans votre état de santé, il me semble impossible qu'un gouvernement raisonnable, le nôtre ou le vôtre, songe à vous tourmenter. Cependant je serais bien aise que vous me fissiez dire un mot à cet égard. Je ne vous demande rien, *di proprio pugno,* sachant bien que toute fatigue doit vous être épargnée. Sauf l'inquiétude où je suis de vous, j'admire dans cette guerre les voies de la Providence. Voilà la France et l'Angleterre jetant enfin le gant, au nom de la civilisation, de la liberté et de la religion, à cette puissance qui, depuis un demi-siècle, pèse sur le monde comme une menace de barbarie, de schisme et de servitude. Du reste, depuis la fondation des peuples chrétiens sous Charlemagne, toute l'histoire roule sur la lutte des faibles contre un homme ou un empire qui abuse de sa prépondérance. Ainsi les luttes de la papauté contre les empereurs d'Allemagne, héritiers présomptifs de l'orgueil et des idées de

l'Empire romain ; ainsi les croisades contre le débordement de la puissance musulmane ; ainsi le combat à outrance de nos ancêtres pendant un siècle et demi contre la maison d'Autriche, puis l'alliance de l'Europe contre Louis XIV et en dernier lieu contre Napoléon. Voilà l'histoire de ces mille ans, et toujours la force a succombé. Dieu ne veut pas que le succès du monde romain se renouvelle; il a divisé les nations pour assurer la liberté de son Église et avec elle la liberté du genre humain. Aucune conjuration ne prévaudra contre cette loi que s'est faite la Providence. Et quelle merveille de voir un dictateur, obligé de s'unir à l'Angleterre pour défendre la civilisation libérale de l'Occident contre l'autocratie! Dieu se joue des hommes et encore plus des princes.

Cette guerre peut amener une conflagration générale de l'Europe. Dieu a commencé en 1789 la régénération des pays catholiques par la ruine et le sang. La France, la Belgique, l'Espagne, le Portugal ont eu successivement leur tour ; si je ne me trompe, c'est maintenant celui de l'Italie et peut-être de l'Autriche. Il est écrit quelque part que tout sera criblé, broyé et renouvelé. J'ai quelque espoir que la France sera épargnée et que le glaive de l'ange exterminateur ne touchera que l'Autriche et la Russie. Tout au travers, ces pauvres Turcs pourraient bien être chassés d'Europe et la Grèce s'étendre comme autrefois, de Sparte à Byzance. Ce sont là mes rêves.

Je suis content ici. Notre maison est assise, grâce à quelques bienfaiteurs actifs, et l'auditoire des confé-

rences est grand, pressé et sympathique. L'Archevêque est un homme très doux[1], qui a gardé sa dignité on ne peut mieux dans les circonstances actuelles, et avec lequel je m'entends bien ; le reste du clergé se montre favorable. Je n'ai vu aucune autorité civile, comme cela était dans ma position. Le Préfet est venu une fois à la cathédrale et est tombé sur un jour où il était fort question des vertus morales, entre autres, de la *force ;* il s'est montré très courroucé dans son salon et a. dit-on, écrit à Paris. Il est probable que la réponse l'a refroidi, car il n'a plus été question de rien. Le dimanche 26 février, je finirai en paix cette campagne, et je commencerai celle de l'impression et de la publication où vous aurez votre part.

Adieu, chère amie, faites-moi dire quelque chose. Je vous charge moi-même de mes amitiés pour Mme de Mesnard. J'ai rencontré une fois sa tante, Mme de Mauléon, laquelle a bravement livré une bataille pour sa chaise à la cathédrale et l'a emportée avec une vigueur digne de cette grande cause.

Toulouse, 26 février 1854.

Mme de Mesnard m'a mandé, très chère amie, la perte que vous venez de faire d'un de vos neveux que vous aimiez particulièrement, et je ne veux pas monter en chaire sans vous dire en quelque mots la peine que je ressens de votre affliction. La vieillesse

[1] M. Mioland, précédemment évêque d'Amiens.

ne devrait laisser de vide autour d'elle que par la disparition de ceux qui nous ont précédés, mais c'est une triste consolation que la Providence ne nous laisse pas toujours. Bien souvent nous survivons à ceux qui devraient naturellement nous fermer les yeux, et peut-être n'y a-t-il pas ici-bas de plus grande douleur. Je suis avec vous du fond de mon cœur dans cette cruelle épreuve. Que Dieu vous aide à la supporter et à lui offrir cette lie du calice qu'il a bu avant nous. Lui seul en nous envoyant la peine, peut nous envoyer la force, le remède et la consolation.

Je reprends cette lettre interrompue hier. Mes conférences sont terminées. Elles ont fait du bien d'après ce que j'entends. Deux fois peut-être j'ai trouvé des accents plus élevés qu'en aucun autre temps de ma carrière; néanmoins je sens que mes forces ne peuvent plus suffire à ces grands auditoires. Une chapelle de mille à douze cents personnes m'irait encore, et j'y serais à l'aise; mais on ne rétrécit pas comme on veut, et le passé vous lie aux dures conditions de la gloire, même lorsque l'on plie sous le faix.

Adieu, chère amie. Priez pour moi. Je vais demain matin, avec le comte Jules de Rességuier, faire un pèlerinage à la bienheureuse Germaine Cousin, la sainte Geneviève de Toulouse. J'y prierai pour vous et je souhaite que votre cœur s'en aperçoive.

Toulouse, 31 mars 1854.

Le journal d'aujourd'hui, chère amie, m'apporte l'heureuse nouvelle que le gouvernement autorise les sujets russes à demeurer en France comme par le passé. Cette nouvelle m'a comblé de joie à cause de vous. Au moins, vous serez tranquille de ce côté-là et je ne pense pas que la Russie vous rappelle de son côté ; c'est un grand souci dont la Providence vous a déchargée, ce me semble. La guerre sera longue probablement et il est difficile de croire qu'elle n'embrassera pas l'Europe par suite de l'attitude que prendra l'Autriche. Cette puissance égoïste qui, au siècle dernier, a lâchement sacrifié la Pologne catholique à la Russie, s'apprête, si je ne me trompe, à trahir encore l'Europe et la Catholicité et à amener sur nous un déluge de maux. Il faut se préparer à tout courageusement et s'abandonner à Dieu, qui seul dirige les destinées du monde. Nos maux ne sont rien en comparaison de ce qu'ils ont été pour d'autres temps. et ceux qui possèdent la vérité doivent s'élever par elle à un regard ferme des choses.

Le mercredi, 19 avril, je quitterai Toulouse pour me rendre à Oullins, de là à Flavigny, puis à Paris d'où je retournerai à Toulouse par la route de Bordeaux. J'ai donc l'espérance de vous voir prochainement et ce m'est une grande consolation.

Voilà Montalembert poursuivi. Je n'ai pas lu la lettre dont la prétendue publication est incriminée, et ne puis par conséquent juger de la mesure où il s'est

tenu. Ce n'est pas à mon sens un malheur pour lui. Quoique déjà nettement replacé sur son ancienne base, il ne lui sera pas inutile d'avoir protesté de nouveau et de subir un jugement même défavorable. Ce qui m'a peiné dans la réponse à la lettre que je lui avais adressée au sujet de cette poursuite, c'est son accent de souffrance. Hélas ! il faut toujours en revenir à cette image de M. de Châteaubriand dans je ne sais plus lequel de ses écrits, que « la vie est semblable à ces fontaines qu'ils avaient rencontrées dans le désert, d'une eau limpide, entourées de verdure et de fleurs, mais au fond desquelles, quand on y regarde attentivement, on découvre un large crocodile. » Vous me disiez un jour que Montalembert aurait beaucoup à souffrir et éprouverait de grands désenchantements ; il en a déjà subi. Je prends une grande part à ses peines, en même temps que je suis heureux de le voir en dehors de la servilité qui a tristement abaissé la plupart des caractères ; au moins, lui et moi, nous serons demeurés fidèles à nos premières convictions.

Je ne vous ai pas écrit depuis la mort de notre ancien maître, ce pauvre M. de La Mennais. Je le connaissais trop bien pour espérer que son âme se retournât vers Dieu avant la mort ; mais la mort est une si grande puissance que je conservais encore quelqu'illusion. Hélas ! il a surpassé tout ce qu'on pouvait craindre de plus triste et de plus douloureux. Je ne connais rien dans l'histoire de l'Église, parmi ceux qui se sont séparés d'elle, qui ait un caractère de

réprobation aussi frappant. L'abandon de tous, qui avait été la punition des dernières années de sa vie et qu'aucun chef de doctrine n'a jamais éprouvé aussi complet, lui a survécu et s'est assis sur ce tombeau qu'il a voulu lui-même dérober à tous dans la fosse commune, comme s'il ne lui fût resté dans sa propre persuasion, pas un parent et pas un ami pour y venir une seule fois. J'ai souvent depuis lors repassé dans mon esprit tous les souvenirs et toutes les impressions qu'il m'avait laissés ; ce drame ne pouvait sortir de ma pensée, à commencer de la première visite que je lui fis, moi tout jeune homme arrivant de province, jusqu'au jour où je le quittai sous les bois de la Chênaie et au dernier mot que je lui adressai sur les bancs de l'Assemblée Constituante. Je ne crois pas avoir rien à me reprocher à son égard. Je lui résistai le premier, j'entrevis sa chute de bonne heure, mais ma plume ni ma bouche n'ont jamais laissé rien échapper que des accents de douleur et de respect à son égard. Il m'avait nui beaucoup en dirigeant mal, lui, mon aîné de vingt ans par l'âge et mon aïeul par le génie et la gloire, en dirigeant mal le premier feu de ma jeunesse et en m'enveloppant dans le désastre de sa séparation. Cette pensée m'a soutenu contre lui quand j'ai dû le quitter, mais je ne crois pas qu'elle m'ait porté jamais à rien d'amer contre sa personne. C'était à mes yeux une grande victime d'une éducation théologique mal faite, d'une gloire trop rapidement obtenue, et d'un esprit à qui manquait, parmi tant d'heureux éléments, le don

suprême de la flexibilité. C'est à ce défaut de souplesse dans la pensée qu'il a dû l'étonnante stérilité de son schisme. Des hommes très médiocres, en se séparant de l'Église, se sont fait des disciples et une secte qui leur a survécu ; lui, en vingt ans d'un génie qui n'était pas éteint, n'a pu se créer une seule âme qui l'appelât son maître. Il avait franchi d'un seul coup un si vaste abîme, que personne n'avait pu avoir l'illusion de s'y jeter après lui. Il restera dans l'histoire comme un monolithe brisé ou comme cette statue de Memnon ensevelie dans le désert, dont on ne s'explique ni l'origine, ni les relations avec aucun monument.

Adieu, chère amie, la vie est triste et amère ! Dieu seul y met un peu de joie, c'est lui qui va me donner celle de vous revoir et de vous dire encore combien je vous aime dans votre vieillesse si éprouvée et combien je me rappelle chaque jour tout le bien que vous m'avez fait.

Toulouse, 19 juin 1854.

Je ne sais, chère amie, si cette lettre vous trouvera encore à Paris ou si déjà vous l'avez quitté. Il me semble vous avoir ouï dire que vous viendriez dans notre Midi pendant la belle saison. Si cela était, je serais bien heureux que votre voyage coïncidât avec plusieurs cérémonies importantes pour notre Ordre, qui vont avoir lieu. Le 3 août prochain, veille de la Saint-Dominique, nous poserons solennellement à Prouille la première pierre d'un oratoire consacré au

souvenir du fameux monastère de ce nom, le premier qui fut bâti et fondé par saint Dominique qui a fait de Prouille le véritable berceau de notre Ordre. Le lendemain aura lieu à Toulouse la première fête de saint Dominique qui y ait été célébrée depuis 1791, et nous poserons aussi solennellement la première pierre de la chapelle que nous construisons dans notre petit couvent de Saint-Romain. Les travaux sont en cours d'exécution, mais nous avons réservé pour la Saint-Dominique la pose de la première pierre. Enfin, le 8 du même mois, aura lieu la distribution des prix de Sorèze et notre prise de possession.

Cette affaire de Sorèze doit se conclure le 27 de ce mois. Déjà le projet de traité a été approuvé à l'unanimité par la commission administrative de l'école ; le 27, aura lieu l'assemblée générale des actionnaires pour la signature définitive.

Vous voyez que voilà bien des circonstances heureuses et rapprochées. Si vous pouviez être là en vous rendant aux Pyrénées, la joie serait complète.

Je vais jeudi à Sorèze à l'occasion de la première communion des élèves, j'y passerai trois jours.

Voilà, chère amie, où en sont nos affaires. Nous avons eu, pour la béatification de la bienheureuse Germaine Cousin, des fêtes très belles et très populaires, qui ont été malheureusement suivies, le surlendemain, d'un effroyable orage qui est tombé sur la ville et les environs. Mais le dégât n'a été que partiel et l'aspect de la campagne est de toute beauté.

J'espère un petit mot de réponse au sujet de

vos projets de voyage, et vous renouvelle, chère amie, l'expression du bonheur que j'ai eu à vous revoir.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Montmorency, 30 octobre 1854.

Mon bien cher ami, vous découvrir l'état de mon âme, ne serait pas vous dire pourquoi je n'ai pas écrit au moins comme je vous aurais parlé, mais ici ce n'est plus moi, c'est vous qui êtes en cause ; au milieu de mes tiraillements de toute sorte, c'est votre indulgence qui m'a trop rassurée. C'est par leurs défauts que nos amis nous tiennent en respect et nous gouvernent. Certaine que vous n'attribuez aux témoignages extérieurs que ce qu'ils valent, que vous n'êtes pas impitoyable comme le monde pour toute négligence qui le blesse, je me suis contentée de vous chérir et de vous vénérer ; c'est le fond de granit que je sens à votre amitié qui m'a induite en paresse. Au moins, mon cher ami, n'ai-je pas cessé de vous suivre, grâce à Dieu ; c'était suivre d'incessants progrès à travers les vicissitudes qu'une haute vertu dominait toujours. Vous avez été le sujet de mes entretiens avec le bon et spirituel P. Souaillard. Il ne se console de votre absence que par la certitude, me dit-il, de vous voir rappelé ici dans un temps donné. Mes visites à Toulouse, à Sorèze, n'ont été que des rêves que je prenais bien pour tels, tout en m'en

laissant charmer ; mais ce que je ne me pardonne pas, c'est de vous avoir manqué à Flavigny, distance à la rigueur encore dans mes proportions ; ceci ne se répare pas comme un délai d'écrire. Combien j'aurais aimé vous entendre d'abord sur Sorèze, votre préoccupation actuelle ; vous avez toujours eu le vol des jeunes gens ; ici, à la vérité, vous prenez la source un peu plus haut, mais ce ne sera qu'une nouvelle application de la paternité. Le principe de perpétuité, qui n'appartient qu'aux ordres religieux, vous donne grand avantage sur les maisons dirigées par de simples ecclésiastiques ; en allant à vous on est sûr de l'esprit auquel on va. Au premier moment, j'ai été un peu arrêtée par l'étendue et la variété des études que comprenait votre programme ; mais il m'a été dit qu'il en avait toujours été ainsi à Sorèze ; que c'était dans les habitudes et les exigences du Midi, ce qui ne m'a pas empêchée de voir avec un grand plaisir que vous aviez réduit les heures de leçons au profit de celles où l'élève se recueille et revient sur ce qu'il a appris, l'attention me paraissant en général, dans toutes les éducations du monde, même celle qu'on se donne à soi-même, empiéter beaucoup sur la réflexion. Votre discours de Toulouse est plein d'assertions tout à fait de mon goût, aussi me suis-je rengorgée, car on loue son propre jugement en louant celui d'un autre [1]. Montalembert me mandait en avoir été

[1] Discours sur la loi de l'histoire, prononcé dans la séance publique de l'Assemblée de législation de Toulouse, le 2 juillet 1854.

enchanté, sauf certains mots dont il ne veut que l'idée et la chose sans la date ; proscrire 89 et vouloir tout ce dont 89 nous fait vivre, est-il possible ? Ne faut-il pas accepter 89 dans ce qu'il a de sage mais aussi de moderne, ou revenir à tour de bras à l'ancien régime? J'ai extrait cette partie du discours pour la relire souvent, ce que je fais toujours après vous avoir lu. Votre voix arrive toujours avec des accents encore inconnus ; rien ne m'a paru plus digne, plus pénétrant que ce compte-rendu de votre gestion à vos frères. Jamais je n'ai été plus heureuse de vous aimer de tout mon cœur.

Songez-vous un peu à moi au milieu de cet Orient en feu ? à ce cruel partage de tous mes intérêts, de tous mes sentiments ? car cet amour, que je conserve à mon pays, quoique platonique, est bien sincère. Pour tout le monde, c'est la guerre d'Orient; pour moi, c'est la guerre civile. Mais la guerre est de ce monde, et je m'en remets à Dieu pour sauver tout ce qui n'en est pas.

Tendre et inviolable amitié.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Sorèze, 4 novembre 1854.

Je n'ai jamais, chère amie, accusé votre long silence ; il était, hélas ! trop justifié à mes yeux. J'en souffrais seulement parce que j'étais privé de vos

nouvelles directes, et aussi par une certaine difficulté qu'il y a de correspondre sans entendre l'écho de sa voix. On a beau être sûr d'être deux, on aime à en avoir la preuve pour en avoir la consolation et l'encouragement.

Bien des choses se sont passées depuis notre entrevue d'après Pâques. La principale a été l'expiration de mon provincialat au chapitre de Flavigny. Je n'ai eu aucun mérite de ne pas sentir la peine de cette séparation, tant elle était une nécessité de mes nouveaux devoirs et un soulagement désiré avec ardeur. J'avais fait là tout ce qu'il était possible de faire ; l'œuvre était achevée, et il était utile à cette œuvre même que je disparusse. Les hommes sont faits de telle sorte que l'absence de ceux-là même à qui ils doivent le plus est une condition qui ranime leur reconnaissance, une espèce d'émancipation dont ils ont besoin pour se rassurer et ne pas se croire inférieurs à ce qu'ils sont réellement. C'est ce qui est cause que l'enfant, arrivé à un certain âge, éprouve le désir d'échapper à ses parents, de voir le monde et de se gouverner par lui-même. Il n'est pas ingrat, il est homme. De loin et dans la liberté, il reviendra plus vite au foyer paternel, il en sentira le regret, il connaîtra qu'il aime encore.

Je ne sais ce que Dieu destine à notre Ordre et si ce que nous avons fait pour lui sera durable. Un jour que j'étais à Bruxelles chez le comte de Mérode, son frère Henri, qui se mourait tout près de là, se prit à dire en parlant de moi : — C'est l'Épaminondas d'une

autre Thèbes. — Cette parole m'est revenue souvent à la mémoire. Il me semble quelquefois que j'ai accompli une gageure et que tout ce que j'ai fait disparaîtra au premier souffle de l'adversité. Nos hommes les meilleurs sont morts avant le temps. On dirait qu'ils nous ont tracé d'avance notre route, et que leur tombeau n'a été que le symbole du nôtre. Je sens profondément le peu de vertus que j'ai mises dans une œuvre qui en exigeait tant. J'ai une foi vive, de la patience, de la flexibilité ; mais que tout cela est loin des saints ! Et rien s'est-il jamais fondé sur la terre sans la sainteté ? D'autre part, il y a eu dans notre succès des traits de Providence si surprenants, des secours venus si à propos, des hommes donnés si juste à point, qu'il me vient en pensée que je n'ai été qu'un faible précurseur des temps meilleurs que les miens. Dieu se sert de qui il lui plaît. Il élève, il abaisse, il se joue de nos faibles vues, et quoique l'instrument n'ait rien été, l'œuvre n'en était pas moins voulue et prédestinée. Il en sera enfin ce que Dieu décidera. J'ai souvent, au dedans de moi, fait le sacrifice de tout, et cette indifférence m'est moins difficile qu'à un autre, parce qu'en tout j'ai un goût extrême de modération et d'être satisfait de peu. Je ne désire plus rien que de mourir en paix avec Dieu.

Tout va bien ici, du reste. J'ai fait des réformes de toute nature. On en paraît content. Ainsi, j'ai supprimé les vacances de Pâques, les représentations théâtrales des premiers jours de carême et de la fin

de l'année, les sorties régulières des premiers jeudis du mois, l'usage de vendre aux élèves du sucre, des gâteaux et autres friandises. Je les fais lever une demi-heure plus tôt, c'est-à-dire à cinq heures, hiver comme été ; j'ai rejeté au temps des récréations tous les exercices du corps, diminué les classes de musique, augmenté les heures d'étude, enfin tout bouleversé au profit du travail et de la sévérité. Or, pas une plainte ne s'est fait entendre et jamais les élèves n'ont montré de meilleures dispositions. Ils semblent vouloir travailler sérieusement et coopérer à la restauration de l'école par leur bonne volonté. L'école est évidemment sauvée si la bonne discipline s'y maintient et si les études se fortifient pendant cette année.

Nous avons été atteints du choléra tout autour de nous. La ville même de Sorèze a subi une mortalité exceptionnelle, quoique respectée par le fléau, mais l'école n'a pas eu à regretter la plus légère indisposition.

Écrivez-moi un mot quelquefois si vous le pouvez. Vos lettres sont pour moi toujours un baume et une force. Cependant, ne le faites jamais si une minute de souffrance doit être ajoutée à vos peines qui sont si grandes. Je crois les comprendre et prie Dieu de vous donner la force de les supporter. C'est une belle couronne, mais qui est bien douloureuse. Priez aussi pour moi. Je n'ai pas besoin de vous redire que je suis à vous vivant et mort.

ANNÉE 1855

Sorèze, 22 janvier 1855.

Je ne veux pas, chère amie, laisser passer tout ce mois de janvier sans m'entretenir avec vous et vous souhaiter mille choses heureuses. Il n'y a rien de nouveau dans ma situation, sinon que tout continue à bien marcher. Mes réformes ont obtenu encore plus de succès dans l'opinion publique qu'à Sorèze même, et l'on nous annonce de tous côtés un accroissement considérable pour l'an prochain.

On m'a dit que vous aviez lu mon article sur l'ou vrage de M. Foisset[1]. Le mot que j'ai dit de M. Ozanam m'a attiré de ses amis, la demande d'un travail sur ses œuvres complètes que l'on est en train d'imprimer. J'ai accepté. Ce me sera un plaisir et une consolation de parler d'un mort si précieux, en présence de tant de vivants qui inspirent de la tristesse. M. de Montalembert m'a aussi prié d'écrire quelque chose sur les temps actuels, à propos des scènes déplorables que l'*Univers* ne manque pas de nous donner de temps en temps. Je lui ai répondu une fort longue lettre à ce sujet pour lui exposer mes répugnances invincibles

[1] *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

d'entrer dans la polémique et les querelles du jour. Je crois, en édifiant, faire plus pour l'Église et pour les convictions de toute ma vie, qu'en me prenant au corps avec des hommes dont j'ai suffisamment combattu les doctrines par tous mes actes et tous mes écrits.

J'ai vu avec plaisir que M. Nicolas s'était séparé d'eux. Heureusement le voilà libre de toute solidarité avec ce triste parti. Un des bonheurs de ma solitude est de n'en entendre point parler. Je me suis abonné à la *Gazette de France*, royaliste, et au *Messager du Midi*, impérialiste, mais tous les deux ayant quelques teintes de libéralisme et d'équité. Ce sont les seuls liens que je conserve avec le monde. Il vaut mieux de grandes indifférences que de grandes colères, surtout quand elles n'ôtent pas la vie qui descend de Dieu. Je suis encore aussi jeune de ce côté-là, et cette jeunesse rejaillit assez sur le reste pour que je ne tombe pas dans l'inactivité. La lettre de Montalembert était fort bonne. Je l'ai encouragé à publier son travail sur les *Moines d'Occident*, dont il a été publié un excellent morceau dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Adieu, chère amie, donnez-moi de vos nouvelles, s'il vous est possible, et n'oubliez pas que je vous suis tendrement lié à la vie et à la mort.

Sorèze, 21 avril 1855.

Une lettre de Mme de Mesnard, très chère amie, me dit que vous souhaitez voir publier la lettre que j'ai écrite à M. de Melun au sujet de son *Histoire de Mlle de*

Melun. Je m'en rapporte parfaitement à vous, parce que certainement vous n'autorisez qu'un mode de publication, tel qu'il convient à une page de cette nature, c'est-à-dire, dans une nouvelle édition du livre ou annexée à un article de revue sur l'ouvrage. Enfin vous jugerez et déciderez.

Je travaille à une biographie de M. Ozanam que je publierai sous forme de brochure. Ses amis m'en ont prié et véritablement je m'y suis mis de cœur, car il me semble qu'il n'y a rien de plus précieux que la mémoire des belles âmes. Depuis un quart de siècle, Ozanam est certainement parmi les laïques, l'homme qui a le plus honoré la foi catholique par son caractère, son dévouement, ses opinions généreuses, son talent et sa popularité. La vie d'Ozanam est pleine de traits honorables qui ne sont connus que de ses amis ; il importe à l'édification de notre temps de les produire et de les conserver. J'ai été fort surpris de rencontrer quelques dispositions un peu froides autour de moi à son sujet et je n'en ai guère compris la raison. Que la mémoire d'Ozanam soit peu chère à ceux qui ont trahi tous leurs principes et qui ont eu le regret de l'y voir fidèle, je le conçois ; mais nous autres, cela me semble étrange. J'éviterai, du reste, toute allusion fâcheuse dans la situation des affaires publiques, et je ne dissimulerai pas les nuances qui m'ont séparé d'Ozanam en 1848 [1].

[1] Ce travail du P. Lacordaire parut effectivement en brochure et figure aujourd'hui dans le cinquième volume des Œuvres complètes, sous ce titre : *Frédéric Ozanam*.

Tout va de mieux en mieux à Sorèze. L'amélioration des élèves et de tout est vraiment sensible, de l'aveu universel, et je ne croyais pas que nous pussions faire autant en si peu de mois. Je me plais beaucoup ici, par le bien qui s'y fait d'abord et ensuite comme paix et solitude. C'est une habitation délicieuse pendant l'été. Le R. P. Chocarne a très bien pris près des élèves et possède au plus haut degré leur confiance. Déjà nos religieux sont établis dans les deux cours inférieurs ; d'autres font les classes, tout en suivant les règles du noviciat. Le bien que ce contact produit est vraiment inimaginable. On touche au doigt la puissance de l'ordre surnaturel, et je n'aurais pas cru qu'il pût agir si vite dans un milieu où rien ne l'avait préparé sous la forme où il nous apparaît en nous. Un de nos élèves, et des plus grands, entrera au noviciat à la fin de l'année. Un autre, fils de notre médecin, sorti depuis deux ans, a pris l'habit [1].

Nous sommes onze sur trente-quatre maîtres. Ne ferez-vous point cette année quelque séjour aux eaux? Vous m'aviez parlé des Pyrénées ; ce serait une belle occasion pour venir à Sorèze qui est si proche de Toulouse, où vous passeriez sans doute. C'est presque une promenade. Venez donc, vous verrez combien ce pays est beau et il vous fera du bien.

Je ne vous dis rien des affaires publiques. Je m'attends toujours à une conflagration générale et à des événements imprévus. Il y aura probablement bien à

[1] Le P. Houlès.

souffrir et pour tout le monde. Mais, hélas ! les desseins de la Providence ne marchent qu'à ce prix.

Adieu, je me recommande instamment à vos prières et vous renouvelle tous mes sentiments anciens qui ne vieillissent pas d'un jour.

Sorèze, 8 juin 1855.

Votre lettre du 28 avril, chère amie, semblait m'annoncer quelques autres lignes de vous tout en me donnant de votre santé et de vos impressions de bien tristes nouvelles. Je n'ose presque vous interroger à cet égard. Je vois que vous souffrez de l'âme autant que du corps, mais sans pouvoir me rendre compte de ce qui vous afflige au dedans, car il ne me semble pas que les affaires de Russie puissent vous jeter par elles-mêmes dans un si grand abattement, et dans une sorte de trouble supérieur à toutes les forces que la foi et l'intelligence ont mises en vous. Sans doute l'état de votre pays doit vous préoccuper comme l'état du nôtre est un sujet perpétuel de mes pensées ; mais, aussi bien pour vous que pour nous, les choses n'en sont pas à ces extrémités qui bouleversent l'âme. Je suis persuadé que la Russie a rencontré son point d'arrêt, et qu'après un mouvement d'ascension d'un siècle et demi, elle touche au terme qu'elle ne franchira plus ; à mes yeux, c'est un grand bien ; aux vôtres, peut-être, ce point de vue est combattu par d'autres considérations. Mais, quelle que soit votre pensée à cet égard, ce ne saurait être un sujet de tristesse sans contre-poids. Aussi, je pense que vous

avez d'autres blessures encore plus intimes, et je regrette de ne pouvoir y toucher comme je le voudrais, avec l'espérance de vous consoler et de vous fortifier.

J'avais eu quelque pressentiment que vous viendriez du côté des Pyrénées pendant cet été. Il m'eût été facile alors de vous rendre visite et de vous voir à l'aise. Autrement je ne sais plus quand je vous reverrai. Sorèze m'attache de plus en plus. Nous touchons à la fin de l'année, et pendant ces deux mois, mon travail et mes préoccupations seront plus grands encore que par le passé. Il me faut préparer un discours pour la distribution des prix ; ce sera le premier de ce genre, car, l'année dernière, je m'abandonnai à une improvisation et je compris que ce n'était pas ce qu'il fallait. Il y a là une mesure, un certain tempérament où l'improvisation se soutient difficilement. Tout ce qui est calme de sa nature exige plus de réflexion que d'inspiration. Aussi me voilà aux aguets pour trouver une idée qui convienne à ce genre de solennité. Puis viennent les examens de la fin de l'année et mille petits détails qui consument les journées. Après-demain, par exemple, et pour la première fois depuis 1790, nous aurons une procession de la Fête-Dieu dans notre parc. C'est une innovation qui a été très bien accueillie des élèves. Notre grande division y paraîtra en armes et avec le drapeau de l'école, qui sera béni à la messe. Ce drapeau, tout simplement un drapeau aux trois couleurs nationales, j'en ai fait un drapeau de l'école en y substituant le rouge, le bleu et le jaune, qui sont les couleurs distinctives des trois

divisions. Ces petites choses donnent du mouvement à nos élèves, en les intéressant à tout ce qui les concerne.

J'ai fixé au 8 août, comme l'année dernière, la dis tribution des prix. Il est probable que je me rendrai à celle d'Oullins pour le 20 du même mois. J'ai passé quelques jours dans cette maison à la fin du mois de mai, et cette visite, où j'ai opéré des réformes, m'a consolé sous beaucoup de rapports.

Toutes ces occupations, comme vous le pensez, entravent bien ma *Vie d'Ozanam*. C'est à peine si j'ai le temps d'écrire une ou deux pages chaque jour, mais je suis soutenu dans ce travail, que j'aimerais tant à terminer de suite, par la pensée d'un bien à faire et d'une justice à rendre. Combien je désirerais vous soumettre cet écrit !

En attendant, priez pour moi, qui suis un de vos vieux amis et non pas le moins fidèle. Parlez-moi de vos peines si vous le pouvez. Je vous nomme à Dieu tous les jours matin et soir.

Sorèze, 19 septembre 1855.

Quelle bonne, longue et chère lettre ne m'avez-vous pas écrite le 3 juillet, et cependant je suis encore à y répondre ! Mais si vous saviez ce que j'ai été, ce que j'ai fait depuis ce temps-là ! Première communion de nos enfants, trois semaines d'examen pour la fin de l'année à sept heures par jour, distribution des prix, retraite générale de nos tertiaires, enfin voyage à Bourges pour terminer, voilà en peu de mots l'emploi du temps où votre pensée n'a jamais disparu. Vous

me direz : voyage à Bourges ! Eh ! grand Dieu ! que peut-on aller faire à Bourges? On peut y faire plus de choses que vous ne pensez.

Supposez un petit Séminaire tout neuf, tout frais. Ajoutez un cardinal qui vous offre ce petit séminaire avec pouvoir absolu de le diriger [1], et ne vous demande que trois religieux pour le commencement, et vous aurez une idée de ce qui m'appelait à Bourges, et qui est encore un grand secret. Ce n'est que l'an prochain, à la fin d'octobre, que nous serons mis en possession, et ce délai m'est bien utile pour préparer quelques hommes. J'ai longtemps refusé le Cardinal, mais il est revenu à la charge avec une invincible opiniâtreté, et, selon ma coutume d'adorer les volontés de Dieu là où les événements me poussent malgré moi, j'ai fini par accepter et je ne m'en repens pas après ce que je viens de voir. Le Cardinal est vieux, mais assez vert encore ; il a mis là toute sa fortune, tous ses revenus d'archevêque, cardinal et sénateur, et il ne vit plus que pour achever cette œuvre en nous la remettant. C'est une troisième maison sans aucune chance à courir, et c'est énorme ; car, je vois par Oullins combien les acquisitions à titre onéreux sont pesantes, même quand elles sont avantageuses. Il y a de plus l'œuvre en elle-même et qui est bien importante. Les petits séminaires sont un des ressorts principaux de la vie ecclésiastique en France, et je crois qu'il y a bien à faire pour les rendre dignes de leur mission. Enfin, nous verrons.

[1] Le cardinal Dupont.

Ici, l'année s'est admirablement close par un discours de Mgr l'Évêque de Carcassonne qui a enlevé l'auditoire et a exigé de moi une réponse imprévue dont le succès n'a guère été moindre. C'est là un de ces coups singuliers où la Providence apparaît d'autant plus qu'on s'y attend moins. L'effet de cette scène a été incroyable à trente lieues à la ronde, et, comme j'étais l'un des acteurs, je n'y comprends que tout juste quelque chose, sinon que Dieu a voulu nous favoriser d'une manière éclatante.

Notre première retraite générale du tiers-ordre s'est passée d'une manière très consolante et qui nous a tous fortifiés. Oullins ne va pas mal, mais il est dans des conditions bien moins larges que Sorèze.

Mais hélas! vous-même où en êtes-vous? Vous m'aviez parlé de venir dans le Midi; votre santé, me dit-on, ne le permet pas, et j'ai trop de raisons de le croire. Mais enfin dites-moi ce qui en est.

J'ai fini ma notice sur Ozanam. Dès qu'elle sera recopiée, je vous enverrai le manuscrit et vous verrez ce qu'il faudra retrancher ou ajouter. Chaque jour on m'annonce, parmi ceux que j'ai connus, des retours d'opinions et des changements de front qui me donnent le vertige. Oh! combien je suis heureux d'être loin de ce spectacle! Dieu, en me donnant la solitude où je vis, m'a payé au centuple des travaux de ma vie, et je ne lui demande plus qu'à y mourir.

Adieu, chère amie, vous êtes des âmes demeurées fidèles à ce qu'elles étaient. C'est beaucoup, et j'en remercie Dieu chaque jour.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Paris, 23 septembre 1855.

Mon bien cher ami, j'ai su le prodigieux effet de la séance de l'Évêque de Carcassonne, c'est un peu la romance : *On revient toujours à ses premiers amours ;* je suis sûre qu'il a joui beaucoup d'exprimer, à l'état libre, ses plus anciens sentiments en les retrouvant au fond de lui-même. S'être posé ainsi me paraît de bon augure pour son épiscopat. L'aplanissement des difficultés d'Oullins est une très bonne chose, et je ne sais rien de plus honorable pour vous que la proposition de l'archevêque de Bourges et surtout sa persistance à vous la faire accepter. L'œuvre des séminaires est peut-être la plus utile, la plus pressante des œuvres ; ce qu'il faut régénérer avant tout, ce sont les régénérateurs. Vraiment, mon cher ami, jusque dans la partie de votre vie où vous semblez à l'écart, il y a du conquérant ; c'est toujours de nouveaux champs que vous êtes appelé à défricher ; le bon Dieu me semble faire de vous son pionnier par excellence, pionnier de terres déjà remuées, mais trop longtemps laissées en jachères.

Vous pouvez croire à mon impatience d'*Ozanam*. La seule chose dont je vous réponde, après une exclusive attention, c'est de la vérité entière, absolue de mon impression. Vous en aurez le premier jet, la seule chose qui vaille dans les ignorants, à qui la réflexion proprement dite n'apporte que très peu. Je pense

aller au-devant d'une idée que vous aurez probablement eue, en supposant que vous ménagiez à Mme Ozanam la lecture de votre ouvrage avant de le livrer à l'impression. Je sais qu'elle le désire ardemment; tout ce qu'elle a mis entre vos mains de reliques intimes vous dit son abandon, comme rien ne vous dirait sa reconnaissance. Mais avec un intérêt si passionné dans le cœur, on comprend qu'il pût en coûter de voir son impression première aux prises avec l'irrévocable du texte imprimé. Quelquefois, il suffit d'une très légère rectification pour amener à une parfaite exactitude des détails, connus seulement de ceux qui ont vécu tout auprès, armés de cette seconde vue de l'amour qui démêle le vrai sens à travers toutes les ombres. Ce que je dis là, mon cher ami, est probablement fort inutile, et dans votre pensée, comme accordé à l'avance. Mais je commence toujours par intercéder humblement, tendrement, ainsi que le ferait elle-même celle qui attend de vous une palme vraiment glorieuse.

Je ne suis ni en pouvoir, ni en verve de faire des projets, mais si je bouge de manière à faire un peu de chemin dans une direction librement voulue, j'irai me retremper auprès de vous dans ces bons entretiens de libre épanchement dont j'ai soif.

En attendant, ne m'oubliez jamais ni en notre bon Maître ni en vous-même

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Sorèze, 5 octobre 1855.

Très chère amie, j'ai remis hier soir la notice sur M. Ozanam à un voyageur qui vous la fera parvenir. D'après mes calculs, elle vous arrivera dans une huitaine de jours. Vous la lirez à votre aise, puis la communiquerez, pour vingt-quatre heures seulement, à M[me] Ozanam.

Le jeune homme qui probablement vous portera le manuscrit est M. Henry Perreyve, fils d'un professeur de la Faculté de Droit de Paris, jeune ecclésiastique fort distingué, ami de M. Ozanam et le mien. Je vous prie de l'accueillir avec bonté. Il est du petit nombre d'hommes en qui j'ai trouvé, dans les opinions, de la constance et de la fidélité, choses si étrangement rares que je les note avec soin pour l'honneur de la nature humaine et pour ma consolation particulière.

Il va sans dire que vous m'écrirez vos remarques sur ma notice, si Dieu vous en donne la possibilité, et qu'en même temps vous me direz quelque chose de vous et de votre état.

Adieu bien tendrement et respectueusement.

ANNÉE 1856

Sorèze, 7 janvier 1856.

Je viens bien tard, chère amie, pour vous souhaiter une bonne année, mais je le fais de grand cœur, en priant Dieu d'adoucir vos souffrances du corps et de l'âme, et de vous donner enfin une vieillesse moins tourmentée. J'ai appris avec peine que vous étiez retombée sous le coup de votre tic douloureux. Cette nouvelle m'a causé un vrai chagrin, je voudrais vous voir libre au moins de ce côté et je suis vraiment effrayé de la persistance de cette horrible douleur. Est-il possible que rien ne puisse la vaincre entièrement? Avez-vous tenté l'homœopathie? vous n'y avez peut-être pas foi, mais qu'est-ce que cela fait quand il s'agit d'un essai, qui, dans tous les cas, ne peut produire aucun mal? Je vous assure que ce genre de traitement m'a réussi admirablement dans plusieurs circonstances, et j'ai vu ici une famille espagnole de Barcelone, dont le chef a été guéri par ce procédé et en très peu de temps, d'une maladie très cruelle et très compliquée. Il ne faut rien négliger, même l'absurde, si l'on veut.

Il y a peu de jours, le 27 décembre, jour anniversaire de la prise de possession du monastère de

Prouille, par saint Dominique, en 1206, une personne pieuse [1] a racheté pour nous la terre où notre fondateur avait placé sa première maison, où il promulgua sa règle et d'où il dispersa ses disciples en Europe. Il n'y reste pas pierre sur pierre, sauf les fondations des murs d'enceinte cachées sous la terre, et un vieux bâtiment placé hors du monastère, qui servait d'hôtellerie aux étrangers. On ne peut concevoir une désolation aussi complète, ni se rendre compte du jugement de Dieu qui a permis la ruine absolue d'un lieu si célèbre, qui contient les origines de notre ordre et où il avait été servi pendant six cents ans. Enfin, il semble que l'heure de la malédiction soit passée. Je suis arrivé le 27 à Fanjeaux avec quatre de nos grands élèves en grande tenue. Ils représentaient dans mon esprit ce comte de Montfort, l'ami de saint Dominique, qui avait pris part à la fondation de Prouille et y était venu souvent. Nous avons déjà là un petit tertre que j'ai fait planter d'arbres, et où je me propose d'élever une chapelle commémorative à Notre-Dame de Prouille, le plus tôt qu'il me sera possible. On peut y aller de Sorèze et en revenir le même jour. Ce sera pour nous un lieu de pèlerinage.

Vous avez vu les attaques de l'*Univers* contre ma notice ou à propos de ma notice sur Ozanam. J'en ai été ravi. Depuis longtemps j'étais séparé de cette école, si on peut l'appeler de ce nom, et j'ai été bien aise que ce dissentiment soit devenu public. Lisez-

[1] La comtesse Jurien.

vous le *Correspondant?* L'article de Montalembert sur l'*Avenir politique de l'Angleterre* m'a beaucoup plu. Il me semble que le *Correspondant* entre dans une voie qui représentera la mienne et où je pourrai le suivre. Montalembert m'a écrit de très bonnes lettres. Si cette situation prend de la consistance, il en résultera, je crois, un grand bien. Jusqu'ici la confusion et la dislocation de nos anciens éléments n'avaient point amené d'autre résultat qu'une éclatante apostasie, la ruine de notre honneur commun et la domination d'un journal sans charité et sans élévation. Grâce à Dieu, il y aura du moins une contre-partie, une protestation généreuse, et j'y retrouve de plus un ami de mes jeunes années. Il y a bien longtemps qu'il ne m'était rien arrivé d'aussi heureux.

Vous savez la nomination du P. Jandel au généralat de notre ordre, sans élection, par un décret direct du Souverain Pontife, et la promotion d'un des nôtres au cardinalat. J'en suis bien aise pour l'honneur de notre province et l'avantage de l'ordre.

Adieu, chère amie. Si ma vieille affection peut adoucir vos maux, sachez que je vous aime et vous bénis.

Sorèze, 9 février 1856.

Ce ne sont pas, chère amie, les grandes affaires qui emportent le temps, mais cette multitude de détails s'enchaînant les uns aux autres, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année. Aussi, je vous

assure qu'il y a quelque mérite à me charger d'écrire quoi que ce soit. Je le fais pour le *Correspondant,* parce que je crois que c'est mon devoir de concourir à cette œuvre, coûte que coûte.

L'article du prince Albert de Broglie m'a tout à fait charmé [1]. Il est net, précis, d'un excellent ton, disant tout ce qu'il faut dire sans aller au delà et avec une animation qui se trahit çà et là par des échappées de sensibilité. Montalembert me dit que ce travail a eu un grand succès et je n'en suis pas étonné; j'y suis pour ma part.

Combien vous êtes bonne de m'écrire de longues lettres dans votre état de souffrance ! Un mot suffirait, et vous m'écrivez comme autrefois ! C'est que votre cœur et votre amitié ne vieillissent pas. J'en suis tout pénétré, je vous assure, et je fais bien des vœux pour que la paix vous apporte une situation plus douce ; car vous avez dû beaucoup souffrir de toutes manières pendant ces deux années ; espérons que c'est la fin.

Je n'ai que le temps de vous dire ce peu de mots et de vous réitérer l'expression de mon inaltérable attachement.

[1] Il s'agit ici du premier article du prince de Broglie dans le *Correspondant*, intitulé : *De la polémique religieuse.* Cet article avait pour but de démontrer que certains écrivains catholiques, en exagérant les dissentiments entre les lois de l'Église et les lois de la société civile, ne faisaient qu'abonder dans le sens des adversaires de l'Eglise elle-même et offraient, par cette prétendue incompatibilité, l'argument le plus puissant pour la séparation absolue de l'Eglise et de l'État.

Sorèze, 11 avril 1856.

Le Père Chocarne m'a dit, bien chère amie, que vous n'étiez que très médiocrement enthousiasmée du nouveau *Correspondant*, que vous le trouviez trop pâle et pas assez décisif. Je ne sais s'il a bien saisi votre pensée. Ce recueil, il est vrai, n'est pas très explicite, mais il l'est assez pour être une protestation entendue contre la direction passionnée, violente et injuste, imprimée au public religieux. C'est beaucoup déjà dans les circonstances où l'on est. L'article de M. de Broglie, qui a donné lieu à un *avertissement*, m'a paru très net et très ferme, et il m'a semblé que ce programme dessinait à merveille la situation que nous avons voulu prendre. Pour moi, chère amie, je suis ravi qu'il y ait au moins une voix qui sorte du sépulcre. C'est la première fois, à vous dire vrai, que je vois tant d'hommes honorables et comptés réunis autour des convictions qui ont dirigé ma vie, et qui, Dieu aidant, la dirigeront jusqu'au bout. Aujourd'hui tous les masques sont par terre. Les fautes mêmes, les tergiversations sont un gage de sécurité, et le temps aussi prête trop peu à l'hypocrisie pour que je conserve de la défiance. Ajoutez à cela que les années nous ont tous mûris, et que nous avons perdu ce feu premier qui, quoique le plus généreux, est cependant aussi le plus à craindre pour le succès d'une bonne cause.

Je viens de lire en entier les travaux philosophiques de M. Cousin, dont presque rien ne m'était connu ;

c'est une très riche et très intéressante lecture. Il y a bien, çà et là, quelques phrases douteuses ; mais l'auteur les a expliquées d'une manière satisfaisante, et il est manifeste, d'ailleurs, par l'ensemble, que cette doctrine est sincèrement spiritualiste, et je dirai chrétienne. Seulement nulle part, M. Cousin, malgré ses éloges du christianisme, ne s'avoue chrétien. L'est-il ? Son silence est-il un calcul qui vient de la peur de se compromettre avec bien des amis ? Est-ce l'effet d'une fierté blessée des accusations que la presse catholique n'a cessé de formuler contre lui ? Je l'ignore, Dieu seul le sait ; mais, en laissant de côté la question de la foi personnelle, je vous avoue être très satisfait de la doctrine. Je ne doute pas qu'un jour justice ne lui soit rendue, et la fureur avec laquelle on continue de le poursuivre, malgré ses explications de plus en plus marquées au coin d'une sévère orthodoxie, est un des symptômes les plus tristes de l'état où nous sommes tombés, sous la direction de quelques esprits sans mesure, sans science et sans charité [1]. Ah ! chère amie, que je bénis Dieu de n'avoir jamais trempé l'extrémité du doigt dans toutes ces passions ! Je vieillis, me voici à la veille de mes cinquante-quatre ans, et les larmes me viennent quelquefois aux yeux à la pensée que je m'en irai pur de tout cela. Que Dieu a été bon pour moi ! Quelle belle solitude il m'a faite, dans un moment où il n'y avait plus qu'à se taire et à demeurer debout ! Et encore, au milieu

[1] Voir l'Appendice.

de tant d'apostasies, j'ai pu conserver quelques amis fidèles à notre foi commune ! Je prie Dieu chaque jour pour vous ; je l'ai fait encore plus vivement chaque année, et celle-ci est la vingt-quatrième d'une affection à laquelle je dois plus que je ne puis le dire à vous-même.

Sorèze, 14 mai 1856.

Je ne veux pas retarder ma réponse, chère amie, au sujet de ce que vous me dites du prince Albert de Broglie. Non seulement je lirai son livre avec attention [1], mais je me charge volontiers d'en rendre compte dans le *Correspondant,* pourvu qu'il soit sur une matière analogue à mes études, comme il est probable. Vous pouvez le lui dire, si vous le jugez à propos.

Quelques personnes semblent croire qu'il y a dans le *Correspondant* une arrière-pensée politique. Elle ne m'a point frappé, à moins que vous n'entendiez par là une protestation très claire contre le régime absolu, mais protestation qui s'en tient au regret et à la défense des libertés politiques perdues, et j'avoue que sur ce point-là ce sont mes sentiments. Il en est de même de la lutte sur les points philosophiques et théologiques exposés par le prince de Broglie et je ne concevrais pas même l'existence du *Correspondant*, si ce n'était pour faire contre-poids aux opinions déplorables soutenues avec tant d'acharnement par ses adversaires. Otez cela, quel serait le but ? Pourquoi

[1] *L'Église et l'Empire romain au IVe siècle.*

tant d'hommes honorables et occupés descendraient-ils dans l'arène de la publicité périodique? Sans doute, il y faut mettre de l'élévation, de la tenue, de la dignité, mais il y faut aussi de l'énergie et de la constance. Qu'après cela, M. de Montalembert ou M. de Falloux aient leur point de vue politique, cela me semble tout naturel et je m'étonnerais qu'ils ne l'eussent pas. Il n'appartient qu'à un moine comme moi de ne songer à l'avenir que sous la forme de l'éternité.

Je suis bien peiné de ce que vous me dites de votre état de santé. C'est une grande croix que Dieu vous a envoyée ; elle augmente vos mérites pour l'autre vie, mais elle est bien cruelle pour celle-ci.

Adieu, chère amie, nous avons demain une grande fête que nous appelons la fête de l'*Association Sorézienne*. Quelques-uns de nos anciens élèves viennent nous voir, et nous leur préparons une réception cordiale et animée. Il en sera de même tous les ans à cette époque, s'il plaît à Dieu ! Vous voyez que je deviens enfant, et je n'y ai aucune peine.

Tout à vous bien tendrement et respectueusement.

Sorèze, 2 août 1856.

Je viens de passer une journée, chère amie, avec le prince Albert de Broglie, qui est venu me voir en se rendant à Bagnères de Luchon. C'est un homme sincère, d'une foi complète, d'un libéralisme vrai, d'une modération sûre. Je ne l'avais vu qu'une fois dans ma vie, il y a dix ou douze ans. C'est pour l'Église, je le

crois, un présent de Dieu, et j'admire comment il a pu se former dans le milieu où il a vécu, milieu évidemment plus politique et philosophique que religieux. Aussitôt notre distribution des prix achevée, je vais me mettre au compte-rendu de son ouvrage.

Je ne vous écris que ce petit mot, parce que je suis tout haletant de notre fête de saint Dominique. C'est la première fois que nous la célébrons solennellement. On venait de nous envoyer de Madrid un beau portrait de saint Dominique. Il était placé dans la chapelle, surmonté d'une couronne de fleurs. Vous ne sauriez croire quel plaisir j'avais à voir cette tête couronnée dans un lieu qui, pendant cinquante ans, a été l'asile du voltairianisme. C'est là le meilleur côté de notre pays. Et comme Dieu y eût marché vite, s'il nous eût donné plus de grands Évêques ! Mais, je le vois, nous en sommes encore loin et il nous faut passer par bien des fautes.

Adieu, chère amie, pardonnez-moi ce petit mot si indigne de vous porter la preuve de mon affection. Heureusement que vous la connaissez et qu'il ne vous faut qu'un mot, qui est que je vous suis tendrement et inaltérablement voué.

MADAME SWETCHINE AU PÈRE LACORDAIRE

Fleury, 29 août 1856.

Cher excellent ami, je vous remercie du tout petit mot et vous n'avez jamais à m'en faire d'excuse. Je

ne m'inscris que contre les trop longs silences. Ils sont pour moi le vide dont la nature a horreur. Je suis charmée de vous voir en rapport avec Albert de Broglie ; j'ai été un peu entre vous la mouche du coche, mais, sans aider beaucoup aux choses qui plaisent, on aime à s'en mêler. J'attends avec impatience, comme vous pouvez croire, votre article sur son livre. Du reste, mon cher ami, pas une ligne de vous que je laisse échapper. Un tel redoublement d'éclat dans la maturité est tout ce qu'il y a de plus rare, et puis tout coule de source. Votre parole a ces ailes qui épargnaient toute fatigue aux pieds des immortels.

Je vous écris du fond d'une retraite quadruplée cette année-ci dans sa durée, à mon grand contentement. Je ne pouvais plus tenir à Paris d'où je n'avais pas bougé depuis deux ans ; j'étais comme ces pauvres chevaux déjà harassés qui doublent le relai. Ma vie se passe assurément dans une dissipation qu'on appellerait grave et sérieuse, si ces mots cadraient ensemble, mais c'est toujours un morcellement, un gaspillage de temps qui appelle impérieusement des vacances passées dans la solitude ; ce bonheur m'échoit dans un vieux château, au milieu d'un parc immense qui simule la vraie campagne à s'y méprendre. Je suis donc seule et écartant toute visite jusqu'au 1er décembre, quatre mois dont, à mon regret, j'en vois un déjà écoulé.

Adieu, mon cher ami, ne m'oubliez jamais entièrement, et quand vous le pouvez, dites-le moi par un mot qui suffira pour me rassurer.

LE PÈRE LACORDAIRE A MADAME SWETCHINE

Sorèze, 30 septembre 1856.

Je ne sais trop, chère amie, où vous prendre, si c'est à Fleury au-dessous de Meudon ou un autre Fleury de Mme de la Rochejacquelein, que je ne connais pas. Le premier est un vieil ami. Lorsque j'étais au séminaire d'Issy, nous nous y rendions souvent en promenade et j'en ai conservé un agréable souvenir. Si c'est là que ma lettre doit vous trouver, je remercie la Providence de vous avoir placée sous les ombrages de ma jeunesse. Combien j'étais jeune alors! Combien soumis encore à l'imagination, aimant la gloire tout au travers de Dieu, mais cependant sincère et désirant servir ! Aujourd'hui, je suis comme un vieux lion qui a voyagé dans les déserts, et qui, assis sur ses quatre nobles pattes, regarde devant lui d'un air un peu mélancolique la mer et ses flots. Que de choses maintenant entre Issy et moi ! Vous êtes une de ces choses, chère amie, et je vous retrouve tout près de mon berceau et de mes premiers élans d'amour pour Dieu, comme une image vivante de tous les bienfaits dont il m'a comblé

Vous avez déjà lu sans doute mon article sur M. Albert de Broglie [1]. Je ne sais s'il en sera content. J'ai été sobre d'éloges comme toujours. Je n'ai guère loué d'homme vivant, parce qu'il me semble bien

[1] L'article avait paru dans le *Correspondant* du 25 septembre 1856.

difficile de ne pas flatter ceux qui vivent. On n'est à l'aise qu'avec les morts qui ne peuvent plus vous sourire, et qui aussi ne peuvent plus démentir les belles pages de leur vie. Depuis que j'ai vu tant de trahisons autour de moi, je ne me fie plus au talent ni même à la vertu. J'ai vu le temps où la promotion de tel homme me causait de la joie, parce que j'estimais qu'il servirait l'Église avec noblesse et liberté. Aujourd'hui, ces choses-là me laissent indifférent. Aussi ai-je fait un grand acte de foi en louant le livre et le cœur du prince Albert de Broglie, et vous y êtes un peu pour quelque chose, chère amie. Si vous avez été entre nous la mouche du coche, comme vous le dites, prenez garde que c'est une grande responsabilité que vous avez là. Si j'étais encore trompé par le petit nombre d'hommes que je vois fidèle à l'honneur, je ne voudrais plus vivre qu'avec les tombeaux dont je suis déjà bien près.

Je suis allé l'autre jour à Bourges, pour installer au petit séminaire de cette ville l'un de nos religieux tertiaires. Le Cardinal est un homme simple et droit, éloigné de toutes les intrigues de ce temps, et ayant au moins le mérite de ne pas paraître. Si petit que soit ce mérite-là, je vous avoue que je l'estime beaucoup dans le temps où nous sommes. Montalembert y avait passé quelques heures la veille de mon arrivée, mais n'a pu m'attendre. Il me loue de mes petits travaux avec une effusion qui me ferait presque rougir. On me dit qu'il est inquiet et préoccupé. Hélas ! il y a de quoi. Mais je voudrais le voir calme,

non seulement parce qu'il en serait plus heureux, maïs parce qu'il en serait plus fort. Cicéron, retiré à Tusculum, loin de la tribune aux harangues, et écrivant les paisibles pages de sa philosophie, m'a toujours paru une belle figure de l'antiquité. Or, nous autres chrétiens, nous avons dans la solitude ce que Cicéron n'y avait pas, cette forme et cette puissance du bien qui est dans l'âme détrompée et unie à Dieu. Vous ne sauriez croire combien je rends grâce à Dieu de m'avoir donné le goût de la retraite. Quel malheureux homme je serais aujourd'hui, si je n'aimais la gloire tranquille de l'obscurité !

C'est le 15 octobre qu'a lieu notre rentrée. Outre les travaux ordinaires, j'ai à préparer notre grande fête séculaire de 1857, car il va y avoir cent ans que l'école est fondée. Elle aura lieu pour la distribution des prix, dans les premiers jours du mois d'août.

Adieu, chère amie ; croyez bien que mes silences ne sont jamais des oublis, mais un simple repos du cœur dans la pensée que je vous aime.

Sorèze, 11 novembre 1856.

Nous nous préparons, chère amie, à célébrer la fête séculaire de Sorèze, c'est-à-dire, l'anniversaire de sa fondation en 1757. Parmi les cérémonies qui auront lieu, se place naturellement le rappel des personnages éminents qui, depuis un siècle, sont sortis de l'école. Or, il en est un sur lequel nous manquent des renseignements positifs, que vous pourriez très probablement nous procurer.

Avant 1789, un prince de Carignan fut amené d'Espagne à Sorèze, et l'un des pavillons de l'école a conservé, à cause de la demeure qu'il y fit, le nom de pavillon Carignan. On dit même qu'il fut bâti exprès pour lui. Mais quel est ce prince de Carignan ? Ce ne peut être le roi Charles-Albert né en 1798. Était-ce son père ou son oncle, ou l'un de ses cousins ? Nous l'ignorons. J'ai pensé que M. le marquis Brignole, que j'ai vu souvent dîner chez vous, pourrait vous donner ce renseignement ou du moins en écrire à Turin, et s'en informer d'une manière indubitable. Voyez si vous voulez vous charger de cette petite négociation, qui ne peut rien avoir de désobligeant pour la maison régnante de Savoie. Je fais élever dans le parc de l'école un obélisque de trente-six pieds de haut, où seront inscrits les noms des personnages les plus remarquables formés par l'école, sous les quatre titres suivants : *Fondateurs, — Généraux, — Hommes d'État, Magistrats, Financiers, — Écrivains, savants et Artistes*. Le nom du prince de Carignan serait inscrit sous la troisième rubrique ; mais je ne veux pas le faire sans savoir précisément qui il était.

Adieu, chère amie ; pardonnez-moi ce petit bout de lettre qui n'est qu'une demande de service à votre vieille amitié. En écrivant au marquis Brignole, je vous prie de lui présenter mes très humbles hommages et mon respectueux souvenir.

Sorèze, 29 décembre 1856.

Très chère amie, les renseignements de M. le marquis Brignole sont tout ce que je pouvais espérer. C'est bien volontiers que nous mettrons le nom du marquis de Serra sur notre obélisque commémoratif, et je vous prie d'en donner l'assurance à M. Brignole. Tous les noms portés sur le monument le seront aussi avec une notice sur la relation imprimée de notre fête séculaire; je mande tous ces détails à M. le marquis Brignole, dans la lettre ci-jointe que je vous prie d'avoir l'obligeance de lui transmettre.

Je viens de prêcher à Alby, le jour de Noël. C'était une marque de gratitude que je devais depuis deux ans à Mgr l'Archevêque d'Alby ; tout s'est bien passé.

Adieu, chère amie, je vous souhaite une bonne année et de vous revoir bientôt quelque part, hors la rue Saint-Dominique ; car je me dis souvent comme Lusignan :

> Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.

Adieu, vous savez ma tendre affection et le bonheur que j'aurai à vous la redire de vive voix, si Dieu le permet cette année. Pourquoi ne viendriez-vous pas à notre fête? Hors le banquet, tout vous serait accessible, et encore y a-t-il une tribune dans la salle du banquet où je vous trouverais un petit coin pour entendre les toasts, comme en Angleterre. Pensez-y.



ANNÉE 1857

Sorèze, 23 février 1857.

Ç'a été un grand bonheur pour moi, chère amie, de vous revoir quelques heures. Ce séjour près de vous, tout rapide qu'il ait été, m'a rappelé le temps où je vous voyais et vous consultais sans cesse. Votre expérience qui m'a été si utile, me le serait encore et plus que jamais aujourd'hui, quoique le théâtre où je vis soit étroit et solitaire. Mais bien des questions m'arrivent encore, bien des peines me visitent; vous soulageriez les unes et éclairciriez les autres. Dieu ne le permet pas. Il nous a séparés pour une durée que lui seul connaît. Soyez assurée du moins que je me reporte constamment vers vous par la pensée, et que nul cœur ne vous est plus ouvert et plus fidèle que le mien.

J'ai passé deux jours à Bourges. Tout y va bien. Il en est de même ici. Néanmoins, priez pour que cette année s'achève aussi heureusement qu'elle a bien commencé.

Tout à vous respectueusement et éternellement.

Sorèze, 24 avril 1857.

Je n'ai pu, chère amie, répondre immédiatement à votre lettre du Samedi Saint. Elle m'a trouvé au milieu de nos examens de Pâques et je n'ai recouvré qu'aujourd'hui un peu de liberté que je vous consacre tout d'abord.

Notre premier semestre s'est passé on ne peut mieux. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai de voir toute cette jeunesse croître en travail, en discipline, en vertu, en religion. C'est une chose admirable que la religion appliquée à de jeunes âmes, et en voyant ce qu'elle y produit, on éprouve une grande douleur d'en voir un si grand nombre, livrées par leur éducation aux entraînements de tous les vices. Notre tiers-ordre marche aussi d'un bon pas. Nous sommes en ce moment vingt religieux à Sorèze sans compter ceux que nous avons à Oullins et à Bourges. Les plus grandes difficultés sont franchies, et c'est en regardant en arrière qu'on mesure mieux quelle grâce c'est de pouvoir fonder quelque chose ici-bas.

Notre province du grand ordre est travaillée, sous l'influence de quelques esprits, de projets de réforme exagérés. C'est l'effet de la jeunesse, et j'ai la confiance que le temps amènera tout au point exact mais difficile du possible et du vrai. On a presque toujours vu ces divergences dans les œuvres de restauration, l'antiquité leurrant quelques-uns d'une imitation étroite et puérile, tandis que d'autres sentent mieux la différence des temps et des situations. Dieu m'a donné le

sentiment et le goût de la mesure, dans une assez vive énergie ; ce don me soutient contre les choses qui en abattraient d'autres et aussi les grâces que Dieu répand sur cette dernière phase de ma vie.

Priez pour moi et comptez que je vous aime, malgré l'âge, comme un véritable fils.

Sorèze, 24 août 1857.

Enfin, très chère amie, nos fêtes sont terminées et je puis vous exprimer ma peine d'avoir été si longtemps sans vous dire un mot. La Providence nous a merveilleusement favorisés par des incidents imprévus, des rencontres touchantes, un temps magnifique, et un je ne sais quoi qui a donné le plein succès. Montalembert seul nous a manqué, encore était-il représenté par M. Werner de Mérode et le duc de Mirepoix auxquels il avait donné rendez-vous, et qui ont été plus fidèles que lui. Je l'ai bien regretté. Nous avons eu le maréchal Pélissier, que nous n'attendions pas, et l'ancien abbé de la Trappe de Staouéli [1].

Ces deux personnages se sont rencontrés sans le savoir au beau milieu de notre salle des Arts, et se sont embrassés à travers une acclamation universelle accompagnée de beaucoup de louanges pour l'art avec lequel, croyait-on, j'avais préparé cette scène. Il en a été de même de bien des circonstances, en particulier, des toasts du banquet. Nous en avons eu d'inattendus et de charmants. Il se trouvait là parmi les convives un Américain, chargé des affaires de la république de

[1] Le P. François Regis.

la Plata, auquel personne ne songeait et qui a parlé admirablement. Ces trois heures du banquet, qui était splendide, ont été pleines d'émotions. La veille, à la réunion du soir, le maréchal avait fait entendre aussi des paroles qui ont été vivement applaudies. Enfin, chère amie, c'est la plus belle fête que j'aie encore donnée et probablement ce sera la dernière. Dieu s'y est montré bien bon pour moi, comme pour les choses qui n'ont lieu qu'une fois et qui ne reviennent plus.

Plusieurs personnes m'ont donné de vos nouvelles, Mme de Mesnard et M. Cartier entre autres. Je ne sais si vous vous rappelez M. Cartier, cet ami de Mme Besson, qui m'a toujours été si fidèle et qui a écrit plusieurs ouvrages remarquables sur nos saints, avec un style et des idées supérieurs, mais sans rencontrer jamais de voix pour exalter la sienne. C'est un homme aussi modeste que distingué, d'une race qui n'existe plus. Il était à Sorèze et m'a parlé de vous ; je sais que vous êtes toujours souffrante et bien tourmentée, mais toujours pleine de force et vous appuyant sur Dieu. Hélas ! qu'est-ce qui ne manque pas, sauf lui !

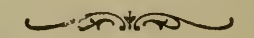
On achève en ce moment l'édition complète de mes écrits ; elle a six volumes en deux éditions, l'une in-8°, l'autre en petit format. C'est la première fois que ce recueil aura paru sous une forme régulière. De temps en temps, je reçois des preuves du bien que continuent à opérer ces divers écrits. C'est maintenant ma plus douce récompense, et il semble que Dieu se plaise à me combler de tous côtés. Cette troisième

année de Sorèze a été bonne et heureuse. Le terrain s'est affermi sous nos pieds et je crois vraiment que l'école est sauvée. J'ai vu bien des jeunes gens s'améliorer d'une manière notable dans ces trois ans, et il n'y a pas de spectacle plus doux pour l'âme d'un chrétien.

J'espère vous revoir encore ici-bas. Donnez-moi de vos nouvelles et croyez que nul n'est plus d'esprit avec vous et ne sent mieux que je le fais le prix de votre affection. Priez pour moi, comme je le fais tous les jours pour vous. C'est en Dieu que nous nous retrouverons pour jamais.

Cette lettre est la dernière que le P. Lacordaire écrivit à Mme Swetchine qui, lorsqu'elle la reçut, était déjà dans un état désespéré. Elle avait toujours caché au P. Lacordaire la gravité de ses souffrances. Dès qu'il en fut informé par une main amie, il accourut, passa trois jours auprès de Mme Swetchine et ne repartit que sur la foi d'une amélioration trompeuse. Deux jours après cette dernière séparation, le 10 septembre 1857, Madame Swetchine, âgée de soixante-quinze ans, avait rendu son âme à Dieu.

Le P. Lacordaire ne lui survécut que de quatre ans, et mourut dans sa cinquante-neuvième année, à Sorèze, le 21 novembre 1861.



APPENDICE

Nos malheurs auraient dû incliner nos têtes et nos cœurs devant Celui qui dispense souverainement les joies et les larmes, les triomphes et les revers. Malheureusement, il n'en est point ainsi, et nous voyons l'hostilité au christianisme prendre chaque jour de nouveaux développements. Je me croirais donc coupable si je dérobais plus longtemps à la publicité des faits qui font honneur à deux grands esprits et qui apportent leur éclatant témoignage, l'un à la charité, l'autre à la vérité.

Le P. Lacordaire n'avait point de relations directes avec M. Cousin, et on ne peut le soupçonner d'avoir subi l'ascendant de son éloquence et de son prestige personnel ; mais il avait, de tout temps, fait entrer la douceur et le respect envers les âmes parmi les plus sûrs moyens de ramener à Dieu ; il n'était donc que fidèle à lui-même quand il se posait en défenseur d'un homme avec qui il n'était lié à aucun degré, mais qu'il trouvait attaqué avec injustice ou emportement. Dès 1840, il écrivait à Mme Swetchine, en reprenant une image dont elle s'était servie :

« Je vous trouve un peu trop généreuse dans votre Océan devenu un filet d'eau, « pourvu qu'il soit pur. »

Chère amie, la plénitude de l'Océan vient de ce qu'il reçoit toutes les eaux qui penchent vers lui. Si on laissait faire les chimistes, l'Océan serait vide avant cent ans. Personne plus que moi n'estime à son prix la pureté de la doctrine, et j'ose dire que chaque jour j'en deviens plus jaloux pour moi-même ; mais la charité dans l'appréciation des doctrines est le contre-poids absolument nécessaire de l'inflexibilité théologique. Le mouvement du vrai chrétien est de chercher la vérité et non l'erreur dans une doctrine et de faire tous ses efforts pour l'y trouver, tous ses efforts jusqu'au sang, comme on cueille une rose à travers les épines. Celui qui fait bon marché de la pensée d'un homme, d'un homme sincère, d'un homme qui a fait à Dieu des sacrifices visibles, celui-là est un pharisien, la seule race d'hommes qui ait été maudite par Jésus-Christ. Celui qui dit d'un homme travaillant, à ce qu'il croit, pour la gloire de Dieu : — Qu'importe un homme? Est-ce que Dieu a besoin des gens d'esprit? — celui-là est un pharisien. « Il enlève la clef de la science, dit Jésus-Christ, il n'entre pas et empêche les autres d'entrer. » Y a-t-il un Père de l'Église qui n'ait des opinions et même des erreurs? Jetterons-nous leurs écrits par la fenêtre pour que l'Océan de la vérité soit plus pur? Oh! que l'homme qui combat pour Dieu est un être sacré, et que, jusqu'au jour d'une condamnation manifeste, il faut porter sa pensée dans des entrailles amies [1] ! »

[1] Lettre du 9 janvier 1840.

Le rationalisme intellectuel et le rationalisme social sont, disait-il dans la même lettre, les deux grandes plaies du monde ; et il jugeait que quiconque les combattait par un spiritualisme sincère était digne d'encouragement et de sympathie, avant même qu'il se fût rendu maître des erreurs partielles qui le séparaient encore de la rectitude absolue.

Une des habitudes du P. Lacordaire était aussi de pousser vers Rome, pour y demander, comme il l'avait fait lui-même, le complément de la vertu, de l'intelligence et de la lumière, et il appelait Rome le dernier refuge de ceux qui errent contre la dureté de ceux qui n'errent pas [1].

Le P. Lacordaire ne se départit et ne se repentit jamais de cette méthode; il put toujours répéter de lui-même ce qu'il écrivait un jour à Mme Swetchine : « Une des causes qui me donnent quelque jour sur la bonté persévérante de Dieu à mon égard, c'est qu'aucun fiel n'a jamais souillé mon âme, et que j'ai toujours été une créature aussi inoffensive qu'ardente [2]. »

Lorsque plus tard le P. Lacordaire prit, de loin et dans le secret d'une correspondance intime, la défense de M. Cousin, il avait plus de raison qu'il ne pouvait le croire, car, précisément à la même date et absolument à l'insu du P. Lacordaire, M. Cousin, lui aussi, se tournait vers Rome et soumettait directement au Souverain Pontife une profession de foi dont

[1] Lettre du 18 février 1840.

[2] Lettre du 12 décembre 1840.

il voulait faire désormais, et dont il fit, en effet, la règle de ses écrits.

Il ne m'appartient pas de révéler ici les détails d'une négociation à laquelle je me suis trouvé accidentellement mêlé; mais je dois à la mémoire de M. Cousin d'affirmer que cet acte de profonde déférence ne fut en lui ni un mouvement précipité ni un mesquin calcul.

M. Cousin ne pouvait ignorer les coups que l'on voulait porter au Christianisme et que l'on se flattait de rendre mortels ; il en était à la fois très effrayé et très indigné. Toute causerie un peu sérieuse le ramenait vers ce sujet, et rien n'égale la véhémence avec laquelle il condamnait, je pourrais dire il flétrissait, les plans dont il avait reçu la confidence et qui ont apparu depuis au grand jour. « On verra, on verra, s'écriait-il souvent, si c'est moi que les catholiques doivent traiter en ennemi, et quelles seront bientôt les attaques dont ils ne soupçonnent même pas le caractère. »

Peu d'années avant sa mort, me disait un de ses confrères de l'Institut, la conversation s'engagea un jour chez lui sur la situation religieuse du pays et quelques ouvrages récents qui sapaient le Christianisme par sa base. Il se défendait énergiquement de les avoir jamais encouragés par son exemple, puis, s'animant, tandis qu'il marchait à grands pas le long des fenêtres de sa bibliothèque : « Si je devais écrire que Jésus Christ n'est pas Dieu, s'écria-t-il, ou monter sur l'échafaud, je monterais sur l'échafaud... Oui, plutôt que de l'écrire, je monterais sur l'échafaud. »

Un autre de ses confrères, de si regrettable et de si douce mémoire, M. Cochin, nous a conservé aussi un de ces entretiens spontanés et pittoresques auxquels M. Cousin aimait à se livrer :

« Il m'a été donné, dit M. Cochin [1], de connaître les hommes les plus célèbres de notre temps et de notre pays, non pas à l'heure de la jeunesse, de la célébrité et de la puissance ; je les ai vus déjà vieux, vaincus par les événements et rentrés dans la foule. Sans parler des glorieux vivants, j'ai connu aussi M. Molé et M. Pasquier, M. de Tocqueville et M. Ampère, M. de Barante et M. Cousin. Je n'ai pas vu un seul de ces grands esprits qui n'eût conservé dans la retraite l'amour du travail, de la justice, de la liberté, de la patrie, et qui ne fût amené par les leçons de la vie à faire retour ou au moins à rendre hommage à nos croyances chrétiennes. Je remercie Dieu de m'avoir donné ce spectacle en me permettant de recueillir quelques-unes des dernières paroles, *ultima verba*, de tant de grands hommes si divers, soutenus jusqu'à l'extrême vieillesse par un libéralisme invariable, un travail continu et un christianisme croissant. Ces grands exemples ont été offerts à notre temps par la vieillesse vigoureuse et vaillante de M. Cousin.

« N'oublions pas les torts, les erreurs, les défauts de M. Cousin, j'y consens, mais à condition que nous ayons l'équité de ne pas oublier non plus ce beau spectacle d'un adversaire du christianisme devenant,

[1] *Correspondant* du 25 février 1867.

après les leçons de l'expérience et dans la plénitude de ses facultés, un ami du christianisme, s'en exprimant sans affectation, sans respect humain, occupé sans cesse, comme du plus grand objet de l'intelligence humaine, de Dieu et de la religion, trop sincère pour se laisser pousser au delà de ce qu'il pensait de bonne foi, mais trop courageux pour ne pas mépriser l'impopularité répandue sur la religion, pour ne pas revendiquer même et porter gaiement sa part de cette impopularité injuste

« Un jour, il y a quelques mois à peine, je me promenais dans la cour de l'Institut avec M. Cousin et un savant professeur de philosophie. Un jeune vicaire vint à passer, et comme il s'éloignait vers le pont des Arts, M. Cousin le regardant de loin s'arrêta et dit à son collègue : « Mon ami, nous avons toute notre vie « professé la philosophie ; nous réunissons des jeunes « gens instruits et nous tâchons, par des arguments « laborieux, de leur démontrer qu'il y a une âme. « Pendant ce temps, que fait ce jeune prêtre et où « va-t-il ? Il va réconcilier les âmes de deux époux, « fortifier l'âme d'un vieillard qui va mourir, com- « battre le vice dans l'âme d'un méchant, la tentation « dans l'âme d'une jeune fille, le désespoir dans l'âme « d'un malheureux, éclairer l'âme d'un enfant. Et « nous voudrions jeter ces gens-là à l'eau ! Il vaudrait « mieux qu'on nous y précipitât nous-mêmes avec « une pierre au cou. Ayons l'honnêteté de reconnaître « ce qu'ils font pour les âmes, pendant que nous ten- « tons de reconnaître l'existence de l'âme. »

Ceux qui l'entendaient s'exprimer ainsi, et j'eus plusieurs fois l'honneur d'être de ce nombre, y puisèrent le droit d'insister près de lui pour que ses écrits publiés fussent mis en parfaite harmonie avec ses épanchements privés. Il revit ses œuvres, en corrigea les expressions suspectes, et retrancha toutes les opinions qui pouvaient blesser la foi catholique ou altérer le respect qui lui est dû. Mais cet hommage indirect ne suffisait pas. Bientôt ce ne fut plus dans l'abandon de la causerie et dans le secret de l'intimité qu'il affirma son retour vers de nouvelles convictions. En 1855, il s'exprimait ainsi, dans une préface [1], qui surprit seulement ceux qui ne connaissaient pas le travail intérieur qui s'accomplissait dans cette âme : « Si vous aimez la liberté et la patrie, fuyez ce qui les a perdues. Loin de vous cette triste philosophie qui vous prêche le matérialisme et l'athéisme comme des doctrines nouvelles destinées à régénérer le monde : elles tuent, il est vrai, mais elles ne régénèrent point. N'écoutez pas ces esprits superficiels qui se donnent comme de profonds penseurs parce que, après Voltaire, ils ont découvert des difficultés dans le christianisme ; vous, mesurez vos progrès en philosophie par ceux de la tendre vénération que vous ressentirez pour la religion de l'Évangile. Soyez aussi très persuadés qu'en France, la démocratie traversera toujours la liberté qu'elle mène tout droit au désordre, et, par le désordre, à la dictature. »

[1] *Du Vrai, du Beau, du Bien*, p. IX.

Après de telles paroles, il fallait des actes ; placé entre son respect croissant pour la religion catholique et la nécessité d'en donner une preuve manifeste et indiscutable, M. Cousin hésitait, troublé, indécis, inquiet.

M. Sibour, archevêque de Paris, et M. l'abbé Maret, furent ceux qui vainquirent enfin ses résistances et obtinrent de lui que, pour conjurer une condamnation déjà préparée par la congrégation de l'Index, il prît la voie, si filialement indiquée par le P. Lacordaire, et recourût, lui aussi, à Rome, « ce dernier refuge de ceux qui errent contre la dureté de ceux qui n'errent pas. »

M. Cousin exprimait souvent le plus sympathique respect envers Pie IX. La pensée de s'adresser personnellement à lui triompha de ses hésitations. Il se résolut, après de visibles angoisses, à écrire la lettre que l'on va lire. Il la remit à M. l'Archevêque, afin qu'elle fût transmise par lui au Souverain Pontife, et pour le cas où la publicité serait jugée utile en France, il m'en remit le double, écrit de sa main, ainsi que le billet d'envoi.

Aujourd'hui j'aurais plutôt à justifier mon retard qu'à m'excuser de ma précipitation, et je croirais rendre un service à mon pays et à mon temps, en publiant ici cette profession de foi, ne contînt-elle que ces seules lignes : « C'est dans la triomphe et la pro-
« pagation du christianisme que je place toutes mes
« espérances pour l'avenir de l'humanité. »

A Monsieur le Comte de Falloux, rue de l'Université, Hôtel des Ministres.

« Mon cher confrère et ami, voici la lettre. Faites-en l'usage que vous jugerez le meilleur. Vous connaissez tous mes sentiments.

« V. Cousin.

« 30 avril 1856.

« Étant hors d'état de sortir, j'ai adressé la lettre à M. l'Archevêque pour qu'il la fasse parvenir. »

« Très Saint Père,

« Monseigneur l'Archevêque de Paris a bien voulu me communiquer une lettre de Votre Sainteté, remplie de tant de bonté et si digne du cœur paternel de Pie IX, que je cède au besoin de vous en exprimer ma sincère et profonde reconnaissance. Oui, Très Saint Père, on vous a dit vrai : loin de nourrir aucun mauvais dessein contre la religion chrétienne, j'ai pour elle les sentiments de la plus tendre vénération : j'aurais horreur de lui porter directement ou indirectement la moindre atteinte, et c'est dans le triomphe et la propagation du Christianisme que je place toutes mes espérances pour l'avenir de l'humanité. Affligé d'avoir vu autrefois mes intentions trahies par de fausses apparences, j'ai voulu en ces derniers temps faire un livre de philosophie entièrement irréprochable ; et ne me fiant pas à mes sentiments les

plus sincères, à mes études, à mon âge, j'ai recherché les conseils d'amis sages et pieux, d'ecclésiastiques éclairés et autorisés. Les sacrifices d'amour-propre ne me sont rien auprès du grand but que je poursuis, l'établissement d'une philosophie irréprochable, amie[1] sincère du christianisme. Si donc, malgré tous mes soins et ceux de mes doctes conseillers, quelques passages nous avaient échappé qui pussent troubler le cœur de Votre Sainteté, qu'on me les signale, et je les ôterai de bien bon cœur, ne demandant qu'à me perfectionner sans cesse, et moi et mes humbles écrits. Tels sont mes sentiments, Très Saint Père, fiez-vous à votre cœur, et, j'ose le dire aussi, à ma parole : c'est celle d'un homme qui n'a jamais trompé personne, et qui, touchant au terme de sa carrière et voué à la retraite, ne connaît aucun intérêt sur la terre capable de lui faire prendre un masque, et déguiser ce qu'il croit la vérité.

« Je mets à vos pieds, Très Saint Père, l'hommage de mon respect filial.

« Victor Cousin,

« Membre de l'Institut, ancien ministre de l'Instruction publique.

« 30 avril 1856. »

[1] Le texte primitif portait *alliée ;* sur les observations de M. l'Archevêque de Paris, M. Cousin substitua, sans difficulté, le mot *amie*, dans la lettre adressée au Saint-Père.



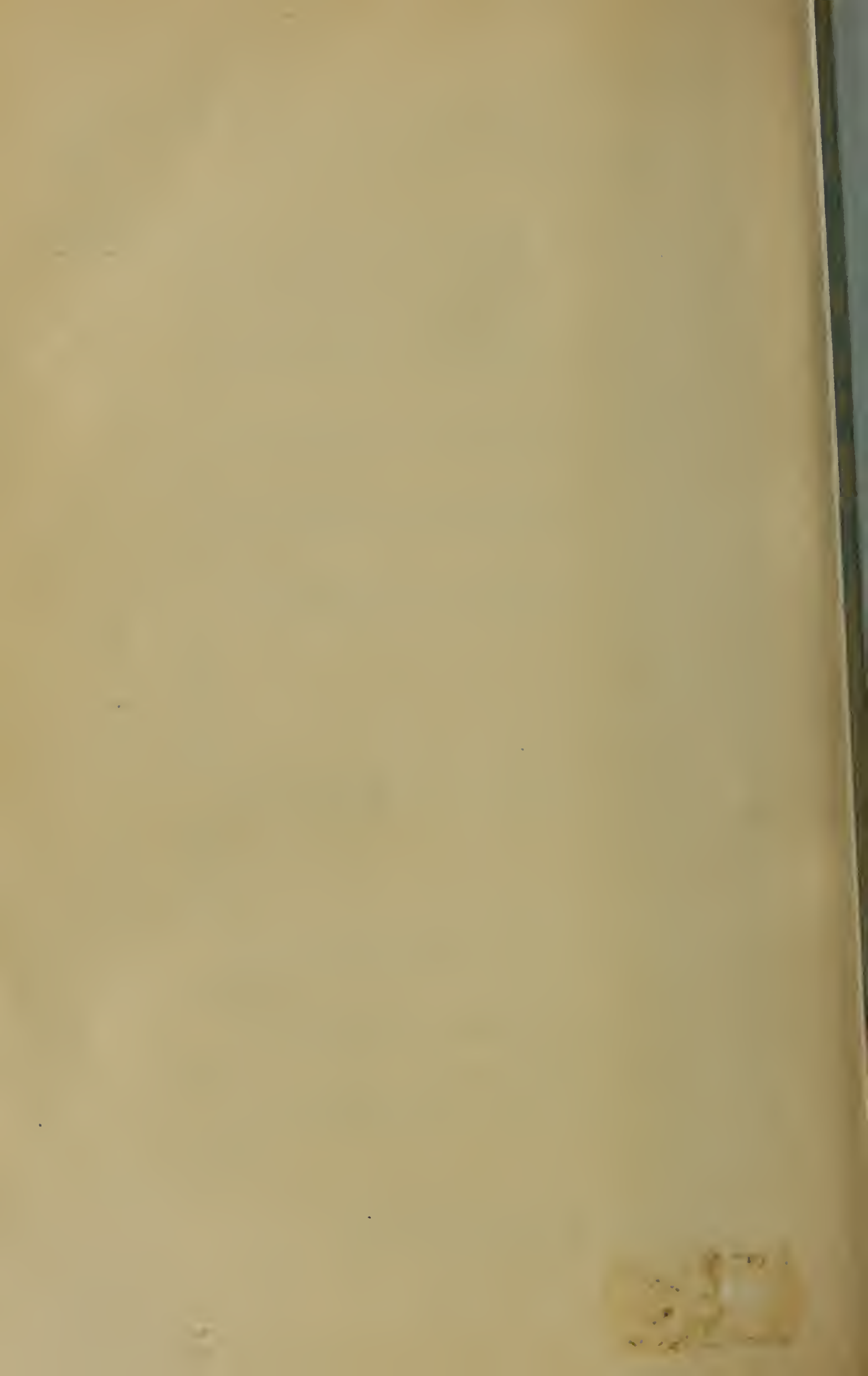
TABLE DES MATIÈRES

		Pages
	L'abbé Lacordaire à Mme Swetchine	1
Année	1833.	1
—	1834.	5
—	1835.	37
	Mme Swetchine à l'abbé Lacordaire.	44
	L'abbé Lacordaire à Mme Swetchine	46
—	1836.	52
	Mme Swetchine à l'abbé Lacordaire	81
	L'abbé Lacordaire à Mme Swetchine	84
	Mme Swetchine à l'abbé Lacordaire.	88
	L'abbé Lacordaire à Mme Swetchine	90
—	1837.	102
	Mme Swetchine à l'abbé Lacordaire.	106
	L'abbé Lacordaire à Mme Swetchine	115
	Mme Swetchine à l'abbé Lacordaire.	118
	L'abbé Lacordaire à Mme Swetchine	121
	Mme Swetchine à l'abbé Lacordaire.	126
	L'abbé Lacordaire à Mme Swetchine	131
	Mme Swetchine à l'abbé Lacordaire.	137
	L'abbé Lacordaire à Mme Swetchine	141
—	1838.	151
—	1839.	176
	Mme Swetchine au P. Lacordaire	184
	Le P. Lacordaire à Mme Swetchine	188
—	1840.	208
	Mme Swetchine au P. Lacordaire	238
	Le P. Lacordaire à Mme Swetchine.	242
	Mme Swetchine au P. Lacordaire	251
	Le P. Lacordaire à Mme Swetchine.	254
—	1841.	259
	Mme Swetchine au P. Lacordaire	261
	Le P. Lacordaire à Mme Swetchine.	264
	Mme Swetchine au P. Lacordaire	271
	Le P. Lacordaire à Mme Swetchine.	275

ANNÉE 1842. 294
Mme Swetchine au P. Lacordaire 307
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 310
Mme Swetchine au P. Lacordaire. 322
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 324
Mme Swetchine au P. Lacordaire 330
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 335
— 1843. 340
Mme Swetchine au P. Lacordaire 361
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 366
— 1844. 373
Mme Swetchine au P. Lacordaire 382
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 385
— 1845. 391
Mme Swetchine au P. Lacordaire 394
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 397
— 1846. 409
— 1847. 426
— 1848. 451
— 1849. 468
— 1850. 477
Mme Swetchine au P. Lacordaire 481
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 482
— 1851. 486
— 1852. 489
— 1853. 505
— 1854. 518
Mme Swetchine au P. Lacordaire 527
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 529
— 1855. 533
Mme Swetchine au P. Lacordaire. 542
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 544
— 1856. 545
Mme Swetchine au P. Lacordaire 553
Le P. Lacordaire à Mme Swetchine. 555
— 1857. 560
APPENDICE 565

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY







EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY